BOLETIM

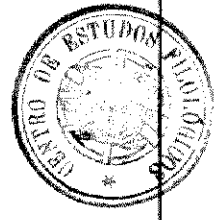
DE

FILOLOGIA

TOMO XIX (1960)

ACTAS DO IX CONGRESSO INTERNACIONAL
DE LINGUÍSTICA ROMÂNICA
(31 de Março — 4 de Abril 1959)

II



CENTRO DE ESTUDOS FILOLÓGICOS
LISBOA
1961

ÍNDICE DO TOMO XIX

SECTION II

Págs.

7. Origines des langues littéraires romanes

MANUEL CRIADO DE VAL, *Sobre los orígenes del iberorromance. Correspondencia verbal de las jaryas y las Canciones de Amigo* (Résumé) 3

MARIA ALIETE DAS DORES GALHOZ, *Chansons parallélistiques dans la tradition de l'Algarve: genres, structure, langage* 5-10

C. A. ROBSON, *Les origines de la langue littéraire en France: rime approximative et assonance* 11-27

AURELIO RONCAGLIA, *Le témoignage le plus ancien d'une distinction consciente entre deux langues romanes* 29-37

GIANFRANCO D'ARONCO, *Le più antiche attestazioni di lingua ladina in Friuli* 39-41

8. La langue des textes littéraires

FEDERICO JOSÉ PEIRONE, *Un caso di trasumanza del ciclo carolingio: «Gaifeiros» dall'Iberia al Piemonte* 45-62

RAYMOND CANTEL, *Les idées linguistiques de Vieira* 63-75

H. HOUWENS POST, *Une source peu connue des «Lusiades»* 77-86

ANGELO MONTEVERDI, *Bilinguismo letterario* 87-93

MÁRIO MARTINS, S. J., *O códice eborense CXXI/2-19 como repositório da linguagem médica do séc. XV* 95-103

FRANCESC DE B. MOLL, *Les sources du «Liber Elegantiarum» de Joan Esteve* 105-111

CELSO CUNHA, *A linguagem poética portuguesa na primeira metade do século XVI: hiato, sinalefa e elisão nas Églogas de Bernardim Ribeiro e no «Crisfal»* 113-129

LUCIANA STEGAGNO PICCHIO, *Osservazioni sull'uso di alcuni termini nell'antico teatro portoghese* 131-143

G. RAYNAUD DE LAGE, *Le procédé de la «Correction» chez Chrétien de Troyes* 145-149

JORGE DE MORAIS-BARBOSA, *La langue de la «Chronique de Castillen (ms. 8817 de la Bibliothèque Nationale de Madrid)* 151-158

9. Stylistique. Ressources expressives des langues romanes

MARIA ISABEL PAULA SARAIVA, *Análise estilística de um sermão do Padre António Vieira* 161-175

HANS FLASCHE, *Considerações sobre a estrutura da frase espanhola analisada na autobiografia de Santa Teresa* 177-186

GIUSEPPE CARLO ROSSI, *O estilo de Alexandre Herculano nas páginas de «De Jersey a Granville»* 187-198

MARIA DA GRAÇA CARPINTEIRO, *Aspectos do mais-que-perfeito do indicativo em português moderno* 199-208

MONIQUE PARENT, *Le thème de l'Orage dans «Exil» de Saint-John Perse* 209-216

STEPHEN ULLMANN, *Choix et expressivité* 217-226

L. GÁLDI, *Réflexions sur les effets de phonétique expressive dans les langues romanes* 227-235

SECTION III

10. Dialectes et parlers

ARRIGO CASTELLANI, *Precisazioni sulla gorgia toscana* 241-262

GIANFRANCO CONTINI, *Per un'interpretazione della cosiddetta «gorgia» toscana* 263-281

GIUSEPPE TAVANI, *Di alcune particolarità morfologiche e sintattiche del giudeo-portoghese di Livorno* 283-288

ROBERT WALLACE THOMPSON, *O dialecto português de Hongkong* 289-293

GRACIETE NOGUEIRA BATALHA, *Coincidências com o dialecto de Macau em dialectos espanhóis das Ilhas Filipinas* 295-303

PAUL RUSSELL-GEBBETT, *Catalán oriental y catalán occidental en el nordeste de la provincia de Lérida* 305-315
DIEGO CATALÁN, *El español canario. Entre Europa y América* 317-337
HANS-ERICH KELLER, *Essai d'explication historique d'une segmentation dialectale dans le franco-provençal* 339-360
GIUSEPPE FRANCESCATO, *Il processo di livellamento linguistico dei dialetti della Carnia (Friuli)* 361-367
MARIA HELENA SANTOS SILVA, *La conscience de province et la division géographique officielle au Portugal* 369-376
PALMIRA JAQUETTI, *Contribution à la syntaxe de l'aranais* 377-393

7. ORIGINES DES LANGUES LITTÉRAIRES ROMANES

SOBRE LOS ORÍGENES DEL IBERORROMANCE: CORRESPONDENCIA VERBAL DE LAS JARŸAS Y LAS CANCIONES DE AMIGO

MANUEL CRIADO DE VAL
(MADRID)

Résumé:

La communication expose brièvement la situation actuelle quant à l'interprétation des «jaryas», découverte fondamentale de ces dernières années. Elle en signale les principales difficultés de transcription et la nécessité de procéder à une édition définitive des textes découverts.

On y étudie l'influence que ces documents mozarabes primitifs ne peuvent manquer d'avoir sur nos idées actuelles en ce qui concerne les origines du castillan et des autres langues romanes de la péninsule. L'auteur rapproche ce thème de la communication qu'il avait déjà présentée au Congrès de Florence sur l'existence d'«une double source à l'origine du castillan». Il résume la thèse actuelle.

L'analyse lexicale à laquelle s'est livré l'auteur sur les textes traduits par Stern, Cantera et García Gómez, permet de prouver l'existence d'une expression systématique, ce qui en facilite considérablement l'interprétation. On y trouve des formes curieusement archaïques, en même temps que d'autres extrêmement modernes, les unes et les autres pouvant être attribuées peut-être en partie à des erreurs d'interprétation. L'auteur s'applique avec la même méthode à l'étude des caractéristiques lexicales des «Cancioneiros» galiciens-portugais. La comparaison des deux systèmes fait apparaître nettement le rapport qui existe entre eux. Il importe de démontrer la présence d'un fonds roman commun, très ancien, conservé dans les traditions mozarabes, et qui se manifeste aussi bien dans les premiers documents de la poésie lyrique portugaise que dans la formation originale de la littérature de Castilla la Nueva.

DISCUSSION

Intervention de Mme. M. Aliete Dores Galhoz.

CHANSONS PARALLÉLISTIQUES DANS LA TRADITION DE L'ALGARVE: GENRES, STRUCTURE, LANGAGE

MARIA ALIETE DAS DORES GALHOZ
(LISBOA)

Dans le XXIV ème volume de la *Revista Lusitana*, J. A. Guerreiro Gascon a publié un recueil de chansons qui appartenaient à la tradition de la Fête du Saint-Esprit, telle qu'en 1918 on se souvenait encore de l'avoir vu célébrer à Marmelete, dans le «concelho» de Monchique. Le vieux villageois qui les dicta les nommait «cantigas de Santa Isabel ou cantigas dos foliões».

Il n'est peut-être pas inutile de justifier ce double titre. Les notices historiques que nous avons sur cette Fête du Saint-Esprit — sans hasarder ici des considérations ni sur ses origines ni sur ses analogies — nous disent qu'elle fut créée au temps de D. Dinis et de D. Isabel et célébrée la première fois à Alenquer en présence de la reine. Par la suite, cette fête devint une tradition, qui s'est répandue de la Beira à l'Algarve et dont la renommée et les rites passèrent outre-mer avec les découvertes.

«Cantigas dos Foliões» vient du fait que les six individus qui les chantaient portaient ce titre dans l'ensemble des charges d'honneur du cérémonial. Nous nous permettons d'ajouter une note à l'appui: dans la tradition portugaise, les textes poétiques auxquels ces chansons ressemblent le plus sont les chants que Gil Vicente prête à ses bergers et à ses «foliões» de la Beira.

Le recueil contient 35 compositions dont quelques-unes se sont conservées complètes et dont d'autres se sont visiblement réduites à des fragments. Avec ces chansons les «foliões» devaient commenter les cérémonies de la Fête ou annoncer les divers moments solennels du jour. La plupart sont des chants de circonstance qui développent des motifs faciles à identifier — les gloires du Saint-Esprit, les symboles religieux ou magiques, etc. Mais il en reste qualques-unes qui, échappant à cet objectif de faire la chronique rimée de la fête, sont arrivées jusqu'à

nous si dépouillées de justifications interprétatives qu'elles atteignent, du moins à nos yeux, l'insaisissable et hiératique beauté du lyrisme le plus pur. Les motifs ou le but nous révèlent les genres. Nous y trouvons les «albas» — les «foliões» eux-mêmes les appelaient «alvoradas» —:

Alevanta-te, graçala,
Pois el-rê vai a la caça.

Alevanta-te, graçala,
Pois el-rê bêra do rio,
Pois el-rê vai à la caça,
De falcões levava cinco.

Alevanta-te,graçala,
Pois el-rê bêra do alto,
Pois el-rê vai a la caça,
De falcões levava quatro.

les éloges; les chants religieux — «cantigas ao divino» —; les chants du soir; les «cantigas de amigo marinheiras»:

Chovia e anevava
Pela noite escura
E a ná que vai no porto
Corre la fortuna.

— Que me digas, marinhêro
Que navegas no rio,
Na qual daquelas naus
Vai o sê diamigo?
— Que naquela diantêra,
Mastro erguido!

— Que me digas, marinhêro
Que navegas no alto,
Na qual de aquelas naus
Vai o sê diamado?
— Que naquela diantêra,
Mastro alçado!

les «cantigas serranas»; les chants de jeune-fille:

Moças de Lagos,
Em Lagos nascidas,
Brancas e vermelhas,
E tã clòridas.

E moças de Lagos,
Em Lagos criadas,
Brancas e vermelhas,
E tã clòradas.

Dès la première lecture nous avons relevé, dans leur structure et dans leur langage, des aspects d'un archaïsme depuis si longtemps oublié de notre langue littéraire que nous les avons rapprochées, immédiatement et sans le chercher, de nos souvenirs des chansonniers galicien-portugais et de la commode explication de l'influence phonétique du castillan.

Pourtant quand nous avons cherché à analyser plus objectivement nos impressions, nous nous sommes heurtée à quelques questions auxquelles nous ne sommes pas en mesure de répondre mais qui sont en rapport — nous le croyons — avec des problèmes littéraire-linguistiques discutés de la Péninsule.

La structure de ces chasons est assez mal représentée chez les poètes portugais du moyen-âge et dans notre folklore actuel. On la trouve au contraire, couramment et depuis longtemps, dans la tradition populaire de l'Espagne. Il s'agit de la courte composition en quatrains — deux ou trois — à développemment parallélistique en une série, étroitement conditionnés par un premier distique dont les vers se répètent mathématiquement dans les vers impairs des strophes. En voici la formule: $2+2\times(4)$ dont le schéma de rimes est: A A/A b A b/A c A c. (L'«alba» que nous avons lue tout à l'heure peut nous servir d'exemple). Le mètre le plus commun est l'heptasyllabe — en comptant à la française —, régulier mais sujet à la vacillation de l'articulation et des procédés du peuple, qui ajoute ou fait tomber une voyelle, omet un article, s'appuie inlassablement sur la coordination linéaire de la copulative *et*. La rime, qui est de règle, admet la correspondance de syllabes orales ouvertes avec des syllabes nasales, voire même nasales palatales — *missa/passarinhos* —, et se sert, dans presque toutes les compositions, de la disposition alternée du vocalisme *-i-/-a-*.

Cette forme, qui apparemment est fixe, se complique parfois de l'existence d'un refrain, d'un vrai ou faux thème initial, du mélange de deux ou plusieurs mètres, de l'affaiblissement de la rime dans les vers constitués par le premier distique. Quelques-unes de ces exceptions semblent si visiblement dues à un besoin d'uniformité, qui aide à retenir par coeur, qu'il est bien facile, et, à notre avis, trop tentant, de réduire les textes à deux distiques longs d'une série parallélistique sans

«leixa-pren» et avec ou sans refrain. Alors les deux quatrains avec leur tête

Moças de Tolêdo,
Chêra la sua roupa.

Moças de Tolêdo,
Vão lavar ò rio,
Chêra la sua roupa,
A trevo florido.

Moças de Tolêdo,
Vão lavar ò alto,
Chêra la sua roupa
A trevo granado.

pourraient avoir appartenu à une composition dont le noyau seraient ces deux distiques:

Moças de Tolêdo vão lavar ò rio
Chêra la sua roupa a trevo florido.

Moças de Tolêdo vão lavar ò alto
Chêra la sua roupa a trevo granado.

Leur langage, dans ses aspects sémantiques et dans sa syntaxe, est conditionnée par la création parallélistique. Soit que les compositions maintiennent un vocabulaire et des constructions en usage chez les chansonniers médiévaux, soit qu'elles présentent de nouvelles formes d'alternance, créées par la suite. Nous citons pour le premier cas la synonymie, devenue stricte, de *rio/alto, diamigo/diamado, lez/mar, parecer/semelhar, dormir/folgar, erguido/alçado, florido/granado,* et pour le second la continuité de *cinco/quatro*, l'analogie psychologique de *menino/fidalgo* et cette curieuse série de formes allotropiques créées exprès pour satisfaire à la variation parallélistique littérale: *relumbir/relumbrar, dòrida/dòrada, clòridas/clòradas.*

Ces exemples sont les plus frappants à cause de l'intérêt critique — dans cette structure — des mots placés à la fin des vers pairs, qui contiennent, à eux seuls, la clé du jeu de l'alternance vocalique exigée et aussi du minimum de variation significative qui suffit à représenter le contenu poétique de la chanson.

Mais nous y trouvons d'autres expressions conservatrices, telles que l'exclamation médiévale «pela própria falsa», le bâton poétique, presque aussi vieux que le métier même, teinté de saveur provençale,

«brancas e vermelhas», le piège de mots dont le sens est actuellement différent ou sujet à une fausse identification. Il vaut la peine de citer un texte tout entier.

Perequito, mano das manas,
Pra que m'enganas?

Se fora lo Perequito pela robêra
S'era uma fala d'amores com uma soltêra;

Se fora lo Perequito pela alevada
Se fora fala d'amores com uma casada.
Pra que m'enganas,
Perequito, mano das manas,
Pra que m'enganas?

Cet étrange Perequito est ici un homme appelé Pero à qui on a fait le cadeau de deux diminutifs et qu'une femme accuse d'être volage en le disant «amigo das amigas». On voit donc que les mots «mano» et «mana» — particuliers à notre midi — sont employés avec la même valeur de tutoiement familier — et non pas de parenté stricte — avec laquelle nous lisons «irmanas» dans les «cantigas d'amigo» et, plus loin dans le temps, «irmanellas» dans les «cantigas» mozarabiques. Nous y relevons aussi un cas de survivance de l'emploi du partitif réduit à *de*:

— Pois el-rê vai a la caça
De falcões levava quatro.

et le curieux emploi d'un plus-que-parfait de l'indicatif avec la valeur grammaticale d'un imparfait de l'indicatif qui à son tour a une valeur fonctionnelle de subjonctif hypothétique:

Se fora lo Perequito pela alevada
Se fora uma fala d'amores com uma casada.

Il ne nous reste qu'à faire quelques observations sur l'intérêt que ces chansons présentent au point de vue phonétique. Quoiqu'en vacillation avec leur réduction enclitique et proclitique, nous y relevons des exemples de l'emploi des formes de l'article et du pronom *lo, la, los, las,* non seulement dans des cas facilement justifiés par l'assimilation, après *l* ou *r* — *colhê'la hortelana, vo'la dou* — mais encore dans d'autres moins communs — *a la caça, de lo mar, la sua roupa.* La conservation du *-n-* intervocalique est de règle dans des mots devenus fixes par leur position finale — *hortelana, manhana, irmana, granada.* Nous

croyons aussi intéressantes la forme *selà*, pour la deuxième personne du pluriel de l'impératif, qui se trouve dans un vers d'une de ces chansons, *selà(de)-m'este cavalo* et que nous pouvons rapprocher de celle qu'on trouve chez D. Dinis *(Selad'o bayozinho)* et la forme *haves* pour la deuxième personne du singulier du présent de l'indicatif du verbe *haver*.

Nous nous sommes bornée dans notre rapport à une orientation analytique--descriptive et nous renonçons à en tirer des conclusions plus subjectives parce que nous n'osons pas formuler en l'air des jugements critiques et qu'il serait malaisé de borner aux exigences et l'étendue d'un exposé de 10 minutes les citations et la comparaison des textes nécessaires.

Nous résumerons pourtant quelques aspects que nous serions heureuse de développer ailleurs:

1. Quoique plus connu de la tradition espagnole, ce genre à forme fixe n'est pas tout à fait inexistant dans les textes portugais. Nous le trouvons sans le premier distique et développé en deux séries chez nos chansonniers médiévaux et tel quel chez Gil Vicente.

2. Il est caractéristique des chants des «foliões» et des chants de noces de la tradition des Asturies et des juifs d'origine péninsulaire. Le rituel a, en outre, de curieuses ressemblances.

3. Ces compositions, de ton populaire et destinées à être chantées, ne connaissaient que le parallélisme en une seule série, sans l'artifice du «leixa pren», et employaient surtout la simple répétition orale.

4. Les parlers régionaux de l'Algarve présentent encore aujourd'hui tant de formes archaïques qu'il serait sage de considérer, à côté de l'influence du castillan, la possibilité d'une survivance de particularités phonétiques communes, jusqu'à un certain moment, à tout l'Al-Andalus.

DISCUSSION

Interventions de MM. M. Martins et M. Criado de Val.

M. Martins (Lisbonne) demande s'il existe quelque document prouvant que c'est sur l'ordre de D. Isabel d'Aragon que ces fêtes du Saint Esprit ont pris la place de rites païens.

M. A. das Dores Galhoz répond que le fait est évoqué dans la «Crónica Seráfica».

LES ORIGINES DE LA LANGUE LITTÉRAIRE EN FRANCE: RIME APPROXIMATIVE ET ASSONANCE

C. A. ROBSON
(OXFORD)

Il existe sur les origines de la langue littéraire de la France du nord des opinions étrangement diverses.

On s'accorde toutefois à y reconnaître l'influence prépondérante de Paris et de la cour capétienne — mais depuis quand ce centre aurait-il commencé à faire peser son influence sur le reste du pays?

Selon l'opinion commune et traditionnelle, qui est celle de Gustave Groeber et Wilhelm Meyer-Lübke, c'est vers le troisième quart du xiie siècle que les poètes de formation courtoise se sont efforcés de s'adapter, dans leurs vers sinon dans leur conversation courante, à ce dialecte central. On cite à l'appui les vers de Conon de Béthune:

> Encoir ne soit ma parole franchoise,
> Si la puet on bien entendre en franchois;
> Ne chil ne sont bien apris ne cortois,
> S'il m'ont repris se j'ai dit mos d'Artois,
> Car je ne fui pas norris a Pontoise (1).

On connaît à merveille la situation sociale qui a amené cette protestation du poète féodal: il fut «repris» et «blasmé» par les Français, par le roi Philippe et par sa mère Alis de Champagne, en présence de la Comtesse Marie de Champagne, comme il nous le dit lui-même:

> ...oiant les Champenois
> Et la contesse encoir, dont plus me poise (2).

Mais ce témoignage, plus ou moins isolé, que vaut-il?

Depuis la thèse magistrale et définitive de Gertrud Wacker on sait

---

(1) *Les Chansons de Conon de Béthune*, ed. A. Wallensköld, Paris (CFMA) 1921, no. iii vv. 10-14.

(2) *ibid.* vv. 5-9, cf. Introduction pp. iv-v.

que l'état de la langue littéraire à la fin du xiie siècle était déjà complexe.

Hermann Suchier (3) plaçait vers l'an 1100, à l'époque du roi Henri I d'Angleterre, la formation d'une poésie française et normande composée selon des normes linguistiques et prosodiques déjà établies. Vers la fin du siècle l'influence picarde, artésienne et hainuyère s'est fait sentir au sein de cette langue poétique — la *Schriftsprache* ou langue nationale établie par les cours française et anglo-normande. C'est là l'origine de cette langue mixte, mi-française mi-picarde, utilisée par un grand nombre de poètes jusque vers la fin du xive siècle. On voit encore dans le français moderne des traces de cette origine normanno-picarde de la langue nationale (4).

Pourtant selon certains toute cette démonstration — qui part en effet de données trop exclusivement métriques et phonologiques — n'est guère probante. Comment la royauté capétienne aurait-elle pu dominer sur le plan culturel dans la France morcelée et déchirée du xiie siècle où le Roi n'était le plus souvent qu'un piètre personnage aux yeux de la féodalité insoumise? Et Paris! — ce petit évêché situé à l'écart des grandes routes des siècles impériaux et barbares, qui n'a pas vu naître avant l'an 1200 un seul poète dont le nom nous soit parvenu, comment aurait-il mérité que son dialecte soit adopté par les riches provinces qui, d'une voix unanime, rejetaient son hégémonie politique? Jusqu'au milieu du xiiie siècle les marchés de Champagne ont surpassé en importance la foire de St.-Denis, et le marché de Troyes n'a été ruiné que par l'annexion de la Champagne à la couronne. Ce n'est guère avant le milieu du xiiie siècle, comme l'a remarqué Mildred K. Pope, que l'influence linguistique de Paris, grâce à son Université et à ses institutions monarchiques, a pu rayonner à travers la France septentrionale (5).

---

(3) Cf. pour ce qui suit G. Wacker, *Über das Verhältnis von Dialekt und Schriftsprache im Altfranzösischen*, Halle 1916, pp. 7-8 et passim; plus récemment, Ch.-Th. Gossen, *Petite grammaire de l'ancien picard*, Paris 1951, pp. 31-33: «La scripta picarde».

(4) On dit et on écrit *amour, jaloux (-se), époux (-se)* au lieu des formes en *-eur, -eux, -euse* que demanderait le parler du centre. On retient des formes verbales *tinrent, vinrent* qui relèvent du phonétisme picard; il est possible que le conservatisme orthographique qui nous impose la distinction de *an* et de *en* doive quelque chose aux influences des parlers septentrionaux.

(5) M. K. Pope, *From Latin to Modern French*, Manchester 1934, 1952, §§ 59-65.

Cette opinion est fondée sur le bon sens et sur une exploitation fort judicieuse des données historiques; on peut s'étonner néanmoins que ce même auteur ait cru pouvoir s'en autoriser pour affirmer la proposition suivante:

> «On se servait librement du parler régional dans toutes les productions littéraires du nord de la France, tout le long du xiie siècle, mais en rejetant le français insulaire trop modifié par l'accent et par l'usage des Anglais» (6).

Ajoutons que ce point de vue assez nouveau est loin de s'accorder avec ce que l'on sait de la littérature du xiie siècle, et même avec bon nombre de faits de grammaire historique exposés par cet auteur dans la partie essentielle de son livre.

Devant ce désaccord flagrant entre les érudits les plus qualifiés, quel parti faut-il prendre?

On remarque de nos jours un retour vers l'opinion traditionnelle: on parle couramment d'un «fonds commun» existant, sinon aux xe et xie siècles, du moins dès le commencement du xiie, et qui aurait marqué de son empreinte la langue écrite qu'on est convenu d'appeler la *scripta* (7).

Mais ici enfin il faut choisir: on n'a pas le droit d'appeler «francien» ou «parisien» ce fonds commun dont les origines remontent peut-être jusqu'aux derniers siècles carolingiens. De deux choses l'une: ou bien la *Schriftsprache* n'est qu'un mirage — mirage phonologique chez Suchier, mirage graphique chez les tenants du «fonds commun»; ou bien, si cette langue commune a réellement existé, elle doit ses origines à des causes très obscures et qui n'ont rien de commun avec l'influence, manifestement plus récente, de la monarchie et de la capitale.

Comment aborder ce problème épineux? Signalons en passant la richesse des sources inexploitées — gloses et textes anciens, antérieurs à l'an 1200, qui ne figurent pas dans le recueil de Foerster-Koschwitz et dont l'analyse linguistique reste à faire — et ensuite la variété des méthodes linguistiques qu'on aurait pu utiliser. Le problème de l'unification linguistique ne se pose pas uniquement sur le plan phonologique: cette unification se réalise également au niveau grammatical ou lexical,

---

(6) *ibid.* § 59; j'abrège un peu en traduisant.

(7) Gossen, *loc. cit.*; L. Remacle, *Le problème de l'ancien Wallon*, Liège et Paris 1948, pp. 152-162.

et même elle peut s'exprimer sur le plan de la langue écrite par une orthographe commune qu'on est convenu d'adopter partout sans qu'on doive s'attendre à y trouver le reflet d'une prononciation locale quelconque (8).

On se demande d'ailleurs si les philologues en abordant ce problème ont toujours tenu compte des résultats des recherches historiques et archéologiques sur le haut moyen-âge. L'époque de la monarchie et des universités a suivi l'époque des petites cours et des écoles épiscopales; mais celle-ci fut à son tour précédée par une autre époque centralisatrice — bénédictine, celle-ci, et clunisienne. Or les plus anciens textes romans sont des vies de saints, des légendes qui se rattachent aux monastères de la Gaule orientale (Saint Léger), ou qui, par les grandes routes de la même région, ont remonté de la frontière hispanique (Sainte Eulalia) ou de l'Italie centrale (Saint Alexius) vers le nord et le nord-est. Déjà vers l'an 1000 la morphologie verbale (9) adopte une forme définitive dans la vie de Saint Léger ajoutée au grand Glossaire dit d'Ansileubus (manuscrit de Clermont-Ferrand). On est en droit d'entrevoir trois étapes principales dans l'évolution de la *Schriftsprache:*

a) unification partielle dans la littérature hagiographique de la Gaule orientale aux xe et xie siècles;

b) tendances dialectales (dialecte anglo-normand, dialecte picard-francien) dans les cours du xiie siècle, surtout après 1150;

c) retour à l'unité sous l'égide de la Couronne et de l'Université de Paris vers la fin du règne de saint Louis.

* * *

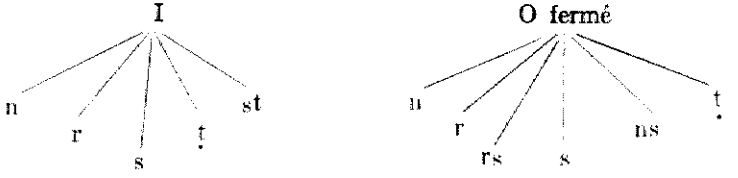
Aujourd'hui je n'ai l'intention d'examiner qu'un seul aspect de ce problème: le vocalisme des poètes. L'unité conventionnelle d'une *Schriftsprache* s'exprime par une certaine façon de débiter les vers, et par une façon plus ou moins abstraite et intellectuelle de les c o m p r e n d r e , de les reconstituer par l'esprit. «La scansion d'un vers», dit Littré, «n'en représente pas la prononciation». Il y a un compte des

(8) Pour l'état actuel des études «graphématiques, voir A. McIntosh, «The Analysis of Written Middle English», *Transactions of the Philological Society* 1956, pp. 26-55.

(9) On se rapportera à l'analyse que j'en ai faite dans les mêmes *Transactions* pour l'année 1955 (publié en 1956) p. 123 n. 4.

syllabes qui n'est pas toujours celui de la langue parlée, un système des rimes i n v a r i a b l e et qui n'existe souvent qu'en vertu d'une tradition séculaire, tradition inconsciemment acceptée dans les milieux cultivés et que l'*aède*, le rhapsode itinérant, sait imposer, du haut de sa personnalité prestigieuse, à l'auditoire populaire qu'il cherche à dompter et à enchaîner par la magie de la parole.

Les plus anciens poèmes épiques sont composés en laisses assonancées, l'élément commun de chaque laisse étant la voyelle tonique de la fin du vers, qui se répète à travers la laisse entière, suivie dans les vers successifs par les consonnes finales les plus variées: résultat qu'on pourrait représenter sous forme d'éventail:



On distingue dans les poèmes épiques huit voyelles et trois diphthongues non-nasalisées, et deux voyelles nasalisées:

[1.] A^{nas}	[2-3.] A	[4.] E_2 (< A)
[5.] E^{nas}	[6.] E ouvert	[7-8.] IE
[9-11.] I	[E < I en syllabe fermée]	[12] EI
	[13-16.] O fermé	
	[17.] O ouvert	[18.] OE
	[19-22.] U	

[Les numéros entre crochets se rapportent aux types syllabiques dont le système est exposé ci-dessous].

Voici donc treize voyelles ou diphthongues, treize unités vocaliques dont chacune pouvait servir de finale dans une laisse assonancée.

On a donc supposé: (*a*) que les timbres vocaliques ont tous existé dans un seul et même dialecte parlé, qui aurait été celui des premiers poètes, et (*b*) que ceux-ci avaient l'habitude d'aligner des vers assonancés en ajoutant une série de terminaisons consonantiques à la suite d'une quelconque de ces treize unités vocaliques. Mais en était-il réellement ainsi?

Que ce système ait existé, c'est évident — mais j'oserais affirmer qu'il n'a été ni le seul ni le premier dont nos anciens poètes se soient servi.

1.° — Dans la *Chanson de Roland*, et sans doute ailleurs, il y a des traces visibles d'un système de laisses monorimes. On le voit dans les laisses en *-ant* (*-anz*, *-an*, *-anc*) et en *-ent* (*-ens*, *-enz*) dont il y a une trentaine. C'est déjà un exemple de terminaisons non vocaliques mais s y l l a b i q u e s , non assonancées mais a p p r o x i m a t i v e m e n t r i m é e s .

On sait l'explication de ce phénomène proposée par Gaston Paris: les voyelles *a* et *e* devant nasale étaient déjà au onzième siècle assez fortement nasalisées pour ne pouvoir être introduites sans discordance dans les laisses normales en *a* et *e* ([10]). Pourtant on remarque exactement la même tendance dans les laisses en *o* fermé: c'est la terminaison *-on*, *-ons*, *-ont*, *-om* qui domine ou qu'on rencontre exclusivement, dans la plupart des laisses. Néanmoins il existe des laisses en *o* fermé avec alternance des consonnes finales, telle la laisse lxvi:

...Virent Guascuigne, la tere lur seignur,
Dunc lur remembret des fius et des honurs
E des pulcele[s] e des gentilz oixurs,
Cel nen i ad ki de pitét ne plurt,
Sur tuz les altres est Carles anguissus,
As porz d'Espaigne ad lessét sun nevold;

ou encore la laisse cvi:

...E vait férir un paien Malun,
L'escut li freint ki est ad or e a flur,
Fors de la teste li met les oilz ansdous,
E la cervele li chet as piez desuz...
La hanste briset e esclicet josqu'as poinz:
Ço dist Rollant: «Cumpainz, que faites vos?...»

([10]) *La vie de Saint Alexis*, ed. G. Paris et L. Pannier, Paris 1872, 1887, pp. 40, 82-83; on retrouve cette explication, devenue classique, chez Pope §§ 433 (i), 434 et dans *Saint Léger*, ed. J. Linskill, Paris 1937, pp. 25-26. Ces auteurs font observer que la distinction entre *a* oral et *a* nasal, *e* oral et *e* nasal est déjà établie dans *Saint Léger;* contrairement à ce qu'affirme Paris, elle existe également dans la *Passion*. Des quatre cas qu'il cite, trois ne sont que des exceptions apparentes à la règle de rime approximative:

Granz fu li dols, fort marrimenz,
Si con dormirent tuit adenz (MS ades) (121-2);
Enter mirra et aloen

Ces laisses sont assez rares, surtout dans les premiers mille vers, mais elles démontrent que cette alternance de consonnes finales était chose possible, dans les laisses en *o* fermé, du point de vue phonétique.

Il est donc question ici d'un choix conscient: le «poète du *Roland*» — pour s'en tenir à l'hypothèse d'un seul auteur — a simplement préféré dans certains cas la terminaison monorime *-on, -ons, -ont, -om* qui ne lui était nullement imposée par la phonologie vocalique de son dialecte.

«Turoldus» a donc évité l'assonance proprement dite — dans certains cas: aussi nous a-t-il légué une cinquantaine de laisses en *-ant, -anz* etc., en *-ent, -enz* etc., en *-on, -ons* etc., toutes versifiées dans ce que j'appellerais le système des monorimes approximatives. Cinquante sur deux cent laisses masculines de la fameuse *Chanson* — soit un quart environ — sont ainsi composées en monorimes nasales approximatives, et correspondent aux types 1, 5, 13 de la table ci-dessous.

2.° — Mais passons au problème proprement phonologique. Est-il réellement croyable que des jongleurs illettrés à l'époque romane primitive aient cru devoir établir toute une série de phonèmes vocaliques dans un seul dialecte avant de se mettre à l'oeuvre? et en outre qu'il ait existé dans tout le nord de la France un seul dialecte phonologique qui aurait fourni une base stable à leur prosodie?

Remarquons qu'il est très facile de composer en monorimes approximatives en se servant de suffixes d'emploi courant, et de types syllabiques communs à toute une famille de dialectes apparentés: ainsi le type *-on/-un* du vieux français reparaît comme *-one* en italien, comme *-on* en castillan, comme *-ão* en portugais:

raison/-un = ragione = razon = razão
leon/-un = leone, lione = leon = leão, etc.

D'autre part il est extrêmement difficile et délicat d'établir un système de phonèmes vocaliques, en faisant abstraction de la position syl-

---

Livras a donad quasi cent *(interverti dans le* MS: quasi cent livras adonad) (347-8);
De quant il querent le forsfait
cum il Jhesum oicisesant (173-4):

ici il s'agit du type 2 en *-t* plosif. La rime *Hierussalem: pechét* (53-54) est un cas isolé qui reste inexpliqué.

labique et de certaines valeurs phonétiques combinatoires, dans un dialecte quelconque (11). Les syllabes forment un tout souvent indissoluble: il est par exemple difficile, sans une analyse structurale, de distinguer sur le plan phonématique entre *voyelle nasalisée* (sans occlusion) et *voyelle+occlusive nasale* (12), ou de savoir si les valeurs distinctives appartiennent aux voyelles ou aux consonnes (cf. le problème *fato-fatto* (13) en italien, et le problème posé par les consonnes et voyel-

(11) En quoi consiste l'erreur de Paris? Les voyelles devant nasale étaient en effet nasalisées, mais cette nasalisation purement phonétique, trait non-distinctif puisque combinatoire, ne créait pas un nouveau phonème, unité fonctionnelle sur le plan grammatical et lexical, mais plutôt un certain type syllabique. Pourtant ce type, comme tout le monde l'admet, jouait un rôle de premier ordre dans la versification. Ceci posé, il s'agirait de savoir si d'autres types syllabiques n'ont pas, eux aussi, joué un tel rôle. C'est ce que Paris ne s'est jamais demandé: pourtant en admettant dans son système les «syllabes nasales» — tout en leur collant l'étiquette fallacieuse de v o y e l l e s nasales — il ouvrait la porte à une nouvelle hypothèse.

On sait que la génération néo-grammairienne distinguait fort mal entre phonèmes et allophones, traits distinctifs et variantes combinatoires, le «son» abstrait et la réalisation syllabique. Toute leur attention se portait sur l'évolution diachronique des variantes; ils n'avaient que peu de chose à dire du réseau de valeurs synchroniques dont la réalité est affirmée par la grammaire traditionnelle.

Le philologue moyen de la fin du siècle tombait le plus souvent dans l'erreur opposée en suppléant à cette carence dans leur doctrine par une conception naïvement matérielle du phonème (surtout du phonème latin). Si Paris a voulu expliquer l'ancienne prosodie dans un sens trop rigidement phonématique, on peut attribuer son erreur aux manquements théoriques de son époque. Mais on admettra aussi qu'elle fut suggérée par la versification fort évoluée de la *Chanson de Roland* qui a un peu jeté dans l'ombre les humbles procédés traditionnels.

(12) Voir à ce sujet le texte essentiel d'A. Martinet, *La prononciation du français contemporain*, Paris 1945, pp. 143-4.

(13) Voir, entre autres, A. Martinet, *Économie des changements phonétiques*, Berne 1955, § 4. 70; M. Durand, *Voyelles longues et voyelles brèves*, Paris 1946, surtout pp. 33-42; et C. E. Bazell, *Linguistic Form*, Istanbul 1953: p. 32: «...in Italian, there are found the phonetic combinations *a:ta* and *atta*, but not *a:tta* or *ata*. This may be interpreted as a relation of prominence between vowel and consonant, length representing prominence... But it would also be possible to say that *a:ta* shows open juncture of first vowel and consonant, and close juncture of consonant and second vowel, while *atta* shows close juncture of first vowel and consonant, and open juncture of consonant and second vowel...». N'oublions pas que ces combinaisons, existant déjà dans le latin vulgaire, forment le point de départ de nos deux séries de types syllabiques dans le roman primitif de la Gaule: prominence vocalique+«open

les palatalisées en russe). Il est surtout difficile d'établir une identité valable entre *allophones* en diverses positions syllabiques, et, comme les spécialistes américains de la phonématique l'ont maintes fois démontré (14), les problèmes de cet ordre ne comportent pas toujours une solution unique. J'aurais moi-même fort à faire pour établir le système des phonèmes vocaliques de l'anglais en partant des syllabes de mon propre parler (15). Enfin, les solutions phonématiques, mêmes les plus réussies, ne sont en général valables que pour un seul parler, dialecte ou idiolecte.

---

juncture» (types - a t u , - a l u , - e l u) donne la combinaison *voyelle longue ou diphtonguée+consonne relâchée* (types 4, 8, 12, 16, 18) tandis que «close juncture»+prominence consonantique (- a l l u , - e l l u) donne la combinaison complémentaire *voyelle brève+consonne tendue* (types 2, 6 ,14, 17).

(14) Voir surtout Chao Yuen Ren, «The Non-uniqueness of Phonemic Solutions of Phonetic Systems», *Academia Sinica* IV, 1933, 363-397; K. L. Pike, «Grammatical Prerequisites to Phonemic Analysis» *Word* III, 1947, 155--172, «More on Grammatical Prerequisites», *ibid.* VIII, 1952, 106-121. Puisque la graphie dépend en partie des solutions phonématiques qu'on favorise, les scribes de l'époque romane primitive étaient fort embarassés pour transcrire les voyelles et diphtongues avant consonne relâchée, surtout avec les maigres ressources de l'alphabet latin; ainsi on trouve pour type 4 *a, e, ie,* pour type 8 *e, ie,* pour type 12 *e, ie, i,* pour type 18 *o, uo;* ce n'est qu'au xiie siècle qu'on commence à écrire pour type 12 *ei/oi,* pour type 18 *oe/ue.* La graphie *eu,* à valeur monophonématique, pour indiquer la fusion de types 15/16 et 18 dans le dialecte du centre, ne se propage que très lentement au cours de l'époque des Valois.

(15) On trouve par exemple dans deux dialectes parlés par des personnes d'une certaine culture la distribution suivante des voyelles arrondies:

	Dialecte I	Dialecte II
1. *and co. («et Cie»)*	(en) köu	(en) ko:
2. *caw*	ko:	
3. *core*		kor
4. *caught*	ko:t	ko:t
5. *court*		kort
6. *coat*	köut	ko:t
7. *cot*	kot	kot

L'*r* du dialecte II est rétroflexe et s'entend à peine, de sorte que le type 5 tend à se confondre avec le type 6. Un jongleur anglais du xxe siècle n'aurait

LE SYSTÈME DES RIMES APPROXIMATIVES (MASCULINES) AU ONZIÈME SIÈCLE

d'après *Saint Léger* et la *Passion*

	Voyelles brèves + consonnes à articulation tendue			Voyelles longues ou diphtonguées +consonnes à art. relâchée
	(*a*) + nasale/zéro	(*b*) + plosive sourde ou l < l l	(*c*) + s	
A/E$_2$	1. granz: franc	2. art: comandat: [cf. cheval: mat *Rol.*]	3. pais: paias	4. *-er, et, -ez, -el;* judeu, Deu, nef, er(t)
E/IE	5. aloen: cent: pimenc: tem(ps)	6. flaiel: Laudebert	7. Peitieus: Lothiers	8. *ier, iet, -iez;* ciel, chief, bien, siet, chiet
I/EI	9. esdevint: di: ami: Ewrui[n]	10. covit: apresist	11. pius: paradis	12. aure[i]z: f[e]id; ciu: asalier
O fermé	13. passion: jorn	14. mund: tot	15. duos: honors	16. custod(es): pavor
O ouvert /OE		17. mort: tost; Escarioth: rebost; volt: ot		18. Escharioh: cœr; dol: poth; bon: pod [=coer, doel, boen, poet]
U	19. fu: lui	20. instud: fust	21. jus: sus	22. envenguz: neul

Il me semble donc plus raisonnable, et plus conforme aux réalités linguistiques et historiques, de supposer que les jongleurs, travaillant pour des cours ou des monastères dans une vaste région de la Gaule centrale et orientale, ont commencé par distinguer certains types syllabiques ayant des timbres vocaliques comparables, et terminés par des groupes consonantiques comparables, et qu'ils se sont efforcés par la suite d'établir un système de monorimes approximatives valable pour plusieurs dialectes romans. Ce système, une fois créé, de façon plus ou moins inconsciente et à des fins entièrement pratiques et esthétiques, leur aurait permis de débiter leurs chansons devant des auditoires de plusieurs régions de la Gaule, de la Marche Hispanique et de l'Italie septentrionale.

Par l'étude du *Saint Léger*, le plus ancien poème en *langue d'oïl* d'une certaine étendue qui nous soit parvenu, j'ai pu constater qu'ils avaient d'abord distingué deux grandes séries de types syllabiques:

(1) voyelles brèves suivies de plosives sourdes (surtout *t*), ou de *l* < *l géminé* latin (types 2, 6, 10, 14, 17, 20);

(2) voyelles longues ou diphtonguées suivies de consonnes relachées: *r, z, t fricatif, l* < *l simple* latin (types 4, 8, 12, 16, 18, 22) ([16]).

Ils regardaient en outre comme nettement distinctes les terminaisons en consonne sibilante ([17]) (types 3, 7, 11, 15, 21) et les «syllabes na-

---

aucune hésitation à établir des rimes exactes ou approximatives, avec: *coat, moat, boat, toast, colt; cot, pot, sock*, et ces séries seraient valables dans plusieurs dialectes. Mais construire des laisses assonancées sur des unités vocaliques... ce serait une autre histoire.

([16]) Sur la forme phonologique des prétérits on remarque: (*a*) la désinence *-at* se range dans l'usage du *Saint Léger* sous le type 2, ce qui indique un *t* plosif; inversement on attribuait au *t* de *chiet, siet, poet* la valeur «relâchée» ou fricative (types 8, 18). Cette distribution des *t* plosif et fricatif est le contraire de celle postulée par la grammaire historique pour le «francien», (*b*) la *Passion* a une autre désinence de la 1e conj.: *-et*, qui se range sous le type 4, avec consonne fricative; (*c*) le prétérit du verbe v i d e r e est toujours *vid*, mais dans le *Saint Léger* on trouve *vid: trist* (type 10), dans la *Passion* on trouve *vi(d): esdevint* (type 9).

Le type 4 est dérivé surtout de a latin en syllabe libre, mais on remarque aussi: *Deu, Judeu, er(t)* < D e u , J u d a e u , e r i t . Le type 8 est < c a e l u , *bien* < b e n e , *siet* < s e d e t , *pied* < p e d e , *liez* < l a e t u s .

([17]) Pour rétablir la rime approximative il suffit souvent de supprimer dans le manuscrit l'*s* du cas-sujet attributif ou en apposition et l'*s* adverbial:

sales» qui, en réalité, pouvaient finir par une voyelle en finale absolue, nasalisée ou non-nasalisée ([18]) (*ami : Ewrui = Ewrui[n]*) (types 1, 5, 9, 13, 19).

Ce système permet de rendre compte de 95 % au moins des rimes du *Saint Léger*. Ce poème de 240 vers, en 40 strophes de six vers chacune, comporte environ 120 rimes: en général, la strophe est composée de trois distiques à rimes plates; il y a toutefois quelques rimes croisées:

Il lo reciu, bien lo nodrit,
Cio fud lonx tiemps ob se lo·s tint (MS ting):
Deus l'exaltat cui el servid,
De sanct M a x e n z abbas divint (27-30).

et même embrassées:

Un compte i oth, pres en l'estrit,
Ciel eps num auret Evrui[n]:
Ne vol reciwre Chielperin
Mais lo seu fredre Theoiri[c] (55-58).

Ici et ailleurs (123-6, 199-202, 207-210, 225-8) c'est le système des rimes approximatives qui seul permet de déceler ces variations prosodiques.

Pour obtenir la rime voulue par le poète il faut çà et là supprimer l'*s* du cas-sujet attributif ou en apposition, ou substituer le cas-régime en *-t* au cas-sujet en *-z*: cette correction s'impose environ douze fois (5-6, 11-12, 124-25, 237-8, et huit passages où le copiste a utilisé un cas-sujet après *fud, fo*, chaque fois au dépens de la rime: 39, 41, 73, 115, 143, 153, 160, 163).

Ces corrections une fois apportées au texte ([19]), on trouve que 54 rimes, à peu près la moitié, sont exactes: de ces rimes 37 ont les finales *-ant, -anz, -at* (pret. 3), *-er, -ét, -ier, -ist* et *-it;* l'autre moitié — 60 rimes précisément — sont des rimes approximatives, dont 44

---

volentier(s). Les laisses contenant des *-s* cas-régimes pl., par ex. laisses iii, cxli de la *Chanson de Roland*, lxv de *Saint Alexis*, ne sont pas dans le style traditionnel.

([18]) Les «syllabes nasales» des types 1 et 5 proviennent de syllabes entravées en latin; les mots *bien* et *buen* (MS *ben, bon*), venant de *ĕ* et *ŏ* devant nasale en syllabe libre, se rangent sous les types 8 et 18 respectivement (diphtongue+consonne relâchée).

([19]) On acceptera en même temps les corrections judicieuses de l'excellente édition Linskill (éliminer les provençalismes, etc.).

appartiennent aux types 4, 8, 9, 10, 12 et 15. Il reste six rimes que je renonce à expliquer.

La *Passion*, poème de 516 vers dont 42 ont des finales féminines assonancées, suit le même système de rimes masculines, autant qu'on puisse reconstituer le texte à travers la copie médiocre qu'on en possède: on réussirait sans doute à ramener 80-90 % de ces rimes au système du *Saint Léger*.

Venons maintenant au xiie siècle: avec *Saint Alexis* (texte du MS. *L*, copié vers l'an 1120 au monastère de St. Albans, le fameux *Albani Psalter*) nous entrons dans un autre monde. Ici il est question, non de distiques, mais de petites strophes régulières de cinq vers, avec assonance ou monorime. 50 strophes sur 125 ont des terminaisons féminines: ici l'assonance est le cas normal. C'est sans doute à travers les laisses féminines que l'assonance proprement dite s'est propagée peu à peu dans les laisses masculines. Mais il reste de fortes traces de l'ancien système:

Type 1: laisses ii, viii, xxiii, xlvi, lv;
Type 4: 31 laisses (lire *edrer(s)* 190, *er(i)* 233);
Type 5: v, x, xxviii, cvi (toutes ces laisses ont la monorime *-ent*);
Type 6: cf. lxx: *cuvert, bel,* [*serf*], *espelt;* un vers manque dans *L;*
Type 8: xi, xxv (lire: *il est provender(s), est lur almosner(s)*), xxxvi, lii (lire: *volenter(s), ert ses conseiler(s)*), lxiv, lxviii (lire: *volentier(s), est tes provender(s), fut bon(s) cristien(s)*);
Type 9: cf. li: *vint, sustint, pov*[*e*]*rins;* le reste de cette laisse est corrompu dans *L;*
Type 10: cf. xciii: *mercit, est vertit* (MS *vertiz*), *s'en sazit* (?);
Type 13: liv (lire *liçon*).

Voici donc 50 laisses (deux tiers des laisses masculines) qui gardent le principe de la rime approximative: on remarque que dans les types 4 et 8 le poète évite toujours l'*s* final, les cas-sujets attributifs étant, ici encore, le fait du copiste. Mais on trouve par contre 21 laisses en *i* et en *o* fermé avec alternance libre de la consonne finale, une laisse en *u* (*-ut, plus* xxii) et même trois laisses en *é* où des finales en *-s* (*remés* 61, *remest* 93, *a tuz ses menestrels*, cas-régime pluriel, 324) indiquent la transition au nouveau style: l'assonance proprement dite.

Pourtant cette nouvelle manière est loin d'avoir triomphé dans la *Chanson de Roland* du manuscrit oxonien, copié peut-être une tren-

taine d'années après l'*Albani Psalter*. En dehors des cinquante laisses en *-ant, -ent, -on* etc. dont j'ai déjà signalé l'importance, on y trouve de longs passages qui tendent visiblement vers la monorime:

Ainz que Rollant se seit aperceüt,
De pasmeisuns guarit ne revenut, (MS *-iz ... -uz*),
Mult grant damage li est apareüt,
Morz sunt Franceis, tuz les i ad perdut ...
A cels d'Espaigne mult s'i est cumbatut, (MS *-uz*),
Mort sunt si hume, si's unt paiens vencut,
Voeillet o nun, desuz cez vals s'en fuit,
Si reclaimet Rollant qu'il li aiut:
«...Ço est Gualter ki cunquist Maëlgut,
Li niés Droün, al vieill e al canut;
Pur vasselage suleie estre tun drut;
Ma hanste est fraite e percét mun escut,
E mis osbercs desmailét e rumput,
Parmi le cors ot lances sui ferut,
Sempres murrai, mais cher me sui vendut».
A icel mot l'at Rollant entendut... (2035-8, 2041-4, 2047-54).

...Mais saveir volt se Charles i vendrat,
Trait l'olifan, fieblement le sunat:
Li emperere s'estut si l'escultat:
«Seignurs», dist il «mult malement nos vait!
Rollant mis nies hoi cest jur nus defalt,
Jo oi al corner que guaires ne vivrat:
Ki estre i voelt, isnelement chevalzt!»
Sunez voz grã[i]sles tant que en cest ost ad!»
Seisante milie en i cornent si halt... (2103-2111).

Cercet les vals e si cercet les munz,
Iloec truvat Gerin e Gerer sun cumpaignun,
E si truvat Berenger e Atuin,
Iloec truvat Anseïs e Sansun.
Truvat Gerard le veill de Russillun:
Par uns e uns les ad pris le barun...
Lievet sa main, fait sa b[en]eïçun.

Après ad dit: «Mare fustes, seignurs;
Tutes voz anmes ait Deus li glorius,
En pareis les metet en sentes flurs!
La meie mort me rent si anguissus...» (2185-90, 2194-8).

Rollant s'en turnet, le camp vait recercer,
Sun cumpaignun ad truvét, Oliver...
Ço dit Rollant: «Bels cumpainz Oliver,
Vos fustes filz al duc Reiner

Ki tint la marche del Val de Runer(s):
Pur hanste freindre e pur escuz peceier,
Pur orgoillos veintre e esmaier,
E pur prozdomes tenir e cunseiller,
E pur glutun veintre e esmaier,
En nule tere n'ad meillor chevaler». (2200-1, 2207-14).

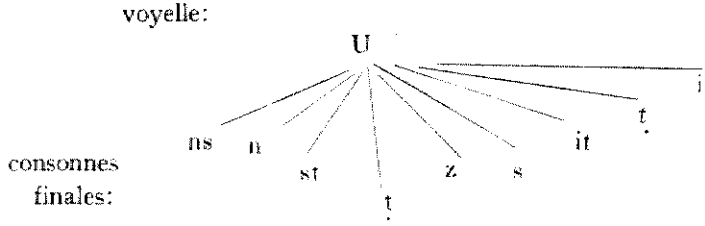
On trouve ailleurs des traces significatives des monorimes en *-i(n), -is:*

Li empereres s'en vait desuz un pin...
Le duc Oger e l'arcevesque Turpin,
Richard li velz e sun nevuld Henri,
E de Gascuigne li proz quens Acelin,
Tedbald de Reins e Milun sun cusin,
E si i furent e Gerers e Gerin,
Ensembl' od els li quens Rollant i vint... (168, 170-5);
E Berenger il fiert Astramaris (MS *-iz*),
L'escut li freinst, l'osberc li descumfis(t),
Sun fort espiét parmi le cors li mis(t)
Que mort l'abat entre mil Sarrazins:
Des .xii. pers li .x. en sunt ocis,
Ne mes que dous n'en i ad remés vifs,
Ço est Chernubles e li quens Margaris (MS *-iz*) (1304-10).

Les types 1, 4, 5, 8, 13 paraissent solidement conservés dans notre plus ancienne chanson de geste, et les types 2, 9, 11, 12, 15 et 20 y ont laissé des traces visibles.

Pourtant la *Chanson de Roland* du manuscrit Digby n'est rien moins qu'homogène: on y trouve des laisses en assonances proprement dites où les consonnes sont disposées en forme d'éventail:

Respundent Franc: «Ja mar en vivrat uns».
Li reis cumandet un soen veier, Basbrun:
«Va, si.s pent tuz a l'arbre de mal fust!
Par ceste barbe dunt li peil sunt canut (MS *-uz*)
Se uns escapet, morz ies e cunfunduz».
Cil li respunt: «Qu'en fereie jo plus?» (MS *jo el*).
Od .c. serjanz par force les cunduit,
.xxx. en i ad d'icels ki sunt pendut:
Ki hume traïst, sei ocit e altroi (3951-9).



Ici on ne saurait douter que la déclinaison littéraire ne soit pleinement observée par le poète, qui s'en sert pour obtenir un certain effet sur le plan esthéthique. Nous sommes en face d'un style beaucoup plus conscient et plus artistique, et si, pour une fois, on voulait abandonner l'hypothèse, toute provisoire, d'un seul auteur, on pourrait affirmer que ce style (l'assonance masculine proprement dite) doit remonter à une couche assez récente dans l'évolution de la matière rolandienne.

Conclusions :

1. Pour remonter aux origines de la langue littéraire, on devrait tenter de déceler certains éléments interrégionaux et conventionnels — conventions orthographiques des *scriptoria* carolingiens et clunisiens, ou conventions prosodiques des poètes itinérants. Il est inutile — les contradictions auxquelles on est déjà arrivé ne l'attestent que trop — de vouloir assigner une base régionale trop précise à la langue littéraire.

2. Les conclusions sur les timbres vocaliques qui auraient coexisté dans le dialecte «francien», conclusions que Gaston Paris a su tirer des poèmes épiques et autres, et qu'on a ensuite enchâssées dans nos grammaires historiques, ne sont pas entièrement satisfaisantes, parce que: 1.°, les poèmes eux-mêmes sont fort composites, et 2.°, leurs parties les plus anciennes ont été composées dans une certaine prosodie syllabique en vue d'une diffusion interrégionale.

3. Il est possible que les versions monorimes des chansons de geste (par example, Roland *CV*[7] et *PTL)*, qu'on attribue à une époque assez récente, relèvent d'une tradition plus ancienne. Telles qu'elles sont, elles gardent le souvenir d'une forme prosodique populaire et sans prétentions; cette prosodie doit sûrement remonter à une étape assez primitive dans l'évolution orale.

DISCUSSION

Intervention de MM. F. DELOFFRE. Réponse de M. C. A. ROBSON.

F. DELOFFRE (Lyon) demande si les conclusions que tire l'Auteur des l'étude des rimes du *Saint Léger* sont également valables pour d'autres textes.

C. A. ROBSON répond qu'il n'est pas encore en mesure de fournir des données concrètes concernant la *Passion*. Dans la *Chanson de Saint Alexis*, il a pu constater que l'auteur n'avait observé que très timidement ce schéma; quant à la *Chanson de Roland*, on y trouve différents procédés.

LE TÉMOIGNAGE LE PLUS ANCIEN D'UNE DISTINCTION CONSCIENTE ENTRE DEUX LANGUES ROMANES

AURELIO RONCAGLIA
(ROME)

Depuis longtemps, historiens, philologues et linguistes ont porté leur attention sur les plus anciens témoignages d'une distinction consciente entre le latin et une langue romane. On a beaucoup discuté sur la *romana lingua* de la *Vita Sancti Mommoleni*, et tout le monde connaît cette résolution du Concile de Tours de 813 qui — prescrivant aux prêtres d'expliquer la parole de Dieu dans la langue du peuple («ut... homilias quisque aperte transferre studeat in rusticam romanam linguam aut theotiscam, quo facilius cuncti possint intelligere quae dicuntur») — nous donne le véritable acte de naissance, plus exactement le certificat de vie des langues nationales européennes (1).

Je ne trouve pas, au contraire, qu'à côté des témoignages d'une distinction verticale, entre langue latine et langue vulgaire, on ait apporté de témoignage semblable d'une distinction horizontale, entre telle et telle langue romane, les témoignages formels que l'on pouvait produire dans ce sens étant, en effet, moins anciens que les plus anciens textes rédigés dans les différentes langues romanes.

Il existe pourtant un témoignage de distinction consciente entre deux langues romanes, qui remonte à la même époque que les Serments de Strasbourg. Dans cette communication, je me propose tout simplement d'attirer l'attention des romanistes sur ce témoignage, qui leur a échappé jusqu'à présent, et qui me semble ne pas être dépourvu de tout intérêt.

Il s'agit d'un passage du *Kitab al-Masâlik wa'l-mamâlik*, c'est-à-dire du *Livre des routes et des provinces*, que Ibn Khurdāḏhbih, directeur des postes et du service des nouvelles, rédigea à la demande d'un

(1) Bibliographie essentielle dans A. Monteverdi, *Manuale di avviamento agli studi romanzi; I, Le lingue romanze*, Milano 1952, pp. 6-7.

prince ^eabbaside entre 844 et 848, et augmenta ensuite par des additions successives jusqu'en 885 (^2). Le premier qui ait publié ce passage, fort intéressant pour l'histoire du commerce entre l'Occident et l'Orient à l'époque carolingienne, fut A. Sprenger en 1834 (^3); après lui, Reinaud l'incorpora dans sa fameuse *Introduction générale à la géographie des Orientaux* (^4). Le *Livre des routes* entier fut publié ensuite une première fois par C. Barbier de Meynard dans le *Journal Asiatique* de 1865 (^5), et une deuxième fois, après la découverte d'un nouveau manuscrit, par le savant arabiste hollandais J. De Goeje au t. VI de sa *Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, en 1889 (^6). Depuis cette date, plusieurs historiens de l'économie et du commerce, de Heyd (^7) à Pirenne (^8), de Sabbe (^9) à Salin (^10), ont fait allusion au passage qui nous intéresse, ou l'ont cité. C'est la citation de Salin qui a arrêté mon attention, et c'est l'édition de De Goeje que j'ai utilisée.

Dans le passage en question, Ibn Khurdādhbih nous renseigne sur l'itinéraire de certains marchands juifs — les Radaniyya, ou Radanites — qui pratiquaient le commerce en gros entre l'Occident et l'Orient, voire l'Extrême-Orient, jusqu'à la Chine. «Ils voyagent — nous dit-il — de l'Occident en Orient et de l'Orient en Occident, tantôt par terre, tantôt par mer. Ils apportent de l'Occident des eunuques, des femmes esclaves, des garçons, du brocard, des peaux de castor, des fourrures de martre et autres pelleteries, et des épées. Ils s'embarquent dans le

---

(^2) Cf. l'article de C. Van Arendonk dans *l'Encyclopédie de l'Islam*, t. II, Leiden et Paris 1927, p. 422.

(^3) A. Sprenger, *Some passage on the early commerce of the Arabs*, dans le *Journal of the Asiatic Society of Bengal*, t. XIV, 2ème partie, 2 (1844), p. 519 ss.

(^4) Paris, 1848; I, p. lviij ss.

(^5) Série 6, t. V, p. 512 ss.

(^6) *Bibliotheca Geographorum Arabicorum*, t. VI, Leiden 1889, pp. 114--116.

(^7) W. Heyd, *Storia del commercio del Levante nel Medio Evo*, trad. ital., Torino 1913, p. 142.

(^8) H. Pirenne, *Le mouvement économique et social*, Ière Partie de *La Civilisation Occidentale au Moyen Âge*, t. VIII de la *Histoire du Moyen Age* dans *l'Histoire générale* de G. Glotz, Paris 1941, p. 15.

(^9) E. Sabbe, *L'importation des tissus orientaux en Europe occidentale au moyen âge*, dans *Revue Belge de Philologie et d'Histoire*, XIV (1935) 811--848, 1261-1288; v. p. 1279. Cf. aussi T. Lewicki, *Les premiers commerçants arabes en Chine*, dans *Rocznik orientalistyczny*, XI (1935) 173-186.

(^10) E. Salin, *La civilisation mérovingienne*, Paris 1950; I, 151.

pays de Firandja (la France), sur la mer occidentale (la Méditerranée), et se dirigent vers al-Faramâ (en Egypte); là ils chargent leurs marchandises sur le dos de chameaux et se rendent par terre (en traversant l'isthme de Suez) à al-Kolzom... Ils s'embarquent sur la mer orientale (l'Océan Indien) et se rendent d'al-Kolzom à al-Djâr (le port de Médine) et à Djodda (le port de la Mecque); puis ils vont au sud, au Hind et en Chine. A leur retour de Chine ils se chargent de musc, de bois d'aloès, de camphre, de canelle, et d'autres produits des contrées orientales, et reviennent à al-Kolzom, puis à al-Faramâ, où ils s'embarquent de nouveau sur la mer occidentale. Quelques-uns font voile pour Constantinople, afin d'y vendre leurs marchandises aux Romains; d'autres se rendent à la résidence du roi des Francs, pour y placer leurs articles».

Ibn Khurdādhbih nous renseigne aussi — et voilà ce qui nous intéresse le plus, en tant que linguistes — sur le polyglottisme vraiment remarquable de ces juifs: «Ces marchands parlent l'arabe, le persan, la langue des Romains *(rūmiyya)*, la langue de France *(ifrangiyya)* et le slave».

Quelques mots de commentaire. Tout d'abord sur la date et le fondement de ce témoignage. De Goeje a reconnu qu'il appartenait déjà à la première rédaction du *Livre des routes*, celle de 844-848 (11). D'autre part Ignazio Guidi a montré qu'Ibn Khurdādhbih n'avait aucune connaissance réelle des pays d'Occident: les renseignements très rares et très vagues qu'il en donne ne peuvent dériver d'autre source que de ces mêmes marchands juifs qui traversaient son territoire (12). De ce fait la valeur du témoignage se trouve être rehaussée et précisée: il reflète, sans doute, les données de la conscience linguistique des Juifs qui trafiquaient entre les marchés d'Asie et ceux d'Europe, notamment d'Espagne et de France, pendant la première moitié du IXème siècle.

Quelles sont donc, que signifient donc ces données en ce qui concerne les langues de l'Occident roman? Trois noms peuvent entrer en ligne de compte: ***rūmiyya, ifrangiyya, andalusiyya***. Il faut d'abord débarasser le terrain de ***rūmiyya***. De Goeje traduit: «le roman», qu'il explique, entre parenthèses, «grec et latin». Je ne crois pas que cette

(11) Op. cit., *Introduction*, p. xx.

(12) I. Guidi, *L'Europa occidentale negli antichi geografi arabi*, dans *Florilegium, ou Recueil de travaux d'érudition dédiés à Monsieur le Marquis Melchior de Vogüé...*, Paris 1909, pp. 263-269.

explication soit exacte. Il faut rayer le latin, et on ne pourrait pas non plus songer avec quelque vraisemblance à un vulgaire italien. Dans le texte d'Ibn Khurdādhbih, *rūmiyya* c'est toujours le grec, et dans ce même passage que j'ai cité les Romains sont bien les habitants de Constantinople, les Byzantins. Peut-être s'étonnera-t-on qu'ainsi l'Italie ne figure pas dans le cadre linguistique de la Méditerranée, à côté de la France et de l'Espagne. Je n'y vois aucune raison d'étonnement: au neuvième siècle, en effet, l'Italie était partagée entre la domination ou l'influence franque au nord et la domination ou l'influence byzantine à l'est et au midi, tout spécialement dans les villes maritimes. Ibn Khurdādhbih parle ailleurs d'esclaves lombards (13); mais les principautés lombardes, dont le ravitaillement dépendait des villes maritimes, avaient assurément trop peu d'importance pour intéresser au point de vue linguistique les marchands Radanites. Ni l'italien ni le latin, en somme, quelle que fût leur vitalité vis-à-vis l'un de l'autre, ne pouvaient être au neuvième siècle des langues importantes pour le grand commerce international.

Restent *andalusiyya* et *ifranǧiyya*, et là, dans le contexte donné — où l'arabe, au sens le plus indéterminé du terme, est justement la première langue de la liste — il ne paraît pas possible de reconnaître en *andalusiyya* l'arabe vulgaire d'Espagne (14); ainsi qu'il ne paraît pas possible, non plus, de reconnaître en *ifranǧiyya* — en corrélation avec le pays de *Firandja* et à l'époque des Serments de Strasbourg — la langue germanique des Francs, le francique. Ce sont bien là, nettement discriminées, les langues romanes d'Espagne et de France.

---

(13) Op. cit., p. 66.

(14) C'est aussi l'opinion de mes collègues orientalistes, M. Giorgio Levi Della Vida et M. Francesco Gabrieli, que je n'ai pas manqué d'interroger à ce sujet et que je remercie d'avoir bien voulu me donner leur avis autorisé. Voici, notamment, ce que M. Gabrieli a eu l'amabilité de m'écrire, en réponse à ma question: «Mi pare evidente che il relatore, chiunque esso sia, enumera qui delle lingue in ordine approssimativamente decrescente di diretta familiarità: dapprima l'arabo e il persiano, allora le due grandi lingue di cultura della civiltà musulmana, e poi lingue d'infedeli e di «barbari», come i Bizantini, i Franchi e gli Slavi. La *andalusiyya* citata tra le lingue di questi popoli non può quindi in alcun modo essere, a mio avviso, il dialetto arabo di Spagna, giacché l'arabo è già stato menzionato per primo e in tutta la generica ampiezza del termine, indipendentemente da sfumature e varietà dialettali. Si tratta invece qui d'una lingua n o n a r a b a, messa sullo stesso piano del greco, del «franco» e dello slavo. Perciò io credo si debba giustamente intendere per 'lingua romanza di Spagna' (quale che sia l'estensione e connotazione

Vers la moitié du neuvième siècle la différenciation linguistique entre France et Espagne était déjà assez poussée pour justifier que l'on parle de deux langues différentes: voilà ce qui n'est pas une révélation. À ce point de vue, le témoignage d'Ibn Khurdādhbih n'apporte pas grand'chose de nouveau à nos connaissances. Ce qui nous frappe est plutôt la netteté d'individualisation des deux langues discriminées: deux langues que l'on peut désigner par le simple nom de nationalité — langue de France et langue d'Espagne — comme des entités linguistiques suffisamment unitaires: on dirait déjà deux langues nationales. Il faut évidemment prendre garde de donner trop libre essort à nos inductions, car enfin le témoignage reste assez indéterminé, et il serait bien hasardeux de prétendre en tirer plus qu'il ne dit. Il nous dit cependant qu'à la conscience linguistique de ces marchands juifs cosmopolites et polyglottes, gens d'affaires qui ne regardaient pas les choses de si près, au delà et au dessus des variétés régionales et locales, l'Occident roman présentait deux types linguistiques susceptibles d'individualisation et capables de remplir, chacun au sein d'une communauté nationale, des fonctions de caractère tant soit peu général, telle la fonction de langue des échanges: enfin, deux langues de marché, l'une pour la France, l'autre pour l'Espagne.

On peut tâcher de mieux déterminer ces deux types par ce que nous savons des conditions linguistiques de la France et de l'Espagne au neuvième siècle. Pour ce qui est de l'Espagne, il n'est pas malaisé de nous représenter l'unité approximative d'une langue de marché, telle qu'elle pouvait se présenter à la conscience linguistique de nos marchands. Nous savons, en effet, qu'à la fin de la domination visigothique le midi de la péninsule ibérique possédait une fondamentale unité linguistique, qui se conserva chez les mozarabes. La différenciation régionale était très peu marquée; au contraire un grand nombre de

---

da darsi per quest'epoca al termine), così come il «franco» è un (o il) romanzo di Francia. Per mio conto, non mi par possibile altra interpretazione». Je rappelle, d'ailleurs, par les mots mêmes de deux maîtres, que «Durante más de los dos siglos primeros de islamismo predomina la aljamía en la España musulmana... Los principales centros de población, como Sevilla, estaban llenos casi totalmente por los romano-godos» (R. Menéndez Pidal, *El idioma español en sus primeros tiempos*, 4 ed., Buenos Aires 1951, p. 33), et que «Incluso los árabes de raza... parece que no desdeñaban usar el romance para sus conversaciones familiares; y esto en todas las clases sociales y hasta en los mismos salones de la residencia califal» (E. Lévy-Provençal, *La civilización árabe en España*, Buenos Aires 1953, p. 104; cf. *L'Espagne musulmane au Xème siècle*, Paris 1932, p. 51 n. 2).

traits communs groupait tous les idiomes romans parlés de Lisbonne jusqu'à Saragosse. Pour répéter les mots de don Ramón Menéndez Pidal: «el portugués con el leonés al Occidente y el catalán con el aragonés al Oriente... no sólo se acercaban más por el Norte, sino que se unían en el Centro y el Sur, mediante el habla de las regiones de Toledo y Andalucía, análoga a la de los extremos...: una lengua bastante uniforme» (15). Cette uniformité suffit, sans doute, à justifier l'individualisation par nos marchands d'une langue *andalusiyya*.

La tâche est moins simple en ce qui concerne la «langue de la France», *ifrañgiyya*. Ces marchands qui «se rendaient à la cour du roi des Francs» et s'embarquaient ensuite dans quelque port de la Méditerranée, Narbonne ou Marseille, pouvaient-ils ne pas s'apercevoir que dans ces ports d'un côté, dans cette cour de l'autre, on ne parlait pas une seule et même langue? Voilà ce qui paraît impossible. Dès le début du troisième siècle le galloroman du midi n'avait plus participé à tous les changements phonétiques du nord de la Gaule. Au neuvième siècle la crevasse entre les deux domaines que l'on appellera plus tard de langue d'oc, ou provençal, et de langue d'oïl, ou français, était déjà profondément creusée (16). *Ifrañgiyya* est-ce donc la langue des ports, le provençal, ou bien la langue de la cour, le français? Pour des raisons historiques et linguistiques, je suis convaincu que c'est bien du français qu'il s'agit (ou tout au moins de cet «aquitain du nord» que mon ami Castellani voudrait reconnaître à la base des Serments de Strasbourg) (17). Ibn Khurdādhbih nous apprend que les Radanites se rendaient à la cour du roi des Francs, et les sources historiques occidentales nous confirment qu'en effet, sinon sous Charlemagne du moins sous Louis le Pieux, les Juifs étaient devenus les marchands officiels du Palais, où ils jouissaient d'un vaste crédit ayant accaparé la protection *(tuitio)* de l'empereur et les bonnes grâces de son entourage, de façon à susciter les protestations de quelque fanati-

(15) Op. cit., p. 15. Cf. R. Lapesa, *Historia de la lengua española*, 3.ª ed. Madrid 1955, p. 125 et carte à p. 128.

(16) Cf. notamment G. Straka, *La dislocation linguistique de la Romania et la formation des langues romanes à la lumière de la chronologie relative des changements phonétiques*, dans *Revue de linguistique Romane*, XX (1956) 249-266.

(17) A. Castellani, *Le problème des Serments de Strasbourg*, dans *VIII Congresso internazionale di Studi romanzi. Atti*, vol. II, *Comunicazioni*, Parte prima, Firenze 1959, pp. 103-125.

que intransigeant, tel l'évêque Agobard de Lyon (18). C'est donc à la cour que se déroulait le plus clair de l'activité des Radanites: c'est la langue parlée à la cour — individualisée précisément comme «langue de cour» — qui les intéressait et qu'ils désignaient par le nom d'*ifrangiyya*.

Peut-être s'étonnera-t-on que le provençal, la langue des ports, reste ainsi hors du cadre. Mais y reste-t-elle vraiment? Il faudra rappeler que pour Ibn Khurdādhbih, donc pour ses informateurs juifs, Narbonne, qui était au neuvième siècle le port le plus important de Provence (19), est une ville «espagnole»: «Arbonna (Narbonne) — dit-il — est la dernière ville de l'Espagne du côté de Firandja» (20). Et ce n'est pas une fantaisie, ce n'est pas un arbitre de l'écrivain arabe ou de ses informateurs. En réalité la Septimanie demeura politiquement liée à l'Espagne de l'époque du royaume visigothique jusqu'à 759, et Louis le Pieux la détacha à nouveau de Toulouse pour la réunir à Barcelonne sous un même duc: union qui dura jusqu'à 865 (21).

D'ailleurs, encore à la fin du XIII ème siècle, Dante n'appelle-t-il pas «Yspani» ceux qui parlent la langue d'oc? (22) On a beaucoup discuté au sujet de cette dénomination: peut-être n'est-elle que le résidu d'une tradition plus ancienne.

En tout cas, au neuvième siècle la différenciation entre langue d'oc et langue d'oïl était bien plus poussée, bien plus éclatante que la différenciation nuancée et graduelle entre langue d'oc, catalan et provençal.

---

(18) Cf. H. Laurent, *Aspects de la vie économique dans la Gaule Franque: marchands du Palais et marchands d'abbayes*, dans *Revue historique*, CLXXXIII (1938) 283-297; S. Katz, *The Jews in the Visigotic and Frankish Kingsdom of Spain and Gaul*, Cambridge Mass. 1937. Pour le texte d'Agobard, v. *Patr. Lat.* CIV, 72 ss. et *MGH, Ep.* V, 183 ss.; et cf. J. A. Cabaniss, *Agobard of Lyons*, in *Speculum*, XX (1951) 50-76.

(19) Cf. F. L. Ganshof, *Notes sur les ports de Provence du VIII ème au X ème siècle*, dans *Revue historique*, CLXXXIII (1938) 28-37 (note à p. 34: «il nous paraît découler du texte que ces marchands juifs naviguaient au départ des ports du littoral provençal ou narbonnais»).

(20) Op. cit., p. 65.

(21) Cf. L. Auzias, *L'Aquitaine carolingienne*, Toulouse-Paris 1937; R. D'Abadal I de Vinyals, *El paso de Septimania del dominio gótico al franco a través de la invasión sarracena*, in *Cuadernos de la Historia de España*, XIX (1953).

(22) *De Vulgari Eloquentia*, I viii 6 (éd. par A. Marigo, Firenze 1938, *Introduzione* p. xciii ss.).

Il est donc possible — je dirais même il est probable — que les Radanites, qui d'ailleurs n'avaient pas le souci d'une classification exacte, aient compris la langue des ports de Provence, la langue de Narbonne, sous le nom d'*andalusiyya*.

Enfin: il est tout à fait naturel que ceux qui vivaient à l'intérieur de la réalité linguistique du monde roman en formation eussent plus vive conscience, à la petite échelle, des petites différences entre patois et patois, dialecte et dialecte, et, à la grande échelle, de l'unité sous-jacente de la *latinitas*, quoiqu'elle — comme le remarquait déjà Saint-Jerôme — «regionibus cotidie mutetur et tempore». C'est ainsi qu'au XIIIème siècle Roger Bacon reconnaît nettement la multiplicité et l'unité linguistique du monde roman, comprenant «omnia idiomata a finibus Apuliae usque ad fines Hispaniae»: «Nam lingua latina est in his omnibus una et eadem secundum substantiam, sed variata secundum idiomata diversa» ([23]). De même, il est tout à fait naturel qu'à la conscience de ceux qui abordaient cette réalité du dehors, par des contacts limités et dans un but pratique, la différenciation linguistique du monde roman dût se présenter sous une forme simplifiée et schématique, comme opposition de types de caractère général, correspondant en gros aux grandes entités géographiques et politiques, en somme comme opposition de «langues nationales» embrionnaires. Cette impulsion psychologique venant du dehors a sans doute contribué puissamment (à côté des forces internes) à l'individualisation des langues nationales; et comme ce n'est pas un document linguistique *stricto sensu*, mais c'est bien un document psychologique, de conscience ou de sentiment linguistique ([24]), qu'Ibn Khurdādhbih nous a légué, je crois pouvoir reconnaître et indiquer précisément dans cette perspective l'interêt qu'il présente pour nous.

([23]) *Opus Tertium*, éd. Longman Green, Longman and Roberts, London 1859, p. 90.

([24]) Voilà un cas où la distinction proposée par A. Mirambel, *Essai sur la notion de «conscience linguistique»*, dans *Journal de Psychologie normale et pathologique*, LV (1958) 266-301 («il nous paraît préférable de réserver à l'expression *sentiment linguistique* une valeur 'objective': le sentiment qu'a d'une langue l'observateur qui en étudie les aspects. Ceci l'opposerait à *conscience linguistique* qui désigne le sentiment qu'ont de leur propre langue ceux qui la parlent») se révèle un peu trop raide: sans doute les Radanites sont des observateurs et *andalusiyya* n'est pas leur propre langue; ils parlent d'ailleurs cette langue par pratique et leur observation n'a pas le caractère d'une véritable étude.

DISCUSSION

Interventions de Mme. R. LEJEUNE et de M. E. GUITER.

Rita LEJEUNE (Liège) insiste sur ce point qu'on ne saurait aboutir à des conclusions sûres, sans avoir d'abord recherché les autres noms donnés par d'autres géographes à la *Francia*, et confronté ces données avec d'autres, de caractère politique, par exemple: on appelait *Francia* les territoires catalans sous la domination carolingienne.

En réponse à cette objection, E. GUITER (Perpignan) fait observer que tous les documents du IXe et du Xe siècles, concernant des institutions ou des particuliers en territoire catalan, délivrés par la chancellerie carolingienne, désignent simplement les autochtones par les termes *Gothi* ou *Hispani*.

LE PIÙ ANTICHE ATTESTAZIONI DI LINGUA LADINA IN FRIULI

GIANFRANCO D'ARONCO
(PADOVA)

Il sagace bibliotecario dell'Arcivescovile di Udine, mons.dott.Guglielmo Biasutti, ha scoperto e recentemente dato alle stampe un documento inedito, che retrodata al 1150 circa la più antica attestazione di lingua friulana.

Sino al 1945 pareva che il primato della vetustà appartenesse a un frammento di più lungo elenco, la cui datazione è desunta dalla citazione che in esso si fa del Monastero di Santa Chiara, sorto nel 1282; dalla citazione di due persone, «Jacu» e «Pup», che sappiamo esser vissute a Cividale nella seconda metà del Duecento; dal confronto con altro elenco del 1324, steso in latino, nel quale non compare alcuna delle persone nominate ora. Il documento, che risale presumibilmente all'anno in cui fu costituita la Confraternita dei Battuti di Cividale (1290), era stato rinvenuto dal compianto e rimpianto bibliotecario della Comunale di Udine dott. G. B. Corgnali, tra le macerie dell'Archivio notarile di Udine, colpito da incursione aerea il 20 febbraio 1945.

Lo stesso Corgnali, otto anni più tardi, reperiva altro documento, più antico ancora: esattamente del 1284. In un codice intitolato «Libro I — Istrumenti», del Monastero di S. Maria in Valle a Cividale, depositato presso la Comunale di Udine, trovava inserito un «rotolo», composto di tre striscie di pergamena. Si tratta di un elenco di contribuenti al monastero, con a fianco la indicazione di ciò che ciascuno di essi corrispondeva annualmente. Il testo, che presenta difficoltà d'interpretazione per ciò che riguarda la quantità degli introiti, reca chiarissima la data di compilazione o quanto meno dell'inizio di compilazione: 1284.

Pareva dunque che questo anno segnasse la data più antica cui si riferisce l'idioma friulano. Né poteva spostare il termine un testo veneto-volgare, pubblicato in antecedenza da Luigi Suttina, presentando

esso tre termini friulani soltanto. Il documento, elencante varie merci, si trovava tra gli atti del notaio gemonese Giacomo Libisio, ed è lecito farlo risalire almeno al 1259 (a questo anno appartengono infatti gli atti compresi nel quaderno del Libisio).

Ed ecco che il testo pubblicato dal Biasutti allontana di quasi un secolo e mezzo la prima attestazione della interessante lingua romanza. Trattasi di un «rotolo» censuale del Capitolo di Aquileia, scritto probabilmente nel 1201 (come si rileva da una indicazione posta sulla prima pergamena), ma tratto da altro documento, la cui datazione va fissata almeno al 1150 circa. E ciò per varie indoli di ragioni: precipua tra le quali la citazione di località appartenenti al Patriarcato tra il 1031 e il 1176. «Il rotolo contiene un elenco particolareggiato delle rendite capitolari, che sembra redatto per controllare la gestione dei gastaldi, e si divide in otto gruppi di località». Alla fine si leggono: una nota della ripartizione del frumento tra i canonici, una serie di somme totali e annotazioni varie.

La lingua usata nel venerando documento è la latina, mescolata a termini volgari e friulani (oltre che tedeschi). Ma quel che a noi interessa è un assai nutrito gruppo di toponimi e soprattutto di nomi propri friulani, facilmente riconoscibili. Questi nomi sono variamente distribuiti. Più abbondanti nell' «officium» di Marano: su 94 nomi, 60 circa sono friulani. Non mancano poi i nomi comuni, quali «briccus», «naulum», «sedesina», «setorium».

Con il Trecento, i documenti linguistici si moltiplicano. Esattamente al 1300 risale una lettera privata, che si trova all'Archivio notarile di Udine. L'anonimo autore confida, con tutta probabilità a un familiare, certe apprensioni in relazione a un contrattempo. Di cent'anni posteriore una lettera d'affari, diretta da Giacomo Porger e Nicolò «Landschreiber» in Carniola a Ulvino e Nicolò da Canussio e a Valentino e Lapuzio da Cividale. E' stata scritta non nel 1290 come parve al Suttina né nella seconda metà del secolo XIII come opinò Giuseppe Marchetti, ma intorno al 1320: la dimostrazione recentissima è di Milko Kos. «La lettera ci guida nell'epoca quando fiorirono e operarono pure in Slovenia e nel Friuli diverse compagnie bancarie e commerciali». Numerosissimi i termini friulani mescolati e contaminati col volgare e col veneto. Il manoscritto giace al Museo di Cividale.

Ma il Trecento offre anche i primi testi di valore non solo linguistico, ma poetico: e non sono esigui. Diciamo anzitutto di una ballata, «Piruc myo doç inculurit»; di un contrasto, «Biello dumlo di valor», e di una frottola, «E la four dal nuestri chiamp». La datazione di questi compo-

nimenti è stata di recente messa in discussione: si vuole infatti che i primi due almeno vadano collocati molto più addietro della seconda metà del Trecento. La tesi meriterebbe di esser ripresa per una più sicura dimostrazione, contro la quale osta il carattere d'improvvisazione della ballata.

Nel complesso il periodo delle origini del friulano si presenta ricco di testimonianze linguistico-letterarie. Gran merito va dato agli ecclesiastici e alle associazioni religiose, come le confraternite, per i molti documenti lasciatici: tra i quali gli antichissimi tra gli antichi, che sono i più preziosi.

BIBLIOGRAFIA

G. Biasutti, «Il più antico rotolo censuale del Capitolo di Aquileia»; Udine, 1956, pág. 48.

GB. Corgnali, «Il più antico testo friulano»; Ce fastu?, XXI, pág. 55-9.

GB. Corgnali, «Un documento friulano del 1284»; Ce fastu?, XXIX, pág. 56-63.

L. Suttina, «Due brevi testi volgari del sec. XIII»; Memorie storiche forogiuliesi, III, pág. 160-1.

G. Bianchi, «Documenti per la storia del Friuli dal 1317 al 1321», I; Udine, 1844, pág. 7.

M. Kos, «Una lettera in volgare spedita verso il 1320 da Lubiana a Cividale»; Ce fastu?, XXXII, pág. 28-32.

A. Langfors, «La plus ancienne chanson frioulane»; Ce fastu?, IX, pág. 113-8.

GB. Corgnali, «Biello dumlo di valor»; Ce fastu?, X, pág. 214-25.

L. Ciceri, «Soneto furlan (inedito del sec. XIV)»; Il tesaur, I, pág. 11-2.

[Fra la presentazione di questo scritto e la correzione delle bozze, è uscita la nostra *Nuova antologia della letteratura friulana*, Udine-Tolmezzo, 1960, pag. XV-845, ove sono riportati tutti i testi sopra citati].

8. LA LANGUE DES TEXTES LITTÉRAIRES

UN CASO DI TRASUMANZA DEL CICLO CAROLINGIO: «GAIFEIROS» DALL'IBERIA AL PIEMONTE

FEDERICO JOSÉ PEIRONE
dell' Ist. della Consolata
(FÁTIMA)

Posizione del problema

Quando, lo scorso anno 1958, la Universitá di Coimbra pubblicó il *Romanceiro Português*, per commemorare in forma veramente degna la indimenticabile figura di Leite de Vasconcellos, fui particolarmente impressionato dalla lettura delle Romanze del Ciclo di *Don Gaifeiros*, cinque in tutto, dal numero 45 al 49 della seconda parte, «Romances épicos de assunto carolíngio». Avevo giá udito tale romanza. Non ricordavo esattamente dove. Mi pareva, peró, averla udita fin da bambino, nelle lunghe notti invernali del mio Piemonte, mentre fuori soffiava impetuoso il vento del Nord. Anche allora si parlava di Mori e di castellane rubate, poi ritrovate, che tornavano al loro maniero per non esservi catturate mai piú. In occasione delle vacanze estive volli esaminare meglio la cosa, e rintracciare, se fosse possibile, il testo in dialetto piemontese della romanza, per farne accostamenti, necessariamente ipotetici, ma che servissero a dare luce a una eventuale «trasumanza», o, perlomeno, a metterne in risalto la fonte comune.

Sono riuscito a trovare il documento, nella raccolta, finora unica nel suo genere, di Costantino Nigra «Canti popolari del Piemonte» (1), riprodotta da Benvenuto Terracini (2) in un lavoro didattico per le scuole elementari di Torino, circa 30 anni fa.

Esporró la romanza, nella versione fonetica data dal Terracini aggiungendo, in appendice, la trascrizione fonetica della stessa secondo

---

(1) Nigra (Costantino) *Canti popolari del Piemonte*. Roux e Frassati, Torino, 1888.

(2) Terracini (B. A.) *Esercizi di traduzione dai dialetti del Piemonte*: Torinese. Parte terza. Paravia e Bemporad, Torino-Firenze, 1930.

le norme presentate dall'Atlante Svizzero e Italiano di Jaberg e Jud, del Bertoni in vari lavori sulla dialettologia italiana, e che citerò opportunamente. Fin d'ora ringrazio cordialmente il Dottor Corrado Grassi, dell'Istituto di Glottologia dell'Università di Torino, che volle benignamente rivedere la mia trascrizione fonetica della romanza stessa (*). Ed ecco il testo della

ROMANZA : IL MORO SARACENO

'Bel galant' a si marida,
si marida for d pais.
L'á spusá na fía giuvu,
tantu giuvu e tant gentil.
Tantu giuvu cum'al era
si savía pa gnanch vestí.
Al lünes a l'a spusala,
al màrtes la chita lí.

(*) (Esta transcrição não se pôde reproduzir nas presentes Actas por dificuldades tipográficas). Lo stesso Dott. Grassi, da me interpellato circa la convenienza o meno di una trascrizione fonetica della Romanza, gentilmente mi rispondeva in data 1 Marzo 1959:

> «Per quel che riguarda il **«Moro Saracino»** (ne ho parlato anche al Prof. Terracini) il consiglio migliore che io Le possa dare è di lasciare il testo nella trascrizione del Nigra o del Terracini, rinviando semplicemente al essi per le norme impiegate. Ad una trascrizione fonetica, infatti, si oppone la ragione semplicissima che il testo non é localizzato a Torino, ma è di tutto il Piemonte, dove le varianti dialettali (cuneese, monferrino, saluzzese, canavese) non mancano, anche se il torinese costituisce sostanzialmente una sorta di « k o i n é » usata specie nella composizione poetica contemporanea».

Aggiungerò quindi, secondo le indicazioni del dotto studioso, la spiegazione delle norme impiegate dal Terracini per la trascrizione fonetica della romanza:

«Oltre all'uso di *ü* e di *œ*, essa (la grafia adottata) si allontana decisamente da quella italiana nei seguenti punti:

a) In finale di parola e all'interno, quando si trovi fra due suoni sonori, *s* indica una *s* sonora, come in *mese (nas sunsa)* *ss* indica invece la s sorda, come in *naso (üss, fassa)*.

b) Ad indicare la sucessione, ignota all'italiano, di *s* sorda e di *c* palatale, si usa *ssci (sscianché);*

c) In finale di parola *ch, gh* indicano la consonante velare come nell'italiano *chi, ghi (strach, stag); c, g,* la consonante palatale come nell'italiano *ci, gi (quac, mag)* Terracini, *op. cit.* in «Avvertenze per i maestri»).

'Bel galant' l'é andá a la guera
par set agn na turna pi;
e la póvera Fiurenssa
l'é restá senssa marí.
E da lí a i passa 1 Moro
al gran Moro Sarasí.
L'á rubá bela Fiurenssa
a l'a mnala a so país.
A la fin de li set ani
'Bel galant' l'é rüvá lí.
Cun un pé pica la porta
— O Fiurenssa vní a durbí.
Sua mama da la finestra
— Fiurenssa l'é pá pí sí;
Fiurenssa l'é stá rubeia
dal gran Moro Sarasí.
— O tireme giú mia speia,
cula dal pugnal d'or fin.
Voeui andé serché Fiurenssa
si n'a duveissa murí.
L'á truvá tre lavandere
ch'a lavavu so fardel:
— Dime n pó, vui lavandere,
di chi elu cul castel?
— Cul castel al é dal Moro,
dal gran Moro Sarasí;
e Fiurenssa, bela Fiurenssa,
i'e set agn ch'al é lá drin.
— Dime n pó, vui lavandere,
cum faraine andé lá drin?
— Pusé cul vestí da pagi,
vistirí da piligrin.
Andé ciamé la limosna
sta seira o duman matin.
E Fiurenssa, bela Fiurenssa
vi dará dal pan e dal vin.
Al Moro da la finestra
da luntan l'á vistlu a vní:
— O guardé, bela Fiurenssa,
n piligrin dal vost país.
— D me país a poel pa esse,
poel pa esse d me país.
I'uselin ch'a volu an aria
poelu pa vní fin a sí.
S'a n'an fuss la rundanina,
ch'a gira tut quant al dí.
— Fé limosna, fé limosna
a sto póver piligrin! —

An faséndie la limosna
a i'á vist so anel al dil.
E Fiurenssa l'á cunussülu
ch'al era so prim marí.
S'a n'an va a la scudaria,
munta an sela al caval gris:
— Steme alegre, mie creade,
mi m na turnu al me país!

Formulazione di una ipotesi

Indicherò, anzitutto, i punti di contatto evidenti, e quelli in cui le due romanze, cosí lontane una dall'altra nello spazio, si incontrano nella loro struttura formale.

Le cinque romanze portoghesi si incontrano nel «Romanceiro Português», raccolte da Leite de Vasconcellos (4).

La prima — al n.° 45 — ha come titolo «D. Dalfeiro», e fu raccolta, dice il testo dal P. José Firmino da Silva, a Vinhais (Provincia di Braganza, al Nord). La seconda si intitola «D. Galfeiros», e fu sentita da un individuo, non identificato nel testo, a Nogueira, pure nella Provincia di Braganza; ha per numero d'ordine 46; la terza — 47 — della Provincia di Braganza, ma senza località specificata, fu raccolta dall'Abate di Baçal; la quarta — 48, col titolo «D. Gaifeiro» o «Galfeiro» (mentre la terza presentava una variante curiosa: «D. Valsério») viene da Gimonde, nella Provincia di Braganza; e la quinta — 49 — si intitola Galfeiro. Non contiene nessuna annotazione marginale di provenienza, umana o geografica. Si puó supporre, tuttavia, che essa pure proviene dalla provincia di Braganza, all'estremo Nord del Portogallo, sul confine tra la Castiglia e la Galizia spagnole. Cito in nota, per comoditá, la bibliografia delle varianti portoghesi pubblicate (5).

---

(4) *Romanceiro Português*. Coligido por J. Leite de Vasconcellos. I vol. Por ordem da Universidade. Coimbra, 1958, pagine 51 a 55.

(5) Cfr. *Romanceiro Português*... página 55. Variantes portuguesas publicadas: Braga, I, 211-220; Garrett II, 261-276; Hardung, II, 3-24; P. de Lima e Lima Carneiro, 54-60; Luís Chaves, *Brasília*, 114, *O Romanceiro*... 25-26; P. Martins I, 192-193; II, 39-40; Ab. Tavares, *Iiustração Transmontana*, 1909, p. 38, R L VIII, 74. Variantes portuguesas traduzidas: Bellermann 30-55; Toci, 3-21 Cfr. Durán, n.° 377, pp. 248-252; Menéndez Pidal, C R, 55-65; Wolf y Hoffmann, n.° 173, pp. 376-384.

Del ciclo carolingio-Gaiferos molto si é occupato, pure, Menéndez Pidal nel *Romancero Hispánico*. E si potrebbe citare la romanza.

Cativa estaba, cativa
la esposa de Don Gayferos,

riprodotta in *Romancero Español*, di Luis Santullano (6).

Leggasi:

Aparóse una ventana, vido venir un caballero
todo cubierto de arma, en atarse de hombre guerrero.
Caballero, así logrades y así tengades ventura en armas!
Si para Francia ibas y a Gayferos conoscades,
con un tambunico el moro...

Secondo uno studio di Giovanni Maria Bertini, Ordinario di Letteratura Spagnola all'Universitá di Torino, il ciclo carolingio-Gaiferos avrebbe, a sua volta, influenzato il folclore sudamericano, dove tali romanze sarebbero state importate, e dove avrebbero dato origine ad altre romanze, annotate e commentate, anche con temi comparatistici, dallo stesso Professor Bertini (7).

Non mi diffonderó in particolari comparatistici, tuttavia, volendomi restringere al parallelismo che esiste entro la romanza piemontese e le cinque portoghesi dello stesso soggetto.

In entrambe si tratta di un nobile, come lasciano supporre le formule introduttive: *Bel galant* piem. corrisponde al *Dom Gaifeiros* portoghese;

La romanza piemontese presenta un antefatto: «Bel galant» sposa Fiurenssa, vive con essa un giorno e una notte

«al lünes a l'a spusala,
al martes la chita lí»,

parte per la guerra, se ne sta fuori sette anni, ritorna, cerca di sua moglie, e riceve, dalla suocera, l'avviso che la moglie é stata rapita dal moro saraceno.

Le cinque romanze portoghesi non si diffondono sull'antefatto.

(6) Santullano (Luís) *Romancero español*. V.ª ed. Aguilar, Madrid 1946. pág. 120-121.

(7) Bertini (Giovanni Maria) *Romanze novellesche spagnole in America*. Ed. Quaderni Ibero-Americani, Torino. 1957. Cfr. sopratutto le pagine 16 a 21 (Romance de las señas del esposo) e pagine 55 e ssg. Cfr. pure articoli vari in *Quaderni Ibero Americani*, editi a cura dell'associazione per i rapporti culturali con la Spagna, il Portogallo e l'America Latina. Torino (dal 1946).

Lo suppongono. Entrano subito nel particolare dell'avviso dato a Dom Gaifeiros

«tua mulher entre os Mouros — não és para a ir buscar» (45)
«tens a mulher entre os Mouros — «num na vais a resgatar» (45)
«tens a mulher entre os Mouros — e não a vais resgatar?» (47)
«tens a mulher entre os Mouros — não na podes resgatar» (48)
«tens a mulher entre os Mouros — não a vais a resgatar» (49)

E la piemontese:

«Fiurenssa l'é pa pi si;
Fiurenssa l'é stá rubeia
dal gran Moro Sarasí»

Il cavaliere non frappone indugi: vuole subito partire per andare alla ricerca di sua moglie. Nelle romanze portoghesi é al cugino che si rivolge, per avere armi (45-46-48):

«Foi-se ele a ter com Roldão — que era seu primo carnal.
— Um favor te peço ó primo — e tu não me hás-de faltar:
tuas armas, teu cavalo — tu me las hás-de emprestar... (45)
«Foi a ter com D. Roldão — era seu primo carnal:
empresta-me as tuas armas — teu cavalo e teu punhal... (46)
«Passou por ali um cavaleiro — que era seu primo carnal.
... Empresta-me o teu cavalo — tuas armas, teu punhal... (48)

Nelle altre due é il fratello che lo aiuterá: nella 47 é espresso il nome — «cala-te aí, meu irmão» — mentre nella 49 é sottinteso, ripetendo, peró, il motivo di richiesta delle precedenti: cavallo — armi in generale — e pugnale in modo ben determinato.

É ció che risalta nella romanza piemontese. Qui il «bel galant» si rivolge impersonalmente agli abitanti della casa della moglie, e implora:

«— O tireme giü mia speia
cula dal pügnal d'or fin...»

Notiamo la rassomiglianza, puramente verbale, tra «punhal» portoghese e «pügnal» piemontese, giacché nel primo ha appena il significato di «impugnatura». Cosí pure vorrei sottolineare la coincidenza, molto espressiva in testi medioevali, romanzi e di latino volgare, della ricorrenza pitagorica del numero «sette»: nella romanza piemontese «Bel galant» sta fuori casa sette anni:

«Bel galant l'é andá a la guera
per SET agn na turná pí»

Nelle romanze portoghesi, si incontra perlomeno tre volte il simbolo settenario:

«— Essa Cristana, senhor — amanhã se vai casar
com um senhor de sete reinos — que ela foi a roubar» (46) e (48)
«— Sete anos há que a busco — sem a poder encontrar,
três anos andei por terra — quatro nas ondas do mar» (49)

Dom Gaifeiros, trovandosi giá sul posto dove sa che vive la sua sposa, si affretta a chiedere informazioni:

a) A um «mourinho»

À entrada de Salcedo — um Mourinho encontrara:
— Deus te guarde, meu Mourinho — que Deus te queira guardar;
para ir onde à Cristana — que rua hei-de tomar?

A cui il «mourinho» risponde:

— Indo Rua Direita acima — ter ao palácio real.

b) A due «mourinhos»:

À entrada duma vila — à saída dum lugar,
encontrou dois Mourinhos — que vinham a passear.
— Deus vos guarde, ó Mourinhos — Deus vos queira guardar.
Vós visteis a Cristana — ou nela ouvisteis falar?

A lui rispondono in coro:

— Essa Cristana, senhor — amanhã se vai casar
com um senhor de sete reinos — que ela foi roubar.

Dom Gaifeiros insiste:

— Dizei-me aqui, Mourinhos — onde está ela a morar.

Rispondono:

— Vá pela Rua Direita abaixo — lá ao fim do Principal.

c) Due «mourinhos» (48)
d) Un «perro mouro» (49)

Nessuno di loro, peró, insegnerá a Dom Gaifeiros la maniera di penetrare nel castello: quella di travestirsi da mendicante.

Tale versione ci é data dalla romanza piemontese, dove i Mori sono sostituiti da due figure molto tradizionali nel folclore campagnolo del Piemonte, quella della «Lavandera», donna che sa il fatto suo e quello degli altri, e che in fatto di notizie é sempre informata circa tutti gli avvenimenti del paese e dintorni. Certo la figura della lavandaia non si trova al suo posto, presso un castello moresco; molto piú logica é la situazione dei «mourinhos» delle romanze lusitane. Ma nel Piemonte la occupazione moresca del Regno di Frassineto se per un lato lasció tracce profonde, per un altro non fu cosi forte da creare un «tipo» ricordato, come lo é nelle tradizioni iberiche.

Bel galant si trova dinanzi tre lavandaie:

«L'á truvá tre lavandere
ch'a lavavu so fardel».

Interroga ed ottiene una prima risposta:

«— Dime n pó, vui lavandere,
di chi elu cul castel? —
— Cul castel al é dal Moro,
dal gran Moro Sarasí;
e Fiurenssa, bela Fiurenssa
i'é set agn ch'al é lá drin.

Non soddisfatto della domanda, incalza:

— Dime n pó, vui lavandere,
cum faraine andé lá drin?
— Pusé cul vestí da pagi,
vistirí da piligrin.
Andé ciamé la limosna
sta seira o duman matín.
E Fiurenssa, bela Fiurenssa
vi dará dal pan e dal vin.

Le romanze portoghesi ignorano, tranne una, la scusa della elemosina. Ne abbiamo appena un accenno — nella 46 — allorché la «Cristana», giá dopo aver riconosciuto il marito, e per sviare l'attenzione dei servi, chiede ad alta voce:

«— Com licença, meus senhores — licença me devem dar,
está um pobrezinho à porta — a esmola lhe vou «luvar».

La finzione del mendicante non é nuova nelle letterature mediterranee: giá nell'Odissea Ulisse si traveste da mendico per raggiungere, inosservato, i suoi fini di ricognizione.

Delle romanze portoghesi quella che piú si avvicina alla piemontese, nella doppia interrogazione e nella doppia risposta, ai «Mourinhos» in quella, alle «Lavandere» in questa, é la 46.

Dom Gaifeiros giunge finalmente a destinazione. In tutte le romanze si trova l'elemento della «finestra» o della «veranda», a cui stava appoggiata la moglie, da sola, o col Moro Saracino:

«Ela estava na varanda — e se queria pentear» (45)
«No cabo duma varanda — s'há-de estar a pentear» (47)
«De uma sacada — lá se estava a pentear» (49)

Anche nella piemontese si parla di finestra, ma é il Moro che vede il pellegrino:

«Al Moro da la finestra
da luntan l'á vistlu a vní»

Segue il riconoscimento, da parte della donna, di colui che era suo marito. Tale riconoscimento, nella romanza piemontese, segue questo schema:

a) Il Moro dice a Fiorenza:

O guardé, bela Fiurenssa,
n piligrin daí vost pais.

A cui essa risponde, incredula:

D me país a poel pa esse,
poel pa esse d me país.

Aggiungendo una comparazione naturalista, molto comune in Piemonte:

I' uselin ch'a volu an aria
poelu pa vni fin a sí.
S'a n'an füss la rundanina
ch'a gira tüt quant al dí

b) Il «Bel galant» si avvicina a chiedere elemosina:

— Fé limosna, fé limosna
a sto póver piligrin.

c) La castellana si commuove, fa l'elemosina richiesta, e riconosce, nel dito, l'anello nuziale:

An faséndie la limosna
a i'á vist so anel al dil.
E Fiurenssa l'á cunussulu
ch'al era so prim marí.

d) Partono, infine, a cavallo, dopo un ultimo saluto alle servette e dame di compagnia:

S'a n'an va a la scüdaría
munta an sela al caval gris:
— Steme alegre, mie creade,
mí m na turnu al me país!

Lo stesso ordine di idee si ritrova, formalmente, nelle romanze portoghesi, nelle quali il riconoscimento avviene per gradi:

b) É Dom Gaifeiros stesso che si rivolge alla moglie:

— Deu'la guarde, ó senhora — que Deus la queira guardar (45)
— Deus te guarde, ó Cristana — Deus te queira guardar (46)
— Deus a guarde, senhora — Deus a queira guardar (47)
— Deu'la guarde, senhora — Deu'la queira guardar (49)

Non abbiamo, nelle portoghesi, un riconoscimento previo, frutto della curiositá della castellana, che si stupisce, come nella piemontese, della visita del pellegrino. Lo schema comparatistico inizia subito in b) pertanto.

Segue, peró, anche nelle portoghesi, il drammatico riconoscimento da parte della donna. Basterá citare, come essendo la piú completa, la 46:

— Donde é ele, o galantinho — que tão bem sabe falar?
— Sou dos lados de Roma — da outra banda do mar.
— Vós visteis lá Dom Galfeiros — ou ouvisteis nele falar?
— Eu não vi D. Galfeiros — nem nele ouvi falar.
D. Galfeiros, senhora — aqui o tens a teu par.
... Com licença, meus senhores — licença me devem dar
está um pobrezinho à porta — a esmola lhe vou luvar.

d) Anche nelle romanze portoghesi i due sposi se ne partono a cavallo, dopo avere salutato i servi, anzi, dopo avere provocato una certa inquietudine nella servitú:

«A sentinela que viu — começou logo a gritar:
— Lá se vai la Cristiana — para as outras bandas do mar! (45)
«Vamo-nos daqui embora — depressa, não devagar
Que virá perro mouro — que vos não poderá matar. (46)

Fin qui i testi e le relative comparazioni. Pur senza volere spingere tale aspetto comparatistico fino ad estremi che uscirebbero fuori dal tema, notiamo senza sforzo la identitá non appena della idea generale, na anche quella delle idee particolari e secondarie, che camminano sul filo del racconto. É impossibile non potere affermare, dopo tale analisi, che la fonte, o le fonti, sono state esattamente eguali, sia per la romanza piemontese, sia per quelle portoghesi.

Di dove venne la fonte di questa romanza?

Come emigró in localitá tanto distanti?

Quali furono gli agenti propulsori di una trasumanza letteraria per la romanza del ciclo Carolingio-Gaiferos? Menéndez Pidal sostiene che «... nel ciclo Carolingio-Gaiferos esiste un altro gruppo di componimenti che descrivono la ricerca che Gaiferos fa della sua sposa Melisenda (la «Cristiana» dei testi portoghesi). Queste romanze avrebbero a loro volta ispirato un tema molto conosciuto nella poesia popolare di Catalogna, Provenza e Piemonte (8).

Prima di affrontare la risoluzione di un problema del genere, diró che i miei argomenti condurranno appena a una ipotesi basata, é vero, su documenti studiati e analizzati, ma che non potrá, perlomeno per ora, trasformarsi in certezza perché, lungo il cammino del «Moro Saraceno» mancano i punti di riferimento. Ipotesi, tuttavia, che studiata e amplificata alla luce di elementi posteriori, potrebbe molto giovare alla causa delle relazioni culturali che intercorsero tra le varie localitá, cosí distanti geograficamente, della Romania.

Mi pare di potere asserire, confortando la mia asserzione con documentazione storica, che nel caso di questa romanza, come di altre, per ora non ancora esaminate, molto ha contribuito il sorgere e lo svilupparsi di due nuclei politici paralleli, oriundi entrambi dalla Borgogna. Voglio dire: il nucleo dei Savoia, e la Dinastia dei Re borgognoni in Portogallo. Si sa che gli impulsori, se non i fondatori, del «Condado Portucalense» furono i nobili Raimondo ed Enrico, venuti nella Penisola animati dallo spirito cavalleresco e dallo spirito delle crociate. Tali nobili venivano dalla forte Borgogna, che, nell'alto Medioevo, dopo le divisioni carolinge, rappresentó una parte di primo piano come oppositrice dell'Impero Centrale.

Quasi allo stesso tempo di Raimondo e di Enrico in Borgogna «la reine Ermengarde, épouse de Rodolphe III, est assistée par le comte Humbert, son homme de confiance, dont le surnom «Blanches Mains»

(8) Bertini (G. M.) *Op. cit.*, pág. 55. La parentesi é mia.

semble un hommage rendu par la postérité à un prince qu'Honoré d'Urfé s'est plu à évoquer au livre premier de son épopée du fabuleux Bérol...» (9)

Il successore di Enrico, Alfonso Henriques, allarga i domini della Contea portucalense, fa atto di vassallaggio al Papa, combatte i Mori del Sud... Non altrimenti si comporta Umberto Biancamano, Conte di Savoia, uomo di fiducia della Regina Ermengarda: alla morte di Rodolfo, re di Borgogna, che non ha successori, Umberto presta atto di sottomissione e vassallaggio all'Imperatore Corrado II il Salico, e tale atteggiamento sarà fecondo di conseguenze pratiche: Corrado concede ad Umberto vari diritti sulla Maurienne e piú tardi ancora sul Chiablese (10), Umberto diventa ufficialmente vassallo di Corrado, protetto da lui. Oddone, figlio di Umberto, sposerá (1046) Adelaide di Susa, figlia di Ulrico Manfredi, Marchese di Torino. Tale matrimonio — ci dice Marie José (11) — «lui apportait de nombreux territoires entre les Alpes, le Pô et la Méditerranée (d'Albenga à Vintimille), et le mettait en possession des débouchés italiens du Mont-Cénis, du Grand et du Petit Saint Bernard». Ossia, con questo matrimonio, la Casa dei Conti di Savoia entrava in possesso di quasi tutto il territorio che sará conosciuto con il nome di «Piemonte». Anzi, la vocazione della Casa di Savoia fu esattamente di ordine geografico: riunire, sotto uno stesso scettro, i due versanti delle Alpi, possedere le chiavi dei valichi alpini, passaggio obbligatorio per chi dal Nord volesse scendere al Sud e viceversa.

Piemonte e Savoia, il che verrebbe a significare, in terminologia linguistica, dialetto piemontese e dialetti franco-provenzali, provenzali, borgognoni, iniziarono cosí quella lenta osmosi che attraverso i secoli fece, di certe parlate valdostane, dei succedanei alle parlate dell'altro versante alpino.

---

(9) Maria José, *La maison de Savoie. Les origines, le Comte Vert, le Comte Rouge*. Albin Michel, Paris, 1956, pág. 29. Cfr. Avezou (R.) *Histoire de la Savoie*. P. U. F. Paris, 1944. Manteyer (G. de) *Les origines de la Maison de Savoie en Bourgogne*. Rome, Cuggiani, 1899. Menabrea (Henry) *Histoire de Savoie*. Paris, Grasset, 1933.

(10) Cfr. Maria José, *ob. cit.*, pág. 32, Bernard (Félix) *Les origines féodales en Savoie et en Dauphiné*. Grenoble, 1949. Calmette (Joseph) *Les Grands Ducs de Bourgogne*. Paris, 1949. Cognasso (Francesco) *Umberto Biancamano*. Torino. 1929 Pouzardin (Réné) *Le royaume de Bourgogne* (888-1038) Paris, 1907.

(11) Maria José, *ob. cit.* pag. 35, nota I.

Questo l'inizio delle relazioni — puramente occasionali? — tra la politica di Conti Borgognoni in Savoia-Piemonte e quelli della Contea Portucalense. C'é di piu: Alfonso Henriques, giá pervenuto all'idea di fondare un regno, sposa Mafalda di Savoia, figlia di Amedeo III° di Maurienne: «En 1148, Amédée III de Maurienne, qui régna pendant quarante ans, avait accordé en mariage au roi Alphonse de Portugal sa fille Mahault, dont le prénom, sous la forma portugaise de Mafalda, s'est maintenu dans la Maison de Savoie jusqu'à nos jours»(3).

Abbiamo cosí un fondo comune nella origine borgognona delle due Dinastie, e nella unione matrimoniale di entrambe, forse giá precedentemente imparentate, o, perlomeno, non sconosciute una all'altra.

Era, quello, il tempo in cui i trovatori erano ricercati per la loro attivitá musico-letteraria, e diffondevano le leggende dei vari cicli conosciuti nelle letterature romanze. Per la Savoia e il Piemonte si stava sbozzando quella lingua che fu conosciuta col nome di «francien», di cui ci restano relitti nel Giuramento di Strasburgo (12). Troviamo tracce della romanza del Moro Saraceno, le quali scendono dalla Savoia, attraverso la Valle di Aosta, e si fermano nelle zone piemontesi limitate dalle conche di chiusura delle valli alpine.

Investigazioni accurate negli archivi dei castelli medioevali della Valle di Aosta (meglio si direbbe: delle Valli di Aosta) hanno provato l'esistenza, in cartulari, di nomi tratti dall'epica trovadoresca. Gli inventari dei castelli di Aymaville, di Fénis e d'Issogne ci presentano numerose opere che attestano l'interesse dei vari signori, feudatari dei Conti di Savoia (celebri furono le famiglie Challant, Vallaise, Avise) per i movimenti letterari di Francia, espressi e cantati in lingua d'oc e in lingua d'oil. I trovatori scendevano dai valichi alpini, per trasumare in Piemonte, Lombardia, Liguria e Toscana, e le prime fermate erano nei castelli valdostani. Nelle biblioteche dei castelli si trovavano la *Cantilène de Sainte Eulalie*, la *Vie de St. Léger*, la *Vie de St. Alexis*, tutti scritti in francien.

Ma, ció che piú importa, troviamo la traccia di composizioni epiche dei vari cicli — tra essi, citazioni dei cicli carolingi — in nomi di donna che figurano in molti documenti valdostani dei secoli XII e XIII. Afferma il Brocherel (13) che in un documento del 1147 si parla di una

---

(12) Carolina Michaelis de Vasconcellos, *Lições de filologia portuguesa*. Revista de Portugal. Lisboa, 1946, pag. 203 ssg.

(13) Brocherel (Jules) *op. cit.* pag. 116. Cfr. pure i lavori del Frutaz, sopra i vari castelli valdostani Cfr. Duc (J. A.) *Cartulaire de l'Evêché d'Aoste*. Torino. 1897

Aiglentina, nome dovuto all'influenza di Ayglentina, eroina della romanza di Guido di Nanteuil. In una pergamena del 1190, si ricorda una Clarmunda, derivato evidentemente da Esclarmonde, moglie di Sorgolant, in Maurice d'Algremont. E, finalmente, si citano Sibilla e Floreta in un atto del 1251.

Non potremmo individuare in questa Floreta (o Fioreta, o Fiureta) la Fiurenssa del «Bel galant»? In tale caso avremmo, per il Piemonte e per l'Iberia (Catalogna compresa) un punto di partenza dalla Borgogna (identitá di sviluppi politici, che comporterá identitá di sviluppi letterari, quantunque ritardati), una discesa nel vicino Piemonte, coi Savoia, e un allontanamento, parallelo, verso la lontana Iberia, nella zona dove si sarebbe sviluppato il Condado Portucalense, nella zona, cioé, libera dalla influenza moresca. E non é senza significato che la romanza del ciclo carolingio-Gaiferos si trovi stanziata, in Portogallo, all'estremo Nord del Paese, quale é la Provincia di Braganza. Tutte le versioni raccolte da Leite de Vasconcellos, infatti, appartengono a tale regione nord-est del Portogallo.

Sulla base di questi argomenti, potremmo sintetizzare cosí una prima conclusione: la romanza in questione, unica nella sua struttura formale, diversa nella estrinsecazione verbale (pur avendo, anche qui, un comune fondo, di «parlata» romanza) si sarebbe diffusa parallelamente, attraverso endosmosi letteraria (o, se vogliamo, per una Trasumanza di ciclo) verso Oriente (Piemonte) e verso Occidente (Condado Portucalense), per la eguaglianza di condizioni politiche ambientali.

Dopo avere enunciato la ipotesi, una sana euristica mi impone di fermarmi. Procedere oltre sarebbe lavorare nel campo della fantasia pura, non in quello, giá di per sé cosí sdrucciolevole, della ipotesi storico-linguistica. Lascio, quindi, ad altri piú dotti il compito di verificare, se ne varrá la pena, la attendibilitá della mia ipotesi di trasumanza di ciclo.

Non vorrei concludere, peró, senza enunciare ancora altra ipotesi, circa il sorgere e il diffondersi della romanza in cui entrano elementi moreschi. Ed é appunto l'elemento moresco che vorrei esaminare brevemente, per orientare le ricerche in altra direzione.

La dominazione araba in Liguria e in Piemonte [14] nel secolo IX.

---

[14] Luppi (Bruno) *I Saraceni in Provenza in Liguria e nelle Alpi Occidentali*. Istituto Internazionale di Studi Liguri Bordighera, 1952. Cfr. una comunicazione presentata al XXIII Congresso Luso-Espanhol para o Progresso das Ciências «Aspectos desconhecidos da invasão dos Hispano-Árabes no Piemonte (Itália) no séc. IX». Tomo VIII. Coimbra, 1956. pag. 561 e seguenti.

lasció relitti archeologici, folclorici, numismatici, onomastici, toponomastici, e, seppure in misura minore, non ancora studiata a fondo (per quello che mi consta) pure lessicali. Non molte parole, é vero, si incontrano nel dialetto piemontese derivate dall'arabo. Saranno entrate per altre vie che non per quelle dell'invasione? Saranno relitti della invasione ispano-araba, formando quello che si potrebbe chiamare parte del «superstrato»? la questione é difficile da risolvere e meriterebbe essere studiata a parte (15).

Le leggende nelle quali i Mori occupano un posto predominante sono abbondanti in Piemonte e in Liguria, mentre scarseggiano o mancano del tutto in Lombardia e in Emilia. E non sará per caso che uno studioso di elementi leggendari, il Patrucco, distingue tra leggende provenzali e leggende di tipo moresco, ma borgognone, da lui situate nei «territori alpini e nella Valle del Rodano» (16). Mi pare significativo tale accostamento, dopo quanto ebbi a dire sulla probabile origine borgognona delle romanze, piemontese e portoghesi, e della loro trasumanza.

Tra le leggende citate, e che appartengono alla classe del «Gruppo Borgognone», una merita di essere segnalata come molto prossima — nelle idee, quantunque si differenzi dalle altre fin qui viste in moltissimi punti — raccolta dal Pongilione: *Libro delle leggende liguri*, Torino 1928, e citata dal Luppi (17).

Si tratta del «castello Saraceno» che dominava un tempo dall'alto di un erto promontorio proteso sul mare fra Noli e Spotorno.

> «Ne era signore un pio cavaliere, generoso coi dipendenti e padre esemplare. Un giorno egli partí per le crociate, lasciando a casa un figlio e una figlia di meravigliosa bellezza. Poco dopo la sua partenza arrivarono i Saraceni, i quali naturalmente diedero assalto al castello. Il giovane e la ragazza resistettero strenuamente; ma alla fine il primo, colpito da un colpo di picca, morí e la

---

(15) Tra gli elementi lessicali presentati nella Comunicazione citata «Aspectos desconhecidos...» mi era sembrato potere collocare, come quasi sicuramente di origine araba (confortato in ció da molte espressioni del dialetto genovese, citate dal Dott. Luppi in op. cit.) le seguenti: *ciadel* = rumore molesto e prolungato (da h a d a l u, che probabilmente deriva giá dal latino «clade(s)» Cfr. *falabrák* = poltrone (da a l a b r a g u); *gamalé* = trasportare (da h a m m a l u); *rabél* = rovina; rumore fortissimo (da r a b a l); *rabadán* = cosa dispregevole (da r a b b - a d d a n u).

(16) Citato da Luppi, *Op. cit.*, pag. 75.

(17) *Op. cit.*, pagine 95 e 96.

giovane cadde preda del vittorioso Rais Aschemed. Il feroce Rais fu peró immediatamente colpito dalle grazie della ragazza, e se ne innamoró perdutamente. La tradusse nella sua tenda prima, e in un castello magnifico per lei appositamente costruito, poi. Anche la ragazza, a poco a poco, s'innamoró di Aschemed, e ne soffriva, seguendolo collo sguardo melancolico e col cuore trepidante ogni qualvolta il Rais partiva per ignote e rischiose imprese. Un giorno, prima di partire per(ignota) battaglia, il Rais si tolse dal dito un anello una duta d'oro, lo porse all'amata e le disse: se piú non devessi tornare, per virtú di questo anello, tu potrai andare ovunque ti piaccia e comandare tutti i miei uomini che ti stanno attorno. Ma la vittoria arrise encora una volta al pirata, che ritornó, carico di bottino e con gran stuolo di prigionieri, al castello. La fanciulla gli andó incontro, e, mentre guardava i prigionieri, cadde svenata ai piedi di un vecchio in catene; era suo padre. Quando rinvenne raccontó al vecchio i tragici avvenimenti. Il pio cavaliere propose al Rais il prezzo del suo riscatto. Il saraceno, per la prima volta nella sua vita, sentí ripugnanza per l'oro e fu conquiso dalla maestá del vecchio. Pentito dei suoi misfatti, donó al vecchio ed all'amata il castello e tutti i tesori che possedeva, indi, col cuore angosciato, partí per l'ignoto. La fanciulla seguí con tacita angoscia la nave ..... Passarono gli anni ..... Era trascorso molto tempo quando, in una giornata di autunno, comparve sulla costa un vecchio stanco e triste. Egli guardó in alto al castello; salí, si fermó sulle rovine, i roveti e gli sterpi a contemplare nel pianto il luogo che era stato un tempo nido d'incanto dei suoi giorni piú felici. Poi, disceso alla spiaggia, rimontó sulla barca e si diresse al vicino isolotto di Bergeggi dove era un convento di monaci. Chiese al guardiano ricovero e un tozzo di pane per amore di Cristo. Fu accolto e ivi rimasse. Non parlava mai... Dopo qualche settimana con l'ultimo sguardo rivolto al castello moriva consumato dal dolore e fatto cristiano. Era Aschemed, il fiero Rais saraceno.

Non mancano elementi comparatistici fecondi, pur senza volere spingere troppo tale comparazione, forzatamente incompleta. Mi chiedo appena, nel formulare nuova ipotesi e nuova via di soluzione del problema della trasumanza del ciclo: «Fino a che punto tali leggende, autonome, si sono fuse in pochi esemplari schematici, che ànno percorso la Romania? Fino a che punto si potrá sostenere la tesi di un comune punto di partenza, e di una irradiazione verso opposti poli, verso lonqinque aree linguistiche della Romania? Non si potrebbe, invece, parlare di apparizione di elementi leggendari isolati, per il Piemonte e per il Portogallo, ma purtuttavia simili, date le circostanze simili di una invasione moresca, che sortí eguali effetti di crudeltá e di oppressione?».

Non ho elementi definitivi per risolvere il problema, purtroppo, lontano come sono da tutti quei centri culturali che potrebbero fornire gli elementi necessari e sufficienti a una risoluzione delle stesso. Mi

fermo nuovamente qui, con tutta onestá e con tutto lo scrupolo intellettuale che si deve mettere in analisi del genere. La prima ipotesi, peró, della stessa origine Borgognona, colla diffusione a Oriente e a Occidente, mi sembra ancora, tuttavia, la migliore e la piú logica.

Una terza ipotesi, che mi aveva arriso fin dal principio, in una intuizione che non potei controllare meglio, ma che purtuttavia mi sorrideva, e che diede appunto il titolo a questo mio lavoro, sarebbe quella di una Origine Iberica della Romanza. Il racconto del «Moro Saraceno» sarebbe emigrato, pur contenendo elementi provenzali, dalla Catalogna in Portogallo, e dalla Catalogna in Piemonte. Avendo richiesto il parere dell'illustre Ispanista giá piú volte citato, Professor Giovanni Maria Bertini della Universitá di Torino, questi mi rispondeva benignamente, dando avallo, colla sua autoritá, a tale tesi iberica. Cito senza commenti, giacché — allo stato attuale della conoscenza della cosa — non mi é possibile fare altro:

> «... le diró che da tre anni ho in cartelle parecchi appunti sul tema rell'*escribeta* (o *escriboneta*) in Catalogna (dove mi colpí assai: lo trovai rovistando un materiale bibliografico in canzoni popolari) in Provenza e in Piemonte. Anch'io penso che il tema «Il moro Saracino» sia n a t o i n S p a g n a (18), per poi giungere in Piemonte. Per me, nel mio caso, la *escriboneta* (anche *cripseta*) la *fiorenza* (Prov.) e la *fiurenza* (Piem.) é legata al tema del Saracino e n o n p o s s o p e n s a r e che si sia formato in Borgogna. Don Gaiferos, da cui deriverebbe, p o t r e b b e essere nato in Francia, ma poi gli sviluppi sarebbero tipici della Iberia...» (19).

Mi si permetta ancora una testimonianza, piú generale, ma che concorda coll'ordine di idee fin qui esposto. É del dotto etnologo portoghese Luís Chaves, ben noto in Portogallo, Spagna e Brasile per i suoi

---

(18) Con questa affermazione, il cui valore lascio interamente alla dotta responsabilitá del Professor Bertini, sicuro del suo sapere in materia, e rimandando allo stesso, quindi, per indicazioni ulteriori sul tema, Bertini risponde affermativamente al mio quesito «Se il tema del Moro Saraceno sia nato nella Penisola Iberica o no». Bertini, come si vede, non condivide la mia opinione di una origine «borgognona» del tema del Moro Saraceno».

(19) Lettera all'autore, datata Torino (Italia), 13-III-1959.

lavori di toponomastica e di dialettologia, allievo di Leite de Vasconcellos. Mi dice Luís Chaves:

> «Não me repugna aceitar a transumância do romance dentro de um sector poético por onde se espalharam as tradições carolíngias. À transumância dos Trovadores (nobres e populares) corresponderia a dos romances, que ao longo dos caminhos percorridos ficariam a boiar na poesia de quem os ouviria e influenciariam mais ou menos profundamente nela, facto que depois a continuidade da tradição amoldava. É afinal facto corrente no folclore. A luta peninsular contra os Mouros estimulava os poetas da épica cristã, e nada mais natural que os romances atravessassem os Pirenéus nos dois sentidos, na aura do heroísmo e da acção libertadora» ([20]).

([20]) Luís Chaves, in lettera all'autore, datata Lisboa (Portugal), 13-3-1959.

LES IDÉES LINGUISTIQUES DE VIEIRA

RAYMOND CANTEL
(POITIERS)

Les préoccupations de Vieira ont été extrêmement variées et il n'est guère de problème sur lequel le célèbre Jésuite n'ait été amené à réfléchir. C'est pourquoi son œuvre constitue un monde; et, dans ce monde, il y a une place pour les questions linguistiques. Le nombre et l'importance des remarques de Vieira sur l'origine des langues, leur évolution et leurs caractères différents nous a frappé, et nous avons pensé qu'il serait intéressant de les grouper. Ce sont ces remarques et leur interprétation que nous voudrions présenter ici. Elles apporteront peut-être un éclairage plus vif sur cet aspect particulier de la pensée de Vieira, en même temps qu'elles offriront un exemple des conceptions linguistiques qui pouvaient être celles des meilleurs esprits dans le Portugal du XVIIe siècle.

Nous rappellerons d'abord que Vieira était qualifié pour avoir des idées sur le problème des langues. Son érudition était vaste et, de plus, les réflexions de son esprit pouvaient s'appuyer sur les données d'une riche expérience. Il est peu probable qu'il ait su le grec, mais il a su très bien le latin. C'est parce qu'ils avaient reconnu ses qualités de latiniste que ses maîtres du Collège de Bahia lui ont confié, alors qu'il était âgé de dix-huit ans à peine, la rédaction de la Lettre annuelle de 1626, destinée au Général de la Compagnie. Vieira a laissé plusieurs poèmes en vers latins, et c'est en latin qu'il a entrepris la rédaction de la *Clavis Prophetarum*, le dernier grand traité prophétique qu'il destinait à Rome. D'autre part, Vieira savait l'espagnol, ce qui n'est pas surprenant pour l'époque, mais il le savait assez bien pour pouvoir rédiger directement dans cette langue. Sa lettre au P. Iquazafigo, Provincial d'Andalousie (*Cartas*, III, 737-792) et le sermon sur l'Agonie du Seigneur au Jardin des Oliviers (XV, 91-106) permettent de se faire une idée de ses capacités en la matière. On sait également

que, pendant son dernier séjour à Rome, Vieira apprit l'italien pour prêcher devant les cardinaux et que c'est alors qu'il remporta ses plus grands succès oratoires. Il est très probable aussi qu'il a eu une certaine connaissance de la *língua geral* des Indiens, avec lesquels il a eu tant de rapports suivis dans son activité de missionnaire au Brésil. L'attention qu'il a accordée au langage de ses protégés nous est révélée par un sermon de 1657:

> Por vezes me aconteceo estar com o ouvido applicado à boca do barbaro; e ainda do interprete, sem poder distinguir as sylabas, nem perceber as vogaes, ou consoantes, de que se formavam... (III, 410)

Vieira peut donc être considéré comme un polyglotte et il n'est pas indifférent d'ajouter qu'il a entendu parler autour de lui d'autres langues encore, par exemple au cours de ses voyages en France, en Angleterre et en Hollande, sans oublier les dialectes africains parlés par les esclaves noirs importés au Brésil. Tous ces contacts linguistiques ont été certainement pour lui l'occasion de méditations. De plus, son œuvre montre assez qu'il n'a jamais cessé de réfléchir sur sa langue maternelle, le portugais, qui fut le véhicule habituel d'une pensée qu'il voulait transmettre avec toute la clarté et toute la précision possibles, en vue d'en assurer l'efficacité.

I — L'origine des langues.

La question de l'origine des langues pose un problème dont Vieira, comme ses contemporains, trouve la solution dans l'Ecriture. C'est là une des grandes merveilles du Livre de Dieu, parmi celles qu'il cite dans son *História do Futuro:*

> Bastava para mover a curiosidade universal de todas as gentes à Lição dos Livros Sagrados, serem só eles os que revelaram e descobriram ao Mundo o segredo do seu primeiro princípio, tão ignorado entre todos os sábios, a origem das línguas, o nascimento das nações, a divisão das terras... (S. C. IX, 116)

Dieu, en même temps qu'il a créé l'homme, lui a donné la faculté de nommer les autres êtres vivants (*Gen.* II, 19), il lui a donné un langage. Et les hommes se sont transmis fidèlement ce langage de père en fils, sans y rien changer, jusqu'au moment où, dans leur folie, ils ont entrepris d'élever vers le Ciel la Tour de Babel. L'Ecriture le précise, à ce moment encore, toute la terre avait une seule langue et

les mêmes mots (*Gen.* XI, 1). C'est pour punir les descendants de Noé de leur audace et les empêcher de réaliser leur entreprise, que l'Eternel a confondu leur langage (*Gen.* XI, 7).

Alors, apparaît la diversité des langues sur la terre et Vieira précise, dans un sermon sur le Saint-Esprit prêché au Maranhão en 1657, que ces langues ont été données toutes faites par Dieu, les peuples n'ont pas eu à les apprendre:

> Aos que edificavam a Torre de Babel, condenou-os a justiça de Deos a fallar diversas linguas; mas nam a aprendelas (III, 412).

C'est donc par le miracle que les hommes ont reçu la connaissance immédiate des langues nouvelles, comme allaient la recevoir plus tard les douze Apôtres qui devaient évangéliser les nations de la terre:

> E aos Apostolos da Igreja primitiva não lhe ensinou o Espirito Santo as linguas, deulhas, e infundiolhas... (III, 414)

Dans le livre II de la *História do Futuro*, en prenant appui sur saint Jérôme et la tradition scripturaire, Vieira précise le nombre de ces langues nouvelles, il s'élevait à soixante-douze:

> Assim entendem este lugar todos os Padres e intérpretes, os quais também concordam em que as línguas e nações em que Deus dividiu os homens (como se colhe do capítulo X do Génesis, em que se referem as famílias dos descendentes de Noé) foram setenta e duas (S. C. IX, 111).

Vieira explique ensuite que chacune des nations créées par Dieu après la malencontreuse tentative pour édifier la Tour de Babel parlait une langue distincte, condition nécessaire à la confusion générale des langues. Le calcul du nombre de ces nations pouvait être fait aisément en rapprochant les indications données par Moïse dans le livre du *Deutéronome* (XXXII, 8) et celles des chapitres X et XLVI de la Genèse. On arrivait ainsi à ce total de soixante-douze nations, donc soixante-douze langues, nombre qui intéressait beaucoup Vieira, car il l'a répété plusieurs fois, dans le XIe sermon sur saint François Xavier, par exemple:

> No tempo da Torre de Babel, em que as linguas se multiplicarão, e dividiram, forão as linguas originaes setenta e duas (VIII, 446)

Voir aussi: III, 409.

II — Evolution des langues.

Contrairement à la langue primitive, ces soixante-douze langues nouvelles, qu'on peut appeler secondaires, ne sont pas restées pétrifiées. Elles ont évolué avec le temps et elles se sont multipliées, donnant naissance à d'autres langues nouvelles, qui ont formé en quelque sorte une troisième couche linguistique. Mais, dans quel sens s'est faite cette évolution? Pour Vieira, la chose ne fait aucun doute, elle a suivi la voie de la détérioration. Il le dit clairement dans le sermon sur saint François Xavier que nous venons de citer:

> No tempo dos Apostolos eram mais que as da torre de Babel, e no tempo de Xavier mais que as do tempo dos Apostolos; porque em hum, e outro tempo corrompendo-se os originaes, de cada uma dellas nacèrão muytas outras, como vemos na Latina (VIII, 446).

Vieira considère-t-il que le latin fait partie des soixante-douze langues secondaires données par Dieu aux hommes? Ce passage paraît nous inviter à le croire, ainsi que le petit nombre d'années que l'on attribuait alors à la Création: quatre mille ans à peine, au moment de la naissance de Jésus.

Quoi qu'il en soit, le latin est pour Vieira la langue de référence. Elle est celle qui offre des modèles dont l'élégance ne saurait être qu'imparfaitement imitée dans les langues modernes. Dans les prolégomènes de la *História do Futuro*, il invite les lecteurs à passer sans la lire une traduction en portugais d'un long fragment de Lactance. Ils éviteront ainsi de faire un rapprochement fâcheux entre les deux langues:

> ... para que não fiquem com o sentimento de quão mal se pode trasladar à nossa lingua (S. C. VII, 202).

Le latin jouit aux yeux de Vieira de son prestige de langue mère. de Carême de 1669. Cette fois, il s'agit d'un passage de Sénèque, pour lequel la langue portugaise ne semble pas offrir d'équivalent satisfaisant:

> Com melhores palavras o disse Seneca, porque fallava em melhor lingua (I, 312).

Le latin jouit aux yeux de Vieira de son prestige de langue mère. De même que ses contemporains, celui-ci regarde l'espagnol, le français. l'italien et le portugais comme de simples corruptions du latin, c'est-

à-dire comme appartenant à cette troisième couche linguistique, qui est de qualité inférieure.

III — Hiérarchie entre les langues.

On le voit, de telles conceptions impliquent dans l'esprit de Vieira l'existence d'une hiérarchie complexe entre les langues.

Historiquement, de toute évidence, la langue la plus parfaite est celle que Dieu a donnée primitivement à Adam et que ses descendants se sont révélés indignes de conserver. Viennent ensuite les soixante douze langues secondaires et, enfin, au dessous de celles-ci les langues modernes parlées au temps de Vieira, langues issues de la corruption des précédentes.

Mais, entre ces langues contemporaines de Vieira, il existe aussi une hiérarchie aux degrés multiples. A la partie supérieure, prendraient place les langues parlées par les peuples chrétiens, c'est-à-dire, en pratique, les langues filles du latin. A des degrés inférieures, on trouverait les autres langues en usage en Europe et dans le monde, avec, tout au bas de l'échelle, les langues des populations indigènes de la côte et de l'intérieur du Brésil.

Nous ne voudrions pas forcer la pensée de Vieira sur ce point, mais nous avons bien l'impression que, pour lui, le phénomène de dégradation des langues est lié à la notion du péché. Plus un peuple vit éloigné de la loi de Dieu, plus sa langue apparaît détériorée. C'est pourquoi les nations qui ont oublié l'enseignement de l'Evangile et surtout celles qui ont vécu dans l'ignorance invincible de Dieu, comme celles de l'Amérique qui furent «oubliées par les Apôtres», on vu leur langue s'émietter en une poussière de langages. C'est parmi elles que la confusion des langues s'est aggravé le plus.

Cette multitude d'idiomes, Vieira la découvre en Asie:

> ... bastavão só as do Arcipelago Indico, em que são quasi tantas as linguas como as Ilhas, para as linguas serem innumeraveis... (VIII, 446)

Et il la retrouve en Amazonie:

> ... são tantas, e tão diversas, que se lhe nam sabe o nome, nem o numero. As conhecidas atè o anno de 639, no descubrimento do Rio de Quito, erão cento e sincoenta. Depois se descubrirão muitas mais, e a menor parte do Rio, de seus immensos braços, e das naçoens, que os habitão, he o que está descuberto (III, 410).

Ces langues dégénérées sont toutes plus barbares et plus rebutantes les unes que les autres:

> Que será aprender o Nheengaiba, o Iuruuna, o Tapajó, o Teremembè, o Mamayanà, que só os nomes parece que fazem horror (III, 411).

Quant aux langues issues du latin, et qui occupent les degrés supérieurs de cette échelle, Vieira ne les place pas toutes à un même niveau. Il prévoit aussi une hiérarchie entre elles, ou, du moins, il accorde à l'une d'elles une place privilégiée.

Il est évident que, suivant les principes que nous avons exposés, la langue la plus belle sera celle qui se sera le moins éloigné du latin, parce qu'ayant moins dégénéré, elle aura le moins démérité. Pour Vieira, il ne fait pas de doute que cette langue privilégiée, issue de la langue-mère, c'est la sienne. Les Portugais du XVI° siècle ont démontré cette fidélité particulière de leur langue à ses origines. Vieira connaît les phrases de Severim de Faria, de João de Barros et de Duarte Nunes de Leão entre autres, et qui peuvent se lire aussi bien en latin qu'en portugais, tellement les deux langues sont voisines. Il ne sait sans doute pas que les mêmes exercices ont été tentés et réussis dans d'autres langues, l'italien par exemple. Par contre, Vieira connaît ces vers où Camoëns explique la bienveillance de Vénus à l'égard des Portugais par le fait qu'ils pratiquent les vertus des ancien romains et qu'ils parlent une langue qui ressemble beaucoup à la leur:

> E na lingoa, na qual, quando imagina,
> Com pouca corrupção cre que he a Latina.
> (Lus. I, 33, 7-8)

Voilà pourquoi Vieira, fidèle à une tradition vieille déjà de plus d'un siècle, décerne à son tour à la langue portugaise le titre prestigieux de fille aînée du latin:

> ... na nossa tão rica, e tão bem dotada, como filha primogenita da Latina (XIV, 291).

La qualité dominante que Vieira trouve à sa langue maternelle, en dehors de sa fidélité à ses origines, c'est la richesse.

Il en fait la remarque un jour où, par exception, il ne trouve pas le mot qu'il voudrait pour rendre le verbe latin *infatuare:*

> Nunca a nossa lingoa me pareceo pobre de palavras, senão neste Texto (II, 228).

Dans son examen de la troisième partie de l'histoire de l'ordre de saint Dominique, composée par Frei Luís de Sousa, Vieira félicite cet auteur pour la pureté de la langue qu'il emploie, et il en profite pour souligner la richesse de la langue portugaise et pour fustiger ceux qui croient devoir emprunter des mots aux langues étrangères dans leurs écrits:

> A linguagem tanto nas palavras, como na frase he puramente da lingua em que professou escrever sem mistura, ou corrupção de vocabulos estrangeiros; os quaes só mendigão de outras linguas, os que são pobres de cabedaes da nossa tão rica, e bem dotada... (XIV, 291)

Vieira nous apparaît donc satisfait de sa langue, mieux, il l'admire. Nous ne le voyons qu'une fois lui préférer l'italien, dans un sermon prêché en 1672, à Rome:

> A segunda estampa de Christo crucificado (que no original Toscano se diz com propriedade, que não cabe na nossa lingua, *Il Crucifisso Ristampato*... (XII, 341)

Des autres langues parlées en Europe, Vieira ne dit rien, sauf dans une observation qu'il fait un jour à propos du français. Il parle de la pierre d'aimant qui attire le fer, et il critique le nom de *pedra iman* employé par les Portugais. Il lui préfère de beaucoup le nom d'*aimant* que les Français ont su lui donner. Ce terme met en effet en évidence la propriété fondamentale de cette pierre qui est — croit-on alors — d'*aimer* le fer:

> He o ferro amado da pedra Iman (a quem os franceses discretamente chamão Pedra amante) (IV, 87).

IV — Caractères des langues.

Conscient de la multiplicité des langues, Vieira sent aussi la variété de leur génie propre. Plusieurs de ses remarques le montrent, comme celle-ci, que nous empruntons à son adresse au Lecteur, au début du tome premier de ses sermons. Il s'agit de deux discours qu'il a prononcés en italien et qui ont été traduits ultérieurement en espagnol et en portugais:

> Estes dous Sermoens se traduzirão em Castella, e Portugal, *de Verbo ad Verbum*, isto he, mal, e como não devérão, pela dissonancia das linguas (I, *Leytor*).

Mais au delà de ces caractères particuliers qui font que deux langues ne se ressemblent pas plus que ne peuvent se ressembler deux hommes, Vieira n'oublie pas l'origine commune des langues et qu'elles ont toutes des traits communs, dûs précisément à leur origine divine.

Le principal est qu'elles forment à des degrés divers des systèmes de signes motivés. Cette conception ressort clairement de nombreuses observations de Vieira.

Dans le XIe sermon du recueil consacré à saint François Xavier, le prédicateur parle de la langue des anges, et il explique à son auditoire que si tout le monde la comprenait, c'est parce qu'elle était formée de concepts qui étaient l'image naturelle des choses:

> Porque os Anjos fallão por conceitos, que são imagens naturaes das cousas, as quaes imagens conhecem todos (VIII, 448).

Il dut en être de même pour la langue primitive donnée par Dieu à Adam. La perfection de la création avant le péché exclut toute autre hypothèse. Vieira explique d'ailleurs, toujours dans le même discours, qu'avec la confusion des langues, les mots n'ont plus été que des images artificielles des choses; ce qui suppose qu'auparavant, ils en étaient l'image naturelle. C'est parce que le Créateur a substitué à cette image naturelle, des images artificielles différentes que les hommes ont cessé tout d'un coup de se comprendre entre eux:

> Pelo contrário as palavras pronunciadas, como também escritas, são imagens artificiaes das mesmas cousas, e não as podem entender senão os que souberem a arte (VIII, 449).

De ces lignes, nous retiendrons pour notre objet que, dans les soixante-douze langues secondaires, les mots restent des images des objets. Ce sont des images artificielles, mais ce sont des images tout de même. Il y a donc toujours, dans ces langues et même dans celles qui sont nées d'elles, des analogies, des correspondances entre les choses et entre les mots.

Alors se précise le processus de détérioration du langage. Ces correspondances, évidentes parce que immédiates dans la langue primitive, se sont voilées dans les langues secondaires et elles sont devenues de plus en plus difficiles à déceler au fur et à mesure que les hommes ont laissé se corrompre leur langage par la multiplication, conséquence de la dégradation.

Ces idées, héritées de la tradition des exégètes, éclairent d'un jour

nouveau plusieurs aspects de la pensée de Vieira et nous permettent de mieux comprendre la valeur de certains procédés qu'il affectionnait.

Elles expliquent d'abord son respect devant le langage, instrument donné par le Créateur, et dont les hommes ont fait un mauvais usage, mais dans lequel il reste comme l'empreinte de son origine divine.

Mais surtout, puisque les mots restent des signes motivés et qu'il subsiste en eux des traces plus ou moins claires de l'image parfaite qu'ils furent à l'origine, ils peuvent être regardés comme une clef de l'univers. C'est pourquoi Vieira, au Portugal comme Gracián en Espagne, pense que les analogies entre les mots recouvrent des analogies plus ou moins cachées entre les choses. Il est donc licite de rechercher au niveau des mots les analogies entre les choses. Si les rapports sont parfois très secrets, c'est que Dieu a voulu qu'il en soit ainsi. Ils n'en existent pas moins et l'on est en droit de chercher à les découvrir, car le Créateur a dissimulé dans ces rapports des vérités qui peuvent être essentielles pour les hommes.

Ces rapports, Vieira va d'abord les chercher dans le répertoire des mots par excellence, dans la Bible. Il sait que la Vulgate n'est qu'une traduction des Ecritures parmi d'autres, et il se réfère le cas échéant à la version des Septante, à la version syriaque ou à des textes hébreux, mais il croit que l'esprit de Dieu a inspiré ces différentes traductions. Leur variété ne le déconcerte pas parce qu'il croit que chacune met en lumière un aspect particulier de la vérité supérieure qui peut apparaître lorsque, en les confrontant, on dégage un enseignement que les concilie toutes.

La Bible est le répertoire des mots par excellence, parce que Dieu l'a inspirée non seulement dans son contenu idéologique, mais encore dans sa forme et jusque dans le moindre détail de celle-ci: mots, lettres, ponctuation, rien n'y est indifférent. En 1640, dans le sermon de Nossa Senhora do Ó, Vieira déclare:

> Huma das mayores excellencias das Escrituras Divinas, he nam haver nellas nem palavra, nem syllaba, nem ainda huma só letra, que seja superflua, ou careça de mysterio (IV, 46-47).

Puis, en 1655, dans le sermon pour le troisième dimanche de Carême:

> Perguntão os Controversistas, se assi como na Sagrada Escritura são de Fé as palavras, serão também de Fé os pontos, e virgulas? E respondem que si, porque os pontos, e virgulas determinão o sentido das palavras, e variados os pontos, e virgulas também o sentido se varia (I, 516-517).

Ajoutons que les mots de l'Ecriture, étant inspirés par Dieu, sont beaux en soi, et que Dieu a voulu cette beauté afin d'inciter plus particulièrement les Gentils à prendre connaissance de son Livre.

Les mots de la Bible offrent donc un ensemble de signes motivés unique en son genre. Viennent ensuite les mots latins en général, puis en troisième lieu les mots de la langue portugaise, dans laquelle la motivation a des chances d'être plus grande que dans les autres langues soeurs, et surtout que dans la multitude des langues corrompues en usage chez les peuples non chrétiens.

Voilà comment les mots apparaissent à Vieira, à la fois comme instruments de communication des idées et comme moyen de découverte des secrets de l'univers. Aussi, il aime les étudier de près. Il observe leur place dans l'énoncé, il les analyse, les découpe, joue avec eux. Toutes ces opérations, qui portent sur les étymologies, les formes ou les sonorités, sont pour lui autant de quêtes de l'esprit, il en tire des arguments propres à étayer ses démonstrations.

Dans le sermon en l'honneur de sainte Barbe, où il est beaucoup question du feu, Vieira étudie l'étymologie du mot *ignis*. Il y reconnaît des composés qui révèlent bien la nature du feu, le seul élément qui soit seulement destructeur:

> Esta he a propriedade da etimologia, com que os Latinos sabiamente lhe chamarão *ignis*. Compoemse o nome *ignis* de *in*, e de *gigno*, como se disserão, *non gignens*, o que não gera... (V, 484)

Dans le sermon pour le troisième mercredi de Carême de 1669, c'est le mot latin *non*, qui retient un moment toute son attention:

> Terrivel palavra he hum *Non*. Não tem direito nem aveço: por qualquer lado que o tomeis, sempre soa e diz o mesmo. Lede-o do principio para o fim, ou do fim para o principio, sempre he *Non* (II, 87).

Et son commentaire se termine par une pointe qui n'est pas une plaisanterie frivole:

> Quem fez o Não tam breve, não quis que se dilatasse (II, 91).

En effet, il y a deux sortes de jeux de mots pour Vieira. Il y a d'abord ceux qui sont gratuits et qu'il voit employer constamment autour de lui, en particulier par les cultistes. Ceux-là ne sont que de simples ornements du style et Vieira les condamne en général. Mais il y a aussi les autres, ceux qui sont fondés sur des correspondances

subtiles entre les formes ou les sonorités, et qui peuvent être un moyen d'approche de vérités nouvelles et graves. Ces jeux de mots, fondés sur des analogies de signes motivés, sont ceux que recherchent et estiment les tenants du conceptisme. A ceux-là, Vieira fait une place importante dans ses discours.

Deux exemples feront bien sentir la différence. Dans son action de grâces pour la naissance du quatrième enfant de D. Pedro II, en 1696, le prédicateur se permet exceptionnellement un jeu de mots du premier type, et il prie qu'on l'en excuse:

> A nossa lingua não tem palavra que responda ao *parturir*: e em dia tão festivo permita-se-me *ludere in verbis*, e dizer que parturir, he rir no parto (XI, 527).

Il s'agit ici d'une simple plaisanterie, excusable, dans l'allégresse apportée par cette naissance nouvelle.

Le ton et la valeur du jeu de mots sont bien différents, lorsque Vieira apostrophe les prédicateurs mondains dans le sermon de la Sexagésime, en 1655:

> O melhor conceyto, que o Prègador leva ao pulpito qual cuydais que he? He o conceyto, que de sua vida tem os ouvintes (I, 28).

Ici, sous de vaines apparences, se cache une vérité profonde, aussi profonde que dans la fameuse page sur la conjugaison du verbe *rapio* dans le sermon du Bon Larron, page inspirée par une phrase de saint François Xavier:

> A frase parece jocoza em negocio tam serio, mas fallou o servo de Deos, como falla Deos, que em hua palavra diz tudo (III, 334).

L'attention privilégiée que Vieira accorde aux mots fait qu'il prend souvent devant eux l'attitude du grammairien.

Parfois, il est attentif au genre d'un substantif. Par exemple quand il parle de la pupille de l'œil, mot féminin en portugais comme en français, et dont il explique le genre par une motivation inattendue:

> E chamãose mininas, e não mininos, porque a mesma natureza parece que fez os espelhos para as mulheres, e nam para os homens (XI, 301).

Une autre fois, il souligne l'importance de l'adverbe dans l'énoncé.

> Sabiamente fallou quem disse que a perfeição não consiste nos verbos, senão nos adverbios... (V, 3)

Et aussi, celle de la place du possessif avant ou après le nom, ce qui fait tellement varier le sens:

En 1684, il dit:

> Hum Principe estrangeiro de tão soberanas qualidades como o desposado, bem pudèra ser nosso Rey; mas vay grande differença de ser nosso Rey, ou ser Rey nosso (XIII, 43).

Puis, en 1695:

> Oh Deos! o que ditoso seria eu, se ao nome de Deos pudesse acrecentar o possessivo *meus!* Meu Deos quer dizer que Deos me possue a mim; Deos meu, quer dizer, que eu o possuo a ele... (XI, 520)

Vieira distingue soigneusement le substantif qui identifie le sujet et le verbe qui exprime l'action. Cette distinction, capitale à ses yeux, se trouve développée dans un passage connu du sermons de la Sexagésime:

> Não diz Christo: Sahio a semear o semeador, senão sahio a semear o que semèa: *Ecce exiit, qui seminat, seminare.* Entre o semeador, e o que semèa ha muyta differença: Hua cousa he o soldado, e outra cousa o que peleja: huma cousa he o Governador, e outra o que Governa. Da mesma maneyra, huma cousa he o semeador, e outra o que semèea: huma cousa he o Prègador, e outra o que préga. O semeador, e o Prègador he nome; o que semèa, e o que prèga he acção, e as acçoens são as que dão o ser ao Prègador (I, 23).

En 1642 enfin, Vieira nous apparaît préoccupé par un problème qui le trouble, et qui touche au langage en tant que succession de sons articulés. Il se demande comment, dans l'énoncé, des sons nouveaux qui succèdent à des sons déjà éteints peuvent être en consonance ou en disonance avec ceux-ci:

> A Filosofia da consonancia, e dissonancia ainda em huma sò palavra, ou syllaba, he tão admiravel como pouco advertida. Sendo a consonancia concordia do som, e a dissonancia discordia: e sendo o som hum movimento sucessivo, que perde humas partes, quando acquire outras; he certo que quando a parte, que soa, e existe no ouvido, se ouve, a parte que passou já não se ouve; porque jà não existe nem soa: como pôde logo ser, que do que se ouve, e do que se não ouve, se forme a consonancia, ou dissonancia? (XI, 173)

Suit une explication raisonnable, fondée sur la persistence des sons dans la mémoire.

Conclusions

La curiosité naturelle de Vieira et une expérience qui l'a mis en contact avec des langues appartenant à des souches diverses, ont fait qu'il a porté un vif intérêt à certains problèmes posés par le langage humain. On trouve dans son œuvre l'ébauche d'une histoire providentialiste des langues, qui est plus intéressante par la précision des idées de Vieira et par l'application qu'il en a fait que par l'originalité de telle ou telle de ses vues. Nous remarquerons cependant que, contrairement à l'opinion vivace en Europe jusqu'à la fin du XVIIe siècle, Vieira ne pense pas que l'hébreu, langue de la révélation, soit la langue originelle de l'humanité. Vieira a spéculé sur les mots surtout parce qu'il croyait à leur motivation. Ce sont les préoccupations de l'exégèse et le désir de découvertes nouvelles qui le font se comporter souvant en grammairien. Il raisonne et fait raisonner sur la langue portugaise. Il reste que les mots et la langue font entre ses mains d'artiste des exercices de souplesse dont ils se sont bien trouvés. Les mots ont repris une épaisseur qu'ils n'avaient plus et la langue a acquis une souplesse inconnue auparavant. Dans un cas comme dans l'autre, l'expressivité y a gagné.

UNE SOURCE PEU CONNUE DES «LUSIADES»

H. HOUWENS POST
(UTRECHT)

Si le plan des *Lusiades* a été inspiré — on le sait — en grande partie par *l'Enéide* de Virgile, certains passages — et non des moindres — doivent, à mon avis, leur origine à Valérius Flaccus et à son *Argonautica*, publié dans le dernier quart du premier siècle après J. Chr. Ce livre fut beaucoup lu pendant toute la période de la Renaissance et Camões a dû le connaître dans le texte même.

Ernst Robert Curtius dans son livre *Europäische Literatur und Lateinisches Mittelalter*, constate à la page 61 que dans le *Registrum Multorum Auctorum* de Hugo von Trimberg (1280) a été citée, entre autres, l'oeuvre de Valérius Flaccus. William Webbe cite une longue liste d'auteurs en 1568 *(A Discourse of English Poetrie)* et entre autres auteurs, expressément le nom de Valérius Flaccus (Curtius, *op. cit.*, p. 268).

Au 15e siècle, le marquis de Santillana dresse une liste de livres, entre lesquels figure aussi Valérius Flaccus, preuve incontestable que cet auteur fut lu dans la péninsule ibérique. Il n'est point étonnant que *l'Argonautica* ou *Les Argonautes*, l'épopée maritime romaine, ait eu une profonde influence sur l'épopée maritime par excellence de la Renaissance.

À la lecture des *Lusiades* on est, dès les premiers vers, fixé sur l'influence directe de l'épopée romaine sur celle des Portugais:

> ***Prima*** (1) deum magnis canimus ***freta pervia*** natis
> ***Fatidicamque ratem***, Scythici quae Phasidis oras
> ***Ausa sequi*** mediosque inter iuga concita cursus
> Rumpere...

(1) C'est moi qui souligne pour mettre en évidence les passages qui se ressemblent.

> Nous chantons *les détroits* que les fils des Dieux *ont traversés pour la première fois* et *le navire prophétique*, qui *a osé* rechercher les côtes de la Phaside scythique, et osé *se frayer* un chemin à travers les rochers qui se cognent l'un contre l'autre...

Or, le *Prima freta pervia* correspond exactement au 3e vers du 1er chant des *Lusiades: Por mares nunca de antes navegados*. Et la *fatidicam ratem* se rencontre au chant IV, octave 83 dans le terme: *fatídica nau*, dans le passage que voici:

> Assim foram *os Minias* ajuntados,
> Para que o Véu dourado combatessem,
> *Na fatídica Nau* que *ousou primeiro*
> Tentar o mar Euxínio, aventureira.
>
> Ainsi *les Miniae* furent rassemblés
> pour remporter comme trophée, la Toison d'Or,
> dans le *navire prophétique* qui *osait pour la première fois*
> tenter la traversée de la Mer Noire, comme aventurier.

Le nom des *Miniae*, nom d'une tribu béotienne qui a pris part aux aventures de navigation, a été généralisé de telle manière qu'il comprend tous les Argonautes. On trouve le même emploi généralisateur dans les deux épopées.

Virgile, que je sache, ne parle jamais des Miniae. Seul le navire de *l'Argo* figure dans l'Eclogue IV, vers 34.

Le *ousou primeiro* reproduit textuellement le *prima ausa sequi*. Il y a davantage: dans Argon., I, 37 on lit:

> ira maris vastique placent discrimina ponti.
>
> il approuva la colère de la mer et les périls du vaste océan.

reproduit dans:

> no mar tanta tormenta e tanto dano. (Lus., I, oct. 106, premier vers)
>
> dans la mer tant de tourmentes et tant de périls.

Le vieillard de Restelo est allé trouver le modèle de ses plaintes dans Argon. I, 77-78:

> Tu sola animos mentesque *peruris*
> *Gloria!* te viridem videt immunemque senectae
> Phasidis *in ripa stantem*, iuvenesque vocantem.

Toi, gloire, toi seule *excites* le coeur et l'esprit de l'homme!
Toi, il te voit fraîche, non atteinte par le temps, disait-il
sur la plage de la Phaside, en appelant les jeunes héros.

Lus., IV, oct. 94:

Mas um velho, de aspeito venerando,
Que *ficava nas praias*, entre a gente,
Postos em nós os olhos, etc.

et oct. 95:

Ó, *Glória* de mandar, ó vã cobiça
Desta vaidade a quem chamamos Fama!
Ó fraudulento gosto, que *se atiça*
C'uma aura popular, que honra se chama!

Mais un vieillard, d'aspect vénérable,
Qui *se trouvait sur la plage*, parmi les gens,
Posant les yeux sur nous, dit...

Toi, gloire du commandement, toi, vaine cupidité
De cette vanité que nous appelons Renommée,
Oh goût trompeur qui est *attisé (excité)* par la
Faveur populaire qu'on appelle l'honneur.

Il est vrai que dans *Les Argonautes* il ne s'agit pas d'un vieillard, mais de Jason lui-même qui apostrophe ses camarades sur la plage, mais les paroles sont à peu près les mêmes. Camões brode ses idées pessimistes sur la même trame, craignant la dépopulation du Portugal de son époque. L'*Argonautica* est la glorification de la toute première expédition maritime et n'exprime aucune idée pessimiste. Camões insère dans ce passage son Anti-Lusiade en plein éloge glorificateur qu'il adresse aux héros lusitaniens, inspiré qu'il est par la pure objectivité. Peut-être que la plainte d'Alcimède et des autres mères des héros, au départ de Jason et des Argonautes, a été pour quelque chose dans ce passage:

Argon. I, 315-335:

Les plaintes des mères devinrent plus fortes et les coeurs forts des pères s'attristèrent, longtemps ils *se plaignent* en embrassant leurs fils. Mais la voix d'Alcimède couvre toutes les autres plaintes, lorsqu'elle dit: *mon fils*, tu t'en vas pour subir des peines non méritées, et nous devons nous séparer etc.

Lus., IV, 89:

> Em tão longo caminho e duvidoso
> Por perdidos as gentes nos julgavam,
> As mulheres c'um choro piedoso, etc.

e 90:

> Qual vai dizendo: *Ó filho*, a quem eu tinha
> Só para refrigério e doce amparo
> Desta cansada já velhice minha,
> Que *em choro* acabará, penoso e amaro,
> Porque me deixas, mísera e mesquinha?

Il est clair que l'Argon., I, 275:

> ... nondum ullis terras monstrantia nautis,
> mais à nul navigateur elles (les lumières) ne montrent encore la terre.

et I, 494 à 497

> ... *pontus* immensusque ratem spectantibus *abstulit aer*.
>
> *la mer* immense et *le ciel a ôté* le navire aux yeux des spectateurs

et Lus. V, oct. 3, vers 7/8:

> E já depois que toda *se escondeu*,
> Não vimos mais, enfim, que *mar e céu*.
>
> Et dès que toute la terre *s'est dissimulée*,
> Nous ne vîmes plus rien, sinon *la mer et le ciel*.

Lus. V, oct. 28 renvoie directemente à l'Argonautica:

> Começo-lhe a mostrar *da rica pele*
> *De Colcos* o gentil metal supremo.

C'est-à-dire je lui montrai de l'or.

Si Camões renvoie indirectement le lecteur à *la riche Toison d'or de la Colchide*, par une métaphore si compliquée: *o gentil metal supremo*, c'est qu'il aura eu la certitude que les lecteurs connaissent le texte de l'Argonautica.

Est-ce que le Dieu des Vents du Nord, *Boréas*, dans l'épopée de Flaccus a servi de modèle à Adamastor? Et Camões l'aura-t-il combiné avec un autre passage, celui des Titans (début du Chant II des Argonautes), vu que Adamastor était un Titan? Dans ce cas-là Adamastor serait une invention géniale faite d'une assimilation de deux passages magistralement combinés.
Argon. I, vers 598 à 607:

> «Pangaea, quod ab arce nefas» ait, «Aeole vidi!
> Graia novam ferro molem commenta iuventus
> pergit et ingenti gaudens domat aequora velo,
> nec mihi libertas *imis* freta tollere harenis,
> qualis eram *nondum vinclis et carcere clausus*.
> Hinc animi structaeque viris *fiducia* puppis
> quod Borean sub rege vident, *da mergere Graios insanamque ratem*,
> nil me mea pignora tangunt.»
> ... dum litora iuxta
> Thessala necdum aliae viderunt carbasa terrae.

C'est Boréas qui parle:

> «Ah quel acte monstrueux, Éole, j'ai observé du haut de Pangaeus»!
> Des héros grecs ont inventé une machine très curieuse, en la fabriquant avec leur hache, et avancent maintenant triomphalement, d'un air joyeux, sur les mers,
> au moyen d'un voile immense, et moi je n'ai pas la force de faire monter la mer de ses profondeurs sablonneuses, comme je l'avais,
>
> car maintenant *Je suis enchaîné et emprisonné*.
> C'est cela précisément qui leur donne le courage et *la confiance* dans le navire qu'ils ont construit, de façon qu'ils voient Boréas gouverné par un Roi.
> *Donnez-moi la force*, Éole, *de faire couler la barque folle des Grecs*...
>
> puisque seules les plages de Thessalie et non d'autres pays, ont vu leurs voiles.

Ce passage rappelle les vers de Lus. V, oct. 43 et 44:

> Sabe que quantas naus esta viagem
> Que tu fazes, fizerem, de atrevidas,
> Inimiga terão esta paragem,
> Com ventos e tormentas desmedidas!
> *E da primeira armada que passagem*
> *Fizer* por estas ondas insofridas,

Eu farei de improviso tal castigo
Que seja mor o dano que o perigo!
Aqui espero tomar, se não me engano,
De quem me descobriu, suma vingança
E não se acabará só nisto o dano
De vossa pertinace *confiança*:
Antes, em vossas naus vereis, cada ano,
Se é verdade o que meu juízo alcança
Naufrágios, perdições de toda sorte,
Que o menor mal de todos seja a morte!

Adamastor y dit:

Sachez qu'autant de navires qui vont faire
à l'avenir ce voyage, que tu fais en ce moment,
mus par l'audace de leurs mariniers,
auront pour ennemis ces parages,
tourmentés par les vents et les tempêtes démesurées!
Et sur la première flotte qui va faire ce passage à travers les flots impatients,
moi, *je vais faire un tel carnage* à l'improviste
que le dommage sera encore plus grand que le péril.
Je veux me venger de celui qui m'a découvert
Et le dommage causé par votre *confiance* obstinée,
ne finira jamais.
Plutôt verrez-vous parmi vos navires, tous les ans,
si c'est la vérité, tout ce que mon esprit me prédit
des naufrages, des pertes de toutes sortes,
de manière que le moindre de tous les maux sera la mort.

Et la pétrification d'Adamastor: Lus. V. 59.

Converte-se-me a carne em terra dura.
Em penedos os ossos se fizeram.

Ma chair devient de la terre dure.
En rochers les os se pétrifient.

Ajoutez-y le passage sur les Titans dans l'Argonautica, car Adamastor est un Titan, Camões le dit expressément:

Argon. II, 17 ss.

... metus ecce deum damnataque bello
Pallene, circumque vident inmania monstra
terrigenum caelo quondam adversata *gigantum*,

quos *scopulis trabibusque parens miserata iugisque*
induit et *versos extruxit in aethera montes*
quisque suas *in rupe* minas *pugnamque metusque*
servat adhuc; quatit ipse hiemes et *torquet ab alto*
fulmina crebro pater.

Voyez la terreur des dieux, Pallène, leur champ de bataille damné: tout autour ils voient les monstrueuses formes des *géants, fils de la terre, qui autrefois firent la guerre au ciel,* que par pitié leur mère avait *revêtus de rochers, d'arbres* et de *crevasses* et *entassés l'un sur l'autre jusqu'au ciel dans la forme de montagnes.* Et même *revêtus de pierre,* chacun d'eux menace, prépare des batailles et inspire la terreur. De sa propre main *leur père* fait sévir ses tempêtes hivernales et *lance les foudres de là-haut.*

Comparez-le avec le Chant V, oct. 51 et suivantes:

Fui dos *filhos* aspérrimos *da Terra,*
Qual Encélado, Egeu e o Centimano;
Chamei-me Adamastor, e *fui na guerra*
Contra o que vibra os raios de Vulcano;
Não que pusesse serra sobre serra,
Mas conquistando as ondas do Oceano,
Fui capitão do mar, por onde andava
A armada de Neptuno, que eu buscava.

et 56:

Não fiquei homem, não; mas mudo e quedo
E, *junto dum penedo, outro penedo!*

J'appartenais *aux fils* très violents *de la Terre,*
comme Encélade, Égée et le Centmain;
Je m'appelai Adamastor et *je livrai bataille (je fus en guerre)*
contre Celui qui lance les foudres de Vulcain.
Non que j'aie entassé rocher sur rocher,
Mais conquérant les flots de l'Océan,
Je fus capitaine de la mer, là où passait
la flotte de Neptune que je recherchais.
Je ne restai pas humain, non; mais je fus
transformé *en un rocher muet et tranquille,*
près d'un autre rocher.

Il semble que nous assistions à la naissance même d'un des personnages les plus mystérieux de Camões.

Dans l'Argonautica VIII, 210, nous trouvons *Hyperboreae Pruinae*, substantif accompagné de son épithète, transposé dans le poème de Camões sous la forme de *Boreais neves* (Lus. VII, oct. 5). Il est vrai que *les Géorgiques* de Virgile, IV, 517 ont *Hyperboreas glacias*. Le terme de Camões pourrait tout aussi bien être emprunté à Virgile qu'a Valérius Flaccus, mais si le reste a été emprunté à l'Argonautica, celu--ci l'aura été aussi.

L'octave 9 du Chant VII est une réminiscence directe des Argonautes:

> Ó míseros Cristãos, pela ventura,
> Sois *os dentes de Cadmo desparzidos*,
> Que uns aos outros se dão a morte dura,
> Sendo todos de um ventre produzidos?
>
> Oh pitoyables Chrétiens, par la mauvaise destinée,
> vous êtes *les dents éparpillées de Cadmus*,
> qui se donnent l'une à l'autre la mort dure,
> bien que vous ayez été procréées par le même ventre.

renvoie directement à l'Argon. VII, 76/77:

> Ac tibi *Cadmei dum dentibus* exeat hydri
> miles et armata florescant pube novales.
>
> et que *les dents de l'hydre de Cadmus soient semées* et que des guerriers en sortent et que les champs en friche fleurissent par ces jeunes hommes armés.

Ce texte renvoie aussi a VI, 437:

> *monstra* satis jubeat *Cadmei dentibus hydri*.
>
> Et elle (Médée) craint d'avance que les Miniae sèment les dents de l'hydre et domptent ces monstres en y appliquant des jougs.

Le rôle que Bacchus joue dans les Argonautes, III, 538-545 et V, 73-81 pourra avoir inspiré Camões à faire de lui le Dieu représentatif de l'Orient, car il y a été dit que Bacchus conduisait en triomphe à travers les régions de l'Orient les armées vaincues et excitait ses adeptes aux fêtes qui lui sont consacrées. D'ailleurs, à plusieurs reprises, ce Dieu nous est représenté comme le Dieu de la Bithynie, de la Colchide et de *l'Arabie*. Dans les Lusiades Bacchus revêt souvent les vêtements d'un cheique arabe et il enseigne la haine des Européens aux peuples orientaux.

Le passage sur *la Gloire (Fama)*, dans l'Argon. V. 82 ss. et Lus. II, oct. 58 sont des paraphrases l'un de l'autre:

> ***Fama*** per extremos quin *iam volat* improba manes,
> interea et *magnis natorum laudibus implet*
> addita iamque fretis referens freta iamque patentes
> Cyaneas, *ardent avidos attollere vultus*
> quos *pietas vel tangit* adhuc quos aemula virtus

> En attendant, *la Renommée vole déjà*, irrésistible à travers les endroits les plus reculés du monde et *remplit les esprits des hauts éloges* de leurs fils, racontant que les connaissances d'une mer sont ajoutées à celles d'une autre et que les rochers Cyanéens sont ouverts. *Les figures de tous ceux qui sont touchés par la piété filiale ou le courage zélé*, sont consumées par *l'ardeur de voir et de regarder*.

Lus. II, oct. 58:

Mercure et la Renommée (Fama) répandent partout sur la côte orientale de l'Afrique la gloire des Portugais:

> Consigo (cela veut dire: Mercure porte avec lui) *a Fama leva*, por que diga
> Do Lusitano o *preço grande* e raro,
> Que o nome ilustre *a um certo amor obriga*,
> E faz, a quem o tem, *amado e caro*.
> Desta arte vai fazendo *a gente amiga*,
> Co' o rumor famosissimo e preclaro.
>
> Já Melinde *em desejos arde* todo
> De ver *da gente forte o gesto e o modo*.

Il est vrai que dans l'*Enéide* de Virgile, IV, 173 ss., on trouve aussi un endroit où la Renommée représente le même rôle, mais il est clair que les paroles se rapprochent plus directement du texte de Valérius que de Virgile.

Mais le fragment qui sans aucun doute a inspiré *l'Ile des Amours* au IXe chant de Camões, a été celui du livre II des Argonautes, où, pour restaurer les forces des navigateurs, Vénus conduit ces héros à l'île de Lemnos. C'est la source incontestable, ou en tout cas une des sources de «a Ilha dos Amores». D'ailleurs Peres Montenegro dans son livre *O Classicismo greco-latino no episódio da ilha dos Amores*, Lisbonne, 1936, p. 29/30 le constate. Toutefois il croit Camões inspiré et influencé directement par Apollonius de Rhodes et son *Argonautica*,

publié au 3e siècle avant J. Chr., laquelle épopée grecque a servi de modèle à celle de Valérius Flaccus. Or, vu qu'il n'est point prouvé que Camões ait lu le grec et que nous avons pu démontrer que plusieurs passages ressemblent textuellement ou presque textuellement à l'épopée de Valérius Flaccus, j'incline plutôt vers une influence de l'épopée romaine sur l'oeuvre de Camões.

Camões aurait pu intituler son épopée *A Lusíada*. André de Resende avait parlé au 16e siècle de *A Lusíada*, comme on parle de *l'Iliade*, de *l'Énéide*, de *l'Odyssée*. Camões a préféré le titre au pluriel pour honorer toute sa nation; d'ailleurs Valérius Flaccus avait baptisé son poème du nom de *Argonautica* = *les faits, les exploits des Argonautes*, titre au pluriel.

Camões a dédié son poème, non aux Muses, ni aux Tagides, mais au Roi Dom Sébastien. Faut-il y voir une influence de la dédicace de l'Argonautica, dirigée à l'empereur Vespasien et non aux Muses? Dans l'Antiquité dédier un poème à un Empereur était peu usité. Virgile, tout en parlant élogieusement de l'empereur Auguste, ne lui a pas dédié son poème.

En fin de compte, le nom de *Argonautas* foisonne dans *les Lusiades*.

BILINGUISMO LETTERARIO

ANGELO MONTEVERDI
(ROMA)

Per bilinguismo (o plurilinguismo) letterario è da intendere l'uso di due (o più) lingue a scopo letterario da parte di singoli popoli, in epoche determinate, per bocca di autori diversi, o da parte di singoli autori, sia in opere diverse, sia nelle diverse parti (ed è questo il caso più interessante) di una sola e stessa opera.

L'incontro (o lo scontro) che si presenta per primo nella vita letteraria di un popolo romanzo è quello che avviene tra una lingua dotta, non parlata (o non più parlata), e la lingua parlata nazionale. L'Italia, la Francia settentrionale e la meridionale, la Spagna, il Portogallo hanno visto affermarsi letterariamente le loro rispettive lingue nazionali di fianco (o di contro) alla lingua latina [1]: la quale da più e più secoli aveva servito tutti i loro bisogni letterari, o in genere culturali, e aveva continuato a servirli anche dopo (e anche per molto tempo dopo) che la coscienza di una lingua parlata diversa dalla scritta si era chiaramente manifestata.

Questo tipo di bilinguismo letterario latino-romanzo durò a lungo sia presso gl'italiani, sia presso i francesi e i provenzali, sia presso gli spagnoli e i portoghesi; e nessuno di questi popoli ebbe fretta di rinunciare definitivamente al latino. Varie d'altronde erano le ragioni che portavano alla scelta dell'una o dell'altra lingua: dipendenti talora dalla qualità degli autori, più spesso dalla qualità dei lettori o degli uditori a cui le opere erano destinate. Un principe laico come Guglielmo di Poitiers componeva le sue canzoni in volgare; un dignitario ecclesiastico come Ildeberto di Lavardin redigeva i suoi poemi in latino. Chi si

---

[1] Anche la Rumenía, in tempi meno remoti, ha vissuto una analoga vicenda, se non che la parte del latino vi è stata rappresentata dal paleoslavo.

volgeva ai chierici, o ai dotti di tutto l'Occidente dava loro a leggere scritti latini; chi voleva farsi intendere anche dai laici, anche dagli incolti di un determinato paese dava loro ad udire testi volgari.

Comunque, dapprincipio, l'uso del latino e del volgare restò ripartito tra autori diversi. Poi presto avvenne che uno stesso autore, certo per fini diversi, usasse a scrivere or l'una or l'altra lingua. Così fa, già nel secolo XII, in Francia, Elinando (un chierico, naturalmente). Ma così faranno più tardi anche scrittori laici: Pier della Vigna, Guido delle Colonne in Italia; e Dante. A che Dante faccia servire il latino, e a che l'italiano, in prosa o in verso, molti hanno cercato di spiegare; ma forse un più approfondito chiarimento dei criteri che l'hanno guidato nella scelta non sarebbe inopportuno. Non questo cerco qui ora. Nè mi propongo di approfondire l'indagine sui caratteri e sugli aspetti del bilinguismo latino-volgare di tanti poeti umanisti, quali il Petrarca, il Poliziano, il Bembo, l'Ariosto, o di qualche moderno, quale il Pascoli: che sarebbe pure un'indagine piena d'interesse.

Un altro tipo di bilinguismo, a cui soltanto accenno, e che pur meriterebbe d'essere studiato (che ha comunque qualche analogia col bilinguismo latino-volgare dei tempi più antichi), è quello che, negli ultimi secoli, in seno a certi ambienti, o presso certi autori, alterna all'uso della lingua nazionale l'uso di un dialetto locale. Milano presenta al tempo stesso un Manzoni ed un Porta, mentre un Grossi passa dal verseggiare italiano al verseggiar milanese. E a Roma il Belli allinea accanto ai suoi sonetti romaneschi tutta una serie di sonetti italiani. Gli esempi son numerosi.

E avviene anche che in date regioni, che fruirono un tempo di una propria lingua letteraria, e l'abbandonarono poi per adottar quella dominante in altre più vaste o più potenti regioni del medesimo stato, un moto si produca, volto a risuscitare in forme moderne a fini letterari l'antica lingua paesana, e incapace tuttavia di spodestare la lingua adottiva, accettata da secoli e non più sentita straniera. Sorge così nella terra di Mistral e in quella di Verdaguer un particolar bilinguismo: francese-provenzale nell'una, spagnolo-catalano nell'altra.

Tutti questi tipi di bilinguismo (e altri che non ho menzionati) (2) offrono al filologo problemi degni di ritener la sua attenzione più che sinora forse non abbiano fatto. Ma uno specialmente, credo, merita

(2) Penso per esempio ad autori che insieme (e quasi in contrasto) con la lingua comune hanno usato il gergo (Villon), ovvero anche un linguaggio tutto d'invenzione, come il latino maccheronico (Folengo).

d'essere studiato: quello che si ha quando una (o più d'una) lingua straniera è usata letterariamente accanto alla lingua nazionale. Così avviene nel secolo XIII in Alta Italia un po' dappertutto. A Venezia Bartolomé Zorzi compone canzoni in lingua provenzale, Martin da Canal redige una cronaca in lingua francese, Franceschin Grioni versifica una leggenda in volgare italiano: in un volgare italiano, si aggiunga, di stampo veneto, diverso da quello di stampo toscano che, senza uscir di Venezia, adotta nei suoi sonetti Giovanni Querini. Intanto, a qualche miglia di distanza, a Padova, Albertino Mussato persiste, in prosa e in verso, nell'uso del latino. Un po' più in là, nel Friuli, Tomasin Cerchiari scrive un poema in tedesco. Quest'ultimo, in verità, è un caso affatto isolato; ma gli altri son frequenti, usuali. E rispondono a interessi diversi, di ambienti diversi, orientati gli uni verso tradizioni esotiche ricche di forza espansiva, agitati gli altri da impulsi nuovi, da istinti nativi.

Nella penisola iberica fatti analoghi si avvertono. In Catalogna, ancor prima che il catalano, s'usa a scopi letterari il provenzale. In Castiglia, accanto al castigliano dei «cantares de gesta» e della *Crónica general*, si diffonde il gallego delle «cantigas de amor», o «de amigo», o «de escarnio». Perfino un re ne compone: un re che per i suoi versi, sacri e profani, appartiene dunque alla letteratura portoghese; non però per le sue prose, che a lui invece riservano un posto importante nella letteratura spagnola. Ma assai oltre il regno di Alfonso X in Ispagna, anzi sino all'inizio del secolo XV, se è esatta una testimonianza famosa (8), dura nella poesia lirica l'uso del portoghese. Viceversa, alla fine di quel secolo, si constata in Portogallo la penetrazione anzi la diffusione dello spagnolo; e il Canzoniere di Resende chiaramente documenta un bilinguismo, che durerà poi a lungo, e che, mentre respinge verso la esclusiva adozione della lingua straniera un Jorge de Montemayor, seduce i migliori e maggiori poeti portoghesi: Gil Vicente, Sá de Miranda, Camões.

Il fatto trova facile spiegazione nei continui rapporti tra i due popoli, nella palese somiglianza delle due lingue, nel sorgere in Ispagna di

(8) Cioè quella del Marqués de Santillana nel passo tante volte citato della sua *Carta al Condestable de Portugal* (1445-49): «no ha mucho que qualesquier decidores o trovadores destas partes (agora fuessen castellanos, andaluces o de la Extremadura) todas sus obras componian en lengua gallega o portuguesa».

movimenti letterari di grande capacità espansiva, capeggiati da poeti di indiscussa genialità. Non poteva certo restar senz'eco in Portogallo il rinnovamento italianeggiante della lirica d'amore promosso in Ispagna da Juan Boscán e da Garcilaso de la Vega, o la creazione di una nuova poesia drammatica, attuata da Juan del Encina e da Lucas Fernández. Onde non può far meraviglia che, nella scia di Garcilaso, Sá de Miranda componga, nella lingua stessa di Garcilaso, canzoni e sonetti, o che Gil Vicente, movendo da Encina, ci presenti nella lingua di Encina buona parte delle sue composizioni drammatiche.

Le prime, anzi (quelle con cui Gil Vicente animosamente apre la storia del teatro portoghese), son tutte spagnole: così nel 1502 il monologo del *Vaqueiro* e l'*Auto pastoril*, nel 1503 l'*Auto dos Reis Magos*, nel 1504 (?) l'*Auto de São Martinho*... Ma anche più tardi, anche dopo aver scritto opere portoghesi (la prima tutta portoghese sembra sia stata il *Velho da horta* del 1512), Gil Vicente non cessa di scriverne di spagnole, di tutte spagnole, come il *Dom Duardos* nel 1525, o l'*Amadis de Gaula* nel 1533. E anche ciò può non far meraviglia. Fa un po' più meraviglia che, avendo concepito una grandiosa trilogia sul destino degli uomini oltre la morte, e avendola condotta a termine tutta in uno stesso torno di tempo (1517-19), Gil Vicente ne abbia scritto due parti in portoghese, la *Barca do Inferno* e la *Barca do Purgatorio*, e una parte in spagnolo, la *Barca da Gloria* (*).

Quel che però più colpisce nell'opera sua, a partir dall'*Auto da India* del 1509, sino alla *Floresta de enganos* del 1536 (termine ultimo della sua attività) è la presenza e la frequenza di rappresentazioni bilingui. Di contro alle 12 tutte spagnole e alle 15 tutte portoghesi, 19 ve ne sono in cui le due lingue si alternano (o in cui magari, anche se in via del tutto eccezionale, alle due lingue principali altre lingue si aggiungono).

L'uso di più lingue in una stessa composizione, fosse lirica o drammatica, non era senza precedenti. Già ai suoi tempi Raimbaut de Vaqueiras aveva fatto una volta disputare un trovator provenzale (cioè sé stesso) e una popolana genovese, ciascuno nella sua lingua. E un'altra volta aveva cercato di rappresentare la confusione del suo animo innamorato in strofe di cinque lingue diverse: inventando con ciò un tipo di «discordo» destinato a trovare imitatori. Nella poesia drammatica è ben noto il lontano esempio dello *Sponsus*, mezzo latino e mezzo fran-

(*) Vero è che nelle due prime si ha che fare in genere con gente del popolo: nell'ultima invece non s'incontrano che «dignidades altas».

cese. Ma meglio importa accennare all'esempio vicino delle commedie di Torres Naharro: della *Soldadesca*, della *Serafina*, soprattutto della *Tinelaria*, ove tante lingue si mescolano in un piccante pasticcio (5).

In questi casi è evidente che l'autore persegue un intento comico, atto a esercitare un sicuro effetto sul pubblico. E tanto più facilmente lo raggiunge, quanto più sotto la sua penna la lingua straniera assume un aspetto caricaturale, o addirittura maccheronico. E anche Gil Vicente talora mostra di cercar questo effetto. Così fa per esempio nell'*Auto da Fama*, dove francese e italiano servono, grazie agli spropositi di cui ogni battuta in quelle due lingue è costellata, a ridicolizzare due personaggi, un francese appunto e un italiano, venuti dai loro paesi a corteggiare una allegorica contadinella portoghese, chiamata Fama (6). Qui però è curioso notare che gli sfortunati pretendenti della bella portoghese son tre: che c'è col francese e con l'italiano anche uno spagnolo, il quale parla anch'egli nella propria lingua; e tuttavia il suo parlare, a differenza di quello degli altri due, è corretto.

Lo spagnolo di Gil Vicente è stato ottimamente studiato da Dámaso Alonso nella sua bella edizione del *Dom Duardos* (7). Egli ha mostrato acutamente come gli innegabili lusismi che vi si incontrano sian di diversa natura e di diverso carattere, ma sian tutti accettabili. Talora quello spagnolo è più o men lievemente caricaturale; ed è quando il poeta vuol riprodurre il linguaggio dei pastori o dei villani, secondo il modulo offerto da Encina, o quando vuol far parlare zingari e mori. Ma allo stesso modo e nella stessa misura è caricaturale il portoghese che Gil Vicente pone sulla bocca d'altri pastori e d'altri villani, o di ebrei, o di negri. Insomma il suo spagnolo, quando egli non abbia a presentarci personaggi di date condizioni etniche o sociali, è sempre

---

(5) La *Propalladia*, contenente, con altre opere di Torres Naharro, anche le sue commedie, fu pubblicata primamente a Napoli nel 1517. Della *Tinelaria* e della *Soldadesca* si conoscono però anche edizioni singole, non datate, ma con tutta probabilità anteriori. Esse si diffusero comunque assai presto in tutta la penisola iberica.

(6) L'*Auto da Fama* è di data incerta, non anteriore però al 1515. Va ricordato anche l'*Auto das Fadas* (1511?), ove un diavolo, evocato da una strega, parla francese: un francese dichiaratamente dialettale («fala en lengua picarda») e volutamente spropositato. Gli spropositi, a effetto comico non son del resto adoperati soltanto a danno del francese o dell'italiano, bensì anche del latino, in molte delle tante citazioni latine che Gil Vicente fa pronunciare a questo o a quello dei suoi personaggi.

(7) Gil Vicente, *Tragicomedia de Don Duardos* editada por Dámaso Alonso, 1, Madrid, 1942, pp. 117-154.

serio e coerente. Serio è perfino, abbiam visto, lo spagnolo del pretendente della *Fama*, anche se la parte a lui assegnata non sia meno comica di quella dei suoi spropositati competitori francese e italiano.

Ma ci son poi altri problemi da risolvere. Perché per esempio in qualche opera certe scene sono tutte spagnole e certe altre tutte portoghesi, onde può accadere che da queste a quelle un personaggio debba cambiar lingua? (*) O perché, invece, di solito, in un'opera ci son certi personaggi che parlano sempre spagnolo, con certi altri che parlano sempre portoghese? La cosa è facile da spiegare, naturalmente, quando il personaggio è spagnolo, come per esempio nell'*Auto da India*. Ma spesso non sappiamo se chi parla spagnolo sia veramente spagnolo; e non di rado anzi abbiamo ragione di credere il contrario. Si è notato che spesso a parlare spagnolo son persone d'alto rango sociale, e a parlar portoghese persone del popolo (°). Spesso, ma non sempre; e vi son gentiluomini che parlan portoghese, come nella *Rubena*, servi che parlano spagnolo come in *Quem tem farelos*. E i pastori? Certo, se molti pastori vicentini usano lo spagnolo, anzi il sayaghese, ciò si deve evidentemente ad un fatto di tradizione letteraria: alla imitazione delle egloghe di Encina. Comunque altri pastori vicentini usano poi, nella loro rustica maniera, il portoghese. Solo uno studio attento, «auto» per «auto», farsa per farsa, commedia per commedia, di tutte le opere di Gil Vicente potrà mettere in luce i criteri, certo eminentemente artistici (e obbedienti senza dubbio ad intenti di nascosta, o se si vuole segreta, ma sicura stilizzazione), che l'hanno, volta per volta, sorretto nella scelta.

Quale delle due lingue aveva, agli occhi del poeta, maggiore prestigio? Nell'*Auto da Fé* i due rozzi pastori che irrompono nella cappella reale parlano spagnolo; ma l'allegorica Fede, che pure a loro dalla sua maestà si rivolge, parla portoghese. Giudizio di superiorità? Nel *Templo de Apolo* il dio, e il custode del suo tempio, e i suoi otto allegorici pellegrini parlano spagnolo, onde il dramma, secondo la promessa del

---

(*) Il caso è raro. Ma Melidonio nella *Devisa de Coimbra*, dopo aver parlato spagnolo nel corpo della commedia, parla poi portoghese nell'epilogo. E del resto non sono il medesimo Diavolo e il medesimo Angelo che, avendo entrambi parlato portoghese nella *Barca do Inferno* e in quella *do Purgatorio*, parlano poi entrambi spagnolo nella *Barca da Gloria?*

(°) Si notino specialmente le osservazioni di Aubrey F. G. Bell, *Estudos Vicentinos:* tradução do inglês por A. A. Doria, Lisboa, 1940, pp. 123-126. E cf. qui la nota 4.

prologo, sarebbe «todo en castellano», se non venisse infine a parlar portoghese un nono pellegrino. Ma è un villano (un «vilão português»), e dice nella sua lingua con ingenua ignoranza cose risibili [10]. Giudizio d'inferiorità?

Può essere opportuno notare che il dramma fu scritto nel 1526 per le nozze d'Isabella di Portogallo con Carlo V imperatore. E anche i rapporti tra le due corti peninsulari, e quelli continui del poeta con la corte patria (dove entravano tante principesse spagnole, e donde partivano per la Spagna tante principesse portoghesi) devono naturalmente essere presi in considerazione. Ma forse la loro importanza, anche se non trascurabile, è però secondaria; forse a decidere la scelta della lingua, in fin dei conti, fu sempre per il poeta una ragione artistica.

Nei primi giorni d'aprile del 1959, quando fu presentata, questa comunicazione non voleva essere che un invito ad approfondire lo studio di un fenomeno letterario quale il bilinguismo con una esauriente indagine dell'opera di un poeta che ne fu certo il più illustre, anzi il più esemplare rappresentante. Ma di un invito, benché non si sapesse, non c'era oramai più bisogno. Stava per uscire, e uscì infatti alla fine dell'anno, il poderoso volume di Paul Teyssier, *La langue de Gil Vicente*, Paris, Klincksieck, 1959, 554 pp. Sono lieto di salutarne qui, con plauso, l'apparizione. Dopo la quale la stampa della mia comunicazione potrebbe anche sembrare superflua, s'essa non stesse a documentare un augurio che alla fine si è felicemente avverato.

DISCUSSION

Intervention de M. C. Cunha.

---

[10] Afferma, tra l'altro, che «Deus é português», proprio come aveva fatto, una diecina d'anni prima, un suo compaesano nella *Tinelaria* di Torres Naharro («e Deus foi portugués»). Doveva trattarsi di un detto assai diffuso, scherzoso in origine, per il quale si può vedere una nota di J. E. Gillet nella sua edizione della *Propalladia and other Works of Bartolomé de Torres Naharro*, III, Bryn Mawr, 1951, p. 482.

O CÓDICE EBORENSE CXXI/2-19 COMO REPOSITÓRIO DA LINGUAGEM MÉDICA DO SÉC. XV

MÁRIO MARTINS, S. J.
(LISBOA)

Está em letra da segunda metade de quatrocentos e deve ser cópia doutro códice mais antigo (1). Por sinal que o escriba não entendia bem o latim e estropiou (ou pelo menos deixou sem emenda) muitas coisas que ficaram nessa língua, algumas delas quase incompreensíveis. Mesmo o português foi escrito, por vezes, um pouco ao Deus dará.

Logo nas primeiras folhas, deparamos com uma passagem que nos faz sorrir: «toma hũ lagarto, o mays grande que poderes achar, e cortalhe a cabeça e o rabo e os pees e ssequao ao ffogo» (fl. 21). No entanto, é bom acentuar que os tratados de medicina incluídos neste códice variam bastante quanto ao valor científico do seu conteúdo. Os da Escola de Salerno, por exemplo, revelam uma seriedade bastante apreciável para a época.

Não vamos fazer, aqui, uma análise esgotante das obras que enchem as folhas deste códice de papel, em caracteres góticos e com iniciais floreadas. Limitamo-nos a chamar a atenção dos lexicólogos para estes tratados de medicina, em português de quatrocentos, esperando que algum deles venha um dia a estudá-los sob o ponto de vista linguístico. E só temos pena que no códice faltem já várias folhas, não só no começo mas também noutros lugares.

Para sermos exactos, devíamos distinguir entre *receituários* e *tratados de cirurgia, tratados de anatomia*, etc., pondo de parte a expressão um tanto vaga de *tratados de medicina*. Que os especialistas nos per-

(1) Bibl. Públ. de Évora, cód. CXXI/2-19, amplamente descrito por Cunha Rivara no *Catálogo dos Manuscriptos da Bibliotheca Pública Eborense*, t. 4. Lisboa, 1871, pp. 279-284.

doem, se assim não fazemos. Pretendemos com isso simplificar o nosso estudo. Aliás, não pensamos que nasça daí qualquer obscuridade para o fim modesto que temos em vista.

Em primeiro lugar, o *Livro dos Unguentos*, a que falta o começo e o fim. Damos-lhe tal nome porque, ao longo dos seus capítulos, pouco mais faz do que falar de *ingoentos* para curar chagas, *landoas*, etc. (fls. 12-21 v.).

Depois de algumas folhas truncadas, seguem umas breves páginas (fls. 61-63) que abrem com as palavras seguintes: *Aquy sse começa a anotomia de Galiano em que ssom escriptas as artes da ssolorgia*. Neste pouco espaço, cabem muitas coisas para aprender: a cabeça que é *rrepartida em quatro partes*, o *estamago*, o *ffel* aonde a *colera rreina*, o esqueleto com o *osso da cadeira*, a *rodella do giolho*, as *duas canas*, os *polegares e as gorgumelas* e o *conto dos ossos*, etc.

Maior é o *Livro dos Quatro Mestres* (fls. 63-69 v.). Porém, um destino funesto suprimiu irremediàvelmente grande número dos seus capítulos. Não lhe damos arbitràriamente o título acima indicado: *Aqui sse começa hũu livro o qual he ffrol antre os outros da sselorgia e este he o livro dos quatro mestres*. Trata-se duma obra de cirurgia em torno de *ffistolas*, chagas, *talhamẽtos*, falando-nos também do *gorgomillo ou trachea arteria*, do *polmom*, dos *entestynhos* e do *testo* da cabeça, pois em todos estes lugares podia haver chagas a curar e lancetar. Termina tudo no cap. 28: *Dos talhamẽtos, como sse devẽ ffazer* (fl. 69 v.).

Estamos agora perante dois dos autores mais famosos incluídos neste códice: Rogério de Palermo e Constantino Africano, ambos do séc. XI e da Escola de Salerno.

Rogério foi um dos grandes expoentes da cirurgia medieval e, durante séculos, a sua *Chirurgia* teve fama de obra clássica (*). Ora, é precisamente esta obra que podemos ler no códice eborense, não traduzida integralmente, como veremos um dia, mas resumida nalgumas partes (fls. 69 v.-104). No latim original, começava ela por esta frase que tantas vezes lhe serviu de título: *Post fabricam mundi...* E em português, verificamos a mesma coisa: *Depois que Deus ffez a ffabrica do mundo...* Longo é este tratado e, na versão portuguesa, articula-se em três livros, cada um deles com numerosos capítulos. Transcrevemos

(*) Douglas Guthrie, *A History of Medicine*, Londres, 1945, pp. 105-106.

sòmente os primeiros títulos que encimam os capítulos do primeiro livro (fls. 70 v.-82):

Das chagas da cabeça.
Do quebramẽto do testo.
Cura da cabeça, quando he com quebrantamẽto do testo em como sse deve curar.
Cura da cabeça quãdo ho testo he ffindido como sse deve ffazer.
Do quebramẽto do testo quando he metydo hũu sso o outro.
Da chaga da cabeça quando o testo he quebrantado.

De muita coisa trata esta obra de Rogério de Palermo: da ferida inchada (fl. 73 v.); como se cura o *coiro da cabeça*, quando ele é *talhado* (fl. 73 v.); como se trata o doente *quãdo o coiro da cabeça he partido com o testo com espada ou com outra coussa ssemelhante* (fl. 74); dos cuidados a ter quando *ssaee da ssustançia do miollo polla chaga da cabeça* (fl. 74); como se deve *cosser* a chaga *ẽ na ffaçe ou ẽ no nariz ou em nos beiços* (fl. 74 v.); *da chaga da sseta barbada ẽ como a tirem* (fl. 75 v.); *Cura da tinha* (fl. 76 v.); *Das bustelas que naçem na cabeça* (fl. 76 v.); *Da loucura e da menencoria* (fl. 77); *Da cura do boçio* (fl. 78 v.); *Do cançer dos narizes* (fl. 78 v.); *Do desajuntamẽto da queixada* (fl. 80); *da door dos dentes e das gingivas* (fl. 81); etc.

Apostemas, escrófulas, fístolas, cancros, inchaços — tudo era talhado, queimado e curado, por vezes com tratamentos que nos espantam. Para tirar a melancolia negra, cortava-se, em forma de cruz, o *coiro* do cimo da cabeça e abria-se um buraco no crânio, *em guyssa que espire ffora* (fl. 77). No entanto, não faltam modos de curar bastante razoáveis, sobretudo se atendermos à pobreza dos meios que os médicos de então tinham ao seu dispor.

Quanto a Constantino Africano, traduziu do árabe para latim uma quantidade de obras médicas, estabelecendo assim uma ponte entre o Oriente e o Ocidente. Nascido em Cartago, dizem os seus biógrafos que andou por terras longínquas, chegou à Pérsia e alcançou mesmo a Índia. Nestes 30 anos gastos em contacto com os centros do saber oriental, aprendeu imensas coisas — tantas que, ao voltar a Cartago, viu levantar-se a inveja contra ele, tendo de buscar refúgio em Salerno. Mais tarde, entrou para monge de Monte Cassino e ali compôs as suas obras.

ou melhor, traduziu-as dos livros dos *físicos* árabes, herdeiros da medicina grega (8).

Pois bem, temos neste códice um tratado com o seu nome: *Aquy sse começa ho livro de notomia de Constantino ẽ que ffalla do conpoimẽto dos nẽbros do corpo do homẽ ou da molher* (fls. 104-140-v.).

As páginas de Constantino Africano, distribuídas por 53 *titollos*, descrevem-nos amplamente o corpo humano: membros *espirituaes e animaees* (fl. 105); membros *nutritivos* (fl. 105 v.); dos ossos e seus nomes (fls. 107-117); *do legamento dos nervos e dos ossos* (fl. 120); *das veeas do ffigado* (fl. 121); *das pelles dos meollos* (fl. 123); *das coussas que ssom de dentro na cabeça* (fl. 123 v.) *da primeira çelula* (fl. 124); *de como ho olho he conposto* (fl. 125 v.); *das várias cedullas* e respectivos nervos (fls. 126-127 v.); *dos ssyssos* (fl. 127 v.); *da nuca* (fl. 128); *das junturas* (fl. 128 v.); *do polmom* (fl. 131 v.); *do estamago* (fl. 133); *da difiniçom*, isto é, do *primeiro cozimento do estamago* (fl. 133 v.); *da ssustançia do ssangue* (fl. 135); *da madre da molher* (fl. 139 v.), etc.

Na fl. 141 v., abre-se uma nova estrada e surge um nome que nos faz pensar logo em Fr. Gil de Santarém, médico e enfermeiro dos frades, conforme o testemunho dos seus contemporâneos, entre eles Fr. Gerardo de Frachet: *Aquy sse começa hũu livro de naturas pello qual obrava o muy nobre fissyco ffrey Gill da ordem dos pregadores, o qual livro ffoy tirado de latim ẽ rromancio pera ssaberẽ muytos o que em elle jazia.*

Na verdade, Fr. Gil de Santarém era também *nobre fissyco* e pertencia igualmente à Ordem dos Pregadores. Não repugna pois absolutamente, antes parece razoável, terem os religiosos do seu convento guardado esta relíquia do santo varão, traduzindo-a para português, a fim de *ssaberẽ muytos o que em elle jazia*. Obra original do famoso dominicano? Decerto que não e as linhas transcritas indicam precisamente o contrário: Fr. Gil, da Ordem dos Pregadores, *obrava* por este *livro de naturas*. Se tivesse a glória de o ter escrito, não se esqueceriam de apontar esse facto.

A sua leitura deixa-nos a impressão dum receituário caseiro, a que não falta uma lista dos sinais anunciadores de morte: *Aquy sse começam os ssynaees dos enffermos quaees ssom mortaes e quaes ssom vidaes, pellos quaes obrava o muy nobre ffissyco ffrey Gil ẽ nos enffermos* (fl. 142).

Segue-se o *livro da ssabedoria das pragas* (fl. 166) — e praga, neste

(8) *Ib*, p. 165.

lugar, tem o significado de *chaga*, doença: golpes, lobinhos, cancros, *quebrantaduras*, etc. Encontramos mesmo uma receita para *homem que ouver perdido o ssysso* (fl. 168 v.).

Saltemos escassas páginas em torno das *ssangrias* e dos *dias inffellys* (fls. 179-180). Esqueçamos igualmente o *Capitollo dos mesteiraes e dos que querem ganhar sua vyda em boa guissa* (fls. 181 v.-182 v.). É um ataque à preguiça e uma apologia do trabalho.

Temos, agora, *o liuro das ssangrias que conposserom dous mestres muy ssabedores e muy bõos em na çidade de Saleime* (fls. 182 v.-189 v.). Saleime deve ser Salerno, como insinua uma nota à margem.

Sangrar era uma arte complicada: «deves ssaber a ffonte do ssangue quall he em no corpo do homem e deve[s] ssaber os tempos do anno quaes ssom os bons pera ssangrar e quaes ssom os contrairos pera ssangrar e quaes nom deves affazer ssangria ssenom com gram neçesydade» (fl. 182 v.). Lidas estas páginas ficamos a conhecer *as veas do corpo do homem* (fl. 183), as *virtudes* da sangria (fl. 184), como conheceremos a sangria (fl. 188), as *vyandas* que então se devem comer (fl. 188) e os *dias contrairos* à sangria (fl. 188 v.).

Encontra-se mutilado no começo um tratadinho (fls. 192-203) sobre a maneira de diagnosticar as doenças, pela cor das urinas: *collor de llaam de camello...; a ourina carapos que ssemelha camelim;* etc.

Também não se alonga muito o *Tratado das Urinas*, de Arnaldo de Vilanova e Pero Pina: *Este he o conhecimento das ourynas de Arnaldo e de Pero Pina* (fls. 203-204).

Para abreviar, saltamos os preceitos de médicos sabedores, *Galiano e mestre Rodrigo e Joanição*, acerca das sangrias e suas relações com a lua, a idade das pessoas, etc. (fls. 220-225). Resta-nos ùnicamente o *tratado que ffalla do conto da luua e das prenetas della* (fls. 225-228) e um *Tratado das Purgas*, com as folhas arrancadas logo no princípio, o que nos impede o conhecimento exacto do título da obra (fls. 230 e ss.). Há purgas para tudo: *pera purgar a ffreima ssem perigo; pera purgar a colora; pera purgar a manencorya; como purgarás o miollo da cabeça; pera rrevessar; purga dos catapuzios; purga pera o homẽ inchado; purga pera as maleitas;* etc.

*
* *

De que língua foram estas obras vertidas para português? Geralmente do latim, segundo nos parece, tanto mais que os índices da *Cirurgia* de Rogério de Palermo estão ainda parcialmente nessa língua.

No entanto, não repugna a hipótese de o tradutor português ter lançado mão duma versão castelhana, com largas passagens de latim. Com efeito surgem alguns vocábulos claramente castelhanos. Quando lemos *tangimento vysyble* (fl. 125), hesitamos levemente, porque *visible* aproxima-se bastante do português *visibil*. Contudo, ao lermos *la piel* (fl. 74), *las cejas* (fl. 103 v.), *el tacto* (fl. 128) e *los medicos* (fl. 195), perguntamos a nós mesmos se não estamos, aqui e além, na presença duma tradução directa do castelhano. Não dizemos *tudo*, mas sim uma parte difícil de determinar.

Certeza não a podemos ter. Com efeito, o tradutor podia falar correntemente as duas línguas (português e castelhano) e os vocábulos já apontados, em espanhol, representariam apenas uma pequena distracção.

Seja como for, o latim marcou profundamente a linguagem deste códice, na preferência por certas formas vocabulares: *lebor* (fl. 144), de *lepus* ou *lepor* (pois também se empregava esta forma popular); etc.

Muitas vezes, o tradutor emprega duas formas dum mesmo vocábulo: *lebre* (fl. 155) e *lebor; cançer* e *cangro* (fl. 152 v.), embora *cançer* predomine largamente sobre *cangro;* etc.

Num ou noutro caso, é preciso explicar certos vocábulos, por exemplo: *gravella que he areia meuda* (fl. 14). E a propósito de *gravella*, não enxergamos bem a razão por que alguns dicionaristas põem tão seguramente a sua origem no provençal ou no francês, pois *gravella* pertence ao latim corrente dos médicos da Idade Média.

Como já acentuámos, ficaram frases inteiras, vocábulos ou expressões em latim: *ssejam alargados com mecha de malo terre* (fl. 101 v.); ou então, *toma duas folhas trevili vel popli* [...] *e assy das ffolhas papaveris nigri, ffoliorum mandragore amare* [...] *hubirliçi veneris* fl. 95). E ainda, *poo affodillorum* (fl. 86), etc.

Imensas coisas ficamos nós a saber, através destas páginas! Por exemplo, os nomes das armas que causavam as feridas: a *azcuma* (fl. 75), a *sseta barbada* (fl. 75 v.), etc. Conhecemos igualmente os instrumentos empregados nas operações cirúrgicas: a *legra*, o *talhador* (fl. 77), o *ẽzollo de ferro* (fl. 86), etc.

A estes termos podemos ajuntar outros de objectos caseiros: *tigella* (fl. 16); *escudella* (fl. 16 v.); *boceta* (fl. 16 v.); *ourelas de pano* (fl. 71); *agulha, ffio de ssirgo* (fl. 74); *mecha de pano* (fl. 78); *almoffariz de cobre* (fl. 165 v.), etc.

Não têm conto os vocábulos médicos, sobretudo anatómicos: *a tea grada* (fl. 61); os *celeiros do miollo* (fl. 61); os *polegares e as gorgu-*

melas (fl. 63); *gorgoçom* (fl. 63); *testo* da cabeça (fl. 66 v.); o *padal* (fl. 78 v.); o *coiro da gorja* (fl. 92); o *armõo*, que é um ôsso grande da mão (fl. 114 v.); o *espinhaço* (fl. 111); a *tremella* (fl. 117); as *çelulas* ou *çedulas* da cabeça (fls. 123 v.-127 v.); o *esprem*, que é *nenbro çerviçal* (fl. 100); a *çedula ffantastica* e o nervo que *he dito artico* (fl. 125); os *ssyssos* (fl. 127 v.); os *nervos que naçẽ antre os espondilis* (fl. 128); etc. E já agora, pedimos licença para anotar o uso duma palavra hoje considerada obscena: *ssegundo aqui diz dom Galieno e creede que colhoees ssom em no homẽ e em na molher pera ffazer geraçom* (fl. 138 v.).

Uma pessoa competente não teria dificuldade em detectar, nestas páginas, vocábulos de origem árabe. Lembramos sòmente que, ao tratar do *homem que he chagado de cutylada ou de pedra ou de por[r]a*, punham-lhe na ferida uma *coussa que dizem os mouros ẽxaiam* (fl. 166--166 v.).

Muitas são as substâncias, animais e plantas de qualidades curativas nomeados neste códice: *almeçega, aipo, chantagem, ençenço macho, abrotea, olio de oliva, galbano, ssargaçinha, leboro branco, pez, unto de porco, malvasto, malva, ssal, rrezina de pinho, baga de loureiro, erva ssarrazina, a saber, erva mourisca, pimenta, ffumo rretorto, bolarmeniquo, ssangue de dragom, gergelim, ssalssaffraga, folhas d'oliveira, rrossas, casquas de rromas, pelitre e cornas de cangregos, rrezina de palma, alvym, ẽçenço alvar, cirydonia, ponta de lobo, rraiz das malvas, goma arabica, avea, granadas, enxuffere, termyntyna, gema do ovo, froles de maçella, erva que chamam ssantaure, ffolhas de oslyque e estrela do mar*, etc.

Estes e outros termos encontram-se em escassas páginas do códice eborense (fls. 12-21). E o mesmo acontece no *livro de naturas*, usado por Fr. Gil. Só mais uma pequena lista, embora receemos fatigar o leitor: *leite de cabras, alcofora, ffel do leborom, ffell d'aguea, ffell do galo, mell escumado, çumo do trevo, çumo d'arruda, çumo da çiridonia, ffell de cabras, ffarinha das lintilhas, ffarinha d'orjo, vynho branco, çumo da losna, çumo do ffuncho, çumo dos gomos das ssilvas, leite da molher que ouver filho barom, ssemente do lirio branco, ffell do cabrom*, etc. (fls. 141 v.-142).

A estes exemplos seria fácil acrescentar muitos outros: *ffolhas de ffigueira, çarralhas, meollo da lebor e do coelho, ffolhas de alecrym, erva bobereira, linhaça galega, poo da galha, limo do rryo, boldroegas, cardo mollar, rraizes das vyolas, poejo, erva basteeira, albarda galega, çumo de meimendro, ssarro da cuba, ffava lobinha, çumo dos*

pipinos de ssã Grigorio, aipo, erva de ssanta Maria, pereixil mourisco, etc. (fls. 143 v.-161 v.). Finalmente, nomeemos, ainda, a *rraiz da lingoa do boy* (fl. 174 v.).

De mistura com estes vocábulos de sabor geralmente popular, abundam termos eruditos, sobretudo anatómicos: *celebro* (fl. 61), *trachea arteria* (fl. 65), *pia mater* (fl. 69), *dura mater* (fl. 69), *boçio* (fl. 78), *vea organal* (fl. 83), *tunycas* (fl. 125 v.), *nervo odible* (fl. 127 v.), *esperma* (fl. 139), *ffolicolos* (fl. 139 v.), *nervo que he dito artico* (fl. 125), *duodeno* (fl. 134), etc.

Por vezes, temos a impressão de que se estratificaram na linguagem do povo muitos termos que, na Idade Média, eram correntes nos livros científicos, por exemplo, nos tratados de anatomia. Teria sido a linguagem científica que baixou até ao povo, ou as expressões usadas por este é que subiram, na Idade Média, até à terminologia científica? Talvez ambas as coisas. Seja como for, podemos recolher, nestas páginas, uma série de palavras que são, agora, de uso caseiro ou provinciano: *o osso da cadeira* (fl. 63), *queixada* (fl. 80), *nervos*, com o significado de tendões e ligamentos musculares (fls. 93, 96, etc.), *estamago* (fl. 100, etc.), *espinhaço* (fl. 11), *unto* (fl. 175), *miollo da cabeça* (fl. 231), *maleita* (fl. 63), *cascos* da cabeça (fl. 61), *lardo* (fls. 84 v., 99 v.), etc.

Ficamos a conhecer nomes esquisitos de doenças e remédios: *landoas* (fls. 12 v., 86, etc.), *apostoligom ou outro emprasto* (fl. 100), *ffigo e amor moreno* (fl. 17), *diaquilom* (fl. 21 v.), *noli me tangere* (fl. 166), que é um epitelioma cutâneo, etc.

Detemo-nos aqui e acentuamos, mais uma vez, não pretendermos fazer um estudo sobre o conteúdo linguístico destas páginas. Nem temos competência para isso. O nosso desejo limitou-se ùnicamente a chamar a atenção dos filólogos para a riqueza verbal deste códice quatrocentista. Quem escrever a história da língua portuguesa (e também da literatura médica na nossa Idade Média) terá forçosamente de recorrer a estas páginas antigas, com obras vindas de vários pontos do mundo.

DISCUSSION

Interventions de Mlle. M. Parent et de M. J. P. Machado. Réponse de M.M. Martins.

Monique Parent (Strasbourg) demande s'il n'y aurait pas lieu de considérer la langue de ce manuscrit comme un mélange de termes scientifiques et de termes populaires.

M. MARTINS répond qu'il est très possible qu'il en soit ainsi dans le *Livro de Frei Gil*, recueil de recettes pratiques; cela est moins vraisemblable en ce qui concerne les autres ouvrages, à moins qu'on n'admette qu'il n'y avait guère de distinction entre les deux langages (scientifique et populaire).

J. P. MACHADO (Lisbonne) demande à l'Auteur s'il n'a pas l'intention de publier les textes, et fait remarquer que quelques-uns des mots soulignés par lui se trouvent également dans des traités de fauconnerie.

CENTRO DE ESTUDOS FILOLÓGICOS

LES SOURCES DU «LIBER ELEGANTIARUM» DE JOAN ESTEVE

FRANCESC DE B. MOLL
(PALMA DE MALLORCA)

Le *Liber Elegantiarum* est un dictionnaire catalano-latin rédigé par Joan Esteve, notaire valencien, et publié à Venise en 1489. La biographie de l'auteur nous est tout à fait inconnue.

J'ose traiter dans ce Congrès un sujet si restreint, pour deux raisons. D'abord, parce que le *Liber Elegantiarum* est probablement le plus ancien grand dictionnaire d'une langue romane: il est antérieur à ceux d'espagnol de Nebrija et de Fernández de Palencia; ceux rédigés en Italie avant lui ne sont que des «vocabolarietti»; la grande lexicographie du fançais et du portugais commence aussi plusieurs années plus tard, si je ne me trompe. Ensuite, parce que le livre de Joan Esteve offre des curiosités que je crois intéressantes non seulement pour les catalanisants, mais pour les historiens de la littérature italienne et même pour les spécialistes de l'histoire politique de l'Europe médiévale.

Le temps trop court dont je dispose m'oblige à supprimer la description et l'étude linguistique de l'incunable d'Esteve (dont on ne connait que quatre exemplaires en Espagne et aucun ailleurs). Je me bornerai à examiner les problèmes des sources littéraires et historiques de ce curieux ouvrage.

Le *Liber Elegantiarum* n'est pas un simple recueil de mots catalans avec leur correspondance latine. Une grande partie du livre est formée de phrases, évidemment traduites des phrases latines qui les accompagnent. Ces phrases sont souvent fragmentaires; plusieurs d'entre elles sont si mutilées qu'elles manquent de quelque élément essentiel pour qu'elles soient grammaticalement significatives, comme on le voit par cet exemple: «Semblant oradura com anàs a cauall per anar a la alqueria. *Haud imparem stultitiam qui cum equum ascendisset rus petiturus*». Mais beaucoup d'autres sont très complètes et d'un grand intérêt, comme nous allons le voir. Bien entendu: ce qui échoue tout à fait c'est le critère

d'ordonnation; beaucoup de phrases sont disposées dans un ordre alphabétique peu convenable pour les chercher, puisqu'il suit toujours l'alphabétisme de leur premier mot quoique celui-ci soit le moins important de l'ensemble.

Les phrases les plus nombreuses sont principalement des extraits de lettres familiales; des fragments de discours cicéroniens et d'œuvres d'autres classiques latins; des sentences rapportant l'amitié, la sagesse, la bonté, etc.; des recettes de cuisine; des narrations belliques; et enfin, des morceaux de petits romans, dont quelques-uns moralisants, mais pour la plupart érotiques.

Laissant de côté la partie empruntée aux auteurs classiques et aux traités culinaires, je vais traiter brièvement les deux questions les plus intéressantes pour les romanistes et médiévistes: celle des sources historiques et celle des sources narratives d'imagination.

Narrative historique

Nous trouvons dans le livre d'Esteve des phrases abondantes prises évidemment de quelque chronique de guerre et presque toutes se rapportant au siège d'une ville maritime. Il donne beaucoup de détails sur les attaques et la défense de la place forte et sur les combats navaux et terrestres. De quelques phrases on peut déduire que les assiégeants étaient des musulmans et que parmi les défenseurs il y avait des grecs, des italiens, des français et des juifs. Dans quelques passages on nomme explicitement la ville de Rhodes comme centre de la lutte, ce qui inclinerait à croire que la source d'information était une chronique de l'un des nombreux sièges de cette ville par les turcs. Les deux sièges les plus importants dont elle a souffert sont ceux de 1480 et de 1522; dans ce dernier siège les chevaliers de Malte perdirent définitivement le domaine de la ville et de l'île de Rhodes. Mais la date 1522 est très postérieure à l'ouvrage d'Esteve, et celle de 1480, quoique antérieure à l'édition, est postérieure de huit ans à la dédicace du *Liber Elegantiarum*, et partant il semble difficile d'admettre que le siège de 1480 soit celui qui est décrit dans les chroniques utilisées par Esteve, même si nous supposons que plusieurs années se soient écoulées entre la dédicace et la rédaction définitive de l'ouvrage (se qui est d'ailleurs très possible).

La solution de cette question revient aux historiens de l'Orient méditerranéen et des Ordres militaires. Sans avoir la prétention d'envahir leur champ, j'oserai indiquer la possibilité que le siège de Rhodes auquel les textes d'Esteve font allusion soit celui qui fut entrepris en

1444 par la flotte du sultan d'Egypte, Abuseit-Djakmak, et qui finit par la défaite de celui-ci et par son éloignement après quarante jours de lutte. Il est à remarquer que les historiens de l'Ordre de Saint Jean de Jérusalem se plaignent de la rareté des nouvelles conservées sur ce siège, à propos duquel il existe un poème justement catalan, de Francesc Ferrer, témoin oculaire des combats. Dans ce poème on trouve des détails coïncidents avec ceux que les textes d'Esteve nous offrent, comme celui de la participation des juifs dans la défense, la destruction des navires musulmans par l'action de l'artillerie, etc.

Comme échantillon des textes du *Liber Elegantiarum* relatant le siège de Rhodes, et qui peut orienter les historiens sur sa date, je vous en expose quelques morceaux:

«Com ia los enemiches de pendre la torre haguessen perduda la speraça, tot lur sforç e diligència e indústria, tot lur poder meten en combatre la ciutat, e iatsia la muralla vers los iuheus e la stació de Itàlia ab gran poder giraren, emperò no cessen entorn de quada part combatre e derroquar los murs» (f. d g v°).

«La nit següent ab grans crits de hòmens congregats tot resonaua, los quals portauen les bombardes a la muralla o a la part on stauen los iuheus» (f. k 2).

«Les nostres bombardes en los murs situades tiren de grans pedres, lo port és trencat, los enemichs són offegats e quatre galeres e naulis carregats de artelleria són trencats e offegats en mar» (f. k 5).

«Lo capità del exèrcit lança altres letres dins la ciutat ab les quals confortaua qu'es donassen, promesos vida e béns esser saluos, solament vol esser senyor de la ciutat, e si faran lo contrari los fa certs de matar-los a tots».

«Los enemichs bellament armats dos mília e cinchcents sobre los murs eren. Lo combat durà e fonch per dues hores que no's podia dir qui vencia, com adés fos dels nostres adés dels enemichs. Los nostres los anauen darrere e'ls aconseguien e molts entre los lurs reparos ne mataren. Los cossos dels quals dins la ciutat, sobre los murs, en lo fosso, en los reparos dels enemichs e en la mar foren atrobats».

«Lo dia aprés següent com la nau se sforçàs de entrar dins lo port, deffallint-li lo vent mentres que la mar és bonança e no fos luny del exèrcit dels enemichs, vint galeres asaltaren e combateren la nau, los que són en la nau valerosament se defensen».

«Romput donchs lo reparo los nostres van per lo fossat amagadament e puix són aplegats o venguts a la part del reparo posat contra nosaltres, dreçades les scales munten a la ora del fossat subitament, ab ballestes ab spases e ab pedres perseguexen los enemichs e fan-los fugir e tallen a peces».

Narrative d'imagination

En feuilletant le *Liber Elegantiarum* on remarque tout de suite une grande abondance de phrases provenant d'un ou de plusieurs ouvrages narratifs d'imagination. Par la forme spéciale de quelques-unes de ces phrases on voit qu'elle doit être le titre d'un conte ou d'une narration courte, commme par exemple:

> «De un qui volia mostrar-se cast e fonch trobat en adulteri. *De quodam volente se videri summae castitatis, in adulterio comprehenso*».

Ce fait a été pour moi un indice certain que beaucoup de morceaux narratifs du livre d'Esteve provenaient d'un recueil de contes. Il y avait en outre la circonstance que, glanant une phrase isolée ici, une autre là, on découvrait entre l'une et l'autre un lien qui unissait, quoique avec des interruptions, plusieurs étapes d'un même sujet. Beaucoup de ces phrases sont assez longues pour permettre d'en déduire tout un thème ou au moins ses traits dominants, qui fournissent une piste pour l'investigation de l'épisode total. Ainsi, en prenant ces fragments, dispersés dans diverses feuilles du livre:

> «A peu anaua darrere lo asnet»; «Descaualcà lo infant e eli caualcà sobre lo ase»; «Caualcà son fill ab ell en l'ase»; «En lo ase ni lo pare ni lo fill no caualcauen»,

il me sembla iudubitable qu'ils étaient autant d'anneaux de chaîne du conte très connu, provenant de l'antiquité et reproduit par les narrateurs médiévaux et par ceux de la Renaissance, d'après lequel un vieillard et son fils subissaient les critiques des passants, d'abord parce que le vieillard allait à pied et le jeune homme chevauchait, puis parce que le vieillard allait sur l'âne et le garçon à pied, ensuite parce que tous les deux chevauchaient ensemble sur la même bête, et enfin parce qu'ils allaient tous les deux à pied sans profiter des services de l'âne.

Par le même procédé de réunir des fragments narratifs, souvent séparés par une distance de plusieurs feuilles, j'ai reconstruit partiellement d'autres contes, comme celui du père devenu amoureux de sa fille, celui du prêtre qui percevait le dîme sur les relations matrimoniales d'un couple de paroissiens, etc.

Vu que beaucoup de fragments narratifs du *Liber Elegantiarum*

étaient d'un ton érotique très fort et qu'il y avait aussi assez de satyre anticléricale, j'avais pensé que peut-être le *Decamerone* serait une des sources de ce livre; mais je ne réussis à y trouver plus de trois thèmes coïncidents: celui d'un homme à qui on avait volé un porc (6ème *novella* de la huitième *giornata)*; l'épisode d'une vengeance érotique semblable à celle d'un tailleur qui fait l'amour avec la femme d'un médecin pour punir celui-ci par la peine de talion (8ème giorn., 8ème nov.); et l'incident d'un homme qui était devenu amoureux de sa commère (circonstance retrouvable dans la 3ème et 10ème nouvelles de la septième *giornata* del Boccaccio).

Un examen plus attentif du livre boccaccesque pourrait nous offrir quelques autres concomitances de détail, mais j'acquis bientôt la conviction que le *Decamerone* ne pouvait pas être considéré fondamentalement comme une source directe du *Liber Elegantiarum*. J'aboutis au même résultat négatif dans l'examen d'autres ouvrages italiens importants, comme il *Novellino* et les narrations de Franco Sacchetti D'ailleurs, il était peu probable que Joan Esteve s'eût donné la peine de traduire en latin des ouvrages écrits en italien, lorsqu'il pouvait disposer d'autres sources de phraséologie originairement latines.

Il fallait trouver ces sources. Par les sujets, par le style et par divers détails isolés, on voyait qu'elles ne devaient pas être des œuvres de l'antiquité classique, mais plutôt médiévales. En étudiant l'histoire de la littérature italienne et concrètement celle des productions italiques en latin de la Renaissance, je réduisis graduellement par élimination le nombre de celles qui auraient pu servir de sources au notaire valencien, jusqu'à ce que je suis arrivé à avoir la certitude morale que la plus importante ne pouvait être autre que celle intitulée *Facetiarum Liber*, du florentin Giambattista Poggio Bracciolini (1380-1459).

J'ai eu l'occasion de consulter ce livre de facéties dans la Bibliothèque Vaticane et dans la Nationale de Florence, et de constater que j'avais raison en diagnosticant que les phrases narratives d'Esteve avaient été empruntées au livre de Poggio. Toutes celles que j'avais annoté dans mes cahiers apparurent dans le juteux latin de l'humaniste florentin, qui était un des plus grands érudits de son siècle, secrétaire de plusieurs Papes, traducteur de nombreux classiques latins et découvreur de très importants ouvrages de l'antiquité.

La désinvolture de ses sujets et de son style expliquent, d'un côté, son extraordinaire diffusion, et de l'autre, la rareté de son livre dans les bibliothèques publiques. Peut-être à cause du trop de zèle de quel-

ques bibliothécaires puritains, mais plus probablement à la suite du fait que quelques lecteurs étaient tentés de monopoliser l'usage d'un livre si savoureux, on trouve des cas comme celui d'une importante bibliothèque italienne dont le catalogue contient ces deux annotations:

«Poggius Florentinus. Opera. 1513. *In fine desunt Facetiae*».
«Facetiarum liber. Venetiis 1487. *Smarrita*».

Le problème posé par l'utilisation du livre de Poggio par Esteve est le suivant: Est-ce qu'il existait une version catalane du *Facetiarum liber*, dont Esteve aurait extrait les phrases, ou plutôt celui-ci se borna-t-il à mettre en fiches les phrases du texte latin de Poggio et à mettre devant chacune la version catalane improvisée par lui-même pour chaque phrase choisie? En d'autres mots: Est-ce que Esteve traduisit ou trouva traduites toutes les *Facetias* de Poggio, ou est-ce qu'il se borna à choisir et à traduire lui-même les fragments qui lui semblaient intéressants pour son dictionnaire?

Ce n'est nullement une question facile à résoudre. La dispersion des fragments, imposée par le besoin de les présenter dans l'ordre alphabétique du premier mot de chaque phrase, ne permet d'adhérer avec sûreté à aucune des deux solutions. Je suis incliné à croire qu'il n'exista pas de version catalane du livre de Poggio avant l'intervention d'Esteve; je crois plutôt que Esteve lui-même fut traducteur, soit de toute l'œuvre, soit d'une partie considérable de celle-ci.

Nous pouvons considérer probable l'existence d'une version catalane du *Facetiarum Liber* faite par Esteve et dont le texte original aurait disparu, peut-être détruit par le même traducteur après avoir été exploité pour l'élaboration de son dictionnaire.

Même si cela ne s'est pas passé ainsi, nous pouvons parler de l'existence virtuelle d'une version catalane du livre de Poggio dès le moment qu'on peut, par la juxtaposition de phrases disperses, reconstruire presqu'entièrement plusieurs petits romans contenus dans le livre. Je n'ai pas eu le temps de faire cette reconstruction sinon partiellement, mais je suis sûr qu'un travail patient, semblable au travail de celui qui déchiffre un casse-tête, donnerait lieu à l'apparition de quelques contes de Poggio traduits presqu'entièrement dans les matériaux dispers d'Esteve.

En voici un échantillon, correspondant à la narration n.° 115 de Poggio:

PHRASES - D'ESTEVE	TEXTE DE POGGIO
[f. d v°] Com se burlàs ab sa muller,	Barnabos princeps Mediolani fuit admodum mulierosus. Is *cum aliquando* solus in horto, semotis arbitris, *cum muliere* quam amabat *lascivius iocaretur, supervenit de improviso* religiosus quidam confessor eius, cui propter sapientiam et auctoritatem semper ad principem patebant fores. Erubuit simul et *indignatus est* princeps insperato confessoris adventu; pauloque commotior *ut eum responso caperet, «Quid»*, inquit, *«ageres si tu quoque cum eiuscemodi muliere secreto in loco esses?»* At ille: *«Quid me deceret»*, ait, *«scio; quid vero facturum me, nescio».*
[f. r 6] Sobreuench no pensants'o	
[f. 7] Enfelloní's	
[f. o 5 v°] Perque'l pogués pendre o rependre en la resposta,	*Hoc responso iram principis flexit, cum se quoque hominem esse et labi posse fateretur.*
[f. p 8] Què faries si ab semblant dona te trobasses en lo lit?	
[f. p 8] Què's pertany a mi, sé; què faria com fos en lo lit, no sé.	
[f. a 2 v°] Ab aquesta resposta amansà la ira del princep.	
[f. d 3 v°] com axímateix digués esser home e poder errar.	

Il serait d'une grande prolixité de citer toutes les concordances qui se retrouvent dans ces deux livres, et j'ai l'impression qu'un labeur attentif d'assemblement de la phraséologie d'Esteve conduirait à une reproduction catalane d'une partie considérable du livre de Poggio: un livre non recommandable aux mineurs, mais d'un grand intérêt comme un document de plus de l'extraordinaire influence que la Renaissance italienne exerça parmi les cultivateurs de nos lettres, surtout à Valence, capitale culturelle, à cette époque, de tous les pays de langue catalane.

DISCUSSION

Intervention de MM. P. Aebischer. Réponse de M. F. de B. Moll.

P. Aebischer (Lausanne) demande où se trouvent les quatre exemplaires de l'ouvrage étudié.

F. de B. Moll répond qu'il y en a trois à Barcelone et un à Valence.

A LINGUAGEM POÉTICA PORTUGUESA NA PRIMEIRA METADE DO SÉCULO XVI: HIATO, SINALEFA E ELISÃO NAS ÉGLOGAS DE BERNARDIM RIBEIRO E NO *CRISFAL*

CELSO CUNHA
(RIO DE JANEIRO)

1. O estado da questão

Entre os múltiplos problemas que encerra a versificação portuguesa, através dos oito séculos de sua história, assume particular importância o do esclarecimento minucioso não só das normas por que se regeram, nas diversas épocas, os encontros vocálicos intra e intervocabulares, mas, principalmente, das possibilidades de escolha que os poetas encontraram, na língua do tempo, para resolver tais concorrências vocálicas.

Sabe-se que a partir da segunda metade do século XVI a língua poética passa a obedecer a determinadas regras, às quais, *grosso modo*, ainda se submete em nossos dias. E, segundo a opinião geralmente aceita, a Camões cabe o estabelecimento dessa prática moderna. Epifânio Dias afirma-o de forma categórica: «Foi Camões o primeiro poeta nosso que submeteu o contar das sílabas dos versos às leis que hoje se observam» (1).

Não obstante a autoridade de Epifânio, essa sua afirmativa, por apriorística, deve ser posta sob caução. Faltam-nos pesquisas sistemáticas na obra de poetas imediatamente anteriores, e, mesmo, da versificação do cantor de «Os Lusíadas» ainda não se fez, no particular, uma análise exaustiva.

Se exceptuarmos o cuidadoso estudo de J. Cornu sobre as soluções dos encontros vocálicos intervocabulares ocorrentes no *Cancioneiro Ge-*

(1) *Obras de Christóvão Falcão*, Porto, 1893, p. 89.

ral (²), restam-nos apenas, na bibliografia especializada, algumas achegas dispersas em edições de certos autores e nas resenhas críticas que provocaram. Entre essas contribuições para o aclaramento da história do regime do hiato, da sinalefa e da elisão na métrica portuguesa, merecem ser mencionadas as seguintes:

a) Carolina Michaëlis de Vasconcelos, *Poesias de Francisco de Sá de Miranda*, Halle, 1885, especialmente pp. CXV-CXXI; *Cancioneiro da Ajuda*, I, Halle, 1904, pp. XX-XXII *passim*.

b) Augusto Epifânio da Silva Dias, *Obras de Christóvão Falcão*, Porto, 1893, pp. 83-91.

c) Henry R. Lang, *Das Liederbuch des Königs Denis von Portugal*, Halle, 1894, pp. CXXI-CXXIII. A propósito da contagem silábica dos trovadores galego-portugueses, há outras observações do autor, esparsas por sua valiosa resenha crítica da edição do *CA*, de D. Carolina Michaëlis de Vasconcelos (*Zum «Cancioneiro da Ajuda»*, in *ZRPh*, XXXII, 1908, pp. 129-160, 290-311, 385-399), e pelo artigo *Readings from the Ajuda-Codex of Old Portuguese Lyrics* (in *Neophilologus*, XIII, 1928, pp. 262-266).

d) Oskar Nobiling, *Zu Text und Interpretation des «Cancioneiro da Ajuda»* (in *RF*, XXIII, 1906, pp. 339-385, especialmente pp. 345--349).

e) José Oiticica, *Theoria dos encontros vocalicos* (in *Estudos de Phonologia*, Rio de Janeiro, 1916, pp. 31-69). Ensaio reproduzido no livro *Roteiros de fonética fisiológica, técnica do verso e dição* (Rio de Janeiro, 1955, pp. 49-98), onde se colige também o artigo *Métrica e poesia*, que interessa aos assuntos de que vimos tratando.

f) Rudolf Rübecamp, *A linguagem das Cantigas de Santa Maria, de Afonso X, o Sábio* (in *BF*, I, 1932-1933, pp. 273-356; II, 1933-1934, pp. 141-142); *Satzphonetische Erscheinungen aus dem «Cantigas de Santa Maria» von Alfons dem Weisen* (in *Homenaje a Fritz Krüger*, II, Mendoza, 1954, pp. 283-303). Dois estudos importantes: o primeiro sobre o hiato intravocabular; o segundo sobre os fenómenos de fonética sintáctica ocorrentes nas *CSM*.

g) I. S. Révah, *Recherches sur les œuvres de Gil Vicente. Tome I: Edition critique du premier «Auto das Barcas»*, Lisboa, 1951, pp. 83-89;

(²) *Phonologie syntactique du «Cancioneiro Geral»* (in *Rom*, XII, 1883, pp. 243-292). A este estudo serve de complemento outro, sobre a silabação das palavras na antologia de Resende: *Mesure des mots dans le «Cancioneiro Geral»* (in *Rom* cit., pp. 293-306).

Tome II: Edition critique de l'«Auto de Inês Pereira», Lisboa, 1955, pp. 95-97.

h) Sousa da Silveira, *Fonética sintática*, Rio de Janeiro, 1952; *Textos quinhentistas*, Rio de Janeiro, 1945; *Obras de Casimiro de Abreu*, 2.ª ed., Rio de Janeiro, 1955. Em vários passos dessas obras se fazem comentários sobre alguns aspectos dos problemas que, no momento, nos preocupam.

i) M. Rodrigues Lapa, in *NRFH*, VIII, 1954, pp. 81-86. Antes dessa substanciosa resenha crítica ao nosso estudo *À margem da poética trovadoresca* (Rio de Janeiro, 1950), o professor Rodrigues Lapa havia tecido judiciosas considerações sobre o assunto em *O texto das Cantigas d'Amigo* (sep. de *ALP*, I, Lisboa, 1929) e nas *Lições de literatura portuguesa — Época medieval*, 4.ª ed., 1955, pp. 203-205.

Com vistas a uma futura história do verso português, há tempos nos vimos dedicando a essas questões de contagem silábica. Em 1949, apresentámos, no Congresso de Língua Vernácula em honra de Rui Barbosa, uma comunicação intitulada *Subsídios para o estudo dos encontros vocálicos interverbais nas cantigas trovadorescas*. Analisávamos, aí, a versificação do trovador Paay Gómez Charinho. Em 1950, na monografia *À margem da poética trovadoresca: o regime dos encontros vocálicos interverbais*, estendemos nossas pesquisas à obra de outros poetas medievais e, ainda agora, em artigo escrito para o *Homenaje a Dámaso Alonso*, procurámos contribuir para o esclarecimento desses problemas de fonética sintáctica na versificação de Gil Vicente.

Tal a bibliografia sobre o assunto, da qual excluímos naturalmente os compêndios de métrica em que ele é tratado de maneira episódica e superficial.

Com tão parcos elementos, parece-nos aventurado qualquer estudo diacrónico de versificação portuguesa. Advertência, aliás, que já Cornu fizera em 1883, ao propor uma análise exaustiva, semelhante à que realizara no *Cancioneiro Geral*, «dans les chansonniers antérieurs dont nous possédons des éditions diplomatiques et dans les poètes de la renaissance jusqu'à ceux de l'école romantique» (3).

No momento, a lacuna mais sensível é a que incide sobre a prática dos poetas imediatamente posteriores aos do *Cancioneiro Geral*, que acentuaram a tendência ao ditonguismo de encontros que, na antologia de Resende, normalmente ainda se hiatizavam.

---

(3) *Rom*, XII (1883), p. 243.

2. A prática de Bernardim Ribeiro e de Cristóvão Falcão

Na presente comunicação, estudaremos a prática de dois desses poetas, Bernardim Ribeiro e Cristóvão Falcão, limitando o nosso exame ao texto das seis églogas que lhes são atribuídas: cinco a Bernardim e uma, a Cristóvão Falcão (*).

E, preliminarmente, devemos advertir que consideraremos aqui apenas os encontros em que a primeira vogal é átona ou assim reputada, pois, quando tónica, a regra geral, de todos os tempos, é o hiato com a vogal subsequente, seja esta tónica ou átona. Os casos exceptivos são raros e pressupõem, sempre, a atonificação relativa daquela vogal forte.

Por outro lado, distinguiremos os encontros em que a prepositiva pertence a um monossílabo, daqueles em que ela é a final de um polissílabo. Isso porque as soluções não eram as mesmas na língua arcaica e, ainda no século XVI, se apresentavam por vezes bem distintas.

Quanto aos polissílabos, aplicado o termo aos vocábulos de mais de uma sílaba, desde a época trovadoresca, tendiam a sofrer elisão ou sinalefa da vogal débil final quando, no verso, antecediam palavras de início vocálico. A perda da final átona adquiria mesmo carácter de regra se a subjuntiva do encontro era a inicial de outro polissílabo. As poucas excepções que se documentam são geralmente explicáveis por necessidade de pausa medial. Cremos tê-lo mostrado à saciedade ao estudarmos a versificação de Paay Gómez Charinho, Joan Zorro e Martin Codax (5).

Nos começos do século XVI mais ainda se acentuaria a tendência à elisão da vogal final débil ou à sua ditongação com a subjuntiva do encontro. Até mesmo a regra, observada pelos trovadores, de não se praticar a elisão nem a sinalefa da vogal átona final de formas verbais quando seguidas do pronome pessoal *o (a, os, as)* já havia sido supe-

---

(*) As citações de Bernardim Ribeiro são aqui feitas pelo texto de Ferrara (1554), republicado por Anselmo Braamcamp Freire (cf. Bernardim Ribeiro e Cristóvão Falcão, *Obras*, II, 2.ª ed., Coimbra, 1932), no qual introduzimos alterações que incidem apenas sobre a ortografia e a pontuação. As de Cristóvão Falcão, pela edição crítica de Sousa da Silveira, in *Textos quinhentistas*, Rio de Janeiro, 1945, pp. 58-142.

(5) Cf. *À margem da poética trovadoresca*, Rio de Janeiro, 1950, especialmente pp. 33-36; *O cancioneiro de Martin Codax*, Rio de Janeiro, 1956, p. 75 passim.

rada. Bernardim Ribeiro, por exemplo, diria na Égloga 1.ª *(Pérsio e Fauno)*:

julga-o tu se te conheces
(v. 298)

E na Égloga 2.ª *(Jano e Franco)*:

e levando-o a pascer
(v. 32)

Jano, em vendo-a, foi posmado
(v. 41)

tomando-a, creceo-lhe a mágoa
(v. 134)

e tornando-o melhor ver
(v. 268)

e trouxe-a entam entre os dentes
(v. 418)

vendo-a, Franco alvoroçou-se (⁶).
(v. 419)

Essa fusão numa só sílaba da vogal final de formas verbais ao pronome pessoal *o (a)* começara, é certo, em fins do século XV (⁷), mas é na versificação de Bernardim Ribeiro que adquire carácter de regra. Regra ainda passível de excepções, principalmente quando o pronome servia de objecto directo pleonástico e estava, portanto, em expressivo realce. Assim no v. 298 da Égloga III:

a pena tenho/-a eu.

Advirta-se que não faltam casos em que, posposto a outras palavras — e, em particular, aos monossílabos *e*, *que* e *se* (conjunção) — o pronome *o (a)* aparece na obra ribeiriana com plena autonomia silábica. Essas ocorrências serão examinadas adiante.

Também, vez por outra, não duvidava Bernardim hiatizar encontros vocálicos de que participava como prepositiva a vogal átona de

(⁶) É necessário distinguir tais casos de outros em que palavras dactílicas apresentam, no verso, a equivalência das duas sílabas átonas a uma unidade métrica.

(⁷) Cf. *À margem da poética trovadoresca*, p. 34 passim.

um polissílabo. Difícil é, por exemplo, penetrar as razões que o levaram a praticar o hiato no v. 3 da Égloga I:

seu gado / apascentar,

em contraste com a sinalefa que faz no v. 17 da mesma Égloga:

o seu gado ẽmagrecer.

Motivos estilísticos provàvelmente comandariam as soluções diversas (8), mas não os discutiremos nesta comunicação de limites prefixados e à qual desejamos emprestar o máximo de objectividade.

Restringiremos, por isso, o nosso campo de observação apenas aos resultados dos encontros vocálicos que apresentam maior interesse, ou seja, aqueles em que mais claramente se estremam a prática dos poetas modernos e a dos antigos do idioma. Por outras palavras, analisaremos aqui, pela relevância óbvia, tão-sòmente os efeitos da concorrência vocálica intervocabular de que participa, como prepositiva, a vogal das conjunções *e* e *se*, ou a do pronome e da conjunção *que*.

E+vogal (tónica ou átona)

Na métrica trovadoresca a conjunção *e* não se ditongava com uma vogal seguinte, fosse esta tónica ou átona. Cremos que as pesquisas de Oskar Nobiling (9) e as nossas (10) não deixam, quanto a isso, margem à dúvida. Os poucos exemplos que parecem contrariar a norma em apreço (11) provêm, invariàvelmente, de má leitura ou de vício dos códices.

Pode-se afirmar, com segurança, que a perda do valor silábico desta conjunção começa no século XV, mas só se consuma na segunda metade do século XVI.

---

(8) Não nos parece, como querem alguns, que a prática de Bernardim Ribeiro e de Cristóvão Falcão seja a arbitrariedade das soluções. A propósito das arbitrariedades apontadas na versificação vicentina quanto ao regime da diérese, da sinérese, do hiato, da sinalefa e da elisão, leia-se o nosso artigo *Regularidade e irregularidade na versificação do primeiro «Auto das Barcas», de Gil Vicente*, a sair no *Homenaje a Dámaso Alonso*.

(9) Cf. *Romanische Forschungen*, XXIII (1908), p. 346 passim.

(10) Cf. *Op. laud.*, pp. 37-50.

(11) Cf. Rodrigues Lapa, *NRFH*, VIII (1954), pp. 83-84; C. Cunha, *Ibérida*, IV (a sair).

Os poetas da fase galego-castelhana seguem, no particular, a prática dos antigos trovadores. Em Macías não se documenta nenhum exemplo de ditongação do *e* com uma vogal seguinte e os que se colhem na obra em galego de Villasandino são duvidosos (12). Ainda no *Cancioneiro Geral*, segundo observações de Cornu, «entre *e* et la voyelle suivante tonique ou atone, il y a ordinairement hiatus» (13). E, sobre as excepções que encontrou, escreve: «quelque nombreux que soient ces passages, ils offrent tous des contractions exceptionnelles» (14).

Melhor que a de Cristóvão Falcão, a métrica de Bernardim Ribeiro e a de Gil Vicente (15) retratam a fase de transição entre as duas soluções: o hiatismo e o ditonguismo conjuncional.

No *Crisfal* a copulativa antecede vinte e sete vezes fonemas vocálicos e apenas em dois versos sofre sinalefa:

e a saudade ma dará
(v. 130)

e, adormecido, sonhava
(v. 269)

Nos outros casos, ou forma sílaba por si (vv. 12, 23, 133, 224, 284, 374, 377, 384, 425, 474, 509, 541, 550, 798, 810, 824, 827, 866, 871 e 947), a modelo do seguinte verso:

e / os vales e / a serra;
(v. 284)

ou, embora ligada à palavra antecedente, não se contrai com a posterior (vv. 90, 489, 860 e 957), como neste exemplo:

os dessemule e / esqueça
(v. 860)

---

(12) Cf. *À margem da poética trovadoresca*, p. 42.

(13) *Rom*, XII (1883), p. 289.

(14) *Ibid.*, p. 290.

(15) Não examinaremos aqui a versificação vicentina por seu condicionamento a efeitos dramáticos. Veja-se a respeito o nosso artigo no *Homenaje a Dámaso Alonso* atrás citado. Também excluímos da comparação a prática de Sá de Miranda, que, por vezes aparentemente forçada, não espelha bem a norma do tempo. Sobre ela temos em preparo um estudo monográfico.

Em verdade, o *Crisfal* representa ainda o estágio reflectido no *Cancioneiro Geral:* predominância absoluta do hiatismo do *e*, ou seja, quase 93 % de hiatos para pouco mais de 7 % de sinalefas.

Nas églogas de Bernardim Ribeiro a proporção é a seguinte:

	Égloga I	Égloga II	Égloga III	Égloga IV	Égloga V	Total
Ocorrências.....	7	21	12	17	13	70
Hiatos.....	5	11	11	9	6	42
Sinalefas.....	2	8	1	6	7	24
Duvidosos.....	-	2	-	2	-	4

Temos, assim, na Égloga I: 71 % de hiatos para 29 % de sinalefas; na Égloga II: 58 % de hiatos para 42 % de sinalefas; na Égloga III: 91 % de hiatos para 9 % de sinalefas; na Égloga IV: 60 % de hiatos para 40 % de sinalefas; na Égloga V: 46 % de hiatos para 54 % de sinalefas; e, num cômputo global, excluídos os casos duvidosos [16], cerca de 64 % de hiatos para 36 % de sinalefas.

Se, proporcionando as soluções que nos oferece a obra dos dois poetas para os encontros de *e + v o g a l*, verificamos que, enquanto o hiato decresce de 93 % no *Crisfal* para 64 % nas églogas de Bernardim, a sinalefa ascende de 7 % no primeiro a 36 % nas segundas, mais elucidativa é ainda a comparação feita de égloga com égloga, ordenando-as pelo progressivo decréscimo que nelas se observa do hiatismo da copulativa.

Assim:

	Hiatos	Sinalefas
Crisfal	93 %	7 %
B. R., *Égloga III*	91 %	9 %
B. R., *Égloga I*	71 %	29 %
B. R., *Égloga IV*	60 %	40 %
B. R., *Égloga II*	58 %	42 %
B. R., *Égloga V*	46 %	54 %

Que+vogal (tónica ou átona)

Também este encontro vocálico intervocabular resolvia-se sempre em hiato na métrica dos trovadores. Reduzido é o número de passos em que os códices permitem uma leitura com elisão ou iodização da vogal

(16) Consideramos duvidosos os exemplos colhidos em versos que apresentam outros encontros vocálicos interverbais, também passíveis de serem resolvidos em hiato ou em ditongação.

do *que* e nenhum deles exclui a possibilidade de uma solução que preserve a autonomia fonética do monossílabo (17).

Em português — é lícito afirmar-se —, a perda da integridade silábica do *que* antes de palavras iniciadas por vogal é facto tardio, de fins do século XIV ou, mesmo, de princípios do século XV.

Seguindo a tradição trovadoresca, os poetas da fase galego-castelhana o empregam de preferência em hiato. Na obra atribuída a Macías, das treze vezes em que a vogal do *que* antecede fonemas vocálicos apenas três concorrências resultam em sinalefa ou elisão. As dez outras geram hiato. E nas poesias galego-portuguesas de Villasandino a proporção é quase igual, como tivemos oportunidade de mostrar (18).

Na prática dos poetas do *Cancioneiro Geral*, diz-nos Cornu: «*que*, pronom relatif et interrogatif et conjonction, peut, ainsi que ses composés, conserver ou perdre l'*e* devant toutes les voyelles, tant toniques que atones» (19). Mas de um ligeiro exame a que procedemos na antologia de Resende pareceu-nos que o hiato é a solução preponderante nos encontros de que participa como prepositiva a vogal do monossílabo em causa.

Cristóvão Falcão ainda se serve à larga da possibilidade de hiatizar os encontros de *q u e* + *v o g a l*, embora já revele acentuada inclinação para resolvê-los em ditongo. Dos noventa e um exemplos que, salvo engano, se documentam no *Crisfal*, a sinalefa é a solução de sessenta e dois (vv. 15, 18, 28, 37, 54, 81, 84, 104, 113, 114 [duas vezes], 127, 149, 203, 205, 208, 223, 227, 237, 261, 265, 280, 295, 408, 434, 455, 479, 489, 491, 532, 536, 543, 560, 563, 591, 669, 716, 718, 753, 763, 771, 772, 808, 809, 846, 847, 849, 861, 865 [duas vezes], 869, 895, 904, 922, 928, 948 [duas vezes], 951, 964, 971, 979 e 980) e o hiato de vinte e oito (vv. 3, 20, 24, 85, 167, 246, 334, 399, 417, 450, 474, 531, 533, 534, 549, 582, 593, 594, 606, 664, 676, 736, 824, 841, 929, 940, 954 e 988), sendo de notar que o v. 99:

que o longo uso dos danos

pode ler-se com autonomia ou ditongação do *que*.

---

(17) Cf. O. Nobiling, *RF* cit., p. 346 passim; C. Cunha, *A margem da poética trovadoresca*, pp. 51-65; Rodrigues Lapa, *NRFH*, VIII (1954), pp. 84-85. Veja-se também a rectificação de D. Carolina Michaëlis de Vasconcelos em *RLu*, XXIII (1920), p. 74.

(18) Cf. *Op. laud.*, pp. 57-59.

(19) *Rom*, XII (1883), p. 291.

Na versificação de Bernardim Ribeiro, a sinalefa, como solução dos encontros de *q u e + v o g a l*, adquire já carácter de regra. Exceptuando-se mesmo os casos em que a subjuntiva do encontro é o pronome pessoal e, por vezes, o demonstrativo *o* (ou *a*), e aqueles em que a separação vocálica tem efeito expressivo, não são frequentes nos poemas ribeirianos exemplos de manutenção do valor silábico do *que*. E essa frequência vai diminuindo até quase anular-se nas églogas II *(Jano e Franco)* e IV *(Jano)*, a nosso ver, as suas derradeiras obras poéticas.

Antes, porém, de examinarmos particularmente a prática que aí se observa, comparemos as ocorrências e as soluções do encontro em causa nas cinco églogas de Bernardim:

	Égloga I	Égloga II	Égloga III	Égloga IV	Égloga V	Total
Ocorrências	42	61	44	14	36	197
Hiatos	5	1	15	1	12	34
Sinalefas	33	57	27	12	21	150
Duvidosos	4	3	2	1	3	13

Eliminando os 13 casos de solução duvidosa, temos, pois, um total de 184 encontros de *q u e + v o g a l*, 150 dos quais resolvidos em sinalefa e 34, em hiato, isto é, uma proporção de 81 % de sinalefas para 19 % de hiatos. No *Crisfal*, essa inclinação para a sinalefa é ainda de 69 % para 31 % de hiatos.

Ensinamento de outra natureza se colhe, no entanto, de uma ordenação das seis églogas pelo paulatino decréscimo do hiatismo do encontro. Assim:

	Hiatos	Sinalefas
B. R., *Égloga V*	36 %	64 %
B. R., *Égloga III*	35 %	65 %
Crisfal	31 %	69 %
B. R., *Égloga I*	13 %	87 %
B. R., *Égloga IV*	7,7 %	92,3 %
B. R., *Égloga II*	1,7 %	98,3 %

Se nas églogas V, III e I — não obstante a frequência diversa da última — o regime do encontro não se distingue sensivelmente do que se depreende da análise do *Crisfal*, já nas églogas IV e II, como advertimos, o sistema de contagem silábica revela uma decidida e definitiva opção pela sinalefa.

Esclareçamos melhor:

Na Égloga IV, vimos, quatorze vezes o *que* se antepõe a uma vogal. Eliminando o exemplo do v. 109:

e essa pouca que achei,

por duvidoso (20), temos doze casos de sinalefa (vv. 84, 127, 134, 136, 179, 203, 205, 212, 220, 245, 260 e 321) e um de hiato (v. 323):

que / a mim mesmo maldigo,

como solução dos encontros ocorrentes. E esse caso exceptivo explica-se, com toda a evidência, como recurso para realçar a forma pronominal *a mim (mesmo)*.

Mais eloquente ainda é o testemunho que nos oferece a Égloga II. Nela, o *que* se contrai com a vogal da palavra seguinte em cinquenta e sete das sessenta e uma oportunidades que a ela se antepõe (vv. 1, 3, 11, 17, 28, 42, 46, 52, 82, 83, 97, 99, 125, 159, 161, 163, 165, 188, 197, 201, 204, 207, 222, 229, 233, 240, 254, 272, 281, 310, 314, 319, 320, 322, 327, 331, 335, 338, 361, 366, 385, 403, 408, 449, 452, 466, 479, 490, 502, 510, 512 e 516), sendo que cinco vezes há dupla fusão no mesmo verso:

que o amor mandava que ousasse
(v. 97)

que ele mais que a si amava
(v. 229)

que ouço que é mui verdadeiro
(v. 314)

que o que há-de ser, há-de ser
(v. 322)

que o que ainda nam é passado
(v. 408).

E, se excluirmos os exemplos que aparecem nos versos:

sospeitou logo o que era
(v. 271)

ou que houveste ou perdeste
(v. 291)

e aos tempos que ham de vir
(v. 495),

(20) Em verdade, este verso só pode ser considerado de leitura duvidosa dentro do rigorismo aqui adoptado, pois a prática do poeta nos aconselha a emiti-lo:

e / essa pouca que achei,

isto é, com sinalefa do encontro *que achei*.

que, embora nos pareçam também resolvidos com ditongação, poderiam dar margem a leitura diversa por coexistirem no verso com outro encontro vocálico interverbal, resta apenas um caso seguro de hiato de *q u e + v o g a l* na égloga *Jano e Franco*

e por que / a não perdesse
(v. 98).

E, aí, vê-se claramente que o hiato visa a conservar a individualidade silábica do pronome oblíquo, prática, aliás, que perdurou largo tempo na métrica portuguesa não erudita (21).

A versificação de Bernardim Ribeiro representa, pois, o término de uma longa e paulatina evolução para o ditonguismo do encontro de *q u e + v o g a l*.

Depois, alguns poetas arcaizantes ainda se permitem hiatizá-lo. Valem-se para isso de uma licença poética, de base tradicional, mas completamente dissociada da língua do tempo, já que não pode sofrer dúvida a perda da autonomia silábica do *que* antes de vogal, na linguagem quinhentista. João de Barros a atesta, indirectamente, ao afirmar: «*Cacophaton quer dizer, máo som, e ę uiçio que a orelha recębe mal: e comętese quando do fim de hũa paláura e do prinçipio doutra se fáz algũa fealdáde, ou sinifica algũa torpeza: como, colhões tam manhos tęm aquella lębre: por, que olhões tammanhos tęm aquella lębre*» (22).

Se (conjunção) + vogal (tónica ou átona)

Na métrica dos trovadores, a vogal da conjunção *se* — tal como a dos monossílabos *e* e *que* — não se fundia com uma vogal seguinte e, nisso, contrastava com a do pronome *se*. A forma pronominal, desde os princípios da língua, foi sempre átona, mas a conjuncional deveria possuir, no português arcaico, relativa tonicidade, a suficiente, pelo menos, para garantir-lhe a autonomia antes de palavras iniciadas por vogal e o emprego como vocábulo de apoio frásico.

---

(21) Cf. estes redondilhos de uma versão da *Nau Catrineta*, coligida por Leite de Vasconcelos (*Opúsculos*, II, p. 38) na freguesia de São Tomé de Covelas (concelho de Baião):

Darei-te tanto dinheiro
Qui/o não possas contar.

(22) *Grammatica da lingua Portuguesa*, Olyssipone, 1540, fls. 36 v.

Da prática dos poetas infere-se que a atonificação do *se* conjuncional é um fenómeno tardio, de fins do século XV, época em que começa a sofrer, por vezes, perda da sua autonomia silábica.

Os poetas da fase galego-castelhana, porém, ainda resolviam em hiato os encontros provocados pela condicional (23). Os do *Cancioneiro Geral* é que, preferindo embora o hiato (24), recorrem já à sinalefa e à elisão para solucionar os encontros em causa. E semelhante é a prática de Cristóvão Falcão. Dos sete passos do *Crisfal* em que a conjunção antecede fonemas vocálicos ela se mantém íntegra em cinco:

se / eu com ela sonhasse
(v. 263)

e, se / eu tenho cuidados
(v. 566)

não ameis; que, se / amais
(v. 621)

pois se / isto é assi
(v. 826)

se / o podera fazer
(v. 943)

Comparada à de outros poetas da primeira metade do século XVI, a métrica de Cristóvão Falcão é, nesse ponto, arcaizante. Bernardim Ribeiro, de regra, só hiatiza o encontro de *s e (c o n j .) + v o g a l*, quando esta pertence ao corpo do pronome pessoal (e mais raramente do demonstrativo) *o(s)*, *a(s)*, o que ainda hoje se observa, por vezes, na versificação popular. Veja-se, por exemplo, a diversidade de comportamento da vogal da conjunção nos seguintes redondilhos, colhidos por Leite de Vasconcelos no concelho de Baião:

Tu num faças tanta bulha,
Deix'ò cãozinho drumire,
Si o chegas àcordare
Á pressa pódes fugire (25).

---

(23) Cf. *A margem da poética trovadoresca*, p. 73.

(24) Não é bem exacta a afirmação, de Cornu, de que «la conjonction *se*, ... pour les poètes du *Cancioneiro Geral*, garde ou perd sa voyelle selon le besoin du vers» (*Rom.* cit., p. 291).

(25) *Opúsculos*, II, Coimbra, 1928, p. 39.

A-i-auga d'aquele rio
Preguntou á do ribeiro
Q'al amor era mais firme:
S'o segundo, s'o purmeiro ([26]).

Nas églogas de Bernardim coligimos ([27]) trinta e três encontros de *se (conj.) + vogal*. Excluindo dois de solução duvidosa, os trinta e um restantes provocam vinte e quatro sinalefas e sete hiatos. Assim:

	Égloga I	Égloga II	Égloga III	Égloga IV	Égloga V	Total
Ocorrências	8	8	3	4	10	33
Hiatos	-	-	2	2	3	7
Sinalefas	7	8	1	2	6	24
Duvidosos	1	-	-	-	1	2

Ordenando-as pelo decréscimo da solução hiatista ([28]) — e incluindo no elenco o *Crisfal* —, temos:

	Hiatos	Sinalefas
Crisfal	71 %	29 %
B. R., *Égloga III*	67 %	33 %
B. R., *Égloga IV*	50 %	50 %
B. R., *Égloga V*	33 %	67 %
B. R., *Égloga I*	—	100 %
B. R., *Égloga II*	—	100 %

Examinando, porém, os sete versos em que Bernardim hiatiza o encontro em apreço:

que se / ùas se acabarem
(III, v. 238)

que não sei se / as verás
(III, v. 494)

mal também se / o nam creo
(IV, v. 75)

se / a ti mesmo tiveres
(IV, v. 266)

e, se / é teu padecer,
(V, v. 428)

([26]) *Ibid.*, p. 44.

([27]) Embora tenhamos procedido a um exame cuidadoso, é possível que deste como dos outros encontros estudados haja lapso na recolha.

([28]) E eliminados do cômputo os casos duvidosos.

se / ante si me tivesse
(V, v. 601)

o meu mal, se / o soubesse
(V, v. 604)

verificamos que em três deles a subjuntiva do encontro é o pronome *o (a)*, e essa prática não nos deve causar espécie pelas razões já aduzidas. Motivos outros — possìvelmente realce voluntário de determinada palavra ou, mesmo, simples recurso métrico — justificariam os demais. Também não é fácil explicar a diversidade de tratamento do encontro *s e + a* nestes decassílabos camonianos:

Se / a ninguém tratais com desamor,
Antes a todos tendes afeição,
E se a todos mostrais um coração
Cheio de mansidão, cheio de amor... ([29])

Bernardim Ribeiro fixa pois, no particular, a norma moderna da versificação portuguesa.

Conclusões

Do exposto é lícito extrairmos algumas conclusões:

1.ª — A autonomia do *que* e do *se* (conj.) perdeu-se, na versificação portuguesa, antes que a do *e*. Razões fonéticas certamente concorreram para isso, mas razões fonéticas a que se aliavam outras de ordem funcional. Com efeito, sendo a vogal *e* todo o corpo da copulativa, a sua contracção com uma vogal seguinte provocaria a descaracterização morfológica da palavra, portadora de apreciável valor expressivo. E esse facto reveste importância capital no português arcaico, fase da língua em que predominava o polissindetismo e, consequentemente, em que as funções lógicas e afectivas dessa conjunção deviam corresponder a um realce mecânico ([30]). Já o *que* e o *se* (conj.), inicialmente vocá-

([29]) *Lírica de Camões*, edição de J. M. Rodrigues e A. L. Vieira, Coimbra, 1932, p. 134.

([30]) Sobre o valor afectivo desta conjunção em português antigo, particularmente na linguagem dos trovadores, leiam-se as agudas observações de Rodrigues Lapa, em sua *Estilística da Língua Portuguesa*, 3.ª ed., Rio de Janeiro, 1959, pp. 226-230.

bulos também semitónicos, não apresentavam a mesma exiguidade formal, motivo por que, à medida que se atonificavam, o seu elemento vocálico ia se tornando, cada vez mais, passível de elisões e de iodizações.

2.ª — Ao contrário do que afirma Raul Soares, a métrica do *Crisfal* não é «mais adiantada e perfeita que a de Bernardim» ([31]). Cristóvão Falcão adopta ainda o sistema de contagem silábica dos poetas do *Cancioneiro Geral*; é com Bernardim Ribeiro que a linguagem poética decididamente caminha para a iodização (ou elisão) sistemática da vogal daqueles monossílabos quando empregada como prepositiva de encontros interverbais. A Égloga II *(Jano e Franco)* já documenta, pràticamente, a norma a que obedeceu Camões.

3.ª — A precedência, geralmente aceita, das églogas de Bernardim sobre o *Crisfal* deve ser posta sob caução, pois que esta representa, sem dúvida, um estágio linguístico anterior, pelo menos quando comparada às églogas II *(Jano e Franco)*, IV *(Jano)* e I *(Pérsio e Fauno)*, de Bernardim.

4.ª — O problema da cronologia das églogas de Bernardim pode ser melhor esclarecido pela análise dos factos linguísticos e métricos ocorrentes. A ordem por que estão dispostas na edição de Ferrara (1554) não parece corresponder à da elaboração, sendo de supor que a III *(Silvestre e Amador)* e a V *(Agrestes e Ribeiro)* sejam as mais antigas; e a IV *(Jano)* e a II *(Jano e Franco)*, as mais modernas.

5.ª — Finalmente, é necessário que se façam pesquisas exaustivas sobre o regime dos encontros vocálicos intra e interverbais nos poetas da língua, especialmente nos do século XVI, continuando, assim, o plano traçado por J. Cornu. Sem esses trabalhos preliminares é impossível um estudo em profundidade da evolução do verso português.

DISCUSSION

Intervention de M. A. Houaiss.

A. Houaiss (Rio de Janeiro) demande trois éclaircissements: 1.° si l'églogue *Crisfal* représente, quant au traitement des rencontres vocaliques, un stade

([31]) *O Poeta Crisfal (Subsídios para o estudo de um problema histórico-literário)*, Campinas, 1909, p. 77.

linguistique antérieur à celui de Bernardim Ribeiro, faut-il en conclure que l'auteur de cette églogue ne peut être contemporain de Bernardim, bien que d'un style archaisant?; 2.° l'églogue II de Bernardim Ribeiro représentant le degré de modernité le plus avancé dans la production du poète, quant au régime des rencontres vocaliques — contre l'ordre de l'édition de Ferrara — le Prof. Celso Cunha croit-il que cela est également exact en ce qui se rapporte à son contenu psychologique et thématique?; 3.° l'étude exhaustive des rencontres vocaliques pourra-t-elle conduire à la datation de la production poétique des autres auteurs du même siècle?

OSSERVAZIONI SULL'USO DI ALCUNI TERMINI NELL'ANTICO TEATRO PORTOGHESE

LUCIANA STEGAGNO PICCHIO
(ROMA)

Nel *Prólogo* alla sua edizione degli *entremeses* cervantini Miguel Herrero introduce la definizione di *entremés* con una gustosa messa a punto cronologica perfettamente adeguata all'argomento che noi qui oggi intendiamo proporre: quello delle trasposizioni, mutazioni e coloriture semantiche interessanti alcuni dei termini designativi, nell'antico teatro portoghese, di «generi» drammatici o di partizioni di testi teatrali.

«La palabra *entremeses* — egli dice — tiene hoy un claro significado para la gran mayoría de la gente iletrada que frecuenta los comedores mas o menos lujosos de hoteles y restaurantes modernos. Tampoco és hoy raro, sino llano y corriente, el significado de la palabra *sainete*, aun para la masa semirruda que va al teatro. A cualquier persona del vulgo que se le preguntara qué entendia por *entremeses* y por *sainetes*, respondería sin vacilar que los primeros son las variadas menudencias que se sirven como aperitivos antes de las comidas, y que los segundos son piecesillas cómicas de teatro. Pues bien: trocando mutuamente los significados venimos a saber lo que Cervantes y sus contemporáneos entendian por entremeses. En el siglo XVII entremeses eran sainetes y sainetes eran entremeses» (1).

Paradossale e semplicistica, questa formula cui fa da corollario la precisazione: «En la Edad Media ambas palabras tenían posiciones significativas análogas a las que guardan modernamente (2)», rispecchia bravamente l'evoluzione semantica subita dai due termini castigliani. Se noi ora volgiamo la nostra attenzione alla terminologia teatrale portoghese, ci accorgeremo subito che il caso non è isolato; che,

---

(1) Cervantes, *Entremeses*, ed. y notas de M. Herrero García, in «Clásicos castellanos», Madrid, Espasa-Calpe, 1945, pp. VIII-IX.

(2) ivi, p. IX.

anzi, il fenomeno si è verificato con tanta frequenza da influire sulla stessa materia drammatica. Non intendiamo naturalmente affrontare qui un esame sistematico di tutti questi termini, al quale speriamo di poterci dedicare in un prossimo futuro. Ci limiteremo solo ad elencare alcune delle più singolari coloriture di significato assunte in portoghese da vocaboli presenti nella terminologia teatrale di quasi tutti i paesi europei.

Cominciamo dalla terminologia gilvicentina. E a questo proposito chiariamo subito che dicendo Gil Vicente noi intendiamo qui la *Copilaçam:* troppo scarsi e fragili sono infatti i vestigi di testi drammatici gilvicentini da essa indipendenti perché si possa immaginare di escluderla e specialmente di tagliar fuori da un'indagine come la nostra le parti sue dichiarate più sospette, e cioè le didascalie o *cotas* che incorniciano e frammezzano ogni singolo testo. Allo stato attuale delle ricerche, negando valore alla *Copilaçam* noi distruggiamo Gil Vicente; nel caso nostro, poi, poco importa che le didascalie siano opera del padre o del figlio se esse possono comunque aiutarci a ricostruire (con lo scarto forse di una generazione) la terminologia teatrale di un'epoca.

A designare i propri componimenti drammatici il Gil Vicente della *Copilaçam* predilige l'antico termine iberico *auto (ayto)* il quale, mentre da un canto dilata l'iniziale significato di «composizione drammatica in un atto» in quello di «composizione drammatica in genere» (3), indipendente anche dalla suddivisione in due o più parti del testo (4), dall'altro mantiene la coloritura religiosa derivatagli da una tradizione di spettacolo liturgico. Così, nella *Copilaçam, autos* saranno regolarmente le *obras de devaçam,* mentre solo sporadicamente tale designazione indicherà le farse (anch'esse in un unico atto), e solo eccezionalmente le tragicommedie (5). Ché, anzi, se anche noi vogliamo accettare per un momento una distinzione fra Gil Vicente e *Copilaçam,* quest'accezione più ristretta del termine *auto* sembrerebbe essere piuttosto dell'Autore che non degli eventuali rimaneggiatori della sua opera. Quando infatti nella *Copilaçam* noi troviamo il termine *auto* applicato alle farse, ciò

(3) «E hum Gil, hũ Gil, hum Gil /.../ que faz os aytos a el Rey» (*Copilaçam* XXVI v.); «a qual senhora lhe pedio que por sua deuaçam lhe fizesse hũ auto sobre o Euangelio da Cananea» (ivi LXXIX, didasc.); ecc.

(4) «Em este passo se deytam a dormir os pastores, e logo se segue a segunda parte que he hũa breue contemplação sobre o nacimento» (didasc. dell'*Auto chamado de Mofina Mendez, Cop.* XXIII).

(5) Cf. la didasc. del *D. Duardos* «Romance por fim do auto» (*Cop.* CXXXVI v.).

avviene di preferenza nelle parti di sicura redazione posteriore, come la *Taboada* dell'inizio, mentre nel testo e nelle didascalie che lo accompagnano (e che non c'è motivo per immaginare siano state tutte rifatte di sana pianta da Luiz Vicente), i singoli componimenti sono designati come *farsas*. Ciò avviene ad esempio per l'*Auto da Índia*, per l'*Auto da fama*, per l'*Auto do velho da Horta* e per l'*Auto da Lusitânia*. A volte pare anzi che tanto l'autore come il suo più tardo rimaneggiatore e autore della *Taboada* siano coscienti di una distinzione tra i concetti di *farsa* e di *auto* e che essi applichino il secondo unicamente per adattarsi all'uso ormai invalso di designare come *auto* ogni composizione gilvicentina. Di qui didascalie o titoli come «A farsa seguinte chamão auto da India» o *A Farsa chamada auto da fama* (6).

Dopo Gil Vicente l'evoluzione del significato di *auto* continua. E saranno proprio l'esempio e il prestigio gilvicentino a far sì che esso si venga a poco a poco affermando come il più adatto ad indicare una composizione drammatica di taglio e gusto portoghesi sull'esempio di quelle composte dal maggior drammaturgo nazionale. E ciò in contrapposizione soprattutto a *comédia* considerato designativo di un prodotto d'importazione (italiano prima, spagnolo poi). Così Camões, che pur maneggia una materia drammatica filtrata da una cultura umanistica e rinascimentale, non esiterà a designare patriotticamente come *autos* i suoi testi classicheggianti. E così Francisco Manuel de Melo, modellerà nelle forme dell'*auto* gilvicentino il suo *Fidalgo aprendiz* anche se questa «farsa» (perché così è designata nella didascalia finale «Entram-se todos e se acaba a farça»), felice contaminazione di farsa e di commedia di costumi, risulterà poi praticamente divisa in tre atti o giornate. Anche la *comédia* era stata genere gilvicentino. Ma invano nel «Livro segundo, que he das comedias» della *Copilaçam* (7) noi cercheremo un comune denominatore per le quattro composizioni in cui esso si articola. Non quello della partizione testuale, perché *Rubena* è in tre atti, sia pur designati come *cenas*, mentre gli altri

(6) *Cop.* CXCV: «A farsa seguinte chamão Auto da India» *(taboada A farsa da India); Cop.* CXCVIII: «A farsa seguinte...» *(taboada: A farsa chamada auto da fama);* id. in *Cop.* CCI v., didasc. iniz. *(taboada: Auto do velho da horta);* id. in *Cop.* CCVII *(taboada: O auto das fadas);* id. in *Cop.* CCXXXVII v., didasc.: «a farsa seguinte foi representada...» (nel titolo, ivi: *Auto chamado da Lusitania*).

(7) fl. LXXXVII.

testi (8) sono ancora atti unici, *autos* nella primitiva accezione del termine; e non quello della materia che talora si assimila alla materia delle macchinose «tragicommedie» e talaltra a quella delle farse. Nessun vestigio qui ancora della commedia regolare in prosa che Sá de Miranda si vanterà d'avere importato d'Italia, ma cui, alla portoghese, vorrà prestare una curiosa etimologia popolare da *comer* (9), latino *comĕdere*, che sembrerebbe disdire alla sua qualità di dotto grecista e latinista se egli sottilmente al suo personaggio non facesse dire «Sou uma pobre velha estrangeira, o meu nome é Comédia... nasci na Grécia e lá me foi posto o nome...» (10). Ché, del resto lo scherzoso etimo mirandino *comedere* non è poi tanto peregrino come a prima vista potrebbe apparire, se si pensi che in portoghese *comédia* come sinonimo di «alimento, comedoria» e poi di «pensão vitalícia que os soberanos davam aos militares beneméritos» (11), era certamente più popolarmente noto sul primo Cinquecento del *comédia* equivalente di composizione drammatica. Ancora in epoca moderna *comédias* nella Beira Baixa sta ad indicare «o conjunto de um pão, uma tigela de feijão e dois escudos devidos a um lagareiro por cada giro de cada freguês que mói a azeitona» (12). Quanto a *comédia* 'componimento drammatico' esso si colorirà a poco a poco in Portogallo di tutte le sfumature di significato che gli saranno prestate in altre lingue europee. Non ci soffermeremo pertanto su di esse. Ricorderemo solo che il plurale *comédias* è divenuto nell'Alentejo sinonimo di spettacolo teatrale (13) e che in tale accezione esso appare nel nord del Portogallo a designare gli spettacoli di riminiscenza caval-

---

(8) *A comedia do viuvo; A Comedia sobre a deuisa da cidade de Coimbra; A Comedia chamada Floresta d enganos (Cop., taboada* e, rispettivamente, fl. XCIX v., CVI v., CXIIII).

(9) Sá de Miranda, *Estrangeiros*, «Prólogo» in *Obras completas*. Texto fixado, notas e pref. pelo prof. M. Rodrigues Lapa, 2.° vol., Lisbona (2.ª ed.) 1943, p. 121.

(10) ivi.

(11) Morais [10], s. v. *comédia* [1] cita João de Barros, *Décadas*, 1. II c. 5: «A qual el-rei tem repartido por capitanias e senhores, a que ele da terras e comédias»; cf. S. Rosa Viterbo, *Elucidario*, s. v. *comedías:* «Os Reis as davam aos militares beneméritos, como benefícios vitalícios» (l'accentuazione di Viterbo, giustificata forse da quella del termine sinonimo *comedoria*).

(12) Morais[10], s. v. *comédias*[2].

(13) ivi, s. v. *comédias*[1]; cf. anche J. A. Capela e Silva, *A linguagem rústica no concelho de Elvas*, Lisboa 1947, s. v. *comédias* ['espectáculos'].

leresca i quali, come l'*Auto da Floripes*, sono testimoni anche in questa regione di un'antichissima tradizione teatrale (14).

Anche *tragicomédia* è termine e genere che figura nella *Copilaçam* del 1562. Il genere, suggerito al poeta dalla necessità cortigiana di offrire agli spettatori del palazzo rappresentazioni sempre più complesse e ambiziose, trova nelle «obras do liuro terceyro que he das Tragicomedias» (15) una omogeneità formale e contenutistica assai maggiore di quella che abbiamo potuto registrare per il genere *comédia* o meglio per i testi raccolti sotto tale denominazione. Praticamente, le cosiddette *tragicomédias* gilvicentine, cavalleresche *(D. Duardos, Amadis)* o pastorali *(Serra da Estrela)*, erano tutte composizioni drammatiche di macchinosa messinscena (come saranno poi le tragicommedie gesuitiche che perpetueranno, in Portogallo come altrove, il nome e il genere della tragicommedia); in esse una parte di primo piano era riservata alla musica, al canto e alla danza (16), ma i testi erano comunque condizionati dalla loro destinazione a rappresentazioni spettacolari (e pertanto ben distinti dal genere illustrato in Spagna dalla *Tragicomedia de Calisto y Melibea)*. *Tragicomédia* fu tuttavia in Portogallo termine di derivazione spagnola. Già nel 1493 Marcelino Verardo de Cesena aveva subordinato a questa denominazione una tragedia umanistica, il *Fernandus Servatus*, pubblicato peraltro a Roma. Ma la voga del termine, nel senso indicato da Plauto nel prologo all'*Amphitruo*, veniva senza dubbio alla Penisola iberica dalla sua applicazione (a partire dalla III ed., nel 1502), al testo di Rojas. E non sarà inutile ricordare qui, per inciso, come l'accezione plautina e poi celestinesca di *tragicomedia* si sia più tardi cristallizzata in formula (e in quale felicissima formula, nonostante il diverso avviso dei benpensanti settecenteschi contro cui si schie-

---

(14) L'*Auto da Floripes* che annualmente viene rappresentato in località Neves presso Viana de Castelo è comunemente designato come «as comédias»; cf. L. Quinta Neves, *Auto da Floripes*, in «Vértice», vol. XII, 1952, n. 103 (p. 4 dell'estratto).

(15) *Cop.* CXXIII.

(16) L'elemento musicale compare del resto in tutta l'opera gilvicentina e per esempio la *Farsa chamada auto da fama* è del tutto assimilabile nel finale «trionfo» musicale, al genere delle *tragicomédias*.

(17) La *T. de D. Duardos* è in un atto e ciò spiega la già citata sua designazione come *auto;* così l'*Amadis*, la *Nao de amores*, la *Fragoa de Amor*, il *Templo de Apolo*, le *Cortes de Jupiter* e la *Serra da Estrela*. Invece la *Tragicomedia Triunfo do Inverno* «he repartida em duas partes» (l'una contenente il trionfo dell'inverno e l'altra quello dell'estate, *Cop.* CLXXIIII v.).

rerà lo stesso accademico della lingua, Juan de Iriarte), ad opera di Lope de Vega.

Quanto a Gil Vicente, un attento studioso dell'opera gilvicentina ha recentemente dimostrato come le uniche categorie istituite dall'autore per i propri testi fossero quelle di «Comedias, farças y moralidades»: il genere *tragicomédia*, pertanto, sarebbe pura «invenzione» di Luiz Vicente. Per alleggerire le schiaccianti prove di colpevolezza che minacciano di turbare il sonno eterno del povero Luiz, sarà comunque doveroso ricordare che già nel 1539, vivente l'autore e, pare, addirittura con la sua diretta collaborazione, la prima *Barca* era uscita in traduzione spagnola a Burgos sotto il titolo di *Tragicomedia alegorica del parayso y del infierno* ([18]). La *tragicomédia* comunque conserva in tutta l'opera gilvicentina una sua precisa fisionomia che giustifica per essa l'impiego di una peculiare denominazione; una volta sola la troveremo designata come *sátira* ([19]), eccezionalmente, abbiamo visto, come *auto*. In essa è il meraviglioso che predomina, come il comico è l'ingrediente primo delle *farsas*.

Anche la storia di questo termine in territorio iberico è assai curiosa. Per il castigliano, Corominas lo registra solo nel 1520 a proposito della *Farsa sacramental en coplas* di Hernán López de Yanguas ([20]). In tale caso le *farsas* gilvicentine precederebbero nel nome e nel genere le castigliane in quanto la data di rappresentazione della prima di esse *(Quem tem farelos)* risale al 1505. Morais tuttavia deriva il termine portoghese dal castigliano([21]), mentre Machado ([22]) propone un passaggio più diretto dal lat. popol. *farsa* attraverso il fr. *farse*. Eppure il termine è

([18]) Per la discussione sulla «categoria» *tragicomédia*, cf. I. S. Révah, *La «Comédia» dans l'oeuvre de Gil Vicente*, in «Bulletin d'Histoire du Théâtre Portugais», Lisbonne, II, 1951, n. 1, pp. 1-39. Un esemplare dell'ed. di Burgos (en casa de Juan de Junta, 1539) nella Bibl. Nac. di Madrid (R. 9419). Quanto a Juan de Iriarte, Bibliotecario della Real Biblioteca madrilena e zio del ben più famoso Tomás de Iriarte, si ricorderà che a lui si deve la classificazione della tragicommedia come genere autonomo e la difesa del teatro del *siglo de oro*, e particolarmente di Lope de Vega, contro gli attacchi contenuti nella *Poética* di Luzán.

([19]) «Esta Tragicomedia seguinte he Satira, seu nome he Romagem d agrauados» (*Cop.* CLXXXIII v., didasc. iniziale).

([20]) Corominas, s. v. *farsa*.

([21]) Morais[10], s. v. *farsa*.

([22]) Machado, s. v. *farsa*.

documentato in territorio iberico fin dal 1360 (23); esso ricompare poi nella *Crónica del Condestable Miguel Lucas de Iranzo* (24); e non dimentichiamo i testi drammatici di Lucas Fernández pubblicati a Salamanca nel 1514 sotto il titolo *6 Farsas y églogas al modo y estilo pastoril y castellano*. Testimonianze tutte che tolgono a Gil Vicente un non necessario primato e che stanno a confermare la derivazione castigliana del termine e del genere portoghese. A proposito dei quali è necessario tener presente che, mentre in castigliano il termine *farsa* dalla sua primitiva accezione di componimento drammatico comico o satirico e comunque conviviale e profano, passerà, con Lucas Fernández e poi con López de Yanguas e Diego Sánchez de Badajoz, a designare composizioni sacre a carattere allegorico, spesso assimilabili a moralità e talora collegate al mistero eucaristico *(farsas sacramentales)*, in Portogallo ancora una volta l'esempio e il prestigio gilvicentino contribuiranno a mantenere la farsa nella sua primitiva forma di componimento drammatico di genere satirico, intriso di popolaresca comicità. Le *farsas* di Gil Vicente, contenute nel quarto libro della *Copilaçam*, erano, come abbiamo visto, componimenti drammatici in un atto (e di qui la designazione *auto* cui abbiamo accennato); la loro materia era per assunto giocosa, ma quando tale carattere era particolarmente accentuato, esse venivano designate come *farsas de folgar* (25). Questo carattere della farsa portoghese perdurerà anche negli epigoni gilvicentini, quantunque essi, come abbiamo visto, preferiscano indicare i loro testi farseschi con la denominazione ormai generalizzata di *auto* per cui *autos* saranno vere farse come l'*Auto de Gonçalo Chambão* o l'*Auto das Regateiras* del Chiado o ancora l'*Auto do Físico* di Jerónimo Ribeiro o l'*Auto do Desembargador* di António Prestes. Il termine ritroverà la sua fortuna solo nel Settecento, ma anche qui sarà sempre ardua e spesso gratuita la sua differenziazione da altri termini designativi di generi affini e soprattutto da *entremês*, pure affermatosi nel teatro portoghese come sinonimo di «breve composição teatral, burlesca ou jocosa» e pertanto di «farsa» (26).

L'*entremês* non è genere gilvicentino, o almeno Gil Vicente

---

(23) cf. *Enciclopedia dello Spettacolo*, V, Roma 1958, s. v. *farsa*.

(24) «farsas, momos e juegos de escarnio», cit. ivi.

(25) cf. didasc. iniziale della *F. de Inês Pereira*, *Cop.* CCXIII v. e didasc. iniz. del *Clérigo da Beira*, *Cop.* CCXXXII v.

(26) Morais(10), s. v. *entremez*.

non ha indicato in tal modo alcuno dei suoi testi; sappiamo tuttavia che per lui il termine era sinonimo di *auto* nella sua accezione di rappresentazione drammatica in senso lato; egli stesso ce ne informa quando, nell'*Auto Pastoril Português*, nomina l'*antremes* congiuntamente agli *aytos* ch'egli inventava per la reggia ([27]). Si è detto che l'*entremês* è in Portogallo genere di antica data e si sono fatti a questo proposito vari riferimenti a *entremeses* previcentini fra cui l'*Entremez do Anjo* del Conte di Vimioso (1470?). Ma tanto questo componimento, come la cosiddetta *Farsa do alfaiate* di Anrique da Mota, compaiono nel *Cancioneiro Geral* di Garcia de Resende senza alcuna specifica denominazione drammatica in quanto l'unico termine che nel *Cancioneiro* designa questa sorta di componimenti è il generico *trovas*. Il termine *entremês* ebbe anche in Portogallo l'accezione che in Catalogna ad esempio è documentata fin dal 1424 ad indicare i congegni usati per le rappresentazioni profane (ricevimenti di reali) o religiose (processione del Corpus Domini)? Esistette in Portogallo qualcosa di simile, e con essa terminologicamente concidente, agli *entremeses de peu* valenziani? Gli archivi non hanno ancora parlato, ma noi siamo tuttavia inclini a crederlo. L'origine conviviale del termine e più, direi, la coscienza di questa origine, è documentata dal perdurare in portoghese di tale significato fino a tutto il Seicento. Ce lo confermano nella *Peregrinação* di Fernão Mendes Pinto passi come «... avia mesas em que estavão caçoulas de prata con muytos cheyros e perfumes, e antremeses de invẽções muyto custosas ([28])» e ancora «durou este banquete perto de duas horas, nas quais houve também seus *entremezes de autos*, um chim e outro português» ([29]) in cui *entremezes* conserva ancora tutto il suo primitivo e generico significato di «divertimento tra due portate di un banchetto» rendendo pertanto necessario il rafforzativo *de autos* a chiarire di che genere fosse il divertimento.

Non seguiremo ora la fortuna del termine *entremês* nel teatro portoghese perché essa ci porterebbe troppo innanzi nel tempo. Citeremo solo ad esemplificazione e chiarimento della... confusione terminologica che regna in materia il gustoso finale dell'*Auto das Regateyras de Lisboa composto por hum frade loyo filho de hũa dellas:* «Aqui se acaba

---

([27]) «... el me fez / e tirou de minha aquella / muyto inda em que me pez / que entrasse ca na capella / preuicar hũ antremes» (*Cop.* XXVI).

([28]) F. Mendes Pinto, *Peregrinação*, cap. 68.

([29]) ivi, cap. 70.

o entremês/nam como outros aas pancadas...»([30]). Ricorderemo che nell'*Hospital das Letras* Francisco Manuel de Melo si proclamerà autore della farsa *O Entremez de os Entremezes* e che nel 1658 uscirà a Coimbra la prima edizione della *Musa entretida de varios entremezes* di M. Coelho Rebello in cui la presenza di un cospicuo numero di testi castigliani varrà forse a spiegare la nuova fortuna del termine poi consolidata nel Settecento dalla fioritura del portoghesissimo «teatro de cordel». In Portogallo, ben più che in Spagna, l'*entremês* si manterrà sempre fedele alla sua antica formula di componimento drammatico comico, realista, di breve durata, con personaggi di bassa estrazione: formula che Lope aveva cristallizzato nei versi: «... de donde se ha quedado la costumbre / de llamar entremeses las comedias / antiguas; donde está en su fuerza el arte, / siendo una acción y entre plebeya gente, / porque entremés de rey jamás se ha visto» ([31]).

Un rapido cenno ad altri termini meno interessanti per la specifica storia del teatro portoghese: *égloga* che Gil Vicente, pur imitando formalmente Encina, non adotta tuttavia mai per le sue composizioni pastorali, sentendolo termine dotto e quindi inadatto ai lepidi e poco protocollari sali dei suoi pastori. E che neppure adotterà un Simão Machado il quale rinascimentalmente chiamerà *comédia* anche la sua bucolica *Pastora Alfea; colóquio*, che pure non ebbe fortuna in Portogallo forse perchè non esisteva qui una importante tradizione di contrasto medievale; *prática* che per gli epigoni gilvicentini significò testo o, meglio, rappresentazione drammatica rivolta più alla caratterizzazione dei personaggi (ciascuno dei quali si rivela attraverso il proprio modo di essere e di agire) e alla loro presentazione in galleria stilizzata di immagini giustapposte, che non alla invenzione di intrecci e situazioni; esemplari a questo proposito le *Prática de oito figuras* e *Prática dos compadres* di António Ribeiro Chiado; *tragédia* che, giunto per via colta in portoghese durante il Cinquecento *(Castro)* non si colorì poi di alcun particolare significato; e infine *drama* il quale entra nella terminologia teatrale portoghese solo nel XVIII secolo, così come avviene per i corrispondenti termini francese e spagnolo. In Francia infatti il *Dictionnaire de l'Académie* registra *drame* solo a partire dall'edizione del 1762. E ciò non fa meraviglia se si pensa che ancora nel 1775 Beaumarchais, autore anch'egli di *drames*, negava validità al contenuto stesso del dramma da lui definito «production monstrueuse... car, entre la tra-

([30]) p. 34, ed. 1919.

([31]) *Arte nuevo de hacer comedias*, vv. 69-73.

gédie et la comédie, on n'ignore plus qu'il n'existe rien» ([32]). In Portogallo il termine (che Morais registra solo a partire dalla seconda edizione, 1813) è tuttavia già assunto da Garção a designare i suoi due testi del *Theatro Novo* (1766) e dell'*Assemblea* (1770).

Abbiamo lasciato di proposito per ultimi i due vocaboli che spesso ricorrono a designare le primitive forme drammatiche portoghesi: *arremedilho* e *momo*. Nel senso di generi drammatici definiti, ci pare infatti che il valore attribuito a questi due nomi nella storia del teatro portoghese sia per lo meno eccessivo. E vediamo subito il perché. La voce *arremedilho*, o meglio la sua forma latinizzata *arremedillum*, compare già nel 1193 nel noto documento della Torre do Tombo, pubblicato da S. Rosa Viterbo ([33]). La dichiarazione, forse scherzosa, con cui il bobo Bonamis e suo fratello Acompaniado danno al re Sancho I conferma della donazione ricevuta «nos mimi supranominati debemus domino nostro pro roborationi unum arremedillum» è l'origine di tutte le posteriori illazioni sul genere. Il termine *arremedilho* non ha avuto praticamente seguito nel teatro portoghese: sia che al genere siano state applicate in seguito denominazioni comuni a tutta l'area romanza, come *entremês* o *farsa*, sia che esso, come noi piuttosto crediamo, non abbia *mai* designato uno specifico genere teatrale, ma piuttosto una manifestazione giullaresca o più latamente farsesca, è un fatto che esso non comparirà più a designare direttamente un genere teatrale. Esistono, è vero, in testi posteriori, castigliani e portoghesi, riferimenti a giullari o a buffoni «remedadores», all'azione di «remedar» o addirittura a quella di «fazer remedilho» o «remedamientos», ma tutti questi termini sono per lo più indicativi di «imitazione grottesca» in genere, anziché di vera e propria rappresentazione teatrale che presupporrebbe un testo o almeno un canovaccio ([34]).

Quanto a *momo*, il discorso è ancora più complesso. Si parla spesso di *momos* come di primitive rappresentazioni drammatiche mimate. Ma per quanto riguarda l'area portoghese il termine, comune come vedremo

---

([32]) *Barbier de Seville*, Préf.

([33]) *Elucidario*, s.v. *arremedilho*.

([34]) A tutto questo argomento è comunque dedicata la comunicazione che noi presenteremo col titolo «...debemus Domino nostro Regi unum arremedillum» al IV Colóquio Internacional del Estudos luso-brasileiros, che si terrà a Salvador (Bahia) prossimamente (10-20 agosto). Ad essa pertanto rimandiamo per l'argomentazione, anticipandone solo qui le conclusioni: «Il rapporto tra *arremedillum* nel senso in cui esso venne impiegato dai due mimi nel momento

a tutta l'Europa occidentale, è stato impiegato anzitutto come sinonimo di «mimo, personaggio mascherato, maschera». E ciò anche nei testi in cui finora era stato interpretato come equivalente di «rappresentazione drammatica». Prendiamo ad esempio la lettera che l'ambasciatore spagnolo Ochoa de Ysásaga indirizzò il 25 dicembre 1500 da Lisbona ai propri sovrani. In questo testo, già pubblicato parzialmente da Fidelino de Figueiredo ([35]) e poi integralmente da I. S. Révah sotto il titolo *Manifestations théatrales previcentines: les «Momos» de 1500* ([36]) attribuendo a *momos* il significato di «rappresentazioni drammatiche» («dans laquelle sont minutieusement décrits les *momos* représentés á cette date...»), il termine *momo* compare invece, a quanto ci sembra, costantemente nel significato di «maschera», «uomo mascherato». Qualche esempio: «... vino el señor rey con veinte cavalleros de los principales de su Corte, echos momos... e dyeron dos bueltas por la sala dançando...» «Y todos los otros momos venían desta misma librea e muy bien ataviados cada uno segund su estado, especialmente el Duque de Coynbra...» «Después desto venieron otros quatro cavalleros echos momos muy luzidos con sus caratulas...» «y el momo dió à la señora reyna un escripto...» «... vino otro momo de la misericordia que vino antes disfarçado con otra maneira de hábito...» «... el Señor Rey dançó con todos los momos», eccetera ([37]). Gli esempi addotti non hanno bisogno di commento ed altri se ne potrebbero produrre, anche dal citatissimo Garcia de Resende, a dimostrare la prevalenza dell'accezione *momos* 'personaggi mascherati, maschere', su quella *momos* 'representações mímicas acompanhadas de dança figurada e algumas vezes de palavras apropriadas ao carácter das pessoas representadas' ([38]). A parte questa prima precisazione, noteremo ancora a pro-

---

della stipulazione dell'atto, e quello in cui esso venne interpretato da Viterbo e sulla sua scia dagli studiosi di teatro portoghese, è un vero rapporto fra «parola» o «nome» da un lato e «termine» o «termine tecnico» dall'altro, tra nome del linguaggio primario e nome del metalinguaggio. Usato, cioè, come parola con una sua generica funzionalità e come sinonimo di «imitazione» o meglio di «imitazioncella» con tutta la carica implicita nel diminutivo latinizzato, *arremedillum* sarebbe stato indebitamente interpretato come «termine» teatrale e assunto di conseguenza come designativo di un determinato «genere» drammatico che come tale non è mai esistito».

([35]) *A épica portuguesa no séc. XVI*, São Paulo 1950, pp. 126-32.

([36]) in *Bull. d'Hist. du Th. Port.*, III (1952), n. 1 pp. 91-105.

([37]) ivi, passim.

([38]) C. Michaëlis, *Canc. Ajuda*, ed. crit., Halle a. s. 1904, II, 759 n. 4. v. quindi anche la bibl. riguardante il *momo* portoghese.

posito di *momo* che una falsa prospettiva del termine e del fenomeno può essere derivata agli studiosi di teatro portoghese dall'aver considerato il *momo* portoghese come qualcosa di estremamente autoctono o al massimo iberico, e dal non aver pertanto allargato l'esame ai *momes* e alle *momeries* di cui è ricordo nelle antiche cronache francesi; da non avere, ad esempio, considerato che qualche anno prima che alla corte del re Emanuele di Portogallo si facessero rappresentazioni di *momos*, a Venezia la Serenissima promuoveva fastose *momarie* i cui protagonisti erano mascherati esattamente come i personaggi descritti dall'ambasciatore Ochoa de Ysásaga. Dal canto nostro aggiungiamo che il proverbio toscano *è più facile fare il momo che il mimo* potrebbe costituire la miglior riprova della teoria sottilmente avanzata da Corominas con la proposizione «la diferencia de matiz entre mimo y momo, más fino aquél y, más grosero éste, se debe precisamente a la oposición entre el contenido evocativo de las dos vocales»([39]). Anche il problema del *momo*, come quello dell'*arremedilho*, resta quindi aperto, ma per studiarlo bisognerà, tanto sul piano linguistico come su quello storico, non limitare il campo d'indagine al Portogallo, ma estenderlo, come sempre, a tutta l'Europa.

Se dall'esame dei termini designativi di «generi drammatici» passiamo ora a quello riguardante le partizioni di testi teatrali, un'affermazione di Rodrigues Lobo, modellata senza dubbio sulle affermazioni di un Torres Naharro *(Propalladia, Prohémio)* o di un Juan de la Cueva *(Ejemplar poético)*, «os poetas nas suas comédias... dividiam a obra em *actos*, a que agora chamam *jornadas*»([40]), ci offrirà immediatamente l'occasione del nostro discorso. Le uniche suddivisioni testuali che compaiono nella *Copilaçam* sono quelle in *cenas* o in *partes*, ove il termine *cena* designa tanto i tre atti della *Comédia de Rubena*, a loro volta poi suddivisi in un numero molto maggiore di scene, quanto le varie scene dei singoli *autos*. Quanto ad *acto*, affiancatosi per via dotta al suo corradicale *auto*, ma da questo a poco a poco differenziatosi nel significato di partizione di testo teatrale, dopo essere stato impiegato in questo senso dai cultori della commedia classica, nel periodo della massima influenza spagnola e cioè nel Seicento, cederà il passo a *jornada*. Ed è curioso rilevare come anche il nazionalista Francisco Manuel de Melo divida in *jornadas*, alla spagnola, il suo *Fidalgo*. Ma

([39]) Corominas, s. v. ***mimo***.

([40]) *Corte na Aldeia*, cap. XIV.

di questo, come dei principali termini designativi di parti del componimento drammatico (*prólogo, argumento, introito, loa,* etc.), anziché di partizioni formali dello spettacolo, speriamo di poter fare un più completo e approfondito esame in un futuro lavoro dedicato a tutta la terminologia teatrale portoghese.

LE PROCÉDÉ DE LA «CORRECTIO» CHEZ CHRÉTIEN DE TROYES

G. RAYNAUD DE LAGE
(CLERMONT)

Ce n'est pas un bien vaste sujet que nous nous proposons d'aborder: il s'agira simplement de suivre dans l'oeuvre de Chrétien de Troyes l'utilisation d'une figure connue, d'un procédé de la rhétorique classique, qui a passé par l'enseignement des écoles et l'imitation des modèles dans la poésie latine et dans la poésie française du Moyen Age. Si son acquisition n'est pas mystérieuse, son emploi au moins pourra nous retenir si nous nous intéressons à l'écrivain: par là on touche au ton de l'oeuvre, au caractère du style et même accessoirement à tel point de la syntaxe.

I. Les origines de la «correctio»

On sait par les travaux d'Edmond Faral et d'autres érudits comment les préceptes de la rhétorique latine ont passé aux écrivains du Moyen Age: par les *Artes dictaminis* d'abord, qui s'adressaient aux épistoliers, postérieurement par les *Poetriae* qui en principe ne s'adressaient qu'aux poètes; cet enseignement qui a touché les prosateurs et les poètes, nous le connaissons par des traités, mais il était donné oralement dans les écoles et il était loisible aux étudiants de faire passer dans leur langue «nationale» les recettes de la rhétorique latine: ils n'y ont pas manqué, et cette influence va se perpétuer jusqu'à la Renaissance.

Ce que les théoriciens du style nomment alors «*l'ornement facile*» est surtout fondé sur les «*couleurs de rhétorique*», et celles-ci comprennent principalement les «*figures de mots*»: dont la «*correctio*». Quelques lignes suffiront à la définir; nous les empruntons à la *Rhétorique à Herennius*, attribuée à Cicéron et constamment utilisée par les écoles médiévales au XIIe et au XIIIe siècle:

«*Correctio est quae tollit id quod dictum est, et, pro eo, id quod*

magis idoneum videtur reponit, hoc pacto: «Quodsi iste suos hospites rogasset, immo adnuisset modo, facile hoc perfici posset.» Item: «Postquam isti vicerunt atque adeo victi sunt —, eam quomodo victoriam appellem, quae victoribus plus calamitatis quam boni dederit?»

Commovetur hoc genere animus auditoris. Res enim communi verbo elata tantummodo dicta videtur; post ipsius oratoris correctione magis idonea fit pronuntiatio.» (1)

Le procédé consiste donc à rectifier un terme réputé faible ou impropre, que l'on n'a avancé que pour se donner l'occasion de cette correction; un bref dialogue avec soi-même, comme dans le second exemple, cherchera à créer l'impression qu'un scrupule de justesse a suggéré à l'improviste une formule nouvelle et plus heureuse. C'est bien encore cela que nous allons trouver chez Chrétien; les théoriciens du style ne nous apprendraient rien de plus que ce que nous venons de lire dans la *Rhétorique à Herennius* (2).

II. Les formes de la «correctio» chez Chrétien de Troyes

Sous sa forme la plus simple, elle est introduite en français comme en latin par un adverbe, qu'on pourrait dire «de protestation», et suivi du terme censé plus propre en l'espèce. La correctio s'inscrit normalement dans les limites du vers qui suit le terme incriminé. Presque toujours chez Chrétien, la correction est précédée d'un temps d'arrêt: celui qui parle -héros ou narrateur- répète sur le ton de l'interrogation le mot qui ne lui paraît déjà plus juste; le procédé demeure plus ou moins oratoire et commande une ébauche de dialogue avec soi-même:

> *Qui m'a ocis mon buen seignor?*
> *Buen? Voire le meillor des buens!* Li., 1208-9 (3)

L'adverbe qui amorce la correction (en latin *sed*, ou plus souvent

---

(1) Ad C. Herennium, lib. IV, XXVI 36.

(2) Mathieu de Vendôme, contemporain de Chrétien, se borne à mentionner la *correctio* dans son *Ars versificatoria*, mais il renvoie à ses prédécesseurs; les théoriciens du XIIIe siècle en parlent en même temps que des autres figures, cf. E. Faral, *Les arts poétiques*, p. 233 & 354.

(3) Nous citons *Philomena* d'après l'éd. de Boer, *Cligès* et *Lancelot* (Ch.) d'après l'éd. Roques, *Ivain* (Li.) d'après l'éd. Reid.

immo) est chez Chrétien le plus souvent *mes*, fort rarement *ains* ou *ainçois*:

Mout liez s'an fist? Voire. Por quoi?
Por ce qu'il la dona a roi.
A roi? Mes a tirant felon. Ph., 9-11
Or me grieve ce que je voi.
Grieve? Nel fet, ençois me siet. Cl., 472-3
... ne fis je que fole?
Que fole? Ainz fis, si m'aïst Dex,
Que felenesse et que cruex. Ch., 4202-4

Les adverbes *mes, ains, ençois* entraînent des corrections qui sont compliquées d'antithèses, comme c'était aussi le cas dans le second exemple de la *Rhétorique à Herennius;* ce jeu est bien conforme au goût de Chrétien dans les passages un peu alambiqués de ses romans: mais parfois l'écrivain ne souhaite qu'un effet de progression et se borne à rectifier une évaluation trop faible initialement; dans ce cas, il emploiera *voire:*

Plus sot de joie et de deport
Qu'Apoloines ne que Tristanz.
Plus an sot? Voire, voir, dis tanz! Ph., 174-6 (4)
Si li eüst costé mil mars.
Mil mars? Voire, par foi, trois mile. Li., 1278-9

La progression peut être morale:

Car trop m'en est mesavenu.
Mesavenu? Voire, par foi,
Morte sui, quant celui ne voi Cl., 4410-2

C'est encore *voire* qui apparaît dans une variante où la correction ne se fait pas, quand celui qui parle conclut, après réflexion, que son expression était juste et ne doit pas être rectifiée:

Amors vilainement le lie.
Vilainement? Voire, sanz faille.
De vilenie se travaille Ph., 214-6
Por fol, fet il, me puis tenir.
Por fol? Voiremant sui je fos Cl., 618-9 (5)

---

(4) Nous avons modifié la ponctuation de l'édition, pour le dernier vers.

(5) Nous sortirions du cadre de la *correctio* si nous abordions les cas (voisins d'ailleurs) où le poète se borne à nier, sans corriger; p. ex.:

Ma fille, et vos la desdeigniez.
Desdaing, sire? Non faz, par m'ame Li., 5744-5

Le terme corrigé peut être indifféremment verbe, nom, adjectif; il n'est pas fatalement à une place de choix dans le vers qui précède la correction, mais il est assez rare qu'il ne soit pas immédiatement suivi de la reprise interrogative:

L'empereres, si com il dut,
La nuit avoec sa fame jut.
Si com il dut? Ai je manti,
Qu'il ne la beisa ne santi Cl., 3291-4

Il s'agit ici (voir aussi Cl., 4421-3) d'une solution moins mécanique que celles que nous avons relevées précédemment; Chrétien a su assouplir le procédé quand cela lui convenait. On trouve exceptionnellement le cas de deux corrections coup sur coup; cela aussi dans des passages où l'analyse du coeur se fait très déliée:

Et cil li ra son cuer promis.
Promis? Qui done quitemant!
Doné? Ne l'a, par foi, je mant,
Que nus son cuer doner ne puet;
Autremant dire le m'estuet. Cl., 2778-82

Dans les vers que nous venons de citer et qui ouvrent un développement bien connu sur les deux coeurs qui s'accordent sans quitter pour autant les corps où ils sont logés, le poète a fait craquer le cadre étriqué de la vieille recette de rhétorique, tout le passage qui va suivre est une «correction» des formules banales qui lui répugnent et qu'il condamne avec esprit:

autremant dire le m'estuet

III. La répartition de la «correctio».

Chose curieuse, la répartition de cette figure est extrêmement inégale dans l'oeuvre de Chrétien; on la trouve assez fréquemment dans *Philomena*, relativement fréquente dans *Cligès*, plus rare dans *Ivain;* on ne la trouve pas dans *Erec*, *Lancelot* ni *Perceval* (*). Un fait est certain: elle est liée, non pas au dialogue, non pas au récit, mais au monologue et aux dialogues fictifs qu'il peut susciter; c'est très clair

(*) Une fois dans *Lancelot* (vers cités plus haut).

dans *Philomena*, et peut être encore plus dans *Cligès* lorsque s'interrogent les héroïnes. Reste à savoir pourquoi Chrétien *narrateur* s'est abstenu de recourir à ce procédé pour son propre compte: car ce n'est guère que dans *Philomena* qu'il se livre à ces petits apartés. Après cette première œuvre, il y a renoncé à peu près absolument dans le récit; nous ne pourrions guère faire état que des *deux* passages cités ci-dessus (Cl., 3291-4 & 2778-82), où la technique traditionnelle de la *correctio* a été profondément modifiée par le poète; *Philomena* est une œuvre assez scolaire, Chrétien a par la suite affirmé ses qualités propres et réservé l'emploi de cette figure pour traduire le désarroi des amoureux, surtout celui des amoureuses.

IV. Les temps dans la «correctio».

La figure de la correctio permet de vérifier, en raison de son insertion très précise dans une série donnée, la valeur de *passé immédiat* du passé composé; on la relève déjà dans l'*Eneas*, dans des monologues qui ont d'ailleurs inspiré Chrétien (7), et c'est bien net ici, sinon dans *Philomena*, du moins dans *Cligès* et dans *Ivain*:

Ne puet? Je cuit que j'ai manti Cl., 645
Aprist? Or ai ge dit oiseuse Cl., 1012-3
D' «ore androit» ai je dit que sages Li., 1435
Ore ai je manti leidement Li., 6081

Il ne semble pas que le «locuteur» puisse employer dans ce cas le passé simple, mais il a le choix entre le présent (dont on trouve des exemples équivalents) et le passé composé.

Conclusion.

Chrétien a évidemment appris d'un maître et d'une tradition littéraire latine à manier la *«correctio»*; est-ce de lui-même qu'il a pris le parti de la faire «rebondir» après une reprise interrogative du terme à rectifier? En tout cas, aussitôt après *Philomena*, il a su renoncer dans la narration à ce procédé facile et lassant, et, non sans quelque malice, il s'est contenté d'y recourir pour traduire les hésitations et les subtilités du cœur féminin.

---

(7) Même valeur du passé composé dans *Enéas*, 8134, 8279, 9010, 9901

LA LANGUE DE LA «CHRONIQUE DE CASTILLE»
(ms. 8817 de la Bibliothèque Nationale de Madrid)

JORGE DE MORAIS-BARBOSA
(LISBONNE)

§ 1. L'attention des philologues a été attirée à plusieurs reprises par le problème que pose la langue de la *Chronique de Castille*, texte du XIVe siècle (1) contenu dans le ms. 8817 de la Bibliothèque Nationale de Madrid: cette *Chronique* est-elle rédigée en galicien ou en portugais?

Les uns l'estiment rédigée en galicien. C'est l'opinion de Leite de Vasconcelos (2), à laquelle s'est rallié Menéndez Pidal (3), qui tout d'abord (4) avait vu dans cette chronique un texte portugais. C'est aussi l'avis de Martínez Salazar (5).

---

(1) Pour la datation de ce texte, vide: Luís Filipe Lindley Cintra, «Uma Tradução Galego-Portuguesa Desconhecida do Liber Regum», in *Bulletin Hispanique*, vol LII (1950), pp. 27-40; idem, *Crónica Geral de Espanha de 1344*, vol. I (Lisboa 1951), pp. CCCXXX-CCCXXXI n. 33; José Gómez Perez, cité par R. Menéndez Pidal in *Boletin de la Real Academia de la Historia*, vol. CXXXVI, p. 146 n.; Jorge de Morais-Barbosa, *Crónica de Castela (ms. 8817 da Biblioteca Nacional de Madrid)*. Elementos para o Estudo Linguístico. Texto (Fernando I — Afonso VI). Glossário. 3 vols., Lisboa 1958 (Thèse dactylographiée déposée à la Bibliothèque de la Faculté des Lettres de Lisbonne), pp. 17-20.

(2) José Leite de Vasconcelos, *Textos Arcaicos*, 3.ª ed. (Lisboa 1922), p. 52 n. 2; idem, *Opúsculos*, vol. IV (Coimbra 1929), pp. 645-646. — Pour plus de détails sur l'état actuel du problème, voir le travail de M. Cintra cité dans la note précédente, pp. CCCXXV sqq.

(3) Ramón Menéndez Pidal, *Crónicas Generales de España*, 3.ª ed. (Madrid 1918), pp. 149-153.

(4) Ramón Menéndez Pidal, *Catálogo de la Real Biblioteca*, tomo I. Manuscritos: *Crónicas Generales de España* (Madrid 1898).

(5) Voir Cintra, *ouvr. cit.*, p. CCCXXVII, n. 2.

Mme Michaëlis de Vasconcelos (6) croit pourtant que les différences entre la langue écrite et parlée aux XIIIe et XIVe siècles à l'Ouest de la Péninsule, au Nord et au Sud de la rivière Minho, ne sont pas de nature à justifier une distinction entre portugais et galicien. Elle préfère donc appeler *galliciens-portugais* tous les textes (y compris le ms. 8817) rédigés dans cette langue.

C'est cette désignation qu'adopte, pour le ms. 8817, M. Lindley Cintra; mais il affirme tout de suite après: «No entanto, provisòriamente, parece-me poder aderir à opinião de Leite de Vasconcelos assente em indícios indubitàvelmente significativos.» (7)

§ 2. Une étude systématique et complète de l'ancien-galicien en lui-même et par rapport à l'ancien-portugais est encore à faire. Outre un petit paragraphe de Huber dans son *Altportugiesisches Elementarbuch* (8), on ne dispose, à vrai dire, que d'un article, d'ailleurs excellent, de Rübecamp sur *A Linguagem das Cantigas de Santa Maria, de Afonso X, o Sábio* (9). Dans la Conclusion de cet article, l'auteur compare le langage des *Cantigas* à celui des «cancioneiros» et à celui de quelques chartes en ancien-galicien; de plus, il y distingue les caractères linguistiques purement galiciens des caractères purement portugais, aussi bien dans les *Cantigas* que dans les «cancioneiros» et dans les chartes. Nous rappellerons ici ceux des résultats de Rübecamp qui nous seront utiles pour tirer des conclusions sur la langue de la *Chronique*.

1.° Faits typiquement galiciens :

1) le résultat normal du lat. *regina-* est *reinna;* la forme *rainna* est caractéristique du portugais;

---

(6) Carolina Michaëlis de Vasconcelos, *Lições de Filologia Portuguesa* (ed. da «Revista de Portugal» — Série A: Língua Portuguesa, Lisboa 1946), p. 329; cf. p. 336 (le ms. 2-H-3, aujourd'hui II-910, est le frère du ms. 8817, dont il reproduit la première partie).

(7) Cintra, *ouvr. cit.*, p. CCCXXVII.

(8) Joseph Huber, *Altportugiesisches Elementarbuch* (Heidelberg 1933), pp. 36-38.

(9) Rudolf Rübecamp, «A Linguagem das Cantigas de Santa Maria, de Afonso X, o Sábio», in *Boletim de Filologia* du Centro de Estudos Filológicos de Lisbonne, vol. I (Lisboa 1933), pp. 273-354; cette étude est complétée par un «Glossário», *ib.*, vol. II (Lisboa 1933-1934), pp. 141-152. — Il s'agit d'un extrait de la thèse de doctorat de l'auteur, présentée en 1930 à l'Université de Hambourg et malheureusement toujours inédite, *Die Sprache der altgalizischen Cantigas de Santa Maria von Alfonso el Sabio.*

2) le pronom *che*, correspondant au ptg. *te;*

3) la désinence *-sche* (2e personne du parfait de l'indicatif) pour *-ste;*

4) la désinence *-o* à la 3e personne du parfait de l'indicatif (surtout dans les chartes; moins fréquemment dans les *Cantigas*);

5) *i, u* métaphoniques, à la conjugaison, pour *e, o (pidimos, fugir);*

6) *x-* pour *s-* (par ex. *xe, xi* pour *se*);

7) l'alternance de *b-* et *v-* dans les formes dont l'étymon latin commence par *b-* et *v-* (seulement dans les chartes);

8) *-ei-* < *-ai-* (par ex. *einde, seyr*);

9) *-oi-* < *u* + *i̯* (au XIIIe siècle, *-oi-* est aussi fréquent que *-ui-*, tandis que ce résultat ne se trouve plus aux XIVe et XVe siècles; dans les dérivés du lat. *multu*, on trouve tantôt *-oi-* tantôt *-ui-* dans les chartes du XIIIe et des siècles suivants, mais dans les *Cantigas* on a toujours *oi*, à une exception près);

10) la terminaison *-aas*, pour *aes (-ais)*, < lat. *-ales* (par ex. *oficiaas*);

11) quelques emprunts à l'espagnol, comme *si* pour *se*, *-d* et *-t* pour *-de (verdat abat)*, *le* et *li* pour *lle, lli*, la conservation de *-l-* et de *-n-* intervocaliques.

2.° Faits typiquement portugais [10]:

1) le pronom *tudo* < *totu-;*

2) la tendance à changer *o* atone en *u*, aussi bien dans la syllabe initiale (par ex. *curaçõ)* que dans la syllabe finale (où *u* est très fréquent) et dans les mots enclitiques (par ex. *nus, vus, de pus*, dont il y a aussi des exemples, quoique moins rares, dans les *Cantigas*);

3) *palavra* < lat. *parabola-*, alors que dans les *Cantigas*, à côté des formes *paravla, paravra, palavra*, on a aussi, quoique moins fréquemment, *paravoa* (dont *paraboa* en galicien moderne);

4) *louvar* < *laudare* et *ouvir* < *audire;*

5) les graphies *lh* et *nh* représentant les palatales [*l̯*] et [*n̯*], et *mh, bh, vh* où *h* est pour [*i̯*].

([10]) Rübecamp considère étrange qu'ils se trouvent non seulement dans les «cantigas» des troubadours portugais mais aussi dans celles des galiciens, et ne leur attribue pas, pour la plupart, une grande importance *(ouvr. cit.* p. 343 et n. 3).

§ 3. Dans la *Chronique de Castille*, dont nous préparons pour l'impression une édition critique, on trouve ([11]):

1) comme représentant du lat. *regina-*, toujours *reyna* ([12]) fols. 91c, 132d, 186a;

2) à côté des formes plus fréquentes *te* 94d, 113d, 178d, et *ti* 94d, 178c, pour le pronom personnel, aussi *che* 97d, 116d, et *chi* 178d, 179c;

3) à côté de la désinence verbale *-te, -ti* (2e pers. du pf. de l'indicatif: *feziste* 143b, *fezisti* 187c, etc.), *-sche, -schi* semblent être plus fréquents: *fezesche* 109d, *fezeschi* 178d, *podischi* 107c;

4) à la 3e pers. du pf. de l'indic., à côté de quelques formes à désinence *-e* (par ex. *feze* 109d, 157d, *pose* 104b, *quise* 119d, *soube* 100d, *coube* 125d, *ouve* 91d, *disse* 92b, *deteve* 120b), ou *zéro* (par ex. *fez* 98b, *quis* 119d), aussi des formes à désinence *-o* (*fezo* 122a, 132b, *poso* 102d, 178c, *quiso* 94a, 157a, *soubo* 133a, *coubo* 96d, *ouvo* 92b, *disso* 151c, *detevo* 96d, *tevo* 191b);

5) des formes métaphoniques comme *pidio* 180a, *fugir* 118b, *fugirõ* 135b, *fugindo* 139b, à côté d'autres où la graphie ne reflète pas de métaphonie, par ex. *pedio* 98d, *fogia* 114d, *fogirõ* 153d, *fogindo* 115c;

6) le passage de *s-* à *x-* dans le pronom *xe* 133a, *xi* 110c, 140d (*se* 118a, 179a etc.);

7) le changement de *b-* en *v-* dans *visavoo* 195a, à côté de la conservation générale de *b-* et *v-* latins;

8) le passage de *-aí-* à *-eí-*, par ex. dans *seir* 167b et formes conjuguées, *seyda* 147d, à côté de *sayr* 97c et formes conjuguées, *sayda* 129d;

9) l'alternance de *oi* et *ui*: *coydar* 94d, *coydo* 133a, *coydava* 111d, *coydavam* 113a, *coydou* 101b, *coydarõ* 177b, *coydara* 94b, *coydando* 94b, *coydado* 94b / *cuyda* 156c, *cuydava* 153a, *cuydavã* 156c, *cuydarõ* 152d, *cuydando* 134c, *cuydado* 154b; *foy* «je fus» 111c / *fuy* 180d; *froytos* 110b, 130d / *fruytos* 148a; adv. *moyto* 106a, 110a, 117d, 136d / *muyto* 92c, 121a, 124b, 139d, 181a, adj. *moyto* 135d, 150a /

([11]) Nous tenons à préciser que notre analyse porte uniquement sur les folios 91c-197a du manuscrit, ceux-ci étant les seuls que nous avons édités et étudiés dans notre thèse citée ci-dessus n. 1. D'autre part, nous ne sommes pas toujours en mesure d'indiquer, pour chaque mot ou chaque fait, le nombre de fois qu'on le rencontre dans le texte.

([12]) Dans la *Chronique*, *n* représente très souvent la palatale [ɲ] (voir ci dessus p. 157-158 et la n. 16)

muyto 105b, 121c, 140a, *moyta* 113c, 148c, *moytos* 148c, *moytas* 98c, pron. *moytos* 104b / *muytos* 104b, 137a;

10) la terminaison *-aas* < *-ales* dans *ataas* 178b, *briaas* 170d, *taas* 171b, à côté de *-aes* (beaucoup plus fréquente) et de *-ales: corraes* 122c, *mortaes* 169c, *naturaes* 145d, *portaes* 122c, *sinaes* 101a, *taes* 178c, *caales* 152c, *offiziales* 134c;

11) quelques emprunts à l'espagnol, comme *-d, -t* pour *-de* (*merçed* une fois 93c, à côté de *mercee* très fréquent 93b, 126c, 152d, *mercede* une fois 101d; *bondat* une fois 124d, à côté de *bondade* 97d, 132c, 183b; *cidat* une fois 94b, à côté de *cidade* très fréquent 97b, 109d, 134d, 166d, 190c, et aussi *cibdade* 152c, 156c, voir ci-dessous), *le* (*digamosle* 171d) et *gele* (*alla'gele vayamos dar* 101d, *gelo iria dar* 102a, *como'gelo avia outorgado* 135d, *tal gela fezesse* 112d, *como gelas soliã dar* 142d).

On remarquera encore l'existence de certaines formes propres au galicien et dont Rübecamp n'a pas eu l'occasion de parler: *cibdade* 152c, 156c, 156c, *cibdadano* 129c, *obispo* assez fréquent 100d, 134d, 196b (à côté de *bispo* 93d, 134d, 160a, 192b), *obispado* 160b (à côté de *bispado* 117b, 160d), *Juyo* «juillet» 156d, le parfait faible *seu* «il sortit» assez fréquent 100d, 106b, 151b, 194d.

Si l'on tient compte des faits que Rübecamp considère comme étant portugais, voici ce qui se passe pour la *Chronique:*

1) le pronom *tudo* n'apparaît pas; le texte ne connaît que *todo* 98d, 122c, 148a;

2) la confusion entre *o* et *u* en position finale n'y est pas fréquente, sauf à la 3e pers. du pf. de l'indic.: *feriu* 95b / *ferio* 95b, *oyu* 195a / *oyo* 108a, *ouviu* 160d / *ouvio* 167d, *sayu* 142b / *sayo* 93d, *sentiu* 118c, *pedio* 102a, etc.; en ce qui concerne les noms, nous ne l'avons trouvée que dans deux cas, *Nunu* 92b (*Nuno* trois fois 92a) et *spiritu* 193d, le second pouvant être tout simplement une graphie latinisante, sous l'influence ecclésiastique. Dans la syllabe prétonique, on constate la même confusion dans: *curaçõ* 96a, 128b, 139c, 177c / *coraçõ* une fois 175c, *coraçoẽs* une foi 167b; *custume* 110c, 157b, 184b / *costume* une fois 155a; *custumado* 103a; *curmäa* (13) deux fois 95d, *curmão* 95d, 146b, *cuyrmão* 120a / *coyrmão* 124d, 126a, *coir-*

(13) Le signe ·· placé sur une voyelle représente dans notre édition une sorte du tilde moderne (en réalité il s'agit d'un tréma dont les deux parties sont liées entre elles) à trait très fin, parfois presque invisible, indiquant dans le ms. qu'une telle voyelle se trouve en hiatus avec la voyelle analogue suivante.

mano ([14]) 123c; *cubrio* 139b, *cuberto* 175a, *cubertas* 122b, 156d / *descobrir* 95d, 167b, *encobrir* 94b, 146a, 171a, *encobrio* 94b, 116a, 187a; *fugir* 118b, 121c, 124d, 127d, 178c, *fugirõ* 135b, 135d, *fugeria* 143a, *fugamos* 107b, *fugĩdo* 108a / *fogia* 114d, *fogirõ* 108c, 121d, 153d, *fogĩndo* 109a, 114c, 114d, 115c, 118c, *fogĩdo* 113d, 114d; *lugar* 100a, 129c, 157a, 188d / *logar* une fois 114d; *puridade* 95d, 114b, 116b deux fois, 184d, *puridades* 107a, 114a / *poridade* 167b, *poridades* 155d ([15]).

([14]) *n* représente la nasalité phonétique de la voyelle précédante et n'a pas, à notre avis, de valeur consonantique, sauf d'un point de vue phonologique (cf. notre *ouvr. cité*, vol. I, pp. 32-34).

([15]) M. Cintra a trouvé dans les *Foros* de Castelo Rodrigo (voir: L. F. Lindley Cintra, *A Linguagem dos Foros de Castelo Rodrigo* — Seu confronto com a dos Foros de Alfaiates, Castelo Bom, Castelo Melhor, Coria, Cáceres e Usagre — Contribuição para o estudo do leonês e do galego-português do séc. XIII — Publicações do Centro de Estudos Filológicos — Lisboa 1959 —, pp. 220-21) les exemples suivants du passage de *o* prétonique à *u*: *subrino* (à côté de *sobrino*), *sacudir* (à côté de *sacodir*), *cunplir* (à côté de *complir*), *fugir*, *dublado -a* (à côté de *doblada*), *curral currahes curraes* (à côté de *corral corrales*). Il explique *subrino*, *sacudir*, *cunplir*, *fugir* par l'influence fermante de la voyelle accentuée *i* (influence renforcée, pour le premier exemple, par celle du *b* suivant), tout en admettant que, pour les verbes, *u* pour *o* peut être dû à la généralisation du vocalisme des formes où la voyelle a été influencée par un [*i*] suivant *compleo* > *cumplo* → *cumplir*, *fugio* > *fujo* → *fugir*, *succutio* > *sacudo* → *sacudir*); *dublado* serait dû à l'influence de *b* sur *o*; pour les deux formes *lugar* et *curral* «já não é fácil encontrar o ponto de partida na influência de outro som da mesma palavra» (*Foros*, p. 221).

Sauf dans les cas de *fugir* etc. et de *lugar*, qui est très ancien dans la langue (déjà dans les documents galiciens du XIIIe siècle, voir *ib.*, pp. 222-223), dans toutes les formes où nous avons relevé *u* provenant sûrement de *o* en syllabe prétonique, la voyelle est précédée de *k-*.

D'autre part, dans notre texte, qui est postérieur d'environ un siècle à celui des *Foros* de Castelo Rodrigo, il n'y a pas de parallèle à *u* pour les formes, pourtant fréquentes, *sobrino* 111d, 122b, 178c, 194d, *sobrinho* 170b, 172d, *sobrinos* 92b, 125d, 179c, 189a, *sobrinhos* 167c, *sobrinhas* 173b, *conplir* 99b, *cõplir* 135a, *conplio* 135b, *conplistes* 158c, *conpliray* 109b, *conplirá* 106a, *conpli'lo'emos* 115d, *conplide* 166a, *conpla* 109d, 158a, *conplise* 98b, *cõplindo* 133b, *conplida* 105a, *conplidas* 121c, *conprir* 93d, 97b, 114b, 137a, 189a, *cõprir* 147a, *conpriu* 192c, *conprirã* 183a, *conpriria* 93d, *conprisse* 137d, *conprĩdo* 98b, *conprido* 155d, *dobravã* 152a, *dobladas* 103b.

Vu la pluralité des cas et des «contextes» où *o* prétonique > *u*, nous pensons qu'il se faisait déjà sentir, aux XIIIe et XIVe siècles, la tendance qui devrait aboutir en portugais moderne au remplacement total de *o* par *u* en position prétonique. Les raisons qu'invoque M. Cintra pour expliquer *subrino*, *sacudir*, *cunplir*, *fugir*, *dublado* nous semblant valables, mais à condition de

— A côté de *depos* 133c et *enpos* assez fréquent 96d, 110c, 134c, 166a, apparaissent aussi *depus* une fois 171d et *enpus* deux fois 166a, 170b (cf. *en poys* 96d);

3) le représentant du lat. *parabola-* est parfois *palavra* 167a, 175c, pl. *palavras* 168b, mais le plus souvent *paravõa* 109a, 112b, 153c, ou bien *paravoa* 113d, pl. *paravõas* 98d, 114a, 127c, 175b, 175c, *paravoas* 95b, 105c, 134b, 183b, 190d;

4) les verbes latins *laudare* et *audire* sont parfois représentés par *louvar* (*louvou* 162d, *louvado* 162b, 171b) et *ouvir* 175d (*ouvi* 172a, *ouvio* 167d, *ouvirõ* 161b), mais les résultats galiciens prédominent: *loar* 164b (*loava* 164b, *loö* 165b, *loarõ* 183a, *loando* 93b, 98a, 112c, 125a, *loãdo* 92a, *loado* 109a, 125a, 177b, 186c) et *oyr* 103a, 112a, 177c (*oyu* 93d, *oyo* 121d, *oystes* 189c, 195b, *oyrõ* 98d, 121d, 183a, 193d, *oyndo* 102d, *oydo* 110d, 117c, 125d, 195d, *oido* 155a, *oyda* 104b, 175a, *oydas* 158a);

5) les graphies *-lh-* et *-nh-* pour [ʎ] et [ɲ] ne sont pas inconnues de la *Chronique* (par ex. *filho* 159b, *senhor* 152d, 169a, etc.), mais

---

n'y voir que des facteurs, parmi d'autres, de cette tendance plus générale. Quant aux formes relevées par M. Cintra et par nous-même, où la voyelle *u* < *o* est précédée de *h-*, on peut croire qu'une assimilation de vélarité a contribué au développement de la tendance dont nous admettons ci-dessus l'existence.

L'alternance *puridade / poridade* pose un autre problème. On sait que l'étymon latin *pūritate-* avait un *u* long et que cette voyelle se conserve normalement en portugais et en espagnol. Mais dans le *Cantar de Mio Cid*, vv. 104, 2668, 3322, on n'a que *poridad*, forme «común a todos los textos de la Edad Media, en los que es raro hallar la forma moderna regular: p u r i d a t F Teruel 30c» (R. Menéndez Pidal, *Cantar de Mio Cid* — Texto, Gramática y Vocabulario — 3 vols. — Espasa-Calpe, Madrid 1944-45-46, vol. I, p. 155). Dans d'autres textes espagnols du moyen-âge on trouve aussi *adozir* (dans Berceo), *adozidos* (dans le *Libro de Alexandre*), *ioyzio* (ib.), *iodicio* (Fuero de Guadalj.), *jodios* (ib. et Hita, *Buen Amor*): voir M. Pidal, *ib.*, *ib.* Comment expliquer toutes ces formes où à un *ū* latin long correspond un *o*? Deux hypothèses nous semblent possibles: ou bien on admet que l'*ū* long de leurs étymons s'est abrégé en latin vulgaire, et alors les formes portugaises et espagnoles à *u* seraient à classer parmi celles citées ci-dessus où *o* est passé à *u*; ou bien pourrait-on admettre que la confusion entre *o* et *u* en syllabe initiale était déjà tellement répandue que, par analogie avec d'autres cas où cette confusion était réelle, les copistes auraient transcrit par *o* le son de *u*. Que l'on retienne l'une ou l'autre de ces deux hypothèses, toujours faudra-t-il admettre que la même confusion qui s'est définitivement imposée en portugais s'est aussi manifestée à une certaine époque en espagnol, quoique d'une façon sporadique.

-ll- et *-n-* (et aussi *-ñ-* et *-n̈-*) l'emportent de beaucoup: par ex. *fillo* 92a, 119d, 135b, 185a, *senor* 91c, 96b, 108a, 120c, 133a, 179d, *sẽnor* 101c, *señor* 172d ([16]). Il y a aussi des exemples de *mh* et *bh* pour [*mi̯*] et [*bi̯*] (ou [*mĭ*] et [*bi*]?), aussi bien que de *ph* = [*pi̯*] ou [*pi*]: *mha* 158a, 175c, *mhas* 161a, 162b (généralement *mina* 97d, et aussi *mĭna* 175d, *minha* 157c, *mĭas* 176d), *sabho* une fois 166c, *linpho* une fois 167a (généralement *limpo* 188c, *linpa* 103d, mais aussi une fois *linpya* 103d).

§ 4. On trouve donc dans la *Chronique* beaucoup de faits typiquement galiciens; quelques-uns d'entre eux n'y ont pas de parallèle portugais.

Certes, les faits considérés comme étant caractéristiques du portugais ont aussi leur place dans la *Chronique*. Mais il ne faut pas oublier qu'ils se trouvent tous, quoique moins fréquemment, aussi dans les textes provenant de la Galice; d'autre part, il ne s'agit jamais de solutions uniques, et les formes galiciennes correspondantes l'emportent presque toujours.

Il nous semble donc que, à l'état actuel de nos connaissances relatives à l'ancien portugais *(lato sensu)*, on peut bien considérer comme étant galicienne la langue de la *Chronique de Castille* contenue dans le ms. 8817 de la Bibliothèque Nationale de Madrid.

([16]) Rübecamp, *BF* I, p. 295, affirme que, dans une édition critique, il faut transcrire cet *n* par *nn*. Il nous semble pourtant que, au moins dans la *Chronique*, la graphie *n* = [*n̯*] est trop fréquente pour qu'on ait le droit de la corriger.

9. STYLISTIQUE. RESSOURCES EXPRESSIVES DES LANGUES ROMANES

ANÁLISE ESTILÍSTICA DE UM SERMÃO DO PADRE ANTÓNIO VIEIRA

MARIA ISABEL PAULA SARAIVA
(LISBOA)

Introdução

No célebre Sermão da Sexagésima procura Vieira definir quais as razões por que a palavra de Deus tão pouco efeito faz nos ouvintes dos sermões.

Fazer pouco fruto a palavra de Deus no mundo, pode proceder de um de três princípios: ou da parte do pregador, ou da parte do ouvinte ou da parte de Deus.

Por parte de Deus não pode deixar de frutificar. Por parte dos ouvintes se não produz fruto, produz efeito pois o próprio trigo semeado nas pedras nasce, embora depois venha a morrer, logo também não é por parte dos ouvintes pois se a palavra de Deus até nas pedras e nos espinhos nasce, mais pode triunfar do coração e da vontade dos homens. Será então por culpa do pregador.

E no pregador há cinco circunstâncias que convém examinar uma por uma: a pessoa, a ciência, a matéria, o estilo, a voz.

Será a pessoa a culpada, a pessoa que pelo exemplo contradiz o que prega? Não, porque reza a Escritura de Jonas que cheio de defeitos converteu com um sermão o maior rei, a maior corte e o maior reino do mundo. Será a culpa do estilo usado nos púlpitos? «Um estilo tão empeçado, um estilo tão dificultoso, um estilo tão afectado, um estilo tão encontrado a toda a arte e a toda a natureza?». E compara o pregar ao semear, arte sem arte, em que as coisas hão-de cair naturais. Tudo tão diferente do estilo tirânico que então se usava nos púlpitos.

Para Vieira, o sermão há-de cair de três modos: com queda, com cadência, com caso. A queda para as coisas, a cadência para as palavras, o caso para a disposição. A queda é para as coisas porque hão-de

vir bem trazidas, a cadência para as palavras porque não hão-de ser escabrosas, nem dissonantes. O caso é para a disposição que há-de ser tão natural e desafectada que pareça caso e não estudo.

O mais antigo pregador do mundo foi o céu: as palavras são as estrelas, os sermões a composição, a ordem, a harmonia e o curso delas.

Não fez Deus o céu em xadrez de estrelas, como os pregadores fazem o sermão em xadrez de palavras. Se de uma parte está branco, da outra há-de estar negro; se de uma parte está dia, da outra há-de estar noite; se de uma parte dizem luz da outra hão-de dizer sombra; se de uma parte dizem desceu, da outra hão-de dizer subiu. Basta que não havemos de ver num sermão duas palavras em paz? Todas hão-de estar sempre em fronteira com o seu contrário?».

E logo depois se queixa de nunca serem as coisas e as pessoas chamadas pelos seus próprios nomes mas antes por outros só conhecidos dos iniciados. De tal modo que lhe parece necessário haver um vocabulário do púlpito.

E todos estes defeitos se afiguram a Vieira serem do estilo a que chamam culto.

Fazia Vieira uma crítica ao mais célebre dos oradores dominicanos, a Fr. Domingos de S. Tomás. Mas não poderão aplicar-se também a Vieira as suas próprias críticas? Não existirá também nos seus Sermões aquela regra dos contrários? E não só esta mas outros ornatos do estilo que o enfeitam como os ornatos do barroco se sobrepõem à estrutura do edifício, sobrecarregando-o e de certo modo não fazendo corpo com ele?

É o que vamos tentar demonstrar pela análise dum sermão de Vieira: o 3.° Sermão da 4.ª Dominga da Quaresma (*).

A ideia central deste Sermão é ensinar aos homens como se hão-de alcançar e ainda acrescentar os bens temporais. O primeiro cuidado do homem é o comer, a busca do pão. E em torno desta ideia central constrói Vieira todo um sistema de frases.

Análise

Há, em princípio, duas espécies de estilo: aquele que se adapta à realidade e a procura definir exprimindo-a em palavras e aquele que

(*) Utilizei neste trabalho a edição do sermão em: Obras Completas do P.e António Vieira. *Sermões*, vol. IV, revisto pelo Rev. P.e Gonçalo Alves. Porto 1907, pgs. 49-70.

se sobrepõe à realidade, que não faz corpo com ela, que tem de certo modo em si próprio a própria razão de existir. Se despreconcebidamente lermos qualquer autor, em breve uma de duas coisas acontece: ou nos embrenhamos na realidade e esquecemo-nos de que o estilo existe, ou nos esquecemos da realidade e começamos a atentar só no estilo.

Algo que muito nos pode ajudar na classificação de um estilo é o adjectivo. Estilo adaptado à realidade tem geralmente adjectivação numerosa e objectiva. Estilo desajustado prima pela adjectivação de carácter subjectivo, também muitas vezes numerosa e será um estilo a que poderemos chamar poético ou então pela adjectivação escassa, de tipo intelectual, valorativo e será um estilo intelectualizado.

Ora bem, ao ler o citado Sermão de Vieira da 4.ª dominga da Quaresma duas coisas logo me chocaram: o tipo de adjectivação e o processo de construção frásica.

Quanto à adjectivação notei que:

a) O adjectivo exprime normalmente um juízo de valor, não uma qualidade própria do objecto qualificado.

A p. 69 encontramos:

> ... uma mui *grande* falta
> ... numa cidade tão *nobre*
> ... *principal* misericórdia

b) O adjectivo *bom* de emprego frequentíssimo:

> É *boa* mercância a esmola? p. 67
>
> Este modo de acrescentar fazendo... me atrevera eu a dizer que era *bom* p. 63
>
> este meio eu confesso que é muito *bom* p. 64

qualifica normalmente *terra* com o sentido de *fértil* — porventura influência do latim: *terra bonam?* e aparece-nos empregado em interdependência em graus diferentes. Assim:

> É *boa* mercância a esmola? Pois ainda é *melhor* lavoura. p. 67
> Este meio eu confesso que é *muito bom;* mas *bom* para aguentar... p. 64

O emprego de bom em si mesmo e em graus diferentes está de resto de acordo com o enunciado na alínea anterior — adjectivação de tipo intelectual.

c) O adjectivo vale na medida em que se opõe a outro — regra de contrários.

> A p. 49 encontramos «bens *espirituais*» opostos a «bens *temporais*»; a p. 50 «espíritos *generosos*» e «espíritos *baixos*».

De resto, adjectivação muito escassa.

Destas breves observações logo uma conclusão nos surge. O Padre A. Vieira não cinge o seu estilo à realidade, contrói-o num como que alheamento dela.

Como é que essa atitude se evidenciará no processo de construção frásica?

À primeira análise verifica-se que nada aparece por acaso, que as palavras têm o seu lugar fixo e pré-determinado e que a construção assenta fundamentalmente nas repetições que assumem ora a forma de simetrias ora de oposições.

A repetição pode concretizar-se nos seguintes processos:

1.° A f r a s e e m e s t r e l a

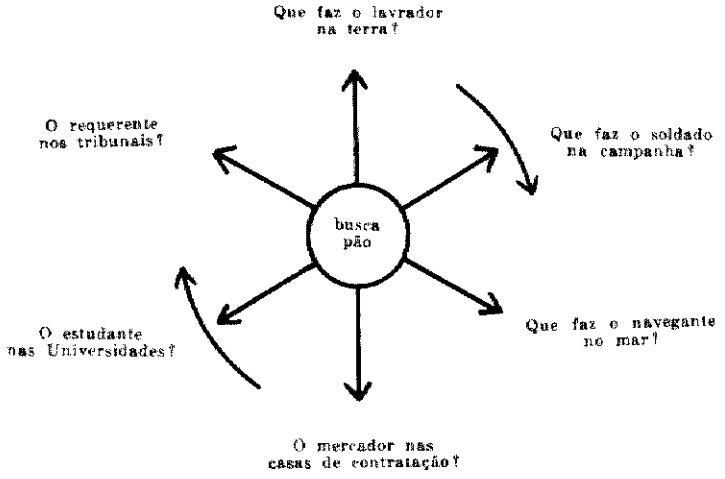
Posta a premissa, por exemplo, a seguinte frase:

> Lançai os olhos por todo o mundo e vereis que todo ele se vem a resolver em buscar o pão para a boca.

Lançai os olhos por todo o mundo — está indicado o caminho. Trata-se agora de, no mundo, achar exemplos que possam preencher o todo anterior *(todo o mundo)*. O verbo em torno do qual as frases se hão-de dispor já está também encontrado, verbo e complemento: *buscar pão*.

> Que faz o lavrador na terra, cortando-a com o arado, cavando, regando, mondando, semeando? Busca pão. Que faz o soldado na campanha, carregado de ferro, vigiando, pelejando, derramando sangue? Busca pão. Que faz o navegante no mar, içando, amainando, sondando, lutando com as ondas e com os ventos? Busca pão. O mercador nas casas de contratação, passando letras, ajustando contas, formando companhias? O estudante nas universidades, tomando postilas, revolvendo livros, queimando as pestanas? O requerente nos tribunais, pedindo, alegando, replicando, dando, prometendo, anulando? Busca Pão. p. 49-50

E em torno da frase nodal, dispõem-se as frases satélites como os raios de uma estrela.

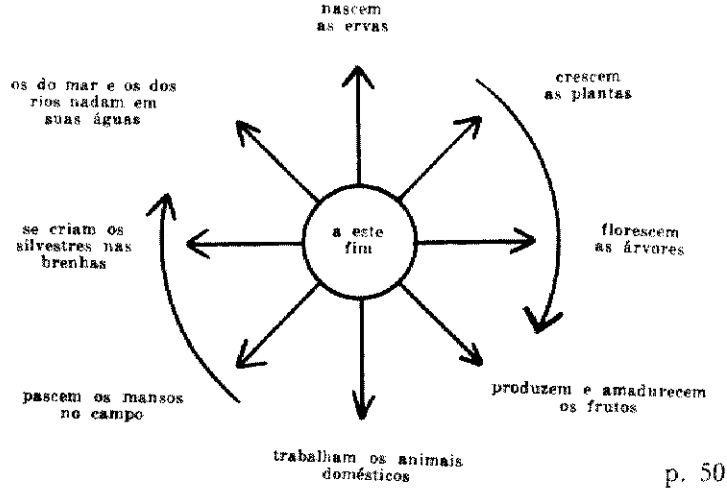


A frase centro é a resposta à interrogação posta pelas frases satélites. Vejamos novo exemplo que se nos apresenta logo a seguir:

> Tirai este pensamento dos homens e lançai-o por todas as outras coisas do mundo, achareis que todas elas estão servindo a este fim ou pensão do sustento humano.

Eis um novo sistema de frases que vai nascer, introduzidas pela expressão: *a este fim*.

Eis o novo sistema estelar:

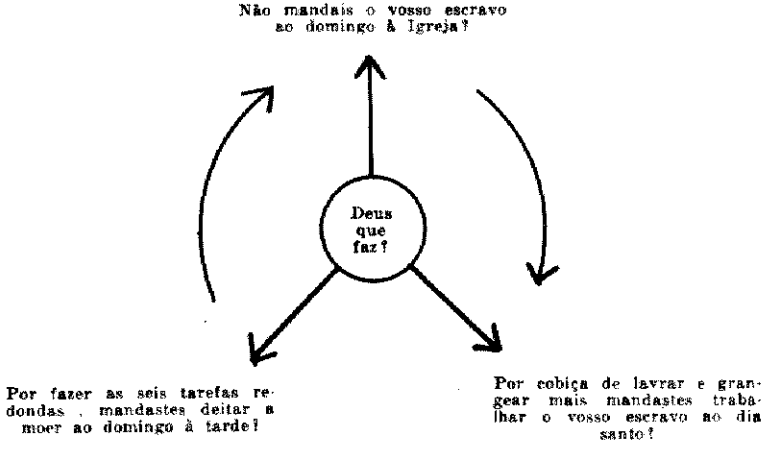


Tal como na arquitectura barroca, por vezes, os ornatos se dispõem simètricamente em torno de um centro, assim as frases se dispõem em torno da frase eixo.

Vejamos agora novo exemplo em torno da frase eixo interrogativa:

Deus que faz?

Não mandais o vosso escravo ao domingo à Igreja? Pois que faz Deus? Já que vós não obedeceis ao meu preceito e não quereis que o vosso escravo venha um dia na semana à Igreja ou vo-lo matarei e virá estar toda a semana no adro. Sabeis que fazem ali os vossos escravos? Estão para ouvirem as missas que vós lhes não fizestes ouvir. Por cobiaç de lavrar grangear mais mandastes trabalhar o vosso escravo ao dia santo: que faz Deus?



Este sistema como vemos aparece entrelaçado com outro. Quer dizer o sistema interrogativo alterna com um afirmativo, que assenta também em frases simétricas.

Vejamos:

A Já que vós não obedeceis ao meu preceito e não quereis que o vosso escravo venha um dia na semana à Igreja, eu vo-lo matarei e virá estar toda a semana no adro.

A' Deixa-o fugir para o mato e que nunca mais apareça; e agora anda folgando sete dias da semana porque vós não quisestes que descansasse um só.

A'' Dispõe que tenhais tais perdas no mar e na terra que não possais possais sustentar a fábrica e que não moais nem uma só tarefa.

p. 62

Notemos em A *um dia, toda a semana* e em A' *sete dias da semana e um só (dia)*.

Dentro deste sistema em estrela as frases são simétricas e em todas encontramos o verbo *mandar* (repetição vocabular).

Segundo Baltazar Gracián «Agudeza e Arte de ingenio», o princípio essencial do estilo engenhoso são as simetrias e oposições. Ora bem, neste tipo de construção frásica que observámos e a que chamei em estrela, as frases satélites dispõem-se simètricamente em relação a um mesmo centro.

2.º Correspondência por oposição

As frases do P. Ant. Vieira não afluem como um rio. As palavras não vão surgindo pedidas por uma realidade mais forte do que elas mas antes a palavra surge pedida pelo seu contrário e a frase constrói-se em correspondência. Vejamos alguns exemplos do que podemos chamar a correspondência por oposição:

Correspondência bimembre:

I
A: Os que têm muito
B: Dêem do muito

A': Os que têm pouco
B': Do pouco — p. 69

II
A: ... porque assim como o caminho certo de ter pão
B: é servir a Deus

A': assim o caminho certo de se perder o pão
B': é desservi-lo — p. 60

Salientemos em I) a oposição vocabular *muito — pouco;* em II) *ter pão — perder o pão; servir a Deus — desservi-lo.*

Correspondência trimembre:

III
A: Se tendes posto muito perto do rei
B: Tudo se vos sujeita
C: Tudo vos vem às mãos

A': E se tendes posto muito longe ao rei
B': Tudo vós sujeitais
C': e em tudo vós meteis a mão — p. 63

IV
A: Quem busca primeiro os bens do céu e depois os da terra
B: tem bênção
C: Por que logra os da terra e mais os do céu.

A': quem busca primeiro os da terra e depois os do céu
B': tem maldição
C': porque nem logra os do céu nem os da terra. p. 57

Note-se em III) as oposições: *perto — longe; tudo se vos sujeita — tudo vós sujeitais;* em IV) *bênção — maldição; logra os da terra e mais os do céu — nem logra os do céu nem os da terra.*

Um exemplo de correspondência tetramembre:

Melhor fora não haver na Misericórdia igreja que não haver hospital

V
A: porque a imagem de Cristo
B: que está na igreja
C: é imagem morta
D: que não padece

A': As imagens de Cristo
B': que são os pobres
C': são imagens vivas
D': que padecem.

Salientemos as oposições:

imagem viva — imagem morta; que não padece — que padecem.

Também encontramos outro sistema de correspondência por oposição de tipo diferente. Enquanto nos exemplos citados um sistema frásico se opõe a outro sistema, agora, a oposição faz-se dentro do próprio sistema.

VI
A: Às vezes os que nós cuidamos que são justos
B: não são justos

A': Às vezes os que nós cuidamos que servem verdadeiramente a Deus
B': não o servem verdadeiramente p. 59

Como vemos o 2.º membro contradiz a afirmação feita no primeiro.

3.º Correspondência por concordância

Vejamos um exemplo de correspondência trimembre em que não há oposição entre os membros mas concordância. É como que uma nova

forma de comparação. Os 2 primeiros membros correspondem-se e o 3.º é idêntico em ambos os sistemas.

A: Quem dá o câmbio
B: Sempre tem o seu capital seguro
C: E sobre isso recebe as ganâncias

A': Assim lhe acontece a quem dá esmola
B': Segura tudo o que deu
C': E sobre isso recebe as ganâncias. p. 66

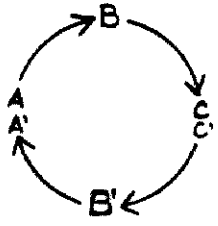
Observemos as repetições dentro deste sistema: *dar a câmbio — dar esmola,* além da do 3.º membro que já acima notámos e o jogo de palavras *seguro, segura.*

4.º Correspondência em círculo

O sistema das frases simétricas apresenta um outro aspecto a que poderemos, talvez, chamar da frase em círculo. Ora vejamos:

Este modo de acrescentar fazenda
... ...
A: me atrevera eu a *dizer que era bom*
B: se neste mundo não houvera uma conta
C: e no outro mundo outra.
C': se no outro mundo não houvera inferno
B': e neste mundo não houvera justiça
A': *era muito bom.* p. 63

Notemos a disposição das frases que poderíamos exprimir gràficamente



O sistema, todavia, não está ainda completo. Por uma tendência a que poderíamos chamar a explicitação ou didáctica o P. A. V. porme-

noriza as ideias genéricas inferno e justiça, num novo sistema oposto aos anteriores

B³: mas nesta vida limoeiro
C³: e na outra vida fogo eterno
B⁴: nesta vida confiscado
C⁴: e na outra vida queimado
A³: não *é bom* modo de ganhar p. 64

Partindo da expressão *era bom* surgiu-nos pois todo um sistema de correspondências, que terminou pela oposição *não é bom*.

É corrente no P. A. V. este processo a que chamamos da frase em círculo, de que demos ora um exemplo e que pode assumir aspectos diferentes. Enquanto no eexmplo anterior partimos de uma expressão e a ela regressamos, agora o caminho seguido é inverso: vamos dar a uma expressão e dela tomamos a partir para a construção do novo sistema frásico:

A: Cuida o outro que quando dá esmola
B: que a dá para a perder
e engana-se
C: porque a dá a câmbio
C': e dar a câmbio
B': não é perder
A': antes é acrescentá-lo p. 66

A esta forma de repetição poderemos ligar o processo que consiste em começar um período repetindo o fim da frase anterior:

... e servindo a Deus. Servi a Deus. p. 57
... quanto mais em um deserto. Em um deserto porém, se achavam estes homens. p. 52

Este processo evidencia uma vez mais que o desenvolvimento dos sermões de Vieira se faz pelos nexos das palavras entre si.

5.° Correspondência exemplificativa

Outro tipo há de frases correspondentes a que poderemos chamar exemplificativas. Há um paralelismo absoluto entre os membros e os segundos apenas apresentam o problema sob outra faceta.

F. Introdutória: E Deus tem tanto cuidado e providência com os que o servem.

A: que não só os sustenta com *tal* abundância
B: que lhes livra o corpo da fome
A': mas com *tal* certeza
B': que lhes livra a alma do cuidado. p. 53

No exemplo dado há uma frase introdutória de que depende o sistema: *E Deus tem...* e depois encontramos o binário *corpo — alma* não em oposição mas em adição: ao bem estar do corpo, juntar-se-á o da alma.

Por vezes o sistema não necessita de frase introdutória e temos um paralelismo absoluto de ideia e de vocabulário entre os membros.

Notemos esta correspondência bimembre:

A: O caminho certo e seguro de ter fazenda
B: é fazer o que Deus manda

A': O caminho certo e seguro de ter pão
B': é seguir a Cristo. p. 63

Por vezes as frases apresentam-se em repetição exemplificativa. Vejamos um exemplo:

Seja o soldado como foi David
Seja o lavrador como foi Jacob
Seja o desterrado como foi Abraão
Seja o desamparado e perseguido como foi José. p. 59

Esquemàticamente poderíamos assim representar o exemplo citado:

Seja { o soldado / o lavrador / o desterrado / o desamparado e perseguido } como foi { David / Jacob / Abraão / José }

A repetição exemplificativa surge-nos amiúde. Ora reparemos:

Abraão rico por servir a Deus mas provado primeiro com o desterro. José rico por servir a Deus mas provado primeiro com o cativeiro. David rico por servir a Deus mas provado primeiro com as perseguições. Jacob rico por servir a Deus mas provado primeiro com os trabalhos. p. 59

Esquematizemos:

{ Abraão / José / David / Jacob } { rico por servir a Deus } { mas provado primeiro com } { o desterro / o cativeiro / as perseguições / os trabalhos }

Quer dizer encontramos neste último exemplo uma série de frases semelhantes em que só variam os sujeitos e a espécie de provação a que foram submetidos.

A repetição exemplificativa pode enquadrar-se por vezes dentro do seguinte esquema:

Afirmação
análise (exemplificativa)
resumo (semelhante a afirmação)

Ora vejamos:

Em buscar pão se resolve tudo e tudo se aplica a o buscar
Os pobres dão pelo pão o trabalho; os ricos dão pelo pão a fazenda: os de espíritos generosos dão pelo pão a vida; os de espíritos baixos dão pelo pão a honra; os de nenhum espírito dão pelo pão a alma e nenhum homem há que não dê pelo pão e ao pão todo o seu cuidado. p. 50
Em buscar..... — semelhante a — nenhum homem há..... .

Há um tipo de correspondência em que os 2.os membros repetem os 1.os mas desenvolvendo-os e explicitando-os.

A: Semeai ali a vossa esmola
A: Semeai ali o vosso pão
B: E vereis quão bem vos rende a seara

A': Semeai o vosso pão nesta terra
B': E vereis que vos rende mais de cento por um. p. 58

Trata-se de certo modo de uma explicitação didáctica, que pode assumir aspectos diferentes. Enquanto no exemplo citado a relação entre as partes é de precisão: a 2.ª vem precisar a primeira, no exemplo que a seguir citarei a 2.ª parte é uma conclusão em relação à 1.ª.

... pediu ao pai que ao menos lhe desse outra bênção
Ao que respondeu o velho
que outra bênção já não lha podia dar
E eis aqui em que esteve ser bênção a de Jacob
e não ser bênção a de Esaú. p. 57

Tudo gira em dar ou não dar uma bênção e em a bênção dada ser bênção e não dada não ser bênção. Repete-se o verbo, repete-se o substantivo mesmo no caso em que a repetição não tem razão de ser pois a negativa é completa.

Vejamos um novo exemplo:

> Cuida que pode avançar quebrando os mandamentos de Deus
> e é tanto pelo contrário
> que não só se não adquire fazenda por este caminho
> antes se perde a que estava adquirida. p. 63

Notemos as repetições *avançar fazenda, adquire fazenda, a que estava adquirida;* e a oposição *adquirir — perder.*

O processo de construção frásica continua a ser o da correspondência, mas agora uma correspondência atenuada que assenta na repetição e oposição. Este processo de correspondência pode assumir o aspecto da explicitação exaustiva e da oposição, digamos, talvez, quantitativa:

> ... vós não quisestes que descansasse e louvasse a Deus um dia; pois descansará agora toda a semana e todo o mês e todo o ano e tantos anos. p. 62

Não encontramos aqui a repetição vocabular mas não podemos deixar de observar que a palavra *semana* vem pedida pela palavra *dia,* assim como *mês* por *semana* e *ano* por *mês.* É uma sucessão automática a partir da primeira palavra empregada. Mais uma vez, encontramos, pois um desenvolvimento assente em nexos vocabulares.

Dentro do estudo da correspondência em Vieira não podemos deixar de aludir às frases correspondentes que se dispõem a partir do desenvolvimento dos membros de uma frase dada.

Assim:

> Dar esmolas é semear e é negociar: para semear não há melhor terra que as mãos do pobre, para negociar não há melhor correspondente que Deus. p. 66

Vejamos:

> Dar esmolas é semear e é negociar
> para semear não há melhor terra que as mãos do pobre
> para negociar não há melhor correspondente que Deus

Um novo exemplo:

> ... todos havemos mister os bens da terra e mais os do céu
> os da terra para esta vida
> e os do céu para a outra. p. 57

Como vemos, a frase divide-se em dois membros cada um dos quais encontra o seu correspondente na frase seguinte.

Neste processo é evidente a tendência didáctica porque os desenvolvimentos referem-se explicitando-os a termos contidos na frase inicial.

Os dois exemplos citados mostram o processo em toda a sua nitidez. Pode, todavia, aparecer-nos mais complicado mas nem por isso menos evidente.

No exemplo seguinte, complica-se com a repetição dos membros:

> ... deu pão e deu muito
> deu pão
> porque todos comeram à vontade
> e deu muito
> porque a todos sobejou p. 51

Neste outro há uma frase intermédia que introduz o desenvolvimento:

> Todos os homens querem ter pão e muito pão
> (dois alvitres lhes trago hoje para isso)
> um para terem pão e outro para terem muito.

Conclusão

Foi meu propósito estudar este sermão do Padre António Vieira independentemente das circunstâncias a que ele se referia e dos fins que tinha em vista. E quando, de início, aludo ao afastamento da realidade, de modo nenhum entendo que António Vieira estivesse divorciado dessa realidade, ele que foi um homem de acção; quero dizer antes que os recursos estilísticos de que se serve Vieira não visam a descrever uma realidade objectiva mas a agir sobre ela, neste caso a influenciar subjectivamente os seus ouvintes. O estilo de Vieira não é descritivo mas, se assim se pode dizer, activo. Pretende agir nos ouvintes por meio de um sistema de oposições e paralelismos, de repetições e variantes.

DISCUSSION

Interventions de Mlle. M. de Lourdes Belchior et de MM. R. Cantel e W. D. Stempel. Réponse de Mme. M. I. Saraiva.

Maria de Lourdes Belchior (Lisbonne) fait quelques observations, concernant entre autres le fait que l'auteur affirme que Vieira a un style peu adapté à la réalité, style qu'elle-même qualifie plus loin de didactique.

R. Cantel (Poitiers) suggère que l'on fasse le même travail sur le *Sermão da Sexagésima*. Il estime qu'il importe de distinguer chez Vieira ce qui est jeu

de mots et jeu intellectuel. Il ajoute que ce n'est guère que dans le monde ibérique qu'un style où abondent les adjectifs indéterminés est considéré comme éloigné de la réalité. Il en va autrement dans la littérature française.

W. D. STEMPEL (Bonn) demande s'il n'y a pas, dans les sermons de Vieira, une adaptation du style biblique à son style propre.

M. I. SARAIVA répond que, même dans les traductions, Vieira adapte le style biblique à celui du temps.

R. CANTEL affirme que, dans l'état actuel de ce genre d'études, il est impossible de comprendre le «conceptisme» du XVIIe siècle, sans connaître a fond les procédés de style de St. Jérôme, de St. Augustin et d'autres Pères de l'Église.

CONSIDERAÇÕES SOBRE A ESTRUTURA DA FRASE ESPANHOLA ANALISADA NA AUTOBIOGRAFIA DE SANTA TERESA (1)

HANS FLASCHE
(MARBURG)

1. Os juízos feitos sobre a linguagem de Santa Teresa desde Luís de León(2) até Menéndez Pidal(3) — cito por exemplo os de Mayans(4) e Capmany (5) — concordam consideràvelmente em atribuir-lhe «llaneza», «sencillez» e «espontaneidad», embora estas qualidades sejam dosificadas e formuladas de maneira diversa. Quanto a problemas sintácticos diferem na medida em que algumas vezes — por exemplo na crítica de Jerónimo Gracián (6) e de Silverio de Santa Teresa (7) —

(1) Tudo o que disse sobre os textos teresianos apenas poderá oferecer ao linguista um esboço dos problemas que lhes estão ligados. É necessário preparar um estudo analítico mais aprofundado dos diferentes níveis da linguagem teresiana.

(2) *Carta del Maestro Fray Luis de León* a las madres priora Ana de Jesús y religiosas carmelitas descalzas del monasterio de Madrid (*Escritos de Santa Teresa*, añadidos e ilustrados por Don Vicente de la Fuente T. I. Madrid 1861/ Biblioteca de Autores Españoles, desde la formación del lenguaje hasta nuestros dias/p. 19).

(3) *El lenguaje del siglo XVI* (In: *La lengua de Cristóbal Colón*... Tercera edición. Madrid 1947/Colección Austral 280/p. 77-81) — *El estilo de Santa Teresa* (ibid. p. 127/150)

(4) *Rhetorica* de Don Gregorio Mayàns i Siscàr. Tomo II. Valencia 1757 p. 38: ... dos maneiras de decir: una, Natural, i otra, Artificiosa. Natural es la que se hace sin ayuda del Arte, como aquella, de que usa Santa Theresa de Jesus.

(5) *Teatro Histórico-Crítico de la elocuencia española* por D. Antonio de Capmany y de Montpalau... Tomo III. Barcelona 1848 p. 169 y sigs.

(6) *Lucidario del verdadeiro espiritu* c. V (cf. Biblioteca Mística Carmelitana I: *Obras de Santa Teresa de Jesús* editadas y anotadas por el P. Silverio de Santa Teresa. Tomo I: *Libro de la Vida*. Burgos 1915 / Preliminares IV: Lenguaje y estilo de Santa Teresa p. LXI/).

(7) Ibid. p. LVII/LVIII.

a frase resultante das qualidades acima mencionadas é caracterizada sem restrição como bem proporcionada e formosa. Valera fala de «frase más conveniente » ([8]). Por outro lado alguns críticos chamam a atenção para as anormalidades sintácticas no estilo de Santa Teresa, sublinhando porém, que estas anormalidades não causam prejuízo. É natural que insistam no «descuido» — empregamos um termo de Menéndez Pelayo ([9]) — com uma intensidade maior ou menor. Considerando a nossa intenção de focar a sintaxe teresiana, os juízos dos críticos são tanto mais valiosos quanto mais concretos, mais pormenorizados. Luis de León ([10]) e Jerónimo de San José ([11]) apontam a interrupção da linha discursiva, indicam a técnica hábil de inserir orações subordinadas e coordenadas no fio da oração principal, e Menéndez Pidal ([12]) acentua os defeitos que, em consequência desta técnica, resultam sob o ponto de vista da sintaxe normal. Até hoje não se fez nenhum estudo extenso sobre os problemas sintácticos da linguagem de Santa Teresa; não existe ainda nenhum contributo notável para o estudo da frase espanhola tal como ela se mostra na obra da grande mística. Este contributo é o que hoje aqui tentamos apresentar.

II. O exame escrupuloso de um milhar de frases da autobiografia da santa com base no manuscrito da Biblioteca Escurialense provou que, não obstante as condições da sua vida (que, entre outras coisas, a impediram de retocar o texto) e apesar da aproximação sempre evidente ao castelhano falado daquele tempo, a autora dispunha de possibilidades admiráveis para formar a língua espanhola. Estas possibilidades habilitavam-na a exprimir a abundância dos seus pensamentos por meio de recursos sintácticos como conjuntos estruturados. É o que revela por exemplo a formação de «articulações» — como disse Bühler ([13]) — por meio de conjunções ou também a «syntaxe d'emboí-

---

([8]) Ibid. p. LXII.

([9]) Ibid. p. LXIV.

([10]) Cf. *Carta del maestro Fray Luis de León* l. c. p. 19.

([11]) *Historia del Carmen Descalzo* l. V c. XVI p. 918/19 (cf. *Obras de Santa Teresa de Jesús* editadas y anotadas por el P. Silverio de Santa Teresa Tomo I, p. LXII)

([12]) Cf. *El lenguaje del siglo XVI — El estilo de Santa Teresa* p. 132.

([13]) Karl Bühler, *Sprachtheorie. Die Darstellungsfunktion der Sprache.* Jena 1934 p. 385, 411, 412, 413, 416.

tement» — na terminologia de Bally (14) —, a sintaxe de encaixamento geral.

Como paradigma da sua capacidade de articular orgânicamente a língua pode-se citar uma frase do capítulo XI da Vida, daquela parte portanto que trata dos graus da oração. Diz assim: «Pues que hará aqui el que ve que en muchos dias no hay sino sequedad y disgusto y desabor y tan mala gana para venir a sacar el agua que si no se le acordase que hace placer y servicio al Señor de la huerta y mirase a no perder todo lo servido y aun lo que espera ganar del gran trabajo que es echar muchas veces el caldero en el pozo y sacarle sin agua lo dejaría todo?»(15). Podemos designar o andaime basilar deste largo período pelas seguintes palavras: «Pues que hará el que ve que... hay... tan mala gana... que... lo dejaria todo.» Todo este conjunto e nele especialmente o arco de tensão que liga o último «que» do andaime à forma verbal «dejaría» mostra uma faculdade notável de planejar o que se quer exprimir.

Depois de apresentar esta frase, estruturada entre outras coisas por meio do emprego duma segunda conjunção imediatamente após a conjunção «que», queremos insistir no facto de Santa Teresa se servir de bom grado e repetidamente desta possibilidade de formular os seus pensamentos, desta forma da frase espanhola. Com «que de que», «que como», «que porque», «que ya que», «que pues», «que después que», «que cuando», «que si», «que aunque» formam-se proposições completivas — empreguemos o termo como instrumento de trabalho — que podemos qualificar de proposições completivas em si mesmas estruturadas pela segunda parte integrante da sequência conjuncional.

Mencionemos aqui também que Santa Teresa usa muitas vezes as locuções «tan... que si», «tan... que como», «tan... que cuando», «tan... que mientras», quer dizer a «ligature conséquentielle d'intensité»(16).

As combinações «que después que», «que cuando», «que si», «que como», «que aunque», «que ya que» servem-lhe para construir proposições causais ordenadas. O «que» causal tem a função de salientar a

---

(14) Charles Bally, *Linguistique Générale et Linguistique Française*, 3. éd. (Berne 1950) p. 286.

(15) Cf. *Obras de Santa Teresa de Jesús*, editadas y anotadas por el P. Silverio de Santa Teresa. Tomo I p. 79.

(16) Cf. Georges de Bidois — Robert Le Bidois, *Syntaxe du Français Moderne* T. II (Paris 1938), p. 485.

relação lógica entre o que precede e o que se segue, representa um passo no caminhar do pensamento ([17]).

Segundo um velho uso espanhol a conjunção «que», no começo da frase, por exemplo antes de «si» ou «como», tem também frequentemente — abstraindo da função causal — a função de garantir o contacto com o que a precede. Esta conjunção de contacto podia-a Santa Teresa tomar da linguagem corrente. Nas combinações compostas deste «que» e de outra conjunção, o grau de ordenação dos pensamentos — isto é da delimitação de, por exemplo, «que» e «como» — é menor de que, por exemplo, na sequência «tan... que si». Visto que a combinação da conjunção «que» de contacto e de outra conjunção é frequente, cumpre-nos, para explicar este fenómeno sintáctico, pensar não só na função de contacto da conjunção «que» — função em voga nas línguas românicas desde sempre — mas também em que a sequência de duas conjunções tornou possível a realização dum plano de construção sintáctica já existente na língua materna de Santa Teresa. É o que chamo o processo do encaixamento.

A sequência, o esquema «que si», reproduzido no manuscrito geralmente numa palavra só, parece ser o mais frequente na linguagem de Santa Teresa.

III. Como se explica então — perguntar-se-á agora — o modo de estruturar a frase duma maneira evidente pela combinação de duas conjunções? (Trata-se não só das combinações já mencionadas, mas também de outras, realizadas, por exemplo, com «porque»). Vejamos este hábito em relação por um lado com a riqueza da língua espanhola em estruturas sintácticas, e, por outro, com a maneira de escrever da autora. É natural que a combinação de conjunções não chame a atenção do leitor igualmente em todas as frases. Lembremos que a língua espanhola não é a única que conhece a sequência imediata de duas conjunções, isto é o encaixamento de uma frase conjuncional noutra. Contudo o procedimento em questão põe em evidência o carácter do estilo teresiano e deve ser explicado sobretudo com respeito aos juízos até hoje emitidos acerca dessa estilo. O facto de a frase teresiana se constituir bastantes vezes por interrupção reiterada mediante várias conjunções (porque aunque... como, y asi... si... que cuando) justifica a tentativa

([17]) Cf. E. Drach, *Grundgedanken der deutschen Satzlehre*. (Frankfurt / Main 1937) p. 37.

duma interpretação do uso de duas conjunções que se seguem imediatamente.

É verdade que não raras vezes a autora perde de vista a direcção indicada pelas conjunções. Isto, porém, não anula a obrigação de explicar, no conjunto do estilo teresiano chamado tantas vezes espontâneo, chão e simples, a construção da frase que é ora mais complicada, ora menos, mas nem sempre simples.

Qual é a particularidade da obra que Santa Teresa caracterizou de seu «grande livro»? Trata-se da sua obra mais antiga que chegou até nós. Nela o estilo teresiano ainda não atingiu a forma que apresenta no *Libro de las Fundaciones*. Ela escreve aí os pensamentos uns atrás dos outros e a expressão linguística fica por isso muito aproximada ao desenvolvimento das ideias.

O grande livro ou, como ela disse também, «el libro de las misericordias de Dios», é a obra — importa sublinhar isto com respeito ao nosso propósito — que foi composta num período da sua vida muito próximo daquele em que ela leu extraordinàriamente. Visto que a própria Santa Teresa realça nìtidamente as suas numerosas leituras, é lícito supor que estas tenham exercido influência sobre a sua vida intelectual, sobre o mundo das suas ideias e também a forma do seu pensamento. Já em 1923, no seu estudo sobre Santa Teresa, Etchegoyen manteve uma «analogie de fond et de forme entre les lectures de la Carmélite et ses écrits»([18]). Falar duma «analogia de fundo e forma» entre os escritos de Santa Teresa e os livros lidos por ela não é possível. Quando no entanto Menéndez Pidal afirma por um lado «Teresa fué en toda su vida voraz lectora de los doctos libros religiosos»([19]) e por outro «no sigue el estilo de ninguno de ellos»([20]); se por um lado observa «Hacia sus quince años Teresa leía, mejor dicho, devoraba apasionadamente los libros de caballerías ([21]) e por outro assevera «no tomó de ellos el menor rasgo estilístico«([22]) parece-nos que o grande filólogo exagera. Com base nas nossas verificações acerca da estrutura conjuncional na linguagem teresiana propomo-nos discutir o problema da influência ou não-influência de modelos literários sobre o seu estilo.

([18]) Gaston Etchegoyen, *L'amour divin. Essai sur les sources de Sainte Thérèse*. (Paris 1923) p. 361.

([19]) p. 78.

([20]) p. 78.

([21]) p. 138.

([22]) p. 78.

Inquiramos primeiro dum modo geral: Não é provável que ao uso de palavras e imagens tomadas das obras lidas por ela ([23]) corresponda o emprego de instrumentos sintácticos recebidos? No capítulo décimo da Vida lemos: «asi que, aunque el Señor me diera más habilidad y memoria que aun con esta me pudiera aprovechar de lo que [he] oído y leído, es poquísima la que tengo»([24]). Mesmo que esta menção da sua memória muito fraca deva ser interpretada literalmente, não atribuamos agora demasiada importância a esta avaliação tão modesta dos seus próprios talentos — avaliação que, aliás, encontramos várias vezes nas obras teresianas. Importa inquirir se, e até que ponto, a reprodução de estruturas sintácticas ouvidas ou lidas pertence ao domínio do que ela chama «memória». Direi aqui simplesmente que uma tal reprodução depende em grande parte do inconsciente. De modo nenhum é lícito negar legitimidade à averiguação e interpretação de semelhanças sintácticas entre os escritos de Santa Teresa e as suas fontes.

Voltemos agora à pergunta que formulámos depois de chamar a atenção para as combinações de conjunções: é possível caracterizar o estilo da grande mística mediante as categorias empregadas pelos críticos já mencionados na minha conferência? Se se trata dum estilo expontâneo — e devemos admitir isto — é justamente aquela formação reiterada de articulações acima analisada que chama a nossa atenção dum modo especial. Impõe-se aqui a pergunta seguinte: Como é que esta estrutura poliarticulada da frase que corresponde evidentemente ao carácter da língua espanhola, se introduziu no estilo pessoal de Santa Teresa? Esta estrutura poliarticulada tornou-se tão característica do seu estilo que se transformou num princípio espontâneo. Não é impossível que as inserções conjuncionais aqui em questão tenham sido de certa maneira características da linguagem corrente ou também, que correspondam a uma certa impaciência perante o que se quer dizer, impaciência pela expressão. Ora bem: na obra de autores que têm pouca formação literária encontramos geralmente poucas conjunções subordinantes. Santa Teresa, porém, foi uma leitora extremamente fervorosa. Não será, pois, provável, que este ou aquele texto lido por ela tenham tido influência na composição da sua obra ao formular orações

---

([23]) Cf. Rodolphe Hoornaert, *Sainte Thérèse écrivain. Son Milieu — Ses Facultés — Son œuvre*. (Paris: Lille-Bruges 1922) p. 311/312.

([24]) Cf. *Obras de Santa Teresa de Jesús* editadas y anotadas por el P. Silverio de Santa Teresa. Tomo I p. 73.

conjuncionais? Esta influência tornou-se evidente na actualização de certos esquemas sintácticos que, tendo sido recebidos anteriormente, informam o estilo da escritora. O esquema orientador, isto é a frase como um todo construtivo, agrega-se ao conteúdo do pensamento nascente e ajuda-o a formar-se ([25]). Por exemplo: Santa Teresa escreve primeiro uma conjunção, que indica o caminho pressentido do pensamento ainda antes de ter este tomado uma forma discursiva clara; acrescenta então outra conjunção que facilita encontrar o conteúdo do pensamento insinuado pela primeira e tornado entretanto mais específico. A explicação aqui proposta da linguagem teresiana não toca a validade da categoria «espontaneidad» como tal, mas esta espontaneidade não significa necessàriamente independência de modelos literários. Torna-a mais precisa pelo contrário na medida em que a actualização de esquemas sintácticos anteriormente apropriados se considera como genuinamente espontânea. Empregando um termo da psicologia linguística moderna, utilizado, por exemplo, por Federico Kainz em 1956, podemos falar de «sentimento espontâneo da lingua»([26]) em Santa Teresa. A decisão imediata designada por este termo refere-se, por exemplo, também a estruturas sintácticas nascidas por combinação de conjunções. É possível que Silverio de Santa Teresa quisesse dar a entender uma ideia semelhante ao afirmar: «frases bien cortadas y hermosas... como frutos espontaneos de su lozana fantasía»([27]). A fim de tornar a nossa explicação mais fàcilmente compreensível, chamamos a atenção para as «Relaciones» de Hernán Cortés. Visto que nestas «Relaciones», escritas logo após os acontecimentos, a interrupção da linha fraseológica por meio de conjunções é frequentíssima, também ela pode ser considerada como um elemento da linguagem tornado espontâneo ([28]).

O conceito da «sencillez», porém, perde muito da sua validade na medida em que a formação dupla e tripla de articulações mediante conjunções não justifica a caracterização «simplicidade da linguagem»,

---

([25]) Otto Selz, *Zur Psychologie des produktiven Denkens und des Irrtums. Eine experimentelle Untersuchung*. (Bonn 1922) p. 339.

([26]) F. Kainz, *Psychologie der Sprache*. IV. Band: Spezielle Sprachpsychologie (Stuttgart 1956) p. 352.

([27]) *Obras de Santa Teresa de Jesús* editadas y anotadas por el P. Silverio de Santa Teresa. Tomo I p. LVIII.

([28]) Cf. Hans Flasche, *Syntaktische Strukturprobleme des Spanischen in den Briefen des Hernán Cortés an Karl V.* p. 15 (= Spanische Forschungen der Görresgesellschaft. Bd. XIV Münster 1959/)

sobretudo quando pensamos nas frases compridas. Lembremo-nos nesta ordem de ideias também dos parêntesis mais ou menos felizes de Santa Teresa e vejamos o seguinte: Como teria ela escrito em horas de lazer se, escrevendo a toda a pressa, dispunha destes traços sintácticos que agora interpretamos? É verdade que não é lícito ignorar certos sinais característicos que permitem qualificar o seu estilo de simples e inculto. Mencionemos desde já a forma de construir uma frase que, num estudo sobre a síntaxe neoprovençal, chamei «estrutura à maneira de mosaico»([29]). Nas frases estruturadas à maneira de mosaico não vemos um progredimento plano, elegante e visìvelmente consequente, nem uma linha bem distinta ou pelo menos pressentida desde o começo da frase. Vemos, ao contrário, delimitações dentro da frase, antecipações, julgamos mesmo sentir como que empurrões sucessivos da pessoa que fala ou escreve; a individualidade e até a autonomia das partes da frase que possuem uma intonação sempre nova apresenta-se bem contornada. Trata-se duma aglomeração afectiva de blocos de palavras dum mesmo grupo, dum alinhamento que facilita a exposição minuciosa. Se aliás consideramos a estrutura da frase à maneira de mosaico princípio formativo do estilo, se imaginamos a linguagem da grande mística como linguagem falada, podemos diminuir consideràvelmente as irregularidades e anormalidades geralmente acentuadas da linguagem teresiana, tomando primeiro cada bloco de per si. Afora isto, a estrutura à maneira de mosaico pode ser sinal de formação literária consciente porque, servindo-se de elipses, de orações soltas, transposições, prolepses, antecipações, anacolutias, parêntesis, correcções adapta-se às velhas tradições da retórica.

Quanto à caracterização por meio do conceito «llaneza», não pode este termo ser aplicado ao estilo teresiano onde a cultura linguística da santa não chega a impor-se nitidamente: quer dizer onde, apesar de senhorio potencial, não consegue actualizar esquemas sintácticos que servem uma exposição clara sem erros de construção. Este fenómeno ocorre, aliás, muito frequentemente nas suas obras.

IV. Depois de termos comprovado que as categorias usadas pelos críticos mencionados na primeira parte da nossa conferência não podem abranger os matizes do estilo da autora, tratamos numa quarta e última

---

([29]) Cf. Hans Flasche, *Die Wortfügung im neuprovenzalischen Satzbauplan* (Archivum Linguisticum V, 2/1953/ p. 89)

parte da nossa exposição dos textos que possìvelmente serviram de modelo à estrutura complicada das frases da mística espanhola.

O resultado da minha análise (que naturalmente não posso alongar aqui) é o seguinte: Ainda não se pode provar com certeza absoluta a influência estilística imediata duma ou de várias fontes. Visto porém que entre os escritos lidos, devorados, meditados pela santa achamos não só uma série de livros compostos num estilo espontâneo, chão e simples — por exemplo a tradução da Imitação de Cristo por Luís de Granada — mas também — e em quantidade considerável — textos que contêm formas cultas da sintaxe (articulação mediante conjunções, inserção de construções participiais e infinitivas na linha da frase) — cito especialmente Amadis de Gaula e a Guia de Pecadores de Luís de Granada — é completamente justificada a afirmação que o estilo teresiano é estratificado por ter absorvido estruturas sintácticas complexas.

Formulemos agora o resultado final do nosso esforço: Existe na obra de Santa Teresa uma ambivalência de tendências estilísticas. Decidindo-se de uma maneira espontânea, escolhe às vezes formas cunhadas por artifício; apesar da sua vontade de escrever «plane et simplice»(30) incorre aqui e ali num modo de dizer opaco; não obstante ela exigir da superiora dum convento atenção à simplicidade da maneira de falar, utiliza muitas vezes estruturas complicadas. Interpretando assim os seus escritos, compreende-se que Luis de León (31) e Fray Jerónimo Gracián (32) tenham caracterizado o estilo teresiano de elegante e também que alguns críticos (como ouvimos no começo da nossa conferência (33) tenham elogiado a estrutura da sua frase. Não é lícito, portanto, tornar absoluto um dos polos «espontaneidad», «llaneza», «sencillez». É possível, porém, afirmar que Santa Teresa, como os autores cristãos da Idade-Média — lembro as investigações do inesquecível mestre Erich Auerbach (34) — chegou a servir-se do artifício, modo de falar recôndito e complexidade, quer dizer de formas linguísticas e retóricas tradicionais recebidas, para realizar o seu grande desejo formulado na pri-

---

(30) E. Auerbach, *Sermo Humilis* p. 34/35 (In: *Literatursprache und Publikum in der lateinischen Spätantike und im Mittelalter* / Bern 1958/).

(31) Cf. *Carta del Maestro Fray Luis de León* p. 19.

(32) *Obras de Santa Teresa de Jesús* editadas y anotadas por el P. Silverio de Santa Teresa. Tomo I p. LXI.

(33) Cf. p. 177-178 desta conferência!

(34) Cf. *l. c.* p. 47

meira frase do prólogo da Vida: «escribir el modo de oración y las mercedes que el Señor me ha hecho».

DISCUSSION

Intervention de M. M. MARTINS, S. J.

M. MARTINS (Lisbonne) félicite l'Auteur, avec lequel il se déclare d'accord pour ce qui est des influences subies par Ste. Thérèse, en particulier celle des livres de chevalerie. Il fait observer que l'influence littéraire est d'autant plus forte qu'elle est plus inconsciente, et donne comme exemple le portugais Fr. Tomé de Jesus.

O ESTILO DE ALEXANDRE HERCULANO NAS PÁGINAS DE «DE JERSEY A GRANVILLE»

GIUSEPPE CARLO ROSSI
(NÁPOLES E ROMA)

Parece-nos poder reflectivamente afirmar que uma história da literatura portuguesa, traçada à luz do exame dos seus escritores do ponto de vista do respectivo estilo, se não está ainda totalmente por fazer, não existe substancialmente e que, quando fosse decidido tentá-la, traria fecundas consequências para o conhecimento e a apreciação daquela literatura. Nem entendemos referir-nos aqui a uma história da literatura traçada à luz duma teoria bem determinada do estilo, entre as muitas teorias que, sobretudo nos nossos tempos, notòriamente se sucedem, se transformam e se contradizem, mas à luz do exame, pelo menos na aparência mais modesto e menos pretencioso, da obra de um só autor, exame que pretenda dar conta de certas harmonias, ou desarmonias, ou, mais ainda, de certas mudanças que numa obra literária muitas vezes à primeira vista parecem estranhas.

Por sua vez, a insuficiência de atenção pela literatura portuguesa no campo dos seus aspectos estilísticos contribuiu manifestamente — e está na ordem lógica das coisas — para uma subestima dos poucos estudos do género feitos até agora, como pode acontecer mesmo a um investigador e estudioso informado e escrupuloso como Hatzfeld (1): uma «re-leitura» dos escritores portugueses com uma sistemática fina-

(1) Na conhecida *Bibliografía crítica de la nueva estilística* (referimo-nos à obra na tradução espanhola por Emilio Lorenzo Criado, Madrid, Gredos, 1955) Helmut Hatzfeld — no capítulo *España y Portugal* (págs. 203-233) — só lembra três trabalhos que dizem respeito a Portugal — ou, para nos expressarmos com maior exactidão, às duas literaturas de língua portuguesa —, isto é: *Anthero de Quental. Técnica e inspiração de seus sonetos* (Rio de Janeiro 1938) de Fernando Sabóia de Medeiros; *Strukturanalyse des 'Frey Luiz de Sousa'*

lidade de apreciação linguística e estilística contribuiria decididamente para levar a um mais exacto sentido de proporção dos valores das suas obras no quadro de conjunto dos valores das obras das outras literaturas.

Também reflectivamente nos parece poder dar por certo que, junto com o áureo século de Quinhentos e o de Seiscentos — sobre os quais, e não só em Portugal, se concentra geralmente o mais e o melhor das investigações linguísticas e estilísticas —, o século que mais precisa ser examinado sob este aspecto é o de Oitocentos (quer no seu momento romântico quer naquele que se convencionou chamar realista) pelas evidentes inovações e revoluções que aquela literatura sofreu então, até do ponto de vista dos meios expressivos.

* * *

A tradição dos manuais literários e escolares fixou desde há muito a posição das primeiras personalidades (primeiras cronològicamente e por ordem de valor) do romantismo, até para os efeitos linguísticos e estilísticos: Herculano e Almeida Garrett têm lugar fixo, naqueles manuais, com respeito aos seus meios expressivos, com termos que se repetem e se transmitem dum para o outro. Se fosse necessário exemplificar aqui, usaríamos, para Herculano que nos interessa agora directamente, e entre as muitas expressões usadas a seu respeito, as de um dos críticos e estudiosos portugueses de hoje, que não perdem ocasião, nas suas

---

von Almeida Garrett («Romanische Forschungen» 1948) de Wolfgang Kayser; *A poética de Olavo Bilac* (Rio de Janeiro 1934) de Alfonso de Carvalho. Não pretendemos aqui (e aliás não é este o lugar para isso) completar a bibliografia de Hatzfeld; parece-nos porém dívida de justiça lembrar que hoje em dia muitos entre os mais conhecidos mestres universitários e estudiosos portugueses se dedicam a exames também linguísticos e estilísticos, que, muitas vezes, pretendem ser não só ponto de chegada em si mesmos, mas também ponto de partida para uma avaliação estética da obra examinada: desde os trabalhos de Vitorino Nemésio sobre Fernão Lopes e de Hernâni Cidade sobre Camões lírico e de António Salgado Júnior e de António José Saraiva sobre Bernardim Ribeiro até aos de Jacinto do Prado Coelho sobre Matias Aires, Almeida Garrett, Camilo Castelo Branco, e de Cláudio Basto sobre Camilo Castelo Branco, até aos — sobretudo — de Manuel de Paiva Boléo, Álvaro Júlio da Costa Pimpão e Maria Isabel da S. Granate L. de Paula sobre Eça de Queiroz, e, ainda, de Costa Pimpão sobre João Penha.

leituras dos clássicos nacionais, de notar também o estilo: Jacinto do Prado Coelho. Diz ele, além do mais, a propósito do estilo de Herculano: «os termos escolhidos, as imagens sublimes, o tom vibrante, o andamento solene»(2); e mais: «estilo bíblico, de frases amplas... a visão em 'grande', em que se contrapõem o 'infernal' e o 'angélico'»(3); e ainda: «solenidade brônzea»(4); expressões que se encontram tanto neste estudioso quanto, substancialmente, nos outros, quando lhes acontece aludir ao assunto. Mas trabalhos específicos sobre o estilo de Herculano, que saibamos, não se fizeram ainda, se exceptuarmos duas teses de licenciatura, uma de um estudante português de Coimbra, António Magina Gomes Ferreira, *O estilo de «Eurico, o Presbítero» (Contribuição para o estudo do estilo de Herculano)* (publicada como suplemento de «Biblos» em Coimbra, ano de 1945), e outra de um estudante italiano de Roma, Franco Tamassia, *«O Bobo» de Alexandre Herculano*, apresentada recentemente na Universidade de Roma: trabalhos sérios ambos, como esforço e como tentativa de investigação analítica e estatística, mas que explicitamente não pretendem mais do que contribuir para a recolha do material de onde se possa partir para chegar, com trabalhos propositadamente mais amplos e de apreciação, a uma visão de conjunto.

A finalidade que nos propomos aqui é chamar a atenção para a surpresa que certamente experimenta o leitor atento de Herculano, quando lance a vista sobre a prosa de dois escritos da colecção de *Lendas e Narrativas*, *O Pároco da aldeia* e *De Jersey a Granville*: parece-nos que não lhe deve faltar a impressão de encontrar-se diante de um escritor de modo nenhum correspondente à ideia que dele se fez, ou que lhe foi transmitida pela indolente tradição literária, acerca da prosa de Herculano.

Não se diz nada de novo, nem pouco respeitoso para um escritor do nível de um Herculano, se se recorda a psicologia genérica dos personagens da sua narrativa, que resultam, em conjunto, primitiva e aproxi-

---

(2) Em *Introdução ao estudo da novela camiliana* (Lisboa 1946, pág. 165): as palavras acima mencionadas de Prado Coelho pretendem avaliar o estilo do romance não acabado de Camilo Castelo Branco *Lágrimas para quatro vítimas do despotismo* (de 1846) no sentido de que «algumas frases de Camilo Castelo Branco nesse romance lembram Herculano».

(3) Ob. cit., pág. 169.

(4) Ob. cit., pág. 210. Ao atribuir essa característica a períodos do romance *Anátema* de Castelo Branco, defini-a típica de Herculano.

madamente esboçados; mas talvez não se tenha posto tantas vezes em relevo, ou tão explìcitamente, que aquele carácter genérico não é, em Herculano, um defeito, ou pelo menos que não é um defeito que Herculano não tivesse podido evitar, se assim tivesse querido, ou de que, pelo menos, não se pudesse aperceber. O facto é que ele sentia a própria arte com um sentido tão elevado do dever (em absoluta e duradoura coerência com os postulados românticos conhecidamente comuns à toda a Europa do seu tempo: pensemos, como exemplo de simples confirmação, em Manzoni, comparado com o qual Herculano não é menos férvido e austero estimulador do estudo da história considerado como uma missão (5), que, fiel (conscientemente ou não, importa pouco) à elementar simplicidade da fórmula setecentista de um Buffon — estilo identificado com o homem —, rodeando e enroupando de solenidade, de austeridade e de majestade os próprios personagens, no seu tempo e no seu ambiente, cria-os e apresenta-no-los com um estilo que é, de uma tal atmosfera, consequência lógica e causa, ao mesmo tempo.

Mas deixai que Herculano não *sinta* necessária a atrás mencionada disciplina interior, que ele se impõe como por um sentido de dever na reevocação da história (nos episódios e nos homens dessa representativos), e — nas poucas circunstâncias em que isso lhe sucede — aquela solenidade do seu estilo (solenidade, entende-se, não desagradável ao leitor, antes atraente pela naturalidade que a distingue) cede como por encanto, como vela a que tenha faltado o vento, deixando o lugar a uma exposição lhana, fácil, por vezes velada de ironia, feita de períodos surpreendentemente diversos dos habituais: o modo de expor, em resumo, que inesperadamente corresponde ao incitamento à espontaneidade que recomendara em certo momento da própria actividade literária (6), mas à qual o conjunto da sua obra, sem que explìcitamente a contradiga, não faz pensar como sendo uma prévia exigência estética. Trata-se de um incitamento que claramente sempre corresponde ao

(5) Especialmente interessante é, a este respeito, o trecho que aqui se transcreve: «No meio duma nação decadente, mas rica de tradições, o mister de recordar o passado é uma espécie de magistratura moral, é uma espécie de sacerdócio. Exercitem-no os que podem e sabem, porque não o fazer é um crime. E a arte? Que a arte em todas as suas formas externas represente este nobre pensamento, que o drama, o poema, o romance sejam sempre um eco das eras poéticas da nossa terra» (em *A Geração Nova*, pág. 14).

(6) Na memória sobre *D. Maria Teles*, que Herculano apresentou ao Conservatório de Lisboa em 1842, escreve entre outras coisas: «a arte não se estuda; porque a arte é o ideal, vem de Deus; é uma inspiração».

ambiente romântico; mas quanto mais romântico é em Herculano o abandono — abandono bem dissimulado, mas que não escapa aos bem avisados leitores de hoje — à sua conhecida majestade de expressão, como se sentisse essa majestade da própria expressão como um instrumento necessário e seguro para chegar mais fàcilmente ao próprio objectivo, isto é o despertar das consciências.

Aliás, se não se quiser subordinar o juízo sobre a personalidade humana e literária de um escritor a dados numéricos e a uma distribuição quantitativa da sua obra, a leitura das páginas de Herculano sugere por vezes substituir o termo «inspiração» — que usa em atmosfera tìpicamente romântica — por «espírito de observação» sobre as pessoas que o circundam no seu tempo, não menos que sobre aquelas cujo nome e cujos feitos ele vai pedir à história; pelo contrário, às vezes — e é surpreendente para o Herculano tradicional — parece que o próprio escritor receia que a atenção à história possa distrair daquele «espírito de observação» pela realidade do próprio tempo (7); precisamente neste estado de espírito escreve ele o mais das páginas que, dando realização artística à tal visão programática e teórica, chamaram a atenção dos escritores mais jovens do seu tempo, e contribuiram para a análise de ambiente que irá levar longe, ao realismo. São as páginas cujo particular estilo aqui nos interessa (8).

* * *

Não nos interessa aqui directamente o que Herculano expõe n'*O Pároco da aldeia* e *De Jersey a Granville*, mesmo se, segundo o

(7) Ainda na memória acima mencionada sobre *D. Maria Teles*, de 1842, pode-se ler: «É de lamentar que os nossos mancebos, esperanças da literatura pátria, prefiram ordinàriamente as épocas históricas que passaram para nelas traduzirem ao mundo os frutos do seu engenho dramático, tendo aliás para isso a vida presente que é também sociedade e história. Não seria melhor que estudassem o mundo que os rodeia, e que vestissem os filhos da sua imaginação com os trajes da actualidade?».

(8) De facto, *O Pároco da aldeia* começa a ser publicado na revista «Panorama» em 1943 e *Galego (Vida e Feitos de Lázaro Tomé)* (que pelo género de análise psicológica e de estilo merece ser mencionado juntamente com a prosa de *O Pároco da aldeia* e de *De Jersey a Granville* — que fora escrito em 1831 —), que ficaria incompleto, é publicado em 1845 na «Ilustração — Jornal Universal»: os jovens escritores daquela altura os leram com o mesmo interesse com o qual leram as *Viagens na minha terra* de Almeida Garrett, que começam a aparecer na «Revista Universal Lisbonense» nesse mesmo ano 1843.

nosso hábito de evitar conceitos e afirmações absolutas, nos deixa perplexos a opinião do atrás nomeado jovem estudioso do estilo de *Eurico, o Presbítero,* Gomes Ferreira, segundo o qual «só quando o estilista se liberta desse interesse pelo *enredo,* é que está em condições de começar a sua investigação»(°): a pretensão de poder manter completamente separados, na obra de arte, o espírito e a forma, como se não se tratasse de um todo, faz-nos recear dificuldades a respeito daquela visão de conjunto, até sob o aspecto estilístico que naturalmente se quer atingir. De qualquer modo, o facto é que, destes dois escritos, o primeiro é notòriamente um sistemático e acabado estudo de embiente — de um ambiente campesino visto e observado por Herculano como espectador —, enquanto que o segundo é o relato de uma experiência pessoal, o regresso do escritor do exílio em Inglaterra; a este último limitamos aqui as nossas rápidas notas, chamando a atenção para o facto que tudo o que se pode dizer acerca das páginas de *De Jersey a Granville* vale substancialmente também para as de *O Pároco da aldeia.*

Aquela espécie de memória feita por Herculano sobre a própria viagem de regresso da Inglaterra para Portugal tem, nas quatro dezenas de páginas, aproximadamente, que a constituem, quase o andamento de uma crónica jornalística, em cujo fundo está, de um lado, a fina ironia da antipatia pelos ingleses, do outro, o agudo espírito de observação ao mesmo tempo desapiadada e serena que, como já recordámos nós também, não é normal em Herculano. E do estilo inspirado, majestoso, propositadamente construído, do habitual Herculano, já não há vestígios: as linhas que iniciam a memória parecem criadas de propósito para nos fazer esquecer a ideia que de Herculano nos é familiar («Abandonávamos, enfim, o solo d'Inglaterra. Seria pela volta do meio-dia quando saltámos no chasse-marée que devia conduzir-nos de Jersey a Saint-Maló, atravessando aquela estreita porção do canal que nos separava da França. Sentimentos encontrados eram nesse momento os meus»)(¹⁰). Do imediato começo evocativo, o escritor passa a um momento descritivo; e é um descritivo pacato se também exactíssimo, tão exacto quanto precisamente é não-exacto o descritivo do Herculano habitual, onde — verifica-se quase inesperadamente — quanto mais se seguem os substantivos e os adjectivos e as construções retóricas, tanto

(°) Ob. cit., pág. 5.

(¹⁰) Em *Lendas e Narrativas,* Lisboa, Bertrand, 18.ª ed., t. II, pág. 293.

mais os contornos, de facto, perdem a cor («O sol resplandecia brilhante, e o ar estava puro e sereno: era um dia d'outono, tão belo como o que mais o fosse em Portugal. De um lado alteava-se a ilha, com os seus outeiros e vales, solo anfractuoso semelhante ao nosso, e a povoação com os seus edifícios cobertos de telha, que nos faziam esquecer aqueles horríveis tectos ingleses de lousa negra, espécie de tabuletas do *spleen*, penduradas pelos bretões sobre as suas cidades, e onde parece ler-se a inscrição de Dante: — Per me si va nella città dolente —») (11).

E estamos nos antípodas do estilo não só do Herculano dos romances da história, mas também de todas as outras narrativas: quem experimentasse submeter estas páginas à fina análise literária a que foram recentemente submetidas as de *O Bispo negro*, por parte de Pereira de Carvalho (12), à luz de repetições retóricas, paralelismos expressivos, superlativos esdrúxulos, adjectivação abundante, perífrases longas, encontraria em *De Jersey a Granville* o escritor ideal para reter a imagem de um Herculano autor de uma prosa tìpicamente privada de tais características, que, qnando muito, se fazem sentir, uma aqui outra ali, e de todo episòdicamente e de passagem, precisamente quando Herculano — distraindo-se por momentos das recordações pessoais — se permite um momento de considerações de carácter geral (13).

O colorido retórico, o tom majestoso, o andamento solene, aparecem no Herculano habitual até quando aparece evidente nele a intenção de exprimir os próprios sentimentos a respeito das personagens que vai buscar ao cadinho da história e traz ao palco do mundo (admiração, desdém, respeitoso desacordo, etc.): os seus sentimentos destas páginas

---

(11) Ob. cit., pág. 293.

(12) É o compilador duma *Antologia de contos portugueses* (Coimbra 1958), cujos *Planos e sugestões de análise literária* (diz assim o subtítulo da colecção), que pretendem guiar o aluno português dos liceus no caminho de uma análise ordenada e consciente de textos, vão para além do seu modesto intuito e revelam uma leitura inteligente dos clássicos, também do ponto de vista de «linguagem e estilo» (cfr., pelo que nos aqui diz respeito, as páginas 19-21).

(13) A França é para o Ocidente — escreve Herculano numa certa altura — «como uma segunda pátria»; e ao entusiasmar-se para nos esclarecer os motivos disso, Herculano retorna ao uso das iterações, das assonâncias, das repetições retóricas: «*porque lá* está o centro das ideias...; *porque lá* vivem os escritores...; *país*, a cujos hábitos... nos têm associado os seus livros, *sem sentirmos*, *sem*, talvez, *querermos*... *vamos* tratar homens que nunca *vimos*, mas com que de largo tempo *vivemos*...» (ob. cit., pág. 294).

(sobretudo, a persistente, total antipatia pelos ingleses) ressaltam precisamente pela maneira pacata com a qual são expressos, pela margem de liberdade de interpretação de palavras e de estados de espírito, que o escritor deixa no seu leitor (como quando conclui a notícia sobre as pessoas que estão a bordo do barco que o está transportando da costa inglesa para a francesa — depois de ter elencado seis portugueses, dois marinheiros franceses e um moço — deste modo: «Um cão e três ingleses completavam a colecção dos animais inclusos entre as quatro tábuas da frágil embarcação») (14). Estamos num tom de prazenteira conversa, no qual até o senso do horrível, do manifestar-se da natureza num dos seus aspectos — quando ela quer — mais terrificantes e monstruosos, o mar em tempestade, é-nos dado por Herculano mais como já conhecido que como precisado de descrição; ou, quando disso nos fala, mais que descrevê-lo o expõe como um dado de facto; e quando a majestosidade da natureza comove o ânimo do escritor, a poesia que daí deriva nasce de um adjectivo ou de um substantivo solitário («O silêncio que reinava a bordo dava certa melancolia solene ao quadro do céu nublado, das vagas revoltas, e da terra que parecia quase desvanecer-se na orla das solidões do oceano») (15) (16).

* * *

As características acima apontadas (e limitámo-nos a indicações fugazes, que pretendem conduzir a uma análise mais aprofundada) podem confirmar — parece-nos — o explícito contraste entre o Herculano habitual, cuja linguagem deixa entrever uma veia inconfundível e uma transparente mas perceptibilíssima página de disfarce literário, e o Herculano destas poucas mas importantes páginas, onde a linguagem

---

(14) Ob. cit., pág. 295.

(15) Ob. cit., págs. 300-301.

(16) Temos aqui até um Herculano que, aproveitando a descrição caricatural, que nos faz, da melancolia de um dos ingleses seus companheiros de viagem, ao desencadear-se da tempestade, faz troça, a jeito, da poesia: «O vento sibilava violento, as águas começavam a tingir-se de negro, e o céu estava completamente toldado; era meio poema britânico. Um tiro de pistola e um cadáver baldeando ao mar completariam uma epopeia. Nas feições do inglês esgrouviado parecia-me ler duas palvras — Spleen e Poeta — e por isso os meus temores não eram infundados, como, no primeiro momento, talvez os tenha julgado o leitor». (Ob. cit., pág. 305).

— livre, conscientemente ou não, de qualquer manto de retórica, de erudição ou de sentido de missão — responde de modo imediato a uma experiência pessoal, quer diga respeito ao sofrimento do exílio, à angústia de um perigo mortal no mar em tempestade, à antipatia por um povo que ao autor parece constitucionalmente incapaz de compreender os outros e de fazer o mínimo esforço para compreendê-los. A última destas páginas, límpida e calma como a madrugada que Herculano descreve ao subir ao porão daquela barcaça onde passou (com os companheiros de viagem não ingleses, porque estes puderam dispor de um lugar melhor) uma noite dramática na tempestade («O sol surgia como um grande orbe vermelho flutuante sobre as ondas levemente crespas. No sudoeste, uma nuvem negra e ampla parecia firmar-se em pé no horizonte, prolongando os cimos dentados pelas alturas do céu: era a procela, que fugia varrida pelo nordeste. A superfície enrugada do oceano tinha não sei que semelhante a gesto humano que sorri. Eu contemplava uma dessas raras alvoradas do navegante, em que, no aspecto do mar, se lê o nome de Deus, e, no sussurro da brisa, escuta o hino da criação») (17), dá-nos uma ulterior e definitiva confirmação.

* * *

As páginas de *De Jersey a Granville* merecem atenção também por uma intervenção directa de Herculano no tema das línguas, intervenção que, pelo facto de dedicar-se quase exclusivamente à língua de um povo, o inglês, não é diminuída na sua importância nem no seu interesse. Com evidente carácter imediato, sem ter feito um problema daquilo que exprime, Herculano diz-nos coisas ainda hoje interessantes, no plano prático se não no plano teórico da problemática e das teorias, sobre a correspondência entre o modo de ser e o modo de exprimir-se de um povo: as suas opiniões sobre o povo inglês são, a este respeito, certamente relativas e discutíveis — apresentam-se, até, manifestamente influenciadas pelo estado de ânimo não favorável do autor —, mas são de igual modo decerto muito interessantes. Segundo a opinião de Herculano, um dos exemplos mais lamentáveis da cegueira do espírito humano é a persuasão dos escritores ingleses, de ter uma língua literária falada («isto é, que os sons quase inarticulados do seu chilrear e grunhir correspondem suficientemente aos grupos de caracteres alfabé-

(17) Ob. cit., pág. 333.

ticos de que eles se servem para representarem os próprios pensamentos») (18), quando afinal «a língua escrita de Inglaterra nada tem que ver com a linguagem em que a nação se exprime: são dois tipos diversíssimos, que dão forma sensível ao pensamento»(19). Dê-se a ler — prossegue Herculano — um livro escrito em qualquer língua da Europa — que não seja o inglês — a um estrangeiro que a ignore; aquele que tem como própria língua a mesma em que é escrito o livro compreende tudo ou quase tudo: faça-se, por sua vez, igual experiência com um livro inglês; nem mesmo talvez um inglês perceba uma palavra que seja. «É que na realidade entre este povo, um tudo singular, os sinais chamados letras não têm um valor constante e determinado, e por isso não podem corresponder rigorosamente a um som»(20). Shakespeare e Byron, dois selvagens («um porque estava além da civilização, outro porque estava aquém dela») (21) mas talvez as duas almas mais poéticas de Europa, não souberam acrescentar a melodia material às harmonias íntimas das respectivas ideias: e porquê? «Foi porque não podiam converter em palavras humanas o intolerável grasnido dos seus compatriotas»(22).

E vem naturalmente espontâneo a Herculano contrapor o inglês a outras línguas; e fá-lo com a alemã e a francesa, levado precisamente pelas constantes misteriosas analogias que ele nota entre a língua e os costumes éticos de um povo. Segundo o seu modo de ver, o alemão «é um idioma perfeitamente acentuado: os vocábulos escritos correspondem rigorosamente aos falados: não há aí luxo inútil de letras: todas se proferem: todas representam um som ou uma articulação. Os caracteres do alfabeto nunca serviram para enganar o estrangeiro. Não achais nisto uma expressão do ânimo leal, franco e singelo daquele povo? A *Deutsche Treue*, a *fé germânica* não se reflete, como em um espelho, na língua desse país?»(23). Vamos agora a ouvir um inglês: «dois terços de cada palavra, como a representam os sinais alfabéticos, não se proferem: devora-os o leitor: são uma armadilha para obrigar os lábios peregrinos a darem silabadas... Não achais nisto um tipo de cobiça e

---

(18) Ob. cit., pag. 308.
(19) Ob. cit., pág. 308.
(20) Ob. cit., pág. 309.
(21) Ob. cit., pág. 309.
(22) Ob. cit., pág. 309.
(23) Ob. cit., págs. 309-310.

avareza? Um pensamento enganoso?... Não se revela no coaxar das rãs de Wordsworth e dos poetas dos lameiros o *British Interest?*»(24).

O confronto, depois, do inglês com o francês é sugerido a Herculano pelo breve mas violento litígio entre um dos ingleses do navio, que pede rum ao moço, em mau modo e em inglês, e o próprio moço, que o insulta em francês: «Como imaginou Mr. Graham que o pobre rapaz pudesse perceber os seus três monossilábicos grunhidos?»(25). E eis a resposta de Herculano: «É que o orgulho e o patriotismo britânico andam aninhados em tudo. O que nos outros países se olha com um primor de educação, em Inglaterra é uma indecência. Um inglês parece envergonhar-se de saber algum idioma estranho, sobretudo o francês, que nos países continentais não é permitido ignorar a qualquer indivíduo medianamente instruído»(26). E desta constatação lhe vem espontâneamente o contrapor entre si as duas línguas, não se limitando desta vez — como fez antes no confronto entre o inglês e o alemão — a analisar o que lhe parece serem as diferenças entre os dois povos, mas sublinhando a função de conquista pacífica e espiritual que pode exercer uma língua: «A língua francesa, pela sua simplicidade, regular sintaxe, determinada prosódia, e mais circunstâncias que a tornam fácil para os estrangeiros, tem obtido certa universalidade, que a vai convertendo, por assim dizer, em língua geral, principalmente na Europa. Este predomínio da língua francesa deve ter, talvez, em mais ou menos remoto futuro, graves consequências políticas. É por esta razão que aos ingleses doi excessivamente tal predomínio. Primeira nação do mundo, como potência material; representando nos tempos modernos uma imagem da antiga Roma, a Inglaterra mal-sofre ser intelectualmente inferior à Alemanha e à França... A França actua pelas ideias, enquanto a Inglaterra o faz pelas esquadras: mas a acção das ideias cria a semelhança de crenças, de costumes e de afectos, enquanto o temor das esquadras, o aparato do poder, as insolências do forte contra o fraco só geram ódios fundos, que se vão acumulando no tesouro comum das gerações que vem surgindo»(27). E depois de ter advertido a Inglaterra que tenha presente que no continente europeu mais de um povo «murmura aquele terrível verso do poeta italiano: — Siam' servi, si, ma

(24) Ob. cit., pág. 310.
(25) Ob. cit., pág. 320.
(26) Ob. cit., pág. 320.
(27) Ob. cit., págs. 320-321.

servi ognor frementi! —»([28])([29]), pondo em relevo que a Inglaterra, para satisfazer o próprio desejo de substituir-se à França na influência intelectual, deveria generalizar a própria língua, comenta: «Aí é que bate o impossível. Entretanto o inglês vai falando o inglês na terra e nos mares, quer o entendam, quer não, e só em casos desesperados recorre a algum idioma estranho, não sem o torcer, estafar e mutilar, com toda a barbaridade de um verdadeiro Kimbri! É uma teima perpétua entre a Europa e a Grã-Bretanha: — O mundo a porfiar que os bretões grunhem: / E os bretões a teimar que o mundo mente —. Aquele caso de Mr. Graham fora mais um capítulo desta polémica eterna»([30]).

* * *

O ímpeto, a veeméncia, o abandono aos próprios estados de ânimo, que obedecem tão manifestamente a emoções, dos quais Herculano se valeu também para exprimir a própria antipatia por um povo que sente tão diverso do próprio, documentam-nos ulteriormente que as páginas de *De Jersey a Granville* revelam um Herculano insólito, de reacções imediatas, cuja responsabilidade — dir-se-ia — ele assume apenas como homem, e não como instrumento de uma missão (de estudioso, de historiador, de mestre) que o leitor sente, pelo contrário, no conjunto da sua obra. Parece-nos portanto que estas páginas — e as poucas mais que dessas se podem aproximar —, enquanto por um lado revelam, a quem as ler com atenção, um aspecto menos conhecido da personalidade do homem e do escritor, por outro ampliam, na visão do próprio leitor, as proporções e os atractivos de uma tal personalidade.

([28]) É um verso muito conhecido de Vittorio Alfieri.
([29]) Ob. cit., pág. 321.
([30]) Ob. cit., pág. 322.

ASPECTOS DO MAIS-QUE-PERFEITO DO INDICATIVO EM PORTUGUÊS MODERNO

MARIA DA GRAÇA CARPINTEIRO

(BONN)

I. Funções gramaticais das formas em -ra no português e no espanhol

A forma verbal em *-ra*, do mais-que-perfeito do indicativo latino, dispersou-se, na Península Ibérica, em diferentes modos e acepções, não conservando senão parcialmente a função que lhe cabia no latim, ou seja, a de exprimir sintèticamente um passado em relação a outro passado. A esse respeito a observação das línguas literárias portuguesa e espanhola oferece pontos de referência bastante divergentes.

O estudo de O. Becker «Die Entwicklung des lateinischen Plusquam-perfekt im Spanischen» (Leipzig, 1928) mostra-nos, através de dados estatísticos, um panorama da evolução dessa forma verbal em espanhol, o caminho por ela percorrido até aos nossos dias: na acepção de mais-que-perfeito do indicativo, começa a decair no trânsito do século XIV para o XV; como pretérito perfeito histórico, abunda nos Romances, mas desaparece da prosa quase inteiramente a partir da «Celestina»; na função de imperfeito do indicativo, é bastante raro e acha-se apenas na Idade Média; como condicional composto, perde terreno a partir de Calderón em proveito do condicional simples, largamente usado nos tempos modernos; no papel de mais-que-perfeito do conjuntivo, declina hoje em dia, enquanto que como imperfeito do mesmo modo, nulo até ao século XIV, se torna frequente a partir do «Corvacho» e se mantém modernamente. Becker aventa mesmo a hipótese de que, no futuro, apenas esta última acepção se venha a manter. O *-ra* perdeu assim o seu valor temporal, segundo observa um outro filólogo, Louis Mourin, no estudo intitulado «Le valeur de l'imparfait, du conditionnel et de la forme en *-ra* en espagnol moderne» («Romanica Gandensia», IV, 1955).

O estado de coisas no espanhol da América do Sul apresenta-se

porém distinto, através das páginas da «American-Spanish Syntax», de Kany: a forma em *-ra* como mais-que-perfeito do indicativo, que em Espanha é hoje apenas um mero dialectalismo, vigora ali, hoje em dia, acumulando também as acepções de imperfeito do indicativo e de pretérito perfeito e ainda as de conjuntivo e condicional. Facto curioso, no que diz respeito à função de mais-que-perfeito do indicativo, o sul-americano desvia-se de Castela e aproxima-se mais da língua que constitui o tema do presente trabalho: o português.

Não conhecemos, sobre o português literário, nenhum trabalho do tipo do que Becker realizou sobre o espanhol (o qual constituiria, para um empreendimento do mesmo género, um valioso ponto de comparação). Não é portanto fácil sistematizar diacrònicamente o emprego das formas em *-ra* em diferentes modos e tempos. Não são extensas as referências de que dispomos: Meyer-Lübke, na sua «Romanische Syntax», refere-se a uma deslocação dos tempos, verificada no português e no espanhol de certa época, em consequência da qual o mais-que-perfeito substitui de modo pouco claro o pretérito perfeito, assumindo foros de tempo não relativo; Rodrigues Lapa, na «Estilística da língua portuguesa», observa o caso inverso da substituição do mais-que-perfeito pelo perfeito no português medieval. Faltam notícias sobre a voga do *-ra* condicional e conjuntivo e respectivas épocas de aparecimento na língua literária. Mas, na linha essencial, os factos parecem apresentar-se opostos aos que se verificam no espanhol: a função fundamental do *-ra* é a do mais-que-perfeito do indicativo, quer dizer, a da temporalidade relativa, directamente herdada da forma originária latina. Como tal figura essa forma verbal nas gramáticas de língua portuguesa, enquanto que as acepções de condicional e conjuntivo são apontadas, na maioria das vezes, apenas de passagem, mais como desvios e formas enfáticas. Exemplos como as conhecidas frases camonianas «Se mais mundo houvera, lá chegara» ou «Bem puderas, ó Sol, da vista destes, teus raios apartar, naquele dia», soam hoje algo arcaizantes e dum requinte estilístico artificial e oratório. Pelo contrário, o mais-que-perfeito do indicativo sintético, embora banido da linguagem falada, continua a ser largamente empregado como tempo narrativo em alternância com o tempo composto, formado com o auxiliar *ter* e o particípio do verbo principal. E essa alternância faz levantar uma pergunta que não se limita ao campo gramatical: que razões determinam a escolha do sintético e do analítico? Ou melhor, que efeito estilístico resulta do emprego exclusivo ou alternado dos dois tempos para exprimir a mesma relação de anterioridade?

2. Valor estilístico

Na «Estilística da língua portuguesa», de Rodrigues Lapa, no fim do trecho consagrado ao mais-que-perfeito do indicativo, encontra-se a opinião de que a forma composta, a única que a linguagem falada conhece, é «muito mais expressiva devida à presença do imperfeito e do particípio adjectivo». Não fica porém esclarecido por que motivo o imperfeito e o particípio tornam mais expressivo o tempo que compõem. E o problema do papel de ambos os tempos em relação um ao outro apresenta-se vago e indefinido. Apenas em dois pontos é evidente uma diferenciação, e esta de carácter não ùnicamente estilístico: no que respeita ao diálogo e à terceira pessoa do plural. Sendo o mais-que-perfeito composto o único meio que a linguagem falada emprega, é natural que seja esse o tempo escolhido sempre que o escritor a reproduz (ou dá a impressão de a reproduzir) directamente. E, existindo uma identidade entre as terceiras pessoas do plural do mais-que-perfeito e do pretérito perfeito do indicativo, é também evidente que só a intervenção da forma composta pode estabelecer uma distinção entre uma e outra, uma vez que o contexto nem sempre a deixa entrever. Tais casos, por claros e gerais, não entram pois em linha de conta ao tentar avaliar a função dos tempos em diferentes autores. Tão diferentes como, por exemplo, Eça de Queirós e José Régio.

a) Eça de Queirós

O exame de três obras pertencentes a épocas e géneros diversos de Eça — as «Prosas bárbaras», «Os Maias» e o conto «Santo Onofre», das «Últimas páginas» — patenteia um uso distinto do mais-que-perfeito simples e composto no todo narrativo. Nas «Prosas bárbaras» é a escolha irregular, desnorteante e, ao fim e ao cabo, sem significação de maior. Aparecem com mais frequência os compostos na mais longa narração que é «A morte de Jesus» — o que é normal, visto tratar-se duma exposição na primeira pessoa do singular, com consequente aproximação (embora relativa) da linguagem falada. Aí, os mais-que-perfeitos simples encontram-se quase só em tom de resumo, com carácter enumerativo e abreviador:

> «Disseram-me que o Rabi da Galileia muitas vezes pregara no templo; que curara alguns doentes; (...) que argumentara com os escribas; (...) e que (...) Gamaliel dissera do Rabi...» (ed. Lello, pg. 57)

De resto, nos outros contos, os casos de alternância nada de particular nos dizem, como no seguinte exemplo:

> «Tinha vivido *(o rouxinol)* num país distante, onde os noivados têm mais moles preguiças; lá se enamorara; comigo chorava em suspiros líricos. E tão mística pena era que me disseram que o triste, de dor e desesperança, se deixara cair na água». (pg. 216)

Valor durativo do composto, preferência que o coloca à cabeça da frase, na oração principal, substituindo-o depois na sequência? Faltam outros casos que tornem possível um confronto e uma conclusão, talvez por se tratar duma linguagem que não elegeu ainda definitivamente todos os seus recursos, ou pelo menos uma boa parte deles.

Em «Os Maias» o panorama modifica-se, assente em bases distintas de género e estilo. O primeiro efeito produzido pela distribuição dos tempos no corpo do romance, em que várias épocas se misturam à realidade focada, em que o ponto mais dramático da história central é resolvido pela intervenção dum obscuro passado, é o dum movimentado e variado golpe de vista que aligeira, mediante o cruzamento de diversas expressões verbais, o peso da anterioridade trazido à boca de cena. Por vezes, a maneira flexível, impressionista, rápida na mudança da perspectiva através da qual essa anterioridade é observada, causa mesmo uma deslocação dos tempos extremamente expressiva, do ponto de vista estilístico, como na passagem em que a atitude de Carlos frente ao drama dos pais se define. O parágrafo começa com um imperfeito: «Carlos recordava-se bem que nessa tarde, depois da melancólica conversa com o avô, devia ele experimentar uma égua inglesa (...)». Segue-se o mais-que-perfeito composto: «E a verdade era que daí a dias tinha esquecido a mamã», e depois uma série de mais-que-perfeitos simples que se desata sùbitamente num pretérito perfeito: «Isto passara-se havia vinte e tantos anos (...). Aquilo não lhe deixara uma lágrima, não lhe pusera um rubor na face (...); a honra dele não dependia dos impulsos falsos que tivera o coração dela. Pecara, morrera, acabou-se» (I, pg. 227). A sequência bem distanciada da perspectiva altera-se de repente; não: *acabara-se, tinha-se acabado* ou *estava acabado*, de acordo com os tempos anteriores, mas «acabou-se», como numa fala reproduzida em discurso directo e vivo. Ora se o princípio de variedade e sobreposição psicológica pode chegar à passagem abrupta de tempos bem diferenciados uns para os outros, dentro duma série evocadora, evidente é a necessidade de animar a recordação mediante uma troca de formas sintéticas e analíticas para exprimir uma mesma

temporalidade — a relativa, dada pelo mais-que-perfeito — repetidamente trazida à superfície.

— Na passagem acima citada, duas vezes essa troca se verifica dentro do parágrafo: «Daí a dias tinha esquecido» e «O avô tinha-lhe dito que era loura». O composto vem contribuir aqui para a diferenciação de duas épocas distanciadas: a mais próxima do leitor, a das conversas com o avô e da tomada de consciência dum passado, e a desse mesmo passado ainda ignorado e inconsciente que a forma sintética traduz («Não os conhecera; não lhes dormira nos braços; nunca recebera o calor da sua ternura»).

Ainda algumas outras vezes a alternância de simples e compostos influi assim na discriminação de tempos subjectiva e objectivamente distintos. E, nalguns casos, junta-se a essa discriminação uma valorização da extensão temporal:

> «Verdadeira lisboeta, pequenina e trigueira, sem se queixar e sorrindo pàlidamente, tinha vivido desde que chegara num ódio surdo àquela terra...» (I, pg. 20)

A forma composta adquire, ao lado da sintética, um valor durativo — realização num tempo desdobrado a partir dum dado momento inòvelmente entrevisto. Esse valor é ainda patente no seguinte passo:

> «A vocação revelara-se um dia que ele descobriu no sótão, entre resmas de velhos alfarrábios, um rolo manchado e antiquado de estampas anatómicas; tinha passado dias a recortá-las (...) Uma noite mesmo rompera pela sala...» (I, 107).

Nem sempre, porém, os dois tempos sublinham uma diferenciação do conteúdo, como nos casos citados. Na maioria das vezes a alternância parece ter apenas o papel de estabelecer um equilíbrio na distribuição das séries verbais (I) ou radica-se simplesmente na supremacia de naturalidade e vivacidade que um meio característico da linguagem falada adquire ao cortar uma sucessão de tempos puramente literários,

---

(I) «Mas quando soube que seu filho, o seu herdeiro, se misturara à turba que, numa noite de festa cívica e luminárias, tinha apedrejado as vidraças ..» (I, 16); «... apareceu o criado de Pedro, que chegara nesse momento de Arroios (...). As malas, tinha-as deixado em baixo; e o cocheiro viera também...» (I, 60)

como na passagem integrada no desespero de Carlos ao ter a revelação do passado de Maria Eduarda:

> «Ah, ela *(a criada)* bem repetira à senhora que era melhor contar a verdade! Era muito amiga dela, servira-a desde pequena, vira nascer a menina... e tinha-lha dito, até já nos Olivais! (...) Melanie tinha-lo dito!» (II, pg. 191)

No caso de equilíbrio das séries verbais, a alternância pode afectar a composição da frase inteira e a sua situação no contexto — quer dizer, pode passar da simples não-repetição («O senhor Savedra, que era do Jockey-Club, tinha-lhe dito que ele podia entrar sem pagar a carruagem! Ainda lho dissera na véspera (...) — I, 390) à simetria, à distribuição intencional de grupos contrários:

> «E aquilo zurzira as carnes que ele tinha apertado com paixão! Aquilo pusera vergões roxos onde os seus lábios tinham avivado sinais cor de rosa! (I, 351)

> «Não, ela não virа... Então o senhor Ega não tinha percebido bem... Ela só ouvira» (I, pg. 351).

Se «Os Maias» opõem às «Prosas bárbaras», no que ao mais-que-perfeito se refere, como que uma regular irregularidade, um conjunto de processos expressionais que se ordenam em torno dum sistema de variações, o conto «Santo Onofre» opõe a «Os Maias» uma atitude bem diferente, aliás pedida por uma bem diverso conteúdo temático. Nesta narrativa verifica-se uma completa ausência da forma analítica. O mais-que-perfeito sintético em *-ra* surge como única forma de exprimir um passado, quer próximo, quer afastado do passado em que a história projecta a sua figura. O Santo «avistara aquelas palmeiras ramalhando ao vento», «abandonara o mundo e os homens», «em verdade se tornara o escravo dos pobres» — nunca *tinha avistado, tinha abandonado, tinha-se tornado*. Que poderá significar esta sistemática recusa? Que efeito de estilo determina ela? Tais interrogações levam a uma reflexão sobre o conteúdo do mesmo conto e a uma referência ao ponto de comparação que espontâneamente se oferece: o romance de que anteriormente se falou, ou seja, «Os Maias».

Os temas são radicalmente opostos. Dum lado, o retrato duma sociedade contemporânea de quem a descreve, dentro da qual o escritor se pode achar no tempo em que literàriamente a recria; do outro, uma atmosfera de lenda, uma recriação dum longínquo e exótico passado

enquadrando o conflito fantástico do trânsito para a eternidade, contido na figura do santo. Não é de estranhar que a atitude descritiva seja diferente, impondo ao mundo à parte de «Santo Onofre» um conjunto de características que fazem dele uma síntese redonda, uma unidade reduzida ao essencial. «Santo Onofre» não é o produto duma arte que nos dá uma sensação de vida real dispersando-se numa real temporalidade. É uma história moldada em formas de estilização e poetização simbólica. Pode dizer-se que, entre os meios que lhe permitem criar uma lírica distância, o mais-que-perfeito sintético, o mais literário, tem o seu lugar. Pode dizer-se que, oposta ao ouvido impressionista que recria uma frase dando-lhe um matiz de coisa ouvida, essa forma ajuda a levantar, em «Santo Onofre», uma expressionista visão que ao mundo exterior sobrepõe um mundo interior que o deforma. Vimos que a alternância de simples e compostos pôde sugerir, em «Os Maias», uma subtil discriminação de tempos passados. Talvez não seja exagerado dizer que a ausência de tal alternância se pode incorporar, no conto das «Últimas páginas», nesse mundo sentido em relação à eternidade, onde tudo se esbate num passado único perante o eterno presente alcançado.

Não será esta porém a única razão da presença exclusiva do mais-que-perfeito sintético dentro da obra referida. Creio poder imputar-se-lhe uma outra que, sem negar o que acima ficou dito, e apoiando mesmo as considerações sobre os processos de estilização e poetização de «Santo Onofre», desloca contudo a questão para o campo dos sons na linguagem literária em geral e, sobretudo, no tipo especial de prosa agora comentada.

Em «Lengua y estilo de Eça de Queirós», de E. Guerra da Cal, achamos, no capítulo VI, «A palavra» (subdivisão «O verbo»), uma alínea consagrada à função rítmica e musical deste. Aí se analisam estruturas consoantes de presentes, na fase inicial, de pretéritos perfeitos e imperfeitos, na maturidade — estruturas sonoras que se enquadram no pendor para a fuga poética, que, como observa G. da Cal, mais ou menos dominado na fase realista, se espraia à vontade nas obras do último período. Não se refere o estudo ao mais-que-perfeito como susceptível de função análoga. E é natural que, sendo este um tempo relativo, esteja menos em evidência e seja menos frequente que um perfeito ou um imperfeito. No entanto a forma em *-ra* apresenta uma característica que falta a esses dois tempos fundamentais da narração: pertença a verbos regulares ou irregulares, apenas a sua vogal tónica se modifica, mantendo-se inalterável a terminação átona. Tal

carcterística confere-lhe uma posição que pode ser por demais marcada, devido à consonância da vogal tónica, em vários casos, e, sempre, à sílaba final *-ra*, quando uma série de mais-que-perfeitos simples intervêm, em situações próximas, numa mesma passagem literária. Isso pode tornar-se incomodativo quando a convergência sonora não está ao serviço duma intenção especial (a insistência simétrica de «Ela não vira... Então o senhor Ega não tinha percebido bem... Ela só *ouvira*») e quando a ocasião não é de molde a abrigar efeitos sonoros e liricamente livres. Era o que teria sucedido nestes trechos de «Os Maias» se o tempo composto o não tivesse evitado:

> «... ele naturalmente não *consentira* que o homem que *tinha ferido* recolhesse ao hotel» (I, pg. 48).
>
> «... era como a surpresa feliz, o enleio casto, ao saber que o homem que ela *notara* já de algum modo *tinha penetrado* na sua intimidade, *beijara* a sua filha, se *tinha* mesmo *sentado* à beira do seu leito» (I, 381).

Se, porém, este processo dispersivo se adapta ao tipo de arte e expressão realizado em «Os Maias», diferentes são as coisas em «Santo Onofre». Aí, a monotonia dos mais-que-perfeitos sintéticos pode manifestar-se sem comprometer a expressão desejada — antes realçando o clima requerido, liberto de tensão realista (I) e liricamente cantado:

> «Trinta anos se *flagelara!* Trinta anos se *esfomeara!* A sua oração subia para o céu tão constantemente como o seu hálito. E *arrastara* correntes de ferro; *velara meses* (...) ou *dormira* embrulhado nos cardos; *dera* a beber do seu sangue às vespas; *esmagara* os ossos debaixo de grandes pedras...» (230).
>
> «Mas Onofre *desaparecera!* Como levado por um vento largo, sem sentir os passos trôpegos, *atravessara* a Praça dos Obeliscos, *transpusera* a muralha derrocada...» (246).
>
> «E com efeito ele *estremecera, suspirara*... a sua alma pois que *fechara* toda dentro de Deus...» (196).

A observação destes casos de concentração verbal revela-nos uma utilização da forma em *-ra* que o exame de três obras de José Régio — «Fado» (poesia), «O príncipe com orelhas de burro» (história

---

(I) O que não quer dizer que «Os Maias» seja uma obra de arte realista no sentido restrito — apenas em sentido lato e em relação a «Santo Onofre».

fantástica), «As raízes do futuro» (segundo membro dum romance que trata, dentro de moldes tradicionais, a evolução duma personagem sobre um fundo familiar e social) — não faz senão confirmar.

b) **José Régio**

Em «Fado», é o mais-que-perfeito sintético a forma exclusivamente empregada. Em «As raízes do futuro», predomina esta sobre a composta — verificando-se alternância em casos como este:

> «Quem se *adornara* com essas velhas rendas preciosas ou esses veludos já poídos? quem *exibira* esses esquisitos chapéus altos (...)? Quem se *penteara* com esse bocados de pentes a essas metades de espelhos? ou quem lera esses livros agora em pedaços, *escrevera* ou *recebera* essas cartas onde *tinha amarelecido* a tinta, *brincara* com esses brinquedos inválidos?» (pg. 90).

O mais-que-perfeito analítico evita aqui uma rima consoante dentro da prosa, que poderia talvez soar demasiado insistente pela repetição, mesmo integrada num poético devaneio. Já em «O príncipe com orelhas de burro» volta a forma em *-ra* a ser exclusivamente empregada, acentuando as suas correspondências o ambiente particularíssimo em que se inserem. Veja-se o papel destes mais-que-perfeitos sintéticos em situação de consonância ora exterior, ora interior — no termo da frase ou mais apagada, no seu corpo — indo desde um quase desajeitamento (aliás voluntário) a uma marcada rede de afinidades sonoras:

> «Se porém um simples turbante que o público *adoptara bastara* a vedar aos olhos públicos o terrível segredo...» (83);
>
> «Que se a escolha de Leonel *espantara* todas as cortes, chegando a indignar algumas, não só *espantara*, não só *indignara* — podemos dizer que *chegara* a aterrar a da Traslândia!» (311);
>
> «Se *viera* ter? Mas *viera!* Alguém *tivera* a crueldade ou o heroísmo de lhe dizer...» (11);
>
> «Era como um poeta que escreve um poema em que não *pensara*, que não *imaginara* nem *preparara* — sob a graça duma inspiração arrebatadora» (271);
>
> «Ora estava o pobre rei assim cogitando (...) quando, de súbito se sentiu envolvido num luar que *baixara*. Só então reparou que *anoitecera*. Mas *anoitecera* enquanto *estivera* meditando. Ergueu os olhos, a ver de que lua *descera* inopinadamente aquela fria claridade...» (43).

Eis o que nos diz o exame do mais-que-perfeito do indicativo nos dois autores escolhidos. Entre as razões que ditam a sua presença nos

textos, parece ter um forte papel a estilística dos sons. Esta é, naturalmente, um factor que preside a toda a criação literária; mas tal factor faz-se particularmente sentir quando está em questão uma forma verbal tão rígida como a dos tempos em *-ra*, forma que, ao agrupar-se repetidamente em posições próximas, cria o problema da sua harmónica incorporação na frase, deixando pouco terreno para que um feliz acaso ou uma feliz intuição venha carregar de outro sentido uma dispersiva alternância ou uma insistente concentração sonora.

LE THÈME DE L'ORAGE DANS «EXIL» DE SAINT-JOHN PERSE

MONIQUE PARENT
(STRASBOURG)

La poésie de Saint-John Perse est de compréhension difficile. Beaucoup de ses lecteurs et de ses commentateurs se contentent de se laisser charmer par ses rythmes et ses images, leur harmonie, leur équilibre, leur éclat. Mais la poésie porteuse de beauté est aussi porteuse d'une signification. Est-il permis de négliger cette dernière? Les deux éléments ne sont-ils pas inséparables?

Un texte doit pouvoir s'expliquer par lui-même. Une poésie aussi consciente, aussi solidement construite que celle de Saint-John Perse doit porter en elle-même son principe d'explication.

En l'abordant, avec le désir d'en pénétrer le sens, j'ai emprunté à mon collègue, Monsieur Imbs, professeur de Philologie Romane à la Faculté des Lettres de Strasbourg, une méthode de recherche qu'il venait de mettre au point et d'expérimenter sur la poésie provençale des XIIe et XIIIe siècles. D'accord avec lui, j'en fis à mon tour l'essai sur l'œuvre de Saint-John Perse. Cette méthode est particulièrement précieuse dans le cas d'une poésie où les associations d'idées et la signification symbolique restent difficiles à pénétrer. Elle part d'une étude de vocabulaire; le premier point de la recherche consiste à discerner dans un poème les *mots-clés* porteurs des thèmes essentiels; le critère de leur choix est à la fois leur fréquence dans le texte, et leur importance sémantique; en second lieu, on examine et on note leur *entourage*: les mots importants qui se trouvent dans la même phrase, les images qui s'y associent, le mouvement de pensée qui les accompagne. On obtient ainsi une suite, une *chaîne de mots* qui met en relief les associations d'idées importantes et montre le processus de la pensée, de l'imagination de l'auteur sur un point précis.

Si les mots-clés ont été bien choisis, on les retrouvera ailleurs dans la même œuvre; on retrouvera aussi les mots de leur entourage, associés

à d'autres termes, synonymes, paronymes, voire antonymes des premiers. En notant chaque fois la chaîne de mots que présente le texte, on finira par obtenir, à propos d'un thème donné, une véritable grille de mots, qui, en un tableau facile à embrasser d'un coup d'oeil, présentera les principales associations d'idées et d'images par lesquelles ce thème s'exprime chez l'écrivain. La même recherche répétée sur les thèmes essentiels de l'œuvre, permettra d'en pénétrer la signification, et d'obtenir une synthèse de l'univers intellectuel et spirituel du poète, tel qu'il l'a fait passer dans son œuvre.

Le *thème de l'orage* dans *Exil* de Saint-John Perse nous servira d'exemple.

Ce poème en sept parties a été écrit en 1940-41. C'est une méditation sur la condition actuelle du poète exilé. Un mot revient avec insistance: c'est le mot *éclair*, qui se trouve six fois (p. 205, 217, 229, 230, 231 de l'*Oeuvre poétique I*, éd. N.R.F.), et qui est relayé par des paronymes ou synonymes: *foudre* (p. 228), *phosphore* (p. 229), *orage* (p. 220, 230, 231).

Il y a donc dans *Exil* un *thème de l'orage*, dont l'expression prend une place très importante dans la dernière partie.

Mais le sens de ce thème est ambigu et même obscur. On en jugera d'après les textes mêmes:

1. Exil, I, p. 205-206.

L'Eté de gypse aiguise ses fers de lance dans nos plaies,
J'élis un lieu flagrant et nul comme l'ossuaire des saisons,
Et, sur toutes grèves de ce monde, l'esprit du dieu fumant déserte sa couche d'amiante.
Les spasmes de l'éclair sont pour le ravissement des Princes en Tauride.

2. *Exil*, IV, p. 217.

Et les poèmes de la nuit avant l'aurore répudiés, l'aile fossile prise au piège des grandes vêpres d'ambre jaune...
Ah! qu'on brûle, ah! qu'on brûle, à la pointe des sables, tout ce débris de plume, d'ongle, de chevelures peintes et de toiles impures,
Et les poèmes nés d'hier, ah! les poèmes nés un soir à la fourche de l'éclair, il en est comme de la cendre au lait des femmes, trace infime...
Et de toute chose ailée dont vous n'avez usage, me composant un pur langage sans office,
Voici que j'ai dessein encore d'un grand poème délébile...

3. *Exil*, V, p. 220.

Plus d'un siècle se voile aux défaillances de l'histoire.
Et le soleil enfouit ses beaux sesterces dans les sables, à la montée des ombres où mûrissent les sentences d'orage.

4. *Exil*, VI, p. 228.

Etranger, sur toutes grèves de ce monde, sans audience ni témoin, porte à l'oreille du Ponant une conque sans mémoire:
Hôte précaire à la lisière de nos villes, tu ne franchiras point le seuil des Lloyds, où ta parole n'a point cours et ton or est sans titre...
«J'habiterai mon nom», fut ta réponse aux questionnaires du port. Et sur les tables du changeur, tu n'as rien que de trouble à produire,
Comme ces grandes monnaies de fer exhumées par la foudre.

5. *Exil*, VII, p. 229-230.

«... Syntaxe de l'éclair! ô pur langage de l'exil! Lointaine est l'autre rive où le message s'illumine:
Deux fronts de femmes sous la cendre, du même pouce visités; deux ailes de femmes aux persiennes, du même souffle suscitées...
Dormiez-vous cette nuit, sous le grand arbre de phosphore, ô coeur d'orante par le monde, ô mère du Proscrit, quand dans les glaces de la chambre fut imprimée sa face?
Et toi, plus prompte sous l'éclair, ô toi plus prompte à trassaillir sur l'autre rive de son âme, compagne de sa force et faiblesse de sa force, toi dont le souffle au sien fut à jamais mêlé,
L'exil n'est point d'hier! l'exil n'est point d'hier!... Exècre, ô femme, ton âme de femme?
L'exil n'est point d'hier! l'exil n'est point d'hier!... Exèche, ô femme, sous ton toit un chant d'oiseau de Barbarie...
Tu n'écouteras point l'orage au loin multiplier la course de nos pas sans que ton cri de femme dans la nuit n'assaille encore sur son aire l'aigle équivoque du bonheur!»

6. *Exil*, VIII, p. 231.

Le nitre et le natron sont thèmes de l'exil. Nos pensers courent à l'action sur des pistes osseuses. L'éclair m'ouvre le lit des plus vastes desseins. L'orage en vain déplace les bornes de l'absence.
Ceux-là qui furent se croiser aux grandes Indes atlantiques, ceux-là qui flairent l'idée neuve aux fraicheurs de l'abime, ceux-là qui soufflent dans les cornes aux portes du futur
Savent qu'aux sables de l'exil sifflent les hautes passions lovées sous le fouet de l'éclair... O Prodigue sous le sel et l'écume de Juin! garde vivante parmi nous la force occulte de ton chant!

Ces textes peuvent être dès l'abord classés en deux catégories: tantôt le poète songe aux événements extérieurs violents qui sont à

l'origine de sa situation (textes 1, 3, 4, 6); tantôt il est préoccupé de son inspiration poétique (texte 2); le texte 5 reste ambigu.

Pour y voir plus clair, examinons chaque passage par la méthode exposée ci-dessus.

Texte 1. L'idée de *violence* se trouve dans une série de mots: — *aiguiser — fers de lance — plaies — dieu fumant — couche d'amiante — spasmes de l'éclair — ravissement des Princes en Tauride.*

Ce premier poème offre une vision d'espace immense, nu, un paysage désertique, exposé au soleil brûlant; l'exil est l'entrée dans ce désert; mais c'est aussi le lieu de l'inspiration. Le mot *Tauride* nous montre que l'image est une allusion à l'enlèvement d'Iphigénie, accompli par Diane à la faveur d'un orage. Comme Iphigénie est devenue prêtresse de Diane en Tauride, les Princes, c'est-à-dire les Poètes, les héros, sont enlevés, à la faveur des événements tragiques de la guerre, dans un pays plus paisible où ils pourront servir les dieux, en retrouvant l'inspiration poétique. La tragédie de la guerre est symbolisée par tous les mots qui, dans la série ci-dessus, expriment la violence, et finalement par l'expression «*les spasmes de l'éclair*» où se trouve l'image de mouvements brusques, saccadés, comme ceux de la foudre.

Texte 3. Dans ce passage, le poète, dépouillé de toute sa vie passée, de toutes ses richesses, retrouve son âme d'enfant, son émerveillement d'autrefois devant le monde et devant sa propre existence. Mais tout à coup, la pensée du désastre, de la guerre et de la défaite lui revient, et c'est pour lui l'heure du désespoir: la lumière de l'histoire disparaît, comme la lumière du soleil sur le désert, au déclin du jour, quand monte la nuit qui semble chargée de menaces. Le mots: *se voiler — défaillance — enfouir — montée des ombres,* développent le thème de l'obscurité naissante et aboutissent à l'idée de menace inquiétante contenue dans le dernier élément:

à la montée des ombres où mûrissent les sentences d'orage.

Ce jugement prononcé par l'orage, c'est la destruction que produit la foudre. Cet orage symbolise la guerre.

Texte 4. L'exilé ne peut offrir au changeur qu'une monnaie dévalorisée, aussi peu usuelle que les monnaies antiques enfouies dans la terre et brusquement exhumées par la foudre qui les frappe. Là encore la foudre est l'image des violences de la guerre.

Texte 6. Nous y voyons le poète décidé à se détourner du passé pour courir à l'action. L'*éclair* et *l'orage* représentent encore ici le bouleversement produit par la guerre, bouleversement qui ouvre une route nouvelle et réveille les *hautes passions*. *Nitre et natron* peuvent être symbole de la violence et de la civilisation, ou symboles de purification: l'homme en exil lavé de tout son passé (cf. Jérémie II, 22). Inutile de penser à la vie passée. Se tourner vers l'avenir, vers l'action audacieuse.

Le *texte 2* présente un autre thème. Il oppose aux poèmes de la nuit, qui naissent du subconscient, et que Saint-John Perse méprise, *les poèmes nés un soir à la fourche de l'éclair*, et à ces deux catégories, la poésie volontaire que l'auteur *a dessein* d'écrire, en *se composant* un pur langage. Ces poèmes *nés d'hier* restent dans l'œuvre définitive à l'état de trace infime, comme *la cendre au lait des femmes* (sels variés qui occupent 2 grammes par litre).

Le mot *éclair* signifie donc ici l'inspiration soudaine, mais consciente, qui s'oppose d'un côté au subconscient, de l'autre à l'art volontaire.

Le *texte 5* est rempli du souvenir de la Mère et de l'Epouse restées en France. Il contient à côté du thème du langage, exprimé dans: *syntaxe — pur langage — message*, un thème de la lumière brusque: *éclair — s'illuminer*, et tous les deux sont liés par le thème de l'éloignement:

exil — lointaine est l'autre rive...

Pour communiquer avec les êtres éloignés qui lui sont chers, le poète n'a qu'un langage sans paroles *(pur)*, une sorte de télépathie. *L'éclair* paraît être une vue brusque de l'imagination, une pensée vive et soudaine, qui illumine les lointains, qui établit une communication avec les êtres séparés. L'Epouse est la plus sensible à cette télépathie, elle frémit et tressaille au contact de la présence spirituelle de son mari, car elle ne fait qu'un avec lui:

«Et toi plus prompte sous l'éclair...»

Mais la présence de la guerre est là, toute confondue avec le souvenir des personnes qui en souffrent. Le *grand arbre de phosphore*, c'est l'image d'un bombardement, c'est l'atmosphère de violence qui règne dans la France occupée. *Eclair* présente donc un cumul sémantique: il s'agit d'une pensée brusque mise en branle par un événement violent.

De même la femme en écoutant *l'orage* qui éloigne son mari, pousse un cri d'angoisse, de révolte.

Exil nous offre donc trois passages où le mot *éclair* est le symbole de la guerre, et quatre autres où ce symbole est exprimé par l'un des mots: *foudre, orage, phosphore;* trois autres passages ont le mot *éclair* avec le sens d'*inspiration soudaine*, pensée brusque. Le thème de l'orage a dans ce poème une double valeur; tantôt c'est le bouleversement intérieur de l'inspiration, tantôt c'est la violence extérieure de la guerre. Mais cette ambivalence ne pouvait naître que dans une situation bien précise: celle de l'exil, où le poète, malmené par les événements, a retrouvé une source d'inspiration, dans la pauvreté spirituelle et matérielle, l'isolement, la méditation. L'ambivalence de l'image est le signe d'une liaison profonde, organique entre ses deux significations. La situation extérieure devient pour ainsi dire l'image de la vie intérieure du poète.

Cette image de l'éclair s'appuie au point de départ sur des associations d'idées banales. Mais son développement, ses enrichissements successifs la rendent peu à peu surprenante, et même obscure. Cependant l'étude attentive du vocabulaire significatif du contexte permet de réduire cette obscurité. Les thèmes de Saint-John Perse sont simples: il s'agit de l'homme aux prises avec l'espace, le temps, l'inspiration et la technique poétiques, le progrès séculaire de l'humanité. Mais l'expression en est savante, chargée de culture, variée, dirigée par un choix attentif à faire résonner les harmoniques de la pensée. Des liens syntaxiques rapprochent des éléments en apparence opposés, tandis que d'autres liens s'établissent, d'ordre sémantique, entre des termes éloignés les uns des autres. Un même poème recèle plusieurs sens parallèles, à des niveaux différents: le concret, la vie intérieure, la vie de l'humanité. Saint-John Perse apparaît ainsi comme un symphoniste dans l'ordre du langage.

DISCUSSION

Interventions de MM. P. Imbs, B. Migliorini, P. Gardette et Z. Czerny. Réponse de Mlle. M. Parent.

P. Imbs (Strasbourg) souligne l'importance de la méthode qui consiste à mettre en évidence les *mots-clefs*, à grouper autour d'eux des groupes de vocables et à étudier les liens entre ces mots; il suggère que, d'après cette méthode, on met en évidence les mots-clefs dans les editions utilisées dans les séminaires de philologie, pour qu'on ait, dès la première lecture, une idée des caractéristiques du style du poète.

B. MIGLIORINI (Florence) objecte que cela irait contre l'idée initiale du poète.

P. IMBS répond que l'édition pourrait présenter en même temps le texte expliqué et tel que le poète l'a laissé.

P. GARDETTE (Lyon) rappelle qu'il y a, chez Saint-John Perse, des réminiscences d'images de Mallarmé, en particulier l'image *aile fossile*.

M. PARENT est également de cet avis, elle ajoute en outre le nom de Paul Valéry. Elle fait remarquer que, pour bien comprendre certaines images, il faudrait connaître non seulement les sciences naturelles, mais aussi les textes bibliques et orientaux.

Z. CZERNY (Cracovie): Mlle Parent applique d'une manière convaincante à la poésie actuelle la méthode des «mots-clefs» ingénieusement inventée par M. Imbs pour la compréhension des poèmes des troubadours. Je prends la liberté de faire trois remarques:

1. La première c'est que cette méthode semble s'appliquer surtout, ou peut-être exclusivement aux textes des auteurs hermétiques qui refusent de se servir des «mots de la tribu»: Mallarmé, Valéry, les surréalistes, Saint-John Perse, Frénaud, Emmanuel, Quenaud etc. Or il serait intéressant de voir si cette méthode reste fructueuse aussi pour les poètes «clairs»: Verlaine, Baudelaire (?), Leconte de Lisle, Hugo, Lamartine, Chénier, Racine, Lafontaine. Faudrait-il y apporter des modifications — et alors lesquelles? — ou enfin son efficacité ne serait-elle pas suffisante dans ce domaine?

2. D'autre part il me paraît évident que la méthode de M. Imbs appliquée aux troubadours contient quelques facteurs inévitables de subjectivité: le choix des mots-clefs effectué par le savant peut ne ne pas coincider avec l'intention de l'auteur et la très grande différence des champs associatifs de beaucoup de mots d'un homme du XIIe siècle et d'un homme du XXe siècle ajoute d'importants facteurs subjectifs, en somme peu de conceptuels peut-être, mais beaucoup de sensoriels et encore plus d'émotifs. Or, à mesure que la vie intérieure se complique, s'enrichit et se modifie avec les siècles, et surtout au XXe s., les facteurs objectifs de cette méthode diminuent quantitativement et qualitativement. Et d'ailleurs c'est tout ce qu'il faut: un des éléments essentiels de la poésie symboliste et postsymboliste jusqu'à aujourd'hui, c'est la polyvalence de la compréhension du même texte. Une méthode d'explication absolument objective et unique serait la mort de la poésie actuelle. Ce n'est pas «l'objectivité» de l'explication que Mlle Parent a présentée d'un poème de St.-John Perse qui en fait la valeur, mais c'est sa grande culture, sa délicatesse sensorielle et la profondeur de son émotivité. Mais d'autres explications du même poème de St.-John Perse restent possibles, qui se serviraient d'autres mots-clefs ou même de mots-clefs identiques, mais envisagés par un autre commentateur dans d'autres éléments de leurs champs associatifs. Valéry en remerciant Cohen de lui avoir appris quel est le sens du «Cimetière Marin», nous donne un avis salutaire, à la fois philosophique et goguenard.

3. Et enfin Mlle. Parent emploie une méthode de haute sémantique à résonances stylistiques et esthétiques: elle nous présente une méthode pour comprendre un texte hermétique. Mais on peut concevoir une possibilité plus large de se servir d'une méthode analogue pour les recherches concernant la fixation et l'évolution des motifs et des thèmes littéraires d'un auteur, d'une école littéraire ou de toute une époque.

P. Imbs répond que la méthode est bonne, surtout pour les poètes anciens, et qu'elle ne remplace pas la méthode traditionnelle d'explication de texte, mais la complète. Il ajoute que vocabulaire et thème littéraire sont les deux faces de l'analyse littéraire.

CHOIX ET EXPRESSIVITÉ

STEPHEN ULLMANN
(LEEDS)

Selon la formule bien connue de Stendhal, le caractère essentiel du style consiste à «ajouter à une pensée donnée toutes les circonstances propres à produire tout l'effet que doit produire cette pensée». Flaubert a exprimé le même principe dans une image lumineuse: «Je conçois un style qui nous entrerait dans l'idée comme un coup de stylet». Cette conception, qui établit un rapport étroit entre style et expressivité, a une affinité frappante avec l'orientation générale de la stylistique contemporaine qui s'intéresse elle aussi aux ressources expressives de la langue et à la mise en œuvre de ces ressources par le sujet parlant et par l'écrivain. Cette mise en œuvre s'effectue par d'innombrables choix que nous faisons parmi ce qu'on a appelé des «variantes stylistiques»(1): des éléments phoniques, lexicaux et grammaticaux que la langue met à notre disposition pour exprimer la même pensée de façons différentes. Comme l'a très bien dit M. Cressot, la stylistique a pour tâche «d'interpréter le choix fait par l'usager dans tous les compartiments de la langue en vue d'assurer à sa communication le maximum d'efficacité»(2). C'est cette faculté de choix — un choix dicté par le besoin d'expressivité plutôt que par des facteurs purement rationnels — que je m'efforcerai de serrer d'un peu plus près.

Une distinction semble s'imposer dès l'abord entre choix conscients et choix inconscients ou, selon la terminologie de M. Guiraud, entre valeurs «impressives» et valeurs «expressives». On ne saurait contester le bien-fondé de cette dichotomie; l'expérience quotidienne montre qu'il y a des choix inconscients qui se font, soit spontanément,

---

(1) Voir P. Guiraud, *La Stylistique*, Paris [1954], p. 65.
(2) M. Cressot, *Le Style et ses techniques*, Paris [1947], p. 2.

du premier jet, soit par une sorte d'automatisme, et d'autres qui sont conscients et délibérés: on cherche, on tâtonne, on se reprend avant d'opter pour une des alternatives que nous offre la langue. Certains écrivains mettent une espèce de coquetterie à transcrire fidèlement les phases successives de cet effort d'expression. Péguy, par exemple, aime à accumuler les synonymes au lieu de choisir entre eux: «Je sens déjà *l'incurvation, l'incurvaison* générale... Il faut aussi dire que c'est le *courbement,* la *courbure,* la *courbature, l'inclinaison* de l'écrivain sur sa table de travail»(3) — six mots pour rendre la même idée avec des nuances légèrement différentes.

Mais si la distinction entre procédés conscients et inconscients est justifiée en théorie, elle se heurte très souvent, dans la pratique, à des difficultés insurmontables. Dans la grande majorité des cas il est impossible de déterminer après coup si un choix particulier a été conscient ou inconscient, voire même subconscient. C'est un critère intéressant, certes, mais qui échappe trop souvent au contrôle d'une analyse scientifique. C'est pourquoi je voudrais plutôt examiner brièvement trois autres aspects du problème: les motifs du choix, sa portée, enfin les limites dans lesquelles il peut jouer.

[1] Le choix stylistique peut être dicté para les facteurs les plus divers. Il y en a qui sont si communs qu'ils ne méritent pas qu'on s'y attarde: le rythme, l'euphonie, la mise en relief, les valeurs affectives et évocatrices, etc. Mais il y a aussi des raisons plus complexes et plus profondes qu'on ne peut saisir qu'en replaçant l'énoncé dans son contexte — non seulement dans le contexte immédiat, mais dans le cadre plus large de l'œuvre littéraire prise dans sa totalité. Soit la phrase souvent citée de Proust qui reproduit les soupçons dont Madame Octave accompagne tous les mouvements de sa servante:

«Peu à peu son esprit n'eut plus d'autre occupation que de chercher à deviner ce qu'à chaque moment pouvait faire, et chercher à lui cacher, Françoise»(4).

Ici le sujet n'est pas inverti pour assurer l'équilibre de l'énoncé; bien au contraire, la phrase qui en résulte est inélégante, disjointe et tourmentée. Mais c'est là justement l'effet que visait l'auteur: le recul du sujet, la dislocation violente, l'allure pénible et tortueuse de la phrase correspond, sur le plan de la syntaxe, aux soupçons morbides avec

---

(3) Voir mon *Précis de sémantique française,* Berne [1952], pp. 195 s.
(4) Cf. mon *Style in the French Novel,* Cambridge [1957], pp. 181 s.

lesquels cette valétudinaire, confinée à ses chambres, épie et guette les moindres mouvements de sa victime. C'est une sorte de cache-cache syntaxique qui trouve son explication dans la psychologie du personnage.

Il y a même des cas où il est nécessaire de pénétrer dans la philosophie et l'esthétique de l'auteur pour bien comprendre les motifs d'un choix stylistique. On connaît l'usage qu'a fait Flaubert du style indirect libre et les effets délicats qu'il en a tirés. C'est un procédé que d'autres écrivains, notamment La Fontaine, avaient employé avant lui, mais dont il fut le premier à mettre en valeur toutes les possibilités. Cette prédilection s'explique en partie par des raisons purement linguistiques: la répétition monotone de la conjonction *que* répugnait à l'oreille hypersensible de Flaubert. Mais il y a eu autre chose: cette forme fournissait à l'auteur une expression idéale pour deux de ses attitudes fondamentales: l'impassibilité et l'effacement de l'écrivain d'une part, et, de l'autre, son identification avec les personnages du roman. «L'auteur, dans son œuvre», a écrit Flaubert, «doit être comme Dieu dans l'univers, présent partout et visible nulle part». Et encore: «C'est une chose délicieuse que d'écrire, que de n'être plus soi, mais de circuler dans toute la création dont on parle». C'est donc en dernière analyse la doctrine flaubertienne de l'impassibilité et ce qu'il a appelé lui-même sa «faculté panthéiste» qui expliquent sa préférence pour le style indirect libre (5).

[2] Pour ce qui est de la portée de nos choix stylistiques, dans bien des cas elle est très restreinte, limitée à une situation particulière. Mais lorsqu'il s'agit de choisir entre des éléments qui ont des valeurs évocatrices différentes, si l'on décide, par exemple, de se servir d'un archaïsme, d'un terme populaire ou argotique, ou d'une forme littéraire telle que l'imparfait du subjonctif, cette décision pourra avoir d'importantes conséquences pour ce qui va suivre; elle pourra prédéterminer en quelque sorte le registre stylistique qu'il faudra désormais adopter. Enfin il y a des choix où l'on s'engage une fois pour toutes à employer telle forme de préférence à telle autre. Lorsque Camus composa *L'Étranger*, il dut décider dès le débat si le narrateur devait raconter les événements au passé défini ou au passé indéfini. Pour diverses raisons — caractère du narrateur, climat stylistique, et surtout l'atmosphère de futilité et d'absurdité que devait respirer le roman — il opta pour le passé indéfini. Ce choix fut gros de conséquences, comme l'a démontré

(5) Cf. *Style in the French Novel*, ch. II.

Jean-Paul Sartre dans son analyse magistrale du livre de Camus (6). Selon Sartre, le choix du passé indéfini a eu pour effet d'affaiblir l'élément verbal et de le briser en deux, ce qui produit une impression d'inertie, une syntaxe invertébrée. De plus, le passé indéfini souligne la discontinuité, le décousu du récit, l'incapacité du narrateur d'établir des rapports entre les événements. Pour citer M. Sartre, «une phrase de *L'Étranger*, c'est une île... Au lieu de se jeter comme un pont entre le passé et l'avenir, elle n'est plus qu'une petite substance isolée qui se suffit». Notons que cette technique narrative, qui est d'importance capitale dans la structure de *L'Étranger*, ne saurait convenir à d'autres sujets et d'autres milieux stylistiques; aussi M. Camus a-t-il fait un choix différent dans ses deux romans ultérieurs, *La Peste* et *La Chute*.

[3] Au point de vue purement linguistique, les choix de l'écrivain sont limités par les ressources expressives de la langue, par le nombre des alternatives que celle-ci met à sa disposition. Le cas extrême est celui du *choix binaire* où il n'y a que deux possibilités: antéposition ou postposition de l'adjectif; inversion ou non-inversion du sujet; choix entre des doublets morphologiques du type *je peux — je puis, je ne sais — je ne sache*, etc. Malgré le peu de latitude que laissent ces choix minima, la langue en tire des nuances subtiles dont la finesse et l'élégance consiste justement dans leur extrême simplicité. Lorsque *Le Monde* parlait, en 1948, à propos d'une des éternelles crises ministérielles, des «*rituelles* consultations de M. Vincent Auriol», toute une condamnation de la Quatrième République était concentrée dans cette ironique antéposition de l'épithète. Les doublets morphologiques peuvent produire eux aussi des effets inattendus. Ainsi, dans le roman *Isabelle* de Gide, le jeune narrateur s'éprend d'un portrait représentant une jeune femme et le décrit avec un enthousiasme légèrement teinté d'ironie: «un œil languide et tristement rêveur, la bouche entr'ouverte et comme soupirant, le *col* fragile autant qu'une tige de fleur...»(7) Or *col* au sens de «cou» est une forme archaïque et poétique dont l'emploi dans ce contexte en dit long l'état d'esprit du personnage, sur

---

(6) J.-P. Sartre, «Explication de *L'Étranger*», dans *Situations I*, Paris [1947], pp. 99-121: pp. 117 s. Voir aussi J. Cruickshank, «Camus's Technique in *L'Étranger*», *French Studies*, x [1956], pp. 241-53, et, par le même auteur, «Camus and Language», *Letteratura Moderne*, vi [1956], pp. 197-202.

(7) Paris, édition de 1949, p. 75.

cette «illusion pathétique» que Gide a indiquée lui-même comme le véritable sujet de son roman (*).

L'expression se fait plus nuancée et, dans certains cas, plus variée quand on peut choisir entre plus de deux possibilités. Il y a *choix ternaire*, par exemple, dans la série «parler de la politique — parler de politique — parler politique». L'existence en italien de trois pronoms d'adresse, *tu*, *voi* et *lei*, permet d'indiquer de délicates nuances affectives et évocatrices dont Stendhal a tiré parti dans *La Chartreuse de Parme* où le commis de la prison se plaît à humilier Fabrice del Dongo en l'appelant *voi*, ce qui, explique l'auteur, «est en Italie la façon de parler aux domestique» [édition de la Pléiade, p. 262]. Il y a aussi des choix ternaires plus complexes qui mettent en jeu toute une série d'éléments linguistiques. Le cas du style indirect libre, dont il a déjà été question, est particulièrement significatif. Avant Flaubert il n'existait que deux méthodes pour reproduire les propos d'un personnage, y compris la parole intérieure: le discours direct, qui donnait une transcription exacte, mot pour mot, et le discours indirect, qui incorporait les propos au récit et les dépouillait en même temps de leurs éléments expressifs et évocateurs: questions, exclamations, interjections, tours populaires et argotiques. L'avènement du style indirect libre offrit à l'écrivain un compromis précieux: il pouvait désormais conserver intactes toutes les ressources expressives du langage parlé et toutes les inflexions de la pensée sans s'engager à donner une transcription intégrale, ce qui, dans le cas du monologue intérieur, eût été palpablement impossible. Qui plus est, le fait même qu'on peut choisir entre trois méthodes est une source de variété et de flexibilité. Chez Flaubert on passe constamment d'une forme de discours à une autre et l'on glisse insensiblement du plan du récit à celui du style indirect libre, pour ne découvrir qu'après coup que l'auteur s'est effacé, qu'il a cédé la parole à un de ses personnages. Ces déplacements continuels entraînent aussi des changements de perspective et d'éclairage; selon une jolie image de M. Spitzer, c'est comme si l'on ajustait sans cesse un télescope pour rapprocher et éloigner l'objet (*). Il est même concevable que la langue ne s'arrêtera pas à la phase actuelle; à l'en croire M. Harmer, une nouvelle forme de reproduction, le «style

(*) Voir P. Lafille, *André Gide romancier*, Paris [1954], p. 57.

(*) L. Spitzer, «Pseudo-objektive Motivierung», *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, xlvi [1923], pp. 359-85: p. 374.

direct libre», se serait amorcée récemment chez certains écrivains, de sorte que le système ternaire qui s'est établi depuis Flaubert pourrait se transformer un jour en un système quaternaire ([10]).

On rencontre des choix *quaternaires* et encore plus complexes dans certains autres secteurs du système grammatical, par exemple dans celui des propositions interrogatives: «Quand viendra ton père?» — «Quand ton père viendra-t-il?» — «Quand est-ce que ton père viendra?» — «Ton père viendra quand?», etc. Dans le domaine lexical, il existe des séries synonymiques riches et nuancés; parfois ce sont de véritables centres d'attraction synonymique correspondant aux intérêts dominants d'une époque ou d'un milieu social. On a compté dans *Beowulf* jusqu'à 37 mots pour «héros» et «prince» et, chez Benoît de Sainte-Maure, 18 verbes pour «attaquer», 13 pour «vaincre», et 37 substantifs pour «combat». Dans le langage contemporain, on constate la même surabondance de synonymes dans les désignations de l'avare dans les patois et dans celles de l'ivresse et de la mort en argot ([11]). Il arrive même que certaines époques éprouvent la pléthore des synonymes comme un embarras de richesse: ainsi, les ressources synonymiques du latin classique subirent des réductions drastiques en latin vulgaire, et celles de l'ancien français furent élaguées pendant la Renaissance et au début de la période moderne.

On voit que les limites qu'impose la langue aux choix de l'usager sont assez variables, allant de simples oppositions binaires à des séries comprenant plusieurs douzaines de synonymes. Il n'en est pas moins vrai que le choix est toujours strictement limité et que, dans la grande majorité des cas, il doit opérer sur un très petit nombre de variantes stylistiques. Il existe, cependant, un domaine où les possibilités sont infiniment plus riches et pourraient même sembler, au premier abord, virtuellement illimitées: le monde des images, comparaisons et métaphores. En principe, le sujet parlant et l'écrivain peuvent comparer n'importe quelle chose à n'importe quelle autre chose pourvu qu'on puisse concevoir quelque similarité, analogie ou correspondance entre elles — et l'on sait que la littérature moderne, à l'affût

---

([10]) L. C. Harmer, *The French Language Today*, Londres [1954], pp. 300 s.

([11]) Voir O. Jespersen, *Growth and Structure of the English Language*, 6e édition, Leipzig [1930], p. 48; W. von Wartburg, *Problèmes et méthodes de la linguistique*, Paris [1946], pp. 135 s. et 175 s.; et mon *Précis de sémantique fançaise*, pp. 188 ss.

d'effets de surprise et de rapprochements inattendus, interprète cette condition d'une façon très élastique, s'exposant ainsi à des reproches telle que cette boutade de Gide: «Quoi de plus fatigant que cette manie de certains littérateurs, qui ne peuvent voir un objet sans penser aussitôt à un autre» [*Journal*, 15 août 1926].

Mais s'il est vrai que, dans le domaine des expressions imagées, l'écrivain jouit d'une latitude qui laisse libre champ à sa fantaisie, son choix devra pourtant respecter certaines limites. Un premier facteur limitatif est l'adaptation des images au caractère du personnage qui les emploie. Proust met dans la bouche de l'ingénieur Legrandin des métaphores qui ont un certain charme et une qualité poétique, mais qui sont un peu guindées, un peu trop littéraires. Dans l'atmosphère particulière de ce style, seuls certains types d'images peuvent surgir, et celles qui s'y présentent, avec une spontanéité qui vous désarme, — «la musique que joue le clair de lune sur la flûte du silence» — détonneraient dans la parole d'autres personnages.

Cette nécessité de conformer les images à la personnalité du sujet parlant constitue une limitation importante, et parfois gênante, dans les pièces de théâtre et surtout dans les récits racontés par un narrateur. Si le mimétisme stylistique réussit, il peut devenir la source d'effets d'évocation précieux. Dans *L'Immoraliste*, Gide a trouvé une image, ou plutôt un symbole, qui résume d'une manière concise et frappante la transformation intérieure du narrateur et s'accorde admirablement avec la personnalité de ce jeune historien et chartiste:

«Et je me comparais aux palimpsestes; je goûtais la joie du savant qui, sous les écritures plus récentes, découvre sur un même papier un texte ancien infiniment plus précieux. Quel était-il, ce texte occulté? Pour le lire, ne fallait-il pas tout d'abord effacer les textes récents?»(12)

Mais il y a aussi des cas où l'auteur transparaît à travers le style du narrateur. Dans *L'Étranger*, Camus a réussi le tour de force de doter son «héros» absurde d'une langue parfaitement adaptée à son caractère. Mais il a dû payer un prix élevé, et parfois on a l'impression qu'il se débat contre la contrainte qu'il s'est lui-même imposée et qu'il prête au personnage des expressions qui sonnent faux. Quand il fait dire au narrateur: «Du fond de mon avenir, pendant toute cette vie absurde que j'avais menée, un souffle obscur remontait vers moi à travers des années qui n'étaient pas encore venues»(13), on entend la voix de

(12) Paris, édition de 1926, p. 83.
(13) Paris, édition de 1957, p. 169.

Camus derrière le soliloque monotone de Meursault. Il est d'ailleurs significatif que deux de ces images invraisemblables — parce que trop poétiques — de la première édition ne figurent plus dans l'édition courante du roman (14).

Un autre facteur qui limite dans une certaine mesure le choix d'images est le milieu stylistique. Un examen du style du roman *Regain* de Jean Giono a révélé que les images, pour nombreuses et originales qu'elles soient, sont tirées d'un domaine très restreint et forment une sorte de cercle fermé: elles décrivent les phénomènes naturels, les animaux, les plantes et la vie paysanne des Basses-Alpes en les comparant à des plantes, des animaux, des objets et activités propres à ce même pays. Des comparaisons empruntées à d'autres milieux, aux beaux-arts, à la science, à la technologie, à la vie urbaine, seraient tout à fait déplacées dans cette ambiance stylistique. Cette technique a plusieurs avantages: les images sont homogènes et en harmonie avec le sujet; elles portent la marque d'une expérience personnelle; enfin, supprimant les cloisons qui séparent les hommes, les animaux, les plantes et le monde inanimé, elles établissent un vaste réseau de correspondances qui proclament la philosophie panthéiste de l'auteur. En même temps, la virtuosité avec laquelle Giono a su utiliser ses maigres ressources métaphoriques lui a permis de conjurer le danger de pauvreté et de monotonie que sa méthode semblait inviter (15).

Un troisième facteur susceptible de circonscrire le choix d'analogies est le ton du passage et, d'une façon plus générale, l'intention de l'auteur. Si celui-ci veut produire un effet comique ou péjoratif, certaines catégories d'images seront automatiquement exclues tandis que d'autres se présenteront presque spontanément. Des parallèles entre humains et animaux reviennent très souvent dans de tels contextes, car ce type de rapprochement tend à dégrader l'homme, à le ravaler au niveau des bêtes et à mettre à nu ce qu'il y a d'animal en lui. Tout lecteur de Proust se rappelle la magnifique caricature de M. de Palancy «qui, avec sa grosse tête de carpe aux yeux ronds, se déplaçait lentement au milieu des fêtes en desserrant d'instant en instant ses mandibules comme pour chercher son orientation»(16), et celle de Robert de

---

(14) «Au coeur de cette maison pleine de sommeil, la plainte est montée lentement, comme une fleur née du silence» [édition de 1942, p. 48]; «[la lumière] a coulé sur tous les visages comme un jus neuf» [*ibid.*, p. 100].

(15) Voir mon *Style in the French Novel*, pp. 224 ss.

(16) *Du Côté de chez Swann*, Paris, édition de 1954, vol. II, p. 143.

Saint-Loup traversant un salon comme un merveilleux oiseau se promène dans sa cage au Jardin des Plantes, avec des «redressements de sa tête si joyeusement et si fièrement huppée sous l'aigrette d'or de ses cheveux un peu déplumés»(17). Ailleurs la charge se fait plus systématique. Dans la description de l'exode de 1940 dans *La Mort dans l'âme* de Sartre, il y a une série d'images répulsives qui comparent les hommes et leurs voitures à des insectes:

«... les longues fourmis sombres tenaient toute la route... Les insectes rampaient devant eux, énormes, lents, mystérieux... les autos grinçaient comme des homards, chantaient comme des grillons. Les hommes ont été changés en insectes... nous ne sommes plus que des pattes de cette interminable vermine»(18).

Enfin, le choix des images sera aussi conditionné par la personnalité de l'auteur. Certains critiques ont cru pouvoir établir un rapport direct entre les intérêts d'un écrivain et les sources de ses analogies; on a même ébauché une sorte de biographie intérieure de Shakespeare fondée sur la provenance de ses images (19). De telles équations risquent d'aboutir à des résultats fantaisistes; toujours est-il qu'il y a des cas où le choix d'analogies s'explique par des circonstances particulières. Un exemple bien connu est le sonnet de Rimbaud sur les voyelles; il paraît, en effet, que les couleurs dont il revêt celles-ci, ainsi que les images qui servent à illustrer ces couleurs, lui ont été suggérées par des souvenirs d'enfance. Il est clair, d'autre part, que la nature et la qualité des images dépendent, entre autres choses, de ce que l'auteur connaît par expérience, de son milieu, ses habitudes, ses fréquentations, ses lectures; un écrivain qui ne possédait pas la curiosité et les connaissances encyclopédiques d'un Proust n'aurait jamais pu concevoir les analogies précises et détaillées que celui-ci a empruntées aux diverses sciences, aux beaux-arts, à la musique, au théâtre et à bien d'autres sphères.

Nous venons de voir quelques-uns des facteurs qui tendent à circonscrire le libre choix d'images. Mais ces limites sont incomparablement plus larges et plus élastiques que celles qui confrontent l'écrivain dans les autres secteurs de la langue. Cette différence fondamentale explique en partie la place privilégiée qu'occupent les images dans les études stylistiques et l'intérêt tout particulier que la critique littéraire porte à

(17) *Le Temps retrouvé*, Paris, édition de 1949, vol. I, p. 15.
(18) Cf. *Style in the French Novel*, pp. 251 s.
(19) Voir sur cette question *Style in the French Novel*, pp. 31 ss.

ces problèmes. Cela ne signifie point qu'il faille accepter la thèse proustienne: «Je crois que la métaphore seule peut donner une sorte d'éternité au style»; il est évident, au contraire, que si l'on réussit à découvrir chez un écrivain des préférences ou des aversions persistantes pour tel schéma rythmique, tel élément morphologique, telle classe de mots ou telle construction syntaxique, on aura identifié une idiosyncrasie aussi significative que le sont les tendances qui régissent le mouvement des images. On ne saurait nier, cependant, que c'est dans le domaine du langage figuré que les puissances créatrices de l'auteur s'affirment avec le maximum de liberté et que les choix qu'il pratique parmi les possibilités que lui offre le jeu des analogies sont particulièrement révélateurs. Si l'on croit avec Flaubert que «le style est à lui tout seul une manière absolue de voir les choses», l'étude approfondie des images est un des moyens les plus efficaces pour saisir cette vision unique et personnelle qui se trouve à la base de tout style.

DISCUSSION

Interventions de Mgr. P. GARDETTE et de Mme. H. LEWICKA.

P. GARDETTE (Lyon) exprime son admiration pour l'excellence de la communication.

H. LEWICKA (Varsovie) pense, avec l'auteur, qu'il faut choisir un critère particulier pour l'analyse du style de chaque auteur.

CENTRO DE ESTUDOS FILOLÓGICOS

RÉFLEXIONS SUR LES EFFETS DE PHONÉTIQUE EXPRESSIVE DANS LES LANGUES ROMANES

L. GÁLDI
(BUDAPEST)

1. L'expressivité des ressources phonétiques peut être envisagée de plusieurs points de vue qui — autant que je puisse en juger — n'ont pas toujours été assez soigneusement distingués les uns des autres. Pour nos intentions qui découlent d'un projet peut-être hardi, mais d'une utilité indiscutable, à savoir de la nécessité d'ébaucher, tôt ou tard, une stylistique comparée des langues romanes littéraires, il suffit de proposer les distinctions suivantes:

a) On suppose depuis longtemps qu'en matière de phonétique expressive il existe des phénomènes généraux qu'on pourrait peut-être taxer de «panchroniques». C'est dans cette catégorie qu'il convient de ranger le principe même du symbolisme des sons, c'est-à-dire l'existence éventuelle d'un lien associatif quelconque entre l'aspect phonique et le sens d'un mot. On doit être beaucoup plus prudent en ce qui concerne, outre ce principe généralement reconnu depuis l'antiquité, la matière phonétique concrète des «Lautmetapher». Comme il ressort des recherches de O. Jespersen sur la valeur symbolique de *i* (1) et de celles de l'académicien hongrois Désiré Pais (2) sur le radical *tap-* «saisir» dans les langues ouraliennes et altaïques, les «Lautmetapher» les plus répandues semblent être constituées par des sons relativement simples qui existente dans la plupart des langues du monde. Il est de toute évidence que l'utilisation

---

(1) *Symbolic value of the vowel i*, réédité par L. Spitzer dans *Meisterwerke der romanischen Sprachwissenschaft*, I, p. 53 et suiv.

(2) *Nyelvtudományi Közlemények* (Communications Linguistiques) 1935. *Az uráli és altaji tap* 'fogni' *szócsalád* (La famille ouralienne et altaique du mot *tap* 'saisir').

expressive des sons plus rares comme par exemple *y (ü)* et *b* est nécessairement beaucoup moins «panchronique» que celle de *i* ou de certaines explosives sourdes. C'est pourquoi,

b) aux «Lautmetapher» d'une diffusion plus ou moins générale il convient d'opposer celles qui sont propres à une ou plusieurs familles de langues, voire à un «Sprachbund», à un groupe de langues à l'intérieur d'une famille ou à une seule langue. Ces cas de symbolisme phonétique sont conditionnés, dans une très large mesure, par le système phonétique et phonologique des langues; en outre, il existe des différences très notables entre les possibilités d'utilisation des ressources phonétiques à des buts expressifs. Pour ne citer qu'un cas, en chinois (3) les effets de phonétique expressive sont beaucoup moins exploités que dans les langues indo-européennes: tandis qu'en italien et en hongrois — pour signaler un exemple roman et un exemple ouralien — les mots à valeur expressive sont très nombreux et semblent renaître sans cesse (4), les effets de ce genre sont en chinois plus rares et, pour ainsi dire, plus discrets: les racines et expressions d'origine onomatopéique comme *hu* [xū] (5) «respirer», *tu* [txŭ] «cracher», *piao piao* [p'i̯ao p'i̯ao] «flotter» (parlant d'un drapeau), *ling* [liŋ] «sonnette», *ling long* [liŋ luŋ] «bruit métallique» etc. ne constituent qu'une partie relativement très restreinte du vocabulaire et, chose particulièrement significative, elles ne contribuent que bien rarement à créer une sorte d'harmonie intérieure entre l'aspect phonétique et le contenu logique d'un texte littéraire.

c) Par notre dernière constatation nous venons de mettre sur le tapis un troisième problème, à savoir la distinction qu'il faut établir — mais qu'on n'établit pas toujours — entre les mots expressifs p r i m a i r e s et s e c o n d a i r e s. Sont primaires ceux dont l'étymologie repose sur des faits d'ordre expressif et secondaires ceux qui, grâce à leur aspect phonétique, sont susceptibles de revêtir dans un

---

(3) Tous mes exemples chinois sont dus aux aimables communications de B. Csongor, assistant à la chaire de linguistique altaïque de l'université de Budapest.

(4) Sur le rôle des radicaux expressifs en roumain cf. les récentes observations de Gh. Bolocan, *Despre numărul și productivitatea onomatopeelor în limba română*. Limba română. VII, fasc. 6, p. 96-100.

(5) Les formes mises entre crochets [ ] reproduisent la prononciation approximative des mots cités, transcrits selon la nouvelle orthographe chinoise.

texte donné une valeur phonétique occasionnelle. Dans le célèbre vers racinien

Pour qui sont *ces* serpents qui *sifflent* sur vos têtes?

seul le verbe est d'origine expressive (cf. lat. *sibilare* ⇝ *sifilare*); *(Andromaque, acte V, sc. 5)* toutefois, dans ce contexte, des mots aussi «inexpressifs» en eux-mêmes que *sont, ces, serpents* et *sur* s'animent comme sur un coup de baguette magique pour se ranger en tant que lexèmes expressifs secondaires auprès du pivot expressif primaire du syntagme. C'est pourquoi on pourrait parler même d'une sorte de «syntagmatique» de la phonétique expressive, fait déjà entrevu par Antoine Meillet dans ses remarquables considérations sur la nature du vers grec (6).

2. A propos de mots expressifs primaires il convient de faire état aussi de ce que mon cher collègue et ami, Stephen Ullmann a dit, en 1957, sur les changements successifs subis par le radical *murmur* depuis l'antiquité. «Latin *murmur*, French *murmure* and English *murmur*», écrit-il à ce propos, «are all three onomatopoeic, but they suggest different noises. The Latin back vowel *u* has been fronted to *y* in French, which gives the word an entirely different tonality. English *murmur*, with the central vowel *e*, stands somewhere between the two, though rather nearer to Latin.» C'est donc la combinaison de deux paires de consonnes expressives [*m-rm-r*] avec des voyelles propres aux trois langues examinées qui a donné naissance à la fonction du terme en question dans les exemples poétiques suivants (déjà signalés par St. Ullmann):

Strepit omnis *murmure* campus.

(Énéide, VI, 709)

Comme un enfant bercé par un chant monotone,
Mon âme s'assoupit au *murmure* des eaux.

(Lamartine, *Le vallon*)

---

(6) *Les origines des mètres grecs*. Paris, 1923, p. 14-5. — Ce sont deux éléments expressifs primaires *(croc* et *frissonner)* qui déterminent aussi l'effet particulier des vers où Tristan Derème évoque le souvenir du jardin rustique de Francis Jammes:

D'un *croc brusque* ton chien *mordait* les *grosses mouches*;
Un *frelon frissonnait* au gou*ffre* d'une *fleur*...

Now entertain conjecture of a time
When creeping *murmur* and the poring dark
Fills the wide vessel of the universe.
(King Henry V, acte IV, prologue) (7).

Ajoutons-y, pour signaler une autre variété sémantique du support phonique à *u*, une strophe juvénile du poète roumain Michel Eminesco, où le néologisme *murmurare* (8) sert à évoquer une autre impression acoustique: le gazouillement d'un petit enfant.

Să mai privesc o dată cîmpia-nfloritoare,
Ce zilele-mi copile și albe le-a țesut,
Ce auzi odată copila-mi *murmurare*,
Ce jocurile-mi june, zburdarea mi-a văzut.
(Din străinătate)

(Puissé-je revoir une fois le champ fleuri Qui tissa les jours candides de mon enfance, Qui entendit jadis mon gazouillement Et vit mes jeux d'alors, ces jeux folâtres).

3. Ceci dit, essayons de dégager des réflexions jusqu'ici exposées quelques normes appliquables à la phonétique de cette «stylistique comparée» que nous avons mentionnée dès le début. Il est évident qu'à propos de chaque langue romane littéraire il sera désormais nécessaire d'examiner non seulement la rareté ou la fréquence des effets de phonétique expressive aux diverses époques de l'évolution et dans les divers genres de la littérature, mais aussi la nature des moyens d'expression auxquels les écrivains ont recouru. Il est temps de nous débarrasser d'une conception traditionnelle d'inspiration humaniste qui consiste à envisager le système phonique des langues romanes modernes sous l'angle de la phonétique expressive du latin (et, dans une mesure assez faible, des autres langues indo-européennes); cette méthode nous obligerait à négliger précisément ce qu'il y a de particulier dans chacune des langues romanes. A vrai dire, même la «phonétique impressive» de M. Grammont ne diffère pas beaucoup des vues d'un humaniste comme Francisco Cascales qui, dans ses

(7) *Style in the French novel*. Cambridge, 1957, p. 24. Sur la «sonorité atténuée» de *murmure* cf. aussi J. Marouzeau, *Précis de stylistique française*. Paris, 1946, p. 43.

(8) Comme mot populaire correspondant, le roumain semble n'avoir que *a mormăi*.

Tablas poéticas (1617), fit — conformément à l'esprit de son époque — les constatations suivantes:

> «Difieren las letras [c'est-à-dire les sons] en muchas cosas, y la consideración dellas toca al poeta, el cual ha de tener conocimiento de las virtudes de las letras. Qual es llena y sonora, qual humilde, qual áspera, qual agradable, qual larga, qual breve, qual dura, qual ligera, qual tardía...»

Selon l'analyse récente d'Emiliano Diez Echarri, Cascales attribua aux voyelles — héritées du latin! — les qualités suivantes: «Sonora y clara, *a*; llena y grave, *o*; aguda y humilde, *i*; sutil y lánguida, *u*; de mediano sonido *e*»(9). Il est évident qu'une analyse de ce genre nous renseigne aussi peu sur la valeur expressive des voyelles propres à chacune des langues romanes que le fameux sonnet de Rimbaud ou son imitation roumaine par le poète Mircea Demetriade (10). Le spécialiste moderne de la phonétique expressive ne se contentera plus de dire avec Casanova que l'espagnol doit sa sonorité à la prédominance de *a*, «cette reine des lettres»(11); bien au contraire, il tiendra toujours compte de ce que le prosateur roumain Jean Slavici écrivit dans ses Mémoires *(Amintiri)* sur les préoccupations linguistiques d'Eminesco. Selon cet aveu que je cite seulement en traduction, Eminesco «était très sensible à la musique de la langue roumaine... Ce qui lui caressait particulièrement l'oreille, c'étaient les sons *ea, oa, ie, ă* et *î*»(12). Dans ce groupe de voyelles, comme le fait remarquer Alexandre Rosetti, il n'y a que des sons distinguant nettement le roumain d'avec les autres langues romanes. Si l'on y ajoute encore une autre particularité phonétique roumaine, à savoir les consonnes mouillées en position finale (13) (ex. *vremi, chemi,* prononcées *vrem', k'em'),* on peut bien se faire

---

(9) Cf. *Teorías métricas del Siglo de Oro.* Madrid, 1949, p. 113.

(10) V. le sonnet signalé et analysé par l'académicien roumain T. Vianu, *Probleme metaforei şi alte studii de stilistică.* Bucarest, 1957, p. 84.

(11) Cf. *Mémoires* X, p. 270, cité par E. Diez Echarri, *o.c.* p. 113. Voir aussi l'étude de J. Sarrailh,*La sonorité de la langue espagnole.* Revista de Filología Española. XXII, 1935, p. 285-6, ainsi que les récentes statistiques de Tomás Navarro (*Estudios de Fonología Española,* p. 15-30) sur la fréquence des voyelles et des consonnes en espagnol.

(12) Cité par l'académicien roumain A. Rosetti dans le recueil d'études *De la Varlaam la Sadoveanu.* Bucarest, 1958, p. 350.

(13) Sur les particularités phonétiques des consonnes mouillées cf. Revue de Linguistique (Bucarest), I, p. 24.

une idée de ce qu'Eminesco — tout en connaissant aussi la théorie classique de l'expressivité des sons — entendait par la musique spécifique de la langue roumaine. «Ses exigences, quant à la forme poétique», écrit le même Slavici(14), «étaient très poussées, puisque, ne se contentant pas de la perfection du rythme et des rimes qui devaient toujours s'adapter aux sentiments à exprimer, il tenait à ce que la musique de la langue révélât les intentions du poète et qu'elle suggérât quelque chose même à celui qui ne comprendrait pas le texte». Ainsi, continue Slavici, «dans les vers

O mamă, dulce mamă, din negură de vremi
Prin freamătul de frunze la tine tu mă chemi,

on rencontre des sons sombres et âpres («sumbre şi aspre»), dans le passage

Somnoroase păsărele
Pe la cuiburi se adună

il y a des sons sereins et clairs, tandis que le premier vers du sonnet

S-a stins viaţa falnicei Veneţii

paraît gravé en bronze»(15). Évidemment, il y a une bonne dose d'appréciation subjective dans les jugements de ce genre; il n'en reste pas moins que les mots du type *somnoroase* (somnolents) *păsărele* (petits oiseaux), de même que les rimes «mouillées» *vremi, chemi, Veneţii* relèvent du domaine d'une phonétique expressive spécifiquement roumaine qu'on ne saurait interpréter à l'aide des principes traditionnels, suggérés en premier lieu par l'harmonie du vers latin. Dans toutes les langues romanes littéraires il existe donc, sur le plan de la phonétique expressive, une couche d'éléments communs avec le latin et c'est à ce fond commun que se superposent les ressources spécifiques de chaque langue romane (16). Bien des allitérations sont communes par exemple

(14) Aveu cité par Perpessicius dans Eminescu, *Opere*, III, p. 552-3.

(15) Traduction des vers cités: «O maman, douce maman, du brouillard du temps A travers le bruissement des feuilles tu m'appelles à toi». — «De petits oiseaux somnolents Se rassemblent autour des nids». — «La vie de la fière Venise s'est éteinte».

(16) Sur ce point la stylistique comparée envisagée par nous présente des affinités avec les recherches sur le caractère particulier d'une langue. V. à sujet A. Malblanc, *Pour une stylistique comparée du français et de l'allemand*

au latin, à l'italien et au français (y compris le vers dantesque «*Gran*dine *gros*sa, acqua tinta e nera» ou les vers de Valéry: «Ce *t*oit *t*ranquille où marchent les colombes, En*t*re les *p*ins *p*al*p*ite, en*t*re les *t*ombes»), mais dès que Dante tient à terminer les deux hémistiches d'un vers par les syllabes expressives *-etto* et *-etta*

> E con ardente af*fetto* | il sole aspe*tta* ([17])
> (*Par.* XXIII, 8)

il recourt déjà à des effets modernes et propres à une seule langue romane: l'italien du Centre et du Midi. Quant au français, Jules Marouzeau a parfaitement raison de signaler le cas de Delille qui, «ayant à traduire un vers de Virgile où l'abondance des *a* paraît convenir au sens exprimé:

> Pascitur in magn*a* Sil*a* formos*a* iuvenc*a*

s'ingéniait à multiplier les *a* dans son vers français pour faire un effet analogue:

> La génisse s'égare en un gras pâturage... ([18])

Mais considérons Racine: à coup sûr, les effets les plus particuliers de sa phonétique expressive reposent sur les ressources propres à sa langue maternelle. Que serait le célèbre vers

> Vous mourûtes au bord où vous fûtes laissé...

sans l'«acmé» incomparable des deux *û* longs, ou que serait une des exclamations extatiques de Phèdre:

> Tout m' af*flige* et me *nuit* et con*spire* à me *nuire*
> (*Phèdre*, acte Ier, sc. 3)

sans le rythme régulier de ces anapestes dont le temps fort culmine alternativement sur des *i* et des *ui*? C'est également vers une voyelle

---

(1944), ainsi que les travaux résumés au chapitre «Idiomatology» par H. Hatzfeld, *Critical Bibliography of the New Stylistics Applied to the Romance Languages*. 1953.

([17]) M. Amrein-Widmer, *Rhythmus als Ausdruck inneren Erlebens in Dantes Divina Commedia*. Zurich, 1932, p. 50.

([18]) Cf. Marouzeau, *o.c.* p. 34.

aiguë et arrondie que semble s'élever, après les sonorités estompées de deux voyelles nasales, le faux aveu de Phèdre:

> Oui, *Prince*, je *lan*guis, je *brû*le pour Thésée.
> (Ibid. acte II, sc. 5).

A propos des langues de la Péninsule Ibérique, je voudrais faire une seule remarque. Tout récemment, E. Diez Echarri a formulé au sujet de F. de Herrera et de ses «Anotaciones» (1580) la réserve suivante: «Sin embargo, él que tal obsesión tiene por la voces suaves, rotundas, sonoras, que abomina los versos ásperos, ... cae más frecuentemente de lo que se piensa en los mismos defectos que censura». A l'appui de sa thèse, l'auteur cite, entre autres, les vers suivants:

> Vaze entre verdes hojas de amaranto.
> Venere 'l alto i noble i tierno canto ([19]).
> ... ...

A l'avis du commentateur moderne, ces vers seraient à peine tolérables à l'«oido medianamente formado» ce qui nous amène à penser que même au sujet de la musicalité requise par la langue poétique il peut bien y avoir des différences notables d'une langue romane à l'autre. L'étude de ces différences ressort également du domaine de la stylistique comparée des langues romanes.

Pour terminer nos réflexions sommaires, nous voudrions signaler encore un problème à étudier. Les exemples que nous venons de signaler provenaient de ces hautes sphères de la poésie qui, depuis la seconde moitié du moyen âge, étaient toujours imbibées d'influences humanistes ([20]). Reste à voir s'il existe une phonétique expressive romane propre aux couches plus humbles de la poésie ou tout simplement à la

---

([19]) *O.c.* p. 105.

([20]) En ce qui concerne la langue poétique italienne, nous avons essayé de démontrer l'importance de l'apport humaniste dans l'essai *Az olasz költói nyelv és a humanizmus* [La lingua poetica italiana e l'umanesimo. Avec un résumé en italien]. Budapest, 1957. — On pourrait faire des constatations analogues à propos des autres littératures romanes; dès 1555, Peletier s'en réfera à l'autorité de Virgile comme maître inégalable en matière d'harmonie imitative: «L'expression vive des choses par les moz: savoer et les soudeines e hatives, par moz briez e legers: et les pesantes *ou* de travalh, par moz lons et tardiz. An quoe *notre Virgile et souvereín*» (cité par Yves Le Hir, *Esthétique et structure du vers français*. Paris, 1956, p. 32).

chanson populaire et, s'il y en a, quel est le rapport entre l'expressivité d'allure populaire et celle de la grande poésie? Autrement dit, il serait à voir dans quelle mesure on retrouve par exemple dans la poésie d'art espagnole les échos de ces ressources expressives qui caractérisaient, dès le XIe siècle, les chansons hispano-arabes:

Mamma! ayy habibi!
So l'yummella saqrellah
el collo albo
e boquella hamrella.

(«Madre, qué amigo. — Bajo la guedejuela rubita —, el cuello blanco y la boquita rojuela»[21]).

L'étude de la phonétique expressive des langues romanes est donc aussi, en dernière analyse, une sorte d'investigation sociologique, puisqu'il s'agit de distinguer ce qui est propre à une civilisation ancestrale de ce qu'un apport savant adroitement appliqué peut y ajouter. Le miracle des beautés poétiques consiste précisément dans les synthèses de ce genre et la philologie, si elle ne veut pas se détacher du dynamisme de la vie, a également à se prononcer sur ces synthèses créatrices [22].

---

[21] Tomás Navarro, *Métrica española*. Syracuse, New York, 1956, p. 30.

[22] Quant à l'analyse linguistique d'œuvres littéraires, nous partageons sans réserve les vues de B. Cazacu (*Omagiu lui I. Iordan cu prilejul împlinirii a 70 de ani*. 1958, p. 140) et de tous ceux qui s'inscrivent en faux contre l'opinion émise par P. Chantraine du Ve Congrès International des Linguistes (*Réponses au questionnaire*. Bruges, 1939, p. 78-9), selon laquelle l'étude de la langue poétique (individuelle) échapperait complètement à la compétence du linguiste. V. là-dessus aussi G. Ivănescu, *Limba poetică românească*, Limbă şi Literatură II (1956), p. 204.

SECTION III

10. DIALECTES ET PARLERS

PRECISAZIONI SULLA GORGIA TOSCANA *

ARRIGO CASTELLANI
(FRIBURGO IN ISVIZZERA)

I

Nella maggior parte della Toscana si notano fenomeni di spirantizzazione delle occlusive sorde *k*, *t*, *p*, o della sola *k*, in posizione intervocalica (1) (sia all'interno di parola sia all'interno di frase). Al più caratteristico di questi fenomeni, ossia alla pronuncia della *k* intervocalica come spirante velare o laringale, si suol dare, tradizionalmente, il nome d'«aspirazione» o di «gorgia» (2). Il secondo termine è preferito dai linguisti, che se ne servono ormai per indicare la spirantizzazione di tutt'e tre le occlusive sorde intervocaliche.

I suoni che corrispondono, o posson corrispondere, a *k*, *t*, *p* intervocaliche sono normalmente suoni fricativi, non aspirati. In una zona ristretta della Toscana si sentono anche vere e proprie aspirate, ma in condizioni diverse da quelle dette sopra.

A Firenze e vicinanze (e, a quanto risulta da un'indagine di Raffaele Giacomelli (3), nel Mugello) si ha un tipo di pronuncia che si potrebbe definire «enfatica», in cui *k*, *t*, *p* in posizione forte presentano un certo grado d'aspirazione: per esempio *i kkhane* (*i* kk^{h}*ane*), *inthantho* (*int*^{h}-, -t^{h}*o*), *o pphròaš* (*pp*^{h}-). Vengono talvolta aspirati anche altri elementi, compresi, se non m'inganno, *s* e *ṣ* intervocalici. La

---

* Alcune delle inchieste di cui riporto qui i risultati sono state fatte dopo il Congresso, fra l'aprile del '59 e l'aprile del '60.

(1) S'intenda: tra due vocali, o tra vocale e *i*, *u*, *l*, *r*.

(2) Parla d'aspirazione Claudio Tolomei, il primo che abbia segnalato il fenomeno (1525). Per l'uso e il senso di «gorgia» nel Sei-Settecento vedi la mia introduzione ai *Nuovi testi fiorentini del Dugento*, Firenze, 1952, p. 26, n. 3.

(3) *Controllo fonetico per diciassette punti dell'A. I. S.* ecc., (in *Archivum romanicum*, XVIII, 1934), pp. 196-200.

pronuncia enfatica può esser l'unica d'una data persona, ma di solito è occasionale, e cede il posto, secondo le circostanze, a quella più civile colle note spiranti intervocaliche (ma senza aspirate).

Vanno distinti, insomma, due tipi di gorgia: la gorgia consistente in una spirantizzazione delle occlusive sorde intervocaliche, propria, sia pure con varia intensità, di gran parte della Toscana (4), e la gorgia

---

(4) L'area «della aspirata da *-k-*, in questa o quella delle sue fasi» (ossia tenendo conto anche del dileguo, caratteristico d'un'ampia zona della Toscana occidentale), è così indicata da Clemente Merlo nell'articolo *Lazio sannita ed Etruria latina?* (in *Studi etruschi*, I, 1927, pp. 303-11, e, senza la parte che non riguarda le spirantizzazioni toscane ma coll'aggiunta d'una lunga poscritta, in *Italia dialettale*, III, 1927, pp. 84-93): «ne segnano il confine, dal lato di settentrione, la Versilia (Viareggio, Camaiore, ecc.), i contadi lucchese, pistoiese e pratese; dal lato di oriente, la valle della Sieve (Mugello), quella dell'Arno da Pontassieve a Laterina e al Ponticino, al di qua del Pratomagno (Valdarno), e una linea che congiunga insieme il Ponticino e Civitella (che ne serbano traccia) a Sinalunga, Pienza e S. Quirico; dal lato di mezzodì, l'Amiata e il corso dell'Ombrone» *It. dial.*, pp. 85-6. Il confine meridionale della gorgia, in realtà, giunge fino all'Albegna (vedi avanti, sotto il n° 3). Informazioni particolareggiate sull'estensione della gorgia in Versilia e nel contado lucchese si trovano nell'articolo postumo del Giacomelli, *Esplorazioni linguistiche in Lucchesia* (*Arch. glott. it.*, XLIII, 1958, pp. 108-31).

Per *t* e *p* intervocaliche rimando a quanto si dirà più avanti (sotto i n^{i} 2 e 3).

Nel distretto fiorentino e in alcune località limitrofe la *t* intervocalica postonica può esser pronunciata *h* (*staho* 'stato', *finiho* 'finito'). Ciò avviene, a Firenze, «nelle terminazioni participiali *-ato, -uto, -ito*, nelle terminazioni di 2ª plur. *-ate, -ete, -ite;* inoltre nel suffisso sostantivale *-ata* (per esempio *birbonata, forchettata, labbrata*), in antichi participi come *velluto, vestito*, e nelle parole *dreto, marito, Prato*» (*Nuovi testi fior.*, p. 26, n. 4, cont. a p. 27). Va notato che nelle campagne di Pontassieve e Dicomano si ha il passaggio di *t* protonica a *h* nel pronome personale *tu* (frasi como *'ndo vva' hu?* 'dove vai?'): cfr. *Nuovi testi fior.*, p. 161. L'area di *h* da *t* postonica comprende (secondo il Merlo, *It. dial.*, III, p. 86) «il contado pratese, il Mugello, il contado fiorentino, il Valdarno fino a Montevarchi e a Lèvane, l'alto senese (da Castelnuovo Berardenga a Monteriggioni) e la valle dell'Elsa fino a S. Miniato».

A Firenze e dintorni si può anche sentire, qualche volta, una spirantizzazione o un principio di spirantizzazione delle occlusive sonore intervocaliche (cfr. Giacomelli, *Controllo*, l. cit. — il Giacomelli conclude che, per quanto riguarda «le sonore intervocaliche *g, d, b*, vi è, specie per la prima, una tendenza alla attenuazione, che però solo *eccezionalmente* può arrivare alla fricativa»). Non credo che questa spirantizzazione, episodica e incerta, sia da porsi sullo stesso piano della spirantizzazione delle occlusive sorde.

consistente in un'aspirazione generale, propria d'una determinata pronuncia di Firenze e della zona di Firenze. Il primo tipo potrebbe dirsi «gorgia di posizione», il secondo «gorgia enfatica». Finora l'esistenza della gorgia enfatica è passata pressoché inavvertita (5).

2

Per delimitare l'area della gorgia di posizione alcuni studiosi si son fondati esclusivamente sullo *Sprach- und Sachatlas Italiens und der Südschweiz* (*AIS*). Osserviamo che nel nostro caso l'uso dell'*AIS* non è privo di pericoli. Vanno fatte riserve, in particolare, per quanto riguarda *t* e *p* intervocaliche. Innanzi tutto il modo con cui è eseguita la trascrizione fonetica lascia molto a desiderare: s'adoperano gli stessi segni, *th* e *ph* (t^h, p^h) per le *t*, *p* spirantizzate in posizione intervocalica (come in *nipote*, *-i*, carte 18 e 21-23), per le *t*, *p* semplicemente attenuate (citerò qui degli esempi aretini, ricordando che a Arezzo non c'è, né è mai stata menzionata da nessuno, la minima spirantizzazione: la *p^{h}elle* carta 91, *lup^{h}inelli* 197, *amatsat^{h}elo* 247), e per le *t*, *p* aspirate in posizione forte della pronuncia enfatica fiorentina (cfr. *lonthano* carta 357, *sp^{h}ol'assi* 669, ecc.) (6). È chiaro, inoltre, che la spirantizzazione della *t* e della *p* intervocaliche non è stata sempre percepita dal raccoglitore dell'*AIS* (Paul Scheuermeier). Si vedano, nei primi due volumi, le carte 97 (*capelli*), 98 (*la treccia*), 163 (*i piedi*), 263 (*te la prova*), 368 (*smettere di piovere*), in cui la spirantizzazione è totalmente ignorata; 14 (*la tua sorella, le tue -e*), in cui t^h si limita ai punti 543, 551, 552, cioè a Siena e vicinanze, 91 (*la pelle*), con p^h, p^h solo nei punti 523 e 551 (se si prescinde dal p^h d'Arezzo, che non corrisponde certo a una *p* spirantizzata), 92 (*i peli*), con p^h solo nei punti 543 e 552, ecc.

Clemente Merlo ha perfettamente ragione quando insorge contro la tendenza a considerar come «verità di vangelo» le notazioni dell'*AIS* (7). D'altra parte è forse eccessivo dire che «gli esiti diversi che dello stesso

---

(5) Ne ha parlato il Giacomelli (*Controllo*, l. cit.), e vi ho alluso anch'io nei *Nuovi testi fior.* (p. 26, n. 3).

(6) Gli esempi del vol. IV sono riportati dal Giacomelli (*Controllo*, l. cit.).

(7) *Gorgia toscana e sostrato etrusco*, in *Italica*, XXVII, 1950, ripubbl. insieme ad altri articoli (sotto il titolo *Del sostrato delle parlate italiane*) in *Orbis*, III, 1954, p. 14 di *Orbis*.

suono nello stesso vernacolo figuran nelle carte dell'*Atlante italo-svizzero*, non rispondono alla realtà, non rispecchiano le condizioni odierne del fenomeno, ma valgono soltanto a provare, se di prove vi fosse bisogno, le difficoltà che uno straniero incontra nel percepire suoni a lui non familiari»(8). Come ho fatto notare nel mio articolo *Fonotipi e fonemi in italiano* (9), il grado di spirantizzazione di *t* e *p* intervocaliche nel fiorentino delle classi colte è abbastanza variabile: si ha a che fare con fonotipi oscillanti (per quanto sostanzialmente fricativi), i cui estremi sono rispettivamente *t* attenuata e *θ*, *p* attenuata e *φ*. Oscillazioni nella pronuncia di *t* e *p* intervocaliche si trovano anche fuori di Firenze e della provincia di Firenze, sia nella lingua delle classi colte che nel vernacolo. Le incertezze di trascrizione dell'*AIS* posson dunque riflettere, in parte, incertezze dei soggetti esaminati.

Occorre anche tener conto del fatto che la spirantizzazione di *t* e *p* intervocaliche non raggiunge di regola, in altre zone della Toscana, la stessa intensità che a Firenze, e può facilmente sfuggire, in certi casi, a chi non concentri su di essa la propria attenzione. Mi risulta che il raccoglitore dell'*Atlante linguistico italiano* (*ALI*), il compianto Ugo Pellis, avvertiva la spirantizzazione di *t* e *p* molto meno dello Scheuermeier (10).

Non c'è da meravigliarsi, dopo quello che abbiamo detto, se le interpretazioni dell'*AIS* variano da uno studioso all'altro. Si confrontino le carte indicanti la diffusione della gorgia secondo Gerhard Rohlfs (11), Siegfried Heinimann (12) (la carta dello Heinimann deriva da quelle

---

(8) Ib.

(9) In *Studi di filologia italiana*, XIV, 1956, pp. 435-53.

(10) Il direttore dell'Atlante linguistico italiano, Benvenuto Terracini, m'ha gentilmente fornito il materiale di 5 carte (*capo*, eventualmente *testa* — a cui s'aggiunge *capodanno; gomito; dito; pepe; pipa*). Fuori della zona da considerarsi come fiorentina, questo materiale offre una sola forma in cui sia indicata la spirantizzazione, *la-θesta* a Monticiano (provincia meridionale di Siena). La spirantizzazione di *t* e *p* intervocaliche è sfuggita al Pellis, non di rado, anche là dov'è più intensa, per esempio a Vicchio di Mugello.

(11) *Vorlateinische Einflüsse in den Mundarten des heutigen Italiens?* (in *Germ.-rom. Monatsschr.*, XVIII, 1930) p. 49. Il Rohlfs ha ripubblicato l'articolo nella raccolta *An den Quellen der romanischen Sprachen*, Halle S., 1952, con una carta modificata (p. 72) che dà solo «das Maximalverbreitungsgebiet der Aspiration».

(12) *Die heutigen Mundartgrenzen in Mittelitalien und das sogenannte Substrat* (in *Orbis*, II, 1953), p. 312.

contenute nell'articolo di Robert A. Hall, *A Note on «Gorgia Toscana»*, in *Italica*, XXVI, 1949, pp. 64, 66, 68)(13) e Harald Weinrich (14).

L'accettazione supina dei dati dell'*AIS* non corrispondenti alla norma può condurre a strane conclusioni. Si veda il caso della *p* intervocalica di Camaiore (punto 520), indicata come fricativa nell'articolo dello Hall (p. 68). Nei primi due volumi dell'*AIS* la *p* intervocalica, a Camaiore, è sempre scritta *p*. Le due forme con p^h su cui s'appoggia lo Hall sono dunque eccezionali, e dovrebbero esser considerate con ogni cautela. Nel suo *Controllo* il Giacomelli affermava di non aver mai sentito dalla fonte dello Scheuermeier una spirantizzazione di *p* intervocalica (cfr. il passo relativo a Camaiore citato più avanti). Lo Hall ha creduto bene osservare: «This point [520] might also be a relic area, but all the other evidence we have shows that the 'gorgia' and allied phenomena are very much alive and are still spreading, not receding before a different pronunciation borrowed from outside Tuscany» (15). Il che non ha impedito a Robert L. Politzer di sostenere una recessione della gorgia: «If the phenomenon was still spreading, why should there be an island of aspirated pronunciation of *p* in that region of Apuania, completely cut off from the rest of the region of aspirated pronunciation of *p*? It does not seem logical that a spreading phenomenon would jump over a wide area, however, if the phenomenon were regressing, it is quite possible that an island could be cut off» (16).

3

Nei *Nuovi testi fior.* avevo suggerito, fondandomi su testimonianze isolate, che la spirantizzazione di *p* intervocalica fosse più estesa di quella di *t* intervocalica (17); ma le ricerche compiute in seguito m'hanno convinto che non è così.

---

(13) A differenza dello Hall, lo Heinimann segnala una spirantizzazione della *p* nel punto 581 (Scansano), basandosi sulla forma *kap elli*, offerta dalla carta 95.

(14) *Phonologische Studien zur romanischen Sprachgeschichte*, Münster, 1958, p. 286.

(15) Art. cit., p. 70.

(16) *Another Note on «Gorgia Toscana»*, in *Italica*, XXXVIII, 1951 (p. 201, n. 8).

(17) P. 27. Mi riferivo a Montalcino, Castelfranco di sotto, Staffoli. Per Montalcino e Castelfranco vedi più avanti.

Si può dire che l'area delle due spirantizzazioni sia la stessa, e che i limiti di quest'area coincidano dovunque, tranne nella Toscana occidentale, con quelli della spirantizzazione di *k* intervocalica.

Limiti meridionali. Ecco alcune informazioni che ho raccolte in due mie inchieste, a Massa Marittima e a Grosseto.

Massa Marittima. Soggetti: Signorine Liana Montemaggi, nata nel 1941, e Sandra Manzi, nata nel 1942, tutt'e due di genitori massetani e sempre state a Massa. Spirantizzazione molto netta, e di notevole intensità, della *t* e della *p* intervocaliche (insieme, naturalmente, a *h* per *k* intervocalica). Valpiana (fra Massa e Follonica). Follonica: stessa pronuncia, in frasi intese dalla corriera o per la strada.

Grosseto. Soggetti: allievi della classe I A, anno scolastico 1958-9, del Liceo classico «G. Carducci». Spirantizzazione ben chiara della *t* e della *p* intervocaliche (e *h* per *k* intervocalica). La Signorina Biancamaria Giovannini, di Scansano (e di famiglia scansanese) spirantizza tutt'e tre le occlusive sorde intervocaliche (forse la spirantizzazione di *t* e *p* è più lieve che presso gli allievi di Grosseto). Il giovane Edison Monaci, di San Valentino (Sorano) parla con accento laziale, e non ispirantizza le occlusive sorde intervocaliche.

Per la spirantizzazione di *k* intervocalica a Talamone e a Magliano in Toscana si può citare la testimonianza dell'*ALI* (per esempio *domeni^{h}a* [18], mentre Sorano, Porto Santo Stefano e Santa Fiora hanno *domeni^{k}a*) [19].

Nell'articolo *Lazio sannita ed Etr. romana?* del Merlo [20] (e nella carta annessa) s'indica Scansano come una località in cui *k* intervocalica si mantiene intatta. Lo Scheuermeier nota nella sua fonte scansanese (ch'egli definisce «schriftsprachlich beeinflusst, zu wenig spontan») forme con *k* intervocalica ma anche, sia pur meno frequentemente, forme con *k^{h}* (*h*, *χ*).

([18]) «Pellis nelle sue trascrizioni dell'aspirata toscana da *k* fece generalmente uso di due soli segni, del segno *k* per l'aspirata di più o meno sensibile intensità e del segno *ʰ* per l'aspirata di leggera intensità» (art. postumo del Giacomelli, p. 131, n. 19).

([19]) Materiale comunicatomi da Benvenuto Terracini (insieme a quello su *t*, *p* intervocaliche).

([20]) Il Merlo cita alcune voci dialettali di Scansano con *k* intervocalica conservata (*It. dial.*, III, p. 87, n. 3), ed esclude la spirantizzazione di *k* nella zona a mezzogiorno dell'Ombrone.

Non so se la spirantizzazione di k e quella di t, p si sian diffuse a mezzogiorno dell'Ombrone in epoca recente, come potrebbe sembrare da quel che dice il Merlo, e anche dall'*AIS*. È certo che oggi il confine meridionale delle spirantizzazioni intervocaliche toscane è segnato non dall'Ombrone, ma dall'Albegna.

Risalendo verso settentrione, il limite della gorgia passa non lontano da Montalcino. Credo utile sottolineare che a Montalcino, per quanto mi consta da un'indagine svolta dall'amico Sebastiano Aglianò, preside dell'Istituto magistrale di quella cittadina, si spirantizzano tutt'e tre le occlusive sorde intervocaliche (il grado di spirantizzazione di t e p è pressappoco lo stesso che a Siena) (21).

Dall'Orcia all'Arno e al Pratomagno, e poi lungo l'arco appenninico, fino all'Abetone, il confine di $k > h$ è anche — in linea di massima — quello di $t > \vartheta$ (t) e $p > \varphi$ (p) (22).

La «compattezza» della gorgia vien meno nella Toscana occidentale.

Mi sia lecito di passare in rassegna le notizie e le opinioni pubblicate fino a oggi sulla pronuncia di t, p intervocaliche in tale zona.

L'*AIS* offre pochi esempi di t^h nei punti 530 (Pisa) e 541 (Fauglia), esempi notevolmente più numerosi nel punto 520 (Camaiore). L'*Atlante linguistico etnografico italiano della Corsica* (*AC*) di Gino Bottiglioni dà generalmente t, p spiranti per Pisa e Lucca (punti 53 e 54) (23). Il Rohlfs nota p^h per Chianni e Santa Maria a Monte, t^h (24) per Santa Maria a Monte (*Hist. Gr. der it. Spr. und ihrer Mundd.*, Berna, 1949-54, §§ 200, 206). Nel *Controllo* del Giacomelli troviamo le osservazioni seguenti (pp. 166, 205, 206):

[Camaiore] Per quanto riguarda le altre due esplosive intervocaliche p e t, per la p non si notò in lui [la fonte dello Scheuermeier] mai aspirazione, mentre per la t si notarono alcuni casi di debole aspirazione: si tratta insomma della t attenuata che si sente anche a Lucca, Pisa e in tutta la regione.

---

(21) L'Aglianò ha interrogato, in particolare, i Signori Mario Lamoretti, segretario dell'Istituto, e Mario Bindi, professore d'educazione fisica (tutt'e due di Montalcino e di famiglia montalcinese).

(22) Mi servo dei segni t, p per indicare una spirantizzazione di t, p intervocaliche meno intensa di quella rappresentata da ϑ, φ.

(23) Secondo l'*AC* a Lucca s'avrebbe anche una pronuncia spirante delle occlusive sonore intervocaliche.

(24) Il Rohlfs non adopera il segno t^h: dice d'aver sentito «aspiriertes t (th) in Castagneto Carducci, etwas schwächer aspiriert in S. Maria a Monte (prov. Pisa)».

[Pisa] Per le altre occlusive sorde *t* e *p* ho inteso anche a Pisa, come a Vinci, la loro attenuazione di suono, prossimo ad una aspirata: in *t* più spesso ([25]) che in *p*...

[Lucca, non considerata nell'*AIS*] Per *t* e *p* intervocalici valgono anche le stesse osservazioni fatte per Vinci e per Pisa: mi pare che le condizioni siano, più o meno, le stesse e concordo con la trascrizione in proposito del prof. Bottiglioni, per quanto in alcuni casi io non senta l'attenuazione da lui indicata. E tanto meno la sento generalmente nelle sonore...

Una constatazione negativa è quella di Giuseppe Malagòli (a proposito delle rare forme pisane con t^h dell'*AIS*): «Non mi è mai occorso di udire a Pisa l'aspirazione dell'alveodentale *-t-*, che lo Scheu. pare abbia notato in questa voce [*fiato*, c. 167] del suo poco schietto informatore e anche nella sdrucciola *fégato* (c. 139)»([26]). E nell'articolo postumo dell'*Arch. glott. it.* il Giacomelli sembra voler correggere quello che aveva scritto nel 1934: «Vi è inoltre da ricordare in Lucchesia, come in gran parte della Toscana occidentale, ... che l'aspirata si limita in generale a quella da *k*, mentre quella da *t* e più ancora quella da *p* sono rare per quanto non eccezionali...» (p. 111). Per Focchia, presso Pescaglia, dove si sente una vigorosa *χ* intervocalica, il Giacomelli racconta l'aneddoto seguente: «la prima volta che arrivai sulla via di Focchia, passata la Turrite Cava, e mi trovai ad un bivio fra una strada lastricata ed una sterrata, vista da lontano una bambina, le domandai ad alta voce quale fosse la buona per Focchia ed ella mi gridò: *'quella lastriχata!'*. Ebbi lì per lì l'impressione di trovarmi a Firenze, tuttavia prima ancora di rendermi conto del luogo dove mi trovavo, mi balenò alla mente che Firenze non era, perché la bambina aveva aspirato solo la *k* e non anche la *t*» (p. 123, n. 15).

Ecco ora quello che mi risulta per esperienza diretta.

L i v o r n o . La *t* e la *p* intervocaliche son pronunciate, di norma, con una certa spirantizzazione. Questa pronuncia si trova anche presso persone anziane (citerò qui la Signora Amalia Lubrano nei Bizzarrini, di 84 anni, livornese e di genitori livornesi, ora abitante a Quercianella). In qualche caso (tre o quattro persone su trenta circa che ho esaminate) la spirantizzazione sembra mancare.

Costa tirrenica da Q u e r c i a n e l l a a C e c i n a : *t, p.*

([25]) Il Giacomelli aggiunge «e più frequentemente» (prob. errore per «e più fortemente»).

([26]) *La parlata pisana nell'AIS* (in *It. dial.*, XIII, 1937), p. 62, n. 60.

Soggetti: Vando Gelichi, nato nel 1915 a Quercianella da padre gabbrigiano e madre livornese; Alberto Bartoli, nato nel 1910 a Castellina Marittima da genitori di Rosignano Marittimo, abitante a Quercianella fin da ragazzo; coniugi Manrico e Angiolina Mainardi, nati rispettivamente a Rosignano Solvay (nel 1927) da padre livornese e madre di R. Marittimo, e a Marina di Cecina da genitori del luogo, abitanti a R. Solvay (spirantizzazione più intensa nella pronuncia della Signora Mainardi).

P è c c i o l i (aprile 1960). Spirantizzazione ben chiara di *t*, *p* intervocaliche. Girando per le strade del paese ho sentito frasi come queste (27): *alle hase popolari; tre mmesi finiti; c'è ttanto posto; son sonate l'undici?; la hiave l'aveɔe?; la mi' ognata* 'la mia cognata' (pronunciate ciascuna da una persona differente). In uno spiazzo con panchine, mi son fermato a ascoltare una vecchia che parlava a alta voce colla nipotina: *vieni hon nonna, si va a ccomprà 'l gelato* (ripete cantando quattro o cinque volte *gelato*, una volta senza spirantizzazione, *gela-to)*; *ecco mamma, ci porta 'l caffè; ma cche à mmangiato hualcosa?; si va a ppiglià un bel gelatone; 'ndove ll'ài rubbati?; dammeli tutti;* ecc. Ho anche interrogato tre allievi della locale Scuola media, notando in due di loro (Licia Setti, Giovanni Molesti) una spirantizzazione piuttosto tenue, nel terzo, Salvatore Panaiotti (di padre nato a Pontedera e di madre pecciolese) una spirantizzazione più intensa.

L a r i . Andando in corriera da Pontedera a Pèccioli, ho attaccato discorso con una vecchietta di Lari, e ho inteso da lei una spirantizzazione di *t* e *p* intervocaliche simile a quella che ho poi constatata a Pèccioli (forse, in questo caso, più sensibile per la *p* che per la *t*): per esempio in *Capannoli, que' pini, i mi' parenti, dopo, asfartato* 'asfaltato', *bello pulito.*

Vicinanze di C a s c i n a , sponda destra dell'Arno. Il Sig. Lionello Stacciòli (29 anni), di C u c i g l i a n a , impiegato all'Archivio di Stato di Pisa, e il prof. Mario Betti (stessa età, o poco più anziano), di S a n F r e d i a n o a S e t t i m o , ora — 1960 — vicepreside della Scuola media di Pèccioli, spirantizzano tutt'e due in modo sensibile la *t* e la *p* intervocaliche.

C a s t e l f r a n c o d i s o t t o . Anni fa, in treno, avevo parlato con un Castelfranchese, e m'era sembrato di non sentire una

(27) Qui e in seguito indico i raddoppiamenti sintattici e i suoni corrispondenti a *k*, *t*, *p* intervocaliche; per il resto m'attengo alla normale grafia italiana.

spirantizzazione di *t* intervocalica, mentre sentivo talvolta *p*. Recentemente (1959) sono stato a Castelfranco, e ho notato alcuni casi di pronuncia fricativa della *t*, soprattutto in participi passati. Per esempio un vecchio del luogo, accanto al quale m'ero messo a sedere nel giardino pubblico fuori della mura del paesino, ha domandato a un certo momento a un giovanotto che spazzava per terra con aria svogliata: *à' finito?*, e poi s'è rivolto a me: «quello se la trova l'ammazza». «Se trova chi?» ho detto io. «La voglia di lavorare: *ni* ('gli') *tira una revolverata*».

P i s a . Normalmente la *t* e la *p* intervocaliche sono occlusive. Tale è la pronuncia di due giovani signore pisane, la Prof. Tina Santochi nei Cini, di genitori mezzanesi (ora abitante a Livorno, Via Randaccio 3), e la Dott. Licia Bertolini (Pisa, Via dei Martiri). Mi son rivolto anche alla madre della Prof. Cini, Signora Armantina Beretta nei Santochi, nata nel 1895 a Mezzana ([28]) da genitori entrambi del luogo, ora abitante a Pisa, Via S. Stefano 13. L'ho ascoltata per più d'un'ora, senza rilevare nessun caso di spirantizzazione di *t, p*; ho solo udito qualche attenuazione, specie della *p* ([29]). La stessa pronuncia occlusiva di *t, p* intervocaliche l'ho constatata al mercato all'aperto (Piazza delle Vettovaglie e vicinanze), in frasi comme: *brutto 'r padrone, ma bbelle le patate!; le mie* [sic, non *mi'*] *patate!; fate la limonata, donne!; che bbellezza di tarocchi, sono regalati!; scegliete, donne!;* ecc. Nella mia ultima escursione al mercato ero insieme al collega Riccardo Ambrosini, dell'Università di Perugia. Ci siamo messi a interrogare una coppia d'anziani venditori (non contadini, ma gente di Pisa), resa loquace dall'acquisto d'una palla di cavolfiore, e abbiamo accertato che le loro *t* e *p* intervocaliche erano sempre schiettamente occlusive. Non si può escludere, tuttavia, che a Pisa alcune persone spirantizzino saltuariamente le due consonanti in posizione intervocalica. Ho inteso una spirantizzazione simile dalla Dott. Maria Luisa Cheli, con cui ho parlato all'Istituto di glottologia dell'Università di Pisa (marzo 1960) ([30]).

([28]) Fra Pisa e Calci.

([29]) Ho scritto nei miei appunti: «Attenuazione in *dopo* (spesso), *sbacchiava le porte*, forse in *mi trovo hui*». Per *k* intervocalica ho notato: «Di regola *h* (χ); rarissime volte *-k-*, una volta il dileguo».

([30]) La Signorina Cheli, di padre pisano e madre romagnola, è nata e ha studiato a Pisa. M'è sembrato che spirantizzasse soprattutto la *p*, sebbene molto irregolarmente (per esempio in *Napoli, sapone, vapore*, non però in *nipote*).

L u c c a . Quando preparavo la mia introduzione ai *Nuovi testi fior.* scrissi all'amico Gianfranco Folena, allora professore nel Liceo classico «N. Machiavelli», e n'ebbi la risposta che i suoi allievi e altri Lucchesi ch'egli aveva avuto occasione d'interrogare pronunciavano *t* e *p* intervocaliche senza spirantizzazione. La stessa risposta m'ha data più recentemente il Dott. Felice Del Beccaro, lettore d'italiano alla Sorbona: «Una lunga consuetudine di studi (conosco il territorio lucchese palmo per palmo) mi consente di dirLe che la spirantizzazione della *p* e *t* intervocaliche non esiste in città, nella pianura circostante e nella bassa valle del Serchio... Ricordo di aver parlato più volte dell'argomento col compianto prof. Giacomelli, che veniva spesso da me a Lucca per pareri. Egli percorse tutte le campagne della provincia lucchese ma non mi pare che si imbattesse in casi di spirantizzazione»([31]). Una mia gita a Lucca (aprile 1960) mi permette di confermare sostanzialmente le informazioni ricevute, con qualche riserva per quanto riguarda le classi colte. Grazie alla cortesia del preside del Liceo classico, Prof. Alberto Caccavelli, ho potuto parlare con quattro allievi originari di Lucca o del territorio vicino ([32]), notando in loro una pronuncia di solito occlusiva di *t*, *p* intervocaliche, con lievi spirantizzazioni occasionali. M'è parso che spirantizzasse leggermente, talvolta, la *t* e la *p* intervocaliche anche il segretario della scuola, Dott. Carlo De Santi, nato a Lucca nel 1908 da genitori lucchesi. Dal bidello Aldo Cipriani, nato a Lucca nel 1911 da padre viareggino e madre di San Miniato ho inteso solo *t*, *p* occlusive (ben nette). Così pure ho sentito *-t-*, *-p-* al mercato, e da due gruppi di persone che hanno preso insieme a me la corriera per Pescia, scendendo a Borgonuovo e Quattro Mura ([33]).

P e s c i a (aprile 1960). Ho riscontrato in genere una spirantizzazione non intensa, ma ben percettibile, di *t*, *p*. Sono stato da un

---

([31]) La lettera del Dott. Del Beccaro è del 29 giugno 1959. Il Giacomelli riteneva che la spirantizzazione di *t*, *p* in Lucchesia fosse rara ma non eccezionale (vedi il passo del suo articolo postumo che abbiamo citato più indietro).

([32]) Maria Teresa Fontana (Piaggione, Lucca), Stefano Rama (Ponte a Moriano), Claudio Giambastiani (Bagni di Lucca), classi II B e III A; Paola Soncini (Lucca, di madre lucchese e padre spezzino), classe II B.

([33]) Per la *k* intervocalica a Lucca si vedranno le notizie particolareggiate del Giacomelli (articolo postumo cit.). Debbo solo osservare che la spirantizzazione s'incontra anche presso le persone colte: per esempio il Dott. De Santi, pur usando nella maggior parte dei casi una *k* occlusiva, si lasciava sfuggire non di rado *h* o *χ*.

barbiere (in Piazza Grande 52): e sia lui, sia il garzone, sia un bottegaio che è entrato a farsi dare *una pettinatina* spirantizzavano costantemente *t* e *p* intervocaliche (per esempio in *spuntatina, ai lati, tornato, Monteatini* 'Montecatini', *in fondo alla piazza*). Tale pronuncia m'è sembrata quella normale di Pescia (l'ho sentita da altre persone per la strada e al ristorante, e dai familiari dell'amico pesciatino Rolando Anzilotti). Lo stesso Anzilotti, con cui poi ho parlato a Firenze, e che dapprincipio non era sicuro della presenza del fenomeno nella sua città, spirantizza, sia pur leggermente, *t* e *p* (34).

Non ho ragguagli sulla Val di Nievole. Citerò due casi — che, si badi, potrebbero non esser tipici. Di ritorno da Pescia ho parlato, alla stazione degli autoservizi «Lazzi» di Montecatini, con una vecchia *della Pieve a nNievole* che si lamentava delle recenti *brinate* e mi diceva ch'era perfino *nevihato* a Montevettolini (*-p-* e *-t-* chiaramente occlusive). Il Dott. Francesco Pagliai, cancelliere dell'Accademia della Crusca, di Monsummano, conserva generalmente intatte le *t* e le *p* intervocaliche (talvolta però le spirantizza, specie nel discorso rapido).

Non sono ancora in grado d'indicare con esattezza, su una carta, l'estensione dell'area in cui si ha di norma la spirantizzazione della sola *k*. Si tratta, all'ingrosso, di Pisa e parte del territorio pisano a settentrione dell'Arno, della Lucchesia (entro i limiti stabiliti dal Giacomelli) (35), e, a quanto parrebbe, della Val di Nievole.

4

Secondo alcuni linguisti s'avrebbero attestazioni della gorgia, per quanto riguarda *k*, fin dal sec. XIII.

Le forme che starebbero a dimostrare l'esistenza della gorgia in epoca anteriore al Cinquecento vengon desunte dal lavoro di Ludwig Hirsch sul senese (*Zeitschr. f. rom. Philol.*, IX-X, 1885-6, le forme di cui parliamo nel vol. IX, pp. 562 e 563). Nella sua *Ausgliederung der romanischen Sprachräume* (Berna, 1950), p. 7, Walther von Wartburg si fonda, in particolare, su «*diano* 'decano', *dihiarare* 'dichiarare',

---

(34) A Pescia *k* intervocalica non è mai conservata: si ha il dileguo o *h* (*h* è costante nell'uso delle persone colte).

(35) Per i limiti settentrionali della spirantizzazione (o dileguo) della *k* intervocalica in Lucchesia non credo che si potrebbero desiderare informazioni più precise di quelle fornite dal Giacomelli nel suo articolo postumo.

hontenere 'con-', *havaliere, hosì*» (secc. XIII-XV). Tristano Bolelli riporta gli stessi esempi, commentandoli «come un tentativo di rendere graficamente l'aspirazione, tentativo che aveva contro di sé la mancanza di una lettera per la consonante aspirata poiché *h* era comunemente usata come riflesso di grafie latine» (*La partizione del territorio romanzo secondo una recente pubblicazione*, in *Annali della Sc. normale sup. di Pisa*, Lett., st. e filos., s. 2, XX, 1951, p. 257). Harald Weinrich dichiara, alludendo al *Ceheregli* d'un'iscrizione volterrana del 1501 segnalato dal Merlo (in cui si potrebbe difficilmente vedere una prova della spirantizzazione di *h*) ([36]): «Aber man ist auf diesen Beleg gar nicht angewiesen: es gibt genug andere, frühere und bessere. Schon im 13. Jahrhundert findet die Aspirierung ihren Niederschlag in der Orthographie. Ich denke an die von Hirsch aus seneser Dokumenten des Dugento angeführten Beispiele, die neuerdings von Merlo ([37]) und Wartburg anerkannt worden sind. Dort findet man *amio* 'amico', *coo* 'cuoco', *ridiolo* 'ridicolo'» (*Phonologische Studien*, p. 110) ([38]).

([36]) *Ceheregli* corrisponde a *Ceccherelli*, non a *Cecherelli* (vedi Folena, *Studi di filol. it.*, XIV, 1956, p. 502, n. 3).

([37]) *Ancora della gorgia toscana* (in *Italica*, XXX, 1953, p. 167, e in *Orbis*, III, 1954, pp. 16-17). Il Merlo annetteva importanza agli esempi dello Hirsch perché gli risultava (da ricerche del Folena, cfr. *Studi di filol. it.*, X, 1952, pp. 94-5) che il viaggiatore fiorentino Benedetto Dei, vissuto dal 1418 al 1492, usasse frequentemente *h* in posizione intervocalica, e solo in posizione intervocalica: «Siamo a poco più che un secolo da Dante e l'aspirazione non sarà nata proprio allora, nel 400. Acquistano così non poco valore gli esempi raccolti dallo Hirsch nelle carte senesi dei secoli XIII e seguenti che mi trovarono esitante allorché, nel lontano 1927, stendevo il mio scritto *Lazio sannita ed Etruria latina?...*». In seguito il Folena ha modificato le sue conclusioni riguardo al Dei (che in lettere giovanili scrive *h* anche per *hk* e per *k* preceduta da consonante): cfr. *Studi di filol. it.*, XIV, 1956, pp. 501-9.

([38]) Secondo il Weinrich sarebbero indizi d'una «Variation» intervocalica anche le grafie con consonante raddoppiata dopo liquida o nasale, come *colppo, perffetto, dipinssi, per cciò, ver llei* ecc. (ch'egli nota nel canzoniere Vaticano 3793). Non si tratterebbe d'un rafforzamento consonantico. «Vielmehr scheint der Schreiber versucht zu haben, die starke Variante orthographisch zu bezeichnen. Er bemerkt, dass bei Konsonanten mit Variation in der Stellung nach Konsonant immer die starke Variante steht. Nachdem er sich nun einmal vorgenommen hatte, die starke Variante durch Doppelschreibung zu bezeichnen, setzte er schematisch alle Konsonanten nach *l, r, m, n* doppelt, wenn er es nicht vergass. Auch diese Schreibungen zeugen davon, dass die Variation schon sehr früh bestand. Dass sie als Aspiration realisiert worden ist, kann man aus dieser Quelle freilich nicht entnehmen» (pp. 110-1).

Non mi sembra che si possa concordare. La doppia indica certamente un

Bisogna chiarire, innanzi tutto, che lo Hirsch cita *amio, coo, ridiolo* da documenti «in ganz modernem Senesisch» (prime due voci: ***Raccolta di dialetti italiani,*** a cura d'Attilio Zuccagni-Orlandini, Firenze, 1864; terza voce: *I Parlari italiani in Certaldo,* a cura di Giovanni Papanti, Livorno, 1875) ([39]).

Vanno esaminati più da vicino i casi seguenti: *diano* C[4], *dihiarare* D[2], *havaliere* D[2], S[3], *halende* S[3], *he* D[1], D[2], *hontenere, hotento* 'contento' D[2], *hosì* D[1], *huanto, judiho* D[2], *aoglitori* 'a' coglitori' S[1]. Le sigle dello Hirsch si riferiscono alle *Lettere volgari del secolo XIII scritte da Senesi,* a cura di Cesare Paoli e Enea Piccolomini, Bologna, 1871 (C[4]), ai *Documenti per la storia dell'arte senese,* a cura di Gaetano Milanesi, tomo I, secoli XIII e XIV (D[1]), tomo II, secoli XV e XVI (D[2]), Siena, 1854, e agli *Statuti senesi scritti in volgare ne' secoli XIII e XIV,* vol. I, a cura di Filippo-Luigi Polidori, Bologna, 1863 (S[1]), vol. III, a cura di Luciano Banchi, Bologna, 1877 (S[3]) ([40]).

Ho potuto ritrovare tutte queste voci — con una certa fatica, perché lo Hirsch si limita a indicare l'opera e il volume, senza dar la pagina. *Diano* è evidentemente un francesismo, da *d(e)jen* (si veda il contesto: «E intendemo da te per la tua lettara chome eri istato... dinanzi dal diano di Sa· Stefano di Tresi, per lo fatto di Leon so· Rodano...» C[4], p. 17, a. 1260). In *aoglitori,* che è nello *Statuto di Montagutolo dell'Ardenghesca,* 1280-97, p. 26, si deve vedere un errore materiale dell'amanuense (lo stesso statuto reca *elamerlengo* p. 11, da correggere in *el camerlengo*). *Hosì* e *halende* non hanno *h* in posizione intervocalica («Hosì fummo d'achordo chon lui» D[1], p. 282, a. 1425; «in halende di dicembre» S[3], p. 191, a. 1359).

---

rafforzamento, visto che in italiano le consonanti in posizione posconsonantica non sono di grado medio, come all'inizio di frase, ma di grado medio-forte. Le grafie del cod. Vaticano 3793 (consonanti raddoppiate dopo liquida o nasale, e *ss* + cons.) sono frequenti in molti altri manoscritti dei secc. XIII e XIV. Per il termine «medio-forte» vedi il mio articolo *Fonotipi e fonemi in italiano* (in *Studi di filol. it.,* XIV, 1956), p. 446.

([39]) Lo Hirsch adopera per il Papanti la sigla J invece di quella indicata nella tavola introduttiva (I). Ma non c'è dubbio che intenda tale opera: *ridïolo* è appunto nella seconda versione della novella I, 9 del *Decamerone* in vernacolo senese dovuta a Luciano Banchi, p. 446 (insieme a altre forme come *dïo, vendïarsi, perïolo,* anch'esse citate colla sigla J).

([40]) In S[3] è anche contenuta la «Serie cronologica dei rettori dello Spedale di S. Maria della Scala di Siena» dal 1090 al sec. XIX, con estratti di documenti.

La maggior parte delle altre forme con *h* si trovano in due sottoscrizioni del noto pittore Lorenzo di Pietro, detto il Vecchietta (nato circa il 1412, morto nel 1480): «E io Lorenzo di Piero... son chotento a quanto di sopra apare iscrito di mano del sopraditto Sano, e chosì lodo e judiho e dihiaro chome di sopra si chontiene...» D², p. 277, a. 1452; «Ed io maestro Lorenzo sopradito afermo chosì hotento a huanto di sopra si hontiene...» D², p. 351, a. 1472. Come si vede da *a huanto*, pronunciato *a kkuanto* (e si terrà conto anche di *chosì hotento*, se non si vuole integrare un *essere* proprio fra le due parole, secondo la proposta del Milanesi), il Vecchietta non fa distinzione fra *h* e *ch*. Le due sottoscrizioni vanno aggiunte a quella serie di documenti fiorentini della seconda metà del Quattrocento e del primo Cinquecento in cui il Folena ha rilevato, nell'articolo *Testimonianze grafiche della gorgia toscana?* (*Studi di filol. it.*, XIV, 1956), l'uso di *h* per *c* velare, o l'alternanza di *h* con *ch*, in ogni posizione.

Rimangono pochi esempi di *e, he* per *che* («che l'oparaio e per li tempi sarà» D¹, p. 267, a. 1368, «col ghofanuccio he terano i· mano» p. 289, a. 1381, «dico he» D², p. 70, a. 1414-5, copia scritta a Orvieto, «quelo he» p. 114, a. 1423) e due di *havaliere* («Antonio delli Petrucci havaliere», sottoscrizione autografa, S³, p. 259, a. 1450, «Magnificho e gieneroso havaliere misser Mariano de' Barghagli...» D², p. 278, a. 1453), che mi paiono senza gran valore, anzi senza nessun valore. Possono essere semplici errori di scrittura, o errori di trascrizione (*h* in luogo di *k*: è soprattutto sospetto *havaliere*, altrove *k*-), o riflessi d'un uso indiscriminato di *h* (come nei testi già citati, e come in *shriti, shrita* [sost.], *shrito* per *scritti* ecc., D², pp. 129 e 130, a. 1425).

Lasciando da parte lo Hirsch, noterò che in un documento senese dell'inizio del sec. XIII, «La livra dal Castellammontone» (elenco di persone tenute a pagare l'imposta diretta ordinaria) (41), compare quattro volte *h* intervocalica per *c* velare: «di hesti dinari avemo v s. e xii [sic] d.»; «Martino Bruni da Bulcino riholta [*ricolta*, ossia 'mallevadore'] per la molie Pieri Açi da Bulciano per x s.» (42); «di hesti d. à 'voti Ugolino vii s. i· sue mani»; «di hesti d. à dati xviiii d.». Le frasi qui riportate sono state aggiunte in un secondo momento, e rappresentano i soli campioni d'una scrittura d'aspetto arcaico, diversa da quella del resto della pergamena (dove si ha *ch* o *c*). Anche questi

(41) Archivio di Stato di Siena, Riformagioni, sec. XIII, primi anni.

(42) Cancellatura che comincia dalla sillaba *lie* di *molie*. Nel soprarrigo la stessa mano ha scritto «Grigorio da Bulcino».

esempi vanno considerati non probanti, giacché non c'è modo di stabilire se la mano a cui son dovuti scrivesse *h* solo in posizione intervocalica o in ogni posizione (43).

Insomma, per il medioevo manca qualunque testimonianza sicura della gorgia toscana. Tali testimonianze saranno poi fornite dai grammatici del sec. XVI, a cominciare dal Tolomei (*Polito*, 1525) (44). Del resto, come è già stato osservato da me e da altri (45), l'assenza di tracce della gorgia nella grafia non è un indice negativo (è normale che il fonotipo spirante di *la hasa* si scriva col segno usato per il fonotipo-fonema occlusivo di *in casa*, di cui costituisce una variante di posizione).

5

La gorgia di posizione è certo in rapporto colla gorgia entatica; mi sembra legittimo supporre che ne costituisca lo sviluppo (*kh*, *th*, *ph* intervocaliche > *h* [χ], [θ], [φ]).

Accettando questa premessa, si prospettano le due possibilità seguenti.

1) Nella maggior parte della Toscana si tendeva un tempo a aspirare le occlusive sorde in ogni posizione. In seguito i suoni aspirati

---

(43) La grafia *h* per il fonema *k* è adoperata consistentemente, in ogni posizione, nei frammenti d'un libro di conti del sec. XIII che ho scoperti durante le mie ricerche nell'Archivio Comunale di Prato, e di cui preparo l'edizione.

(44) Indicazioni: *Nuovi testi fior.*, n. 2 di p. 27, cont. a p. 28 (e Francesco D'Ovidio, Opere, X, pp. 232-6); Weinrich, op. cit., pp. 111-2. Com'è noto, il Tolomei parlava anche d'una spirantizzazione di *g* velare intervocalica: su questo punto si veda Folena, art. cit., n. 2.

(45) Cfr. *Nuovi testi fior.*, p. 28; Folena, art. cit., pp. 502-3 (e p. 513, al termine della ricerca: «val la pena di notare... che il fiorentino Zannoni per rappresentare graficamente il suo dialetto non ha sentito il bisogno, come altri dopo di lui, di servirsi di un segno speciale (il comune *h*, per esempio) per rappresentare la 'gorgia' del *k*, appunto perché variante meccanica di posizione (gli bastava darne l'avviso una volta per tutte), mentre nel caso di *-t-* > *-h-* dove il fenomeno era limitato e sottoposto ad oscillazioni e talora a scelta [sarebbe forse meglio dire: dove il fenomeno era strutturalmente rilevante, in quanto aveva come conseguenza la sostituzione d'un fonema a un altro fonema] ha dovuto rappresentare il livellamento: fatto che mi sembra significativo per tutta la storia di questo piccolo problema»); Weinrich, op. cit., p. 114 («Methodisch ist zu bemerken, dass bei einem Lautwandel, der nur phonetisch ist, folglich normalerweise nicht bewusst wird, kein chronologisches Argument *ex silentio* gestattet ist»).

sono scomparsi, tranne nella pronuncia enfatica di Firenze e dintorni, dopo aver dato origine a delle spiranti intervocaliche più o meno caratterizzate (o, se si vuole, dopo aver dato l'avvio a un affievolimento intervocalico risultante in una spirantizzazione e non in una sonorizzazione o semisonorizzazione).

2) La gorgia enfatica e la gorgia di posizione eran limitate tutt'e due, in epoca antica, alla zona fiorentina; la seconda s'è poi diffusa a altre zone per effetto del predominio culturale e politico di Firenze.

Il secondo processo appare molto meno probabile, se si tien conto che la gorgia di posizione è attestata a Siena all'inizio del sec. XVI, in un periodo per il quale sarebbe prematuro parlare d'influssi fiorentini su un piano non letterario (il Tolomei, nel 1525, intendeva indubbiamente riferirsi anche e soprattutto alla sua città natale)([46]).

Tuttavia ci sono motivi per ritenere che la gorgia sia relativamente tarda in una zona della Toscana occidentale comprendente Pisa e Lucca. S'è già detto che in questa zona *t* e *p* intervocaliche di solito non si spirantizzano. Quanto a *k* intervocalica, il risultato più tipico e più frequente, almeno nelle classi popolari, è il dileguo (che invece rappresenta un caso limite nel territorio fiorentino). Dalle ricerche del Giacomelli risulta che a Buti, sulle pendici sondorientali del Monte Pisano, si pronuncia una *k* intervocalica occlusiva (art. postumo, p. 119); un'altra isola di *-k-*, e di notevole estensione, è quella di Villa Basilica - Casabasciana - Lucchio - Vellano, a cavallo fra la provincia di Lucca e quella di Pistoia ([47]) (ib., pp. 120-1). Va notato infine il mantenimento occasionale di *-k-*, non solo a Lucca ([48]), ma a Pisa ([49]) e perfino a Livorno (più che altro all'interno di frase). Talvolta si posson sentire dalla stessa persona, a Pisa o a Livorno, tre realizzazioni ben distinte del fonema *k* in posizione intervocalica: *la asa, la hasa* (*-χ-*),

---

([46]) S'aggiungerà che il napoletano Del Falco, nel suo *Rimario* edito nel 1535, sembra alludere a una spirantizzazione di *k* estesa a un vasto territorio (se interpreto bene la frase «tutta la pronuntia toscana moderna prolata con uno elemento hebreo *he*, a noi negato a fatto» 168 v.).

([47]) Il diaframma che divide tale area dai paesi con *-k-* posti a settentrione della Lima è molto sottile (stando a quanto dice il Giacomelli), e certo di formazione recente.

([48]) Secondo il Giacomelli i Lucchesi colti pronuncerebbero sempre una *k* intervocalica occlusiva; ma vedi sopra, nota 33.

([49]) Tuttavia le pronunce con *-k-* della fonte pisana dello Scheuermeier (carte 7, 53, 54, 61, 80, 83, ecc.) vanno attribuite anche all'influsso della pronuncia dell'interrogante, cfr. Giacomelli, *Controllo*, pp. 202-3.

la kasa. Si ha nettamente l'impressione che tutto ciò sia conseguenza del conflitto fra una pronuncia occlusiva tradizionale e una pronuncia spirante sopravvenuta dell'esterno.

S'è molto discusso sull'origine etrusca della gorgia [50]. Mi sia concesso di riesaminare il problema, sulla base dei dati e delle considerazioni che son venuto esponendo.

Non credo si possa negare che in etrusco esisteva una tendenza all'aspirazione: lo provano le alternanze *c - ch* (*o h*), *t - th* in voci e nomi indigeni [51], e il fatto che nei nomi venuti dalla Grecia le occlusive sorde vengono spesso sostituite colle aspirate corrispondenti (*Phulnices* < Πολυνείκης, *Pherse* allato a *Perse* < Περσεύς, *(Ev)thucle* allato a *Evtukle* < Ἐτεοκλῆς, *Cluthumustha* allato a *Clutmsta* < Κλυταιμήστρα, ecc.) [52].

L'area in cui si ha, attualmente, la spirantizzazione intervocalica di *k, t, p* è più ristretta di quella dell'antica Etruria; ma non va dimenticato che nei confini dell'Etruria (Regio VII augustea) abitavano anche genti di schiatta ligure e umbra. La parte più meridionale dell'Etruria, come osserva il Merlo (*It. dial.*, III, p. 88), «fu la prima a cadere sotto la dominazione di Roma e la più devastata, e fu presto spopolata, ridotta a deserto dalla malaria» [53].

Il fenomeno etrusco è isolato: i parlari vicini, italici o celtici, non possedevano aspirate. Così pure è del tutto isolata la spirantizzazione toscana delle occlusive sorde intervocaliche.

---

[50] Per la bibliografia vedi: Merlo, *It. dial.*, III, pp. 91-3; Carlo Tagliavini, *Le origini delle lingue neolatine*, 3.ª ed., Bologna, 1959, pp. 75-7; B. E. Vidos, *Manuale di linguistica romanza*, Firenze, 1959, p. 265, n. 1.

[51] Vedi soprattutto Elia Lattes, in *Rendd. dell'Ist. lomb. di sc. e lett.*, XLII, 1909, pp. 792-4.

[52] Cfr. Giacomo Devoto, *Tendenze fonetiche etrusche attraverso gli imprestiti dal greco* (in *Studi etruschi*, I, 1927), pp. 284-7.

[53] Ecco come il Merlo spiega la maggiore intensità dei fenomeni di sostrato nella zona di Firenze: «Incalzati da mezzogiorno e da occidente dai Latini, gli Etruschi si dovettero affoltare nella parte estrema settentrionale orientale dell'Etruria, verso l'alto corso dell'Arno, verso l'Appennino. Davanti al contrafforte del Pratomagno, che l'Arno, piegandosi in arco, ricinge dappresso, ristettero, verisimilmente: o costretti o perché trovassero in quella barriera naturale la migliore difesa contro le incursioni da nord-est. In questa parte estrema il patrimonio etrusco si dové conservare più integralmente e più a lungo: di fronte alla restante Etruria, più o meno fortemente scolorita, la prima ad essere conquistata, essa dovette essere quel che sono oggi il Logudoro per la Sardegna, i Grigioni ladini per la Ladinia» (ib., p. 90).

Stesso fenomeno, ignoto altrove; stesso territorio: perché non si dovrebbe ritener verosimile l'ipotesi del sostrato?

Il Rohlfs obietta (nell'articolo della *Germ.-rom. Monatsschr.*, pp. 50-2, e nella *Hist. Gr. der it. Spr.*, § 196) che in Corsica non c'è traccia della gorgia; che Dante non ne fa parola nel *De vulgari eloquentia*; che le aspirate etrusche si trovano in ogni posizione e non soltanto fra vocali; che, se gli Etruschi avessero imparato il latino spirantizzando *k, t, p* intervocaliche, la stessa spirantizzazione sarebbe avvenuta anche in parole come NUCEM e VOCEM, e quindi oggi non si sentirebbe *noce* e *voce* (*noše* e *voše*), ma *nohe* e *vohe*.

La Corsica, il cui sostrato non è etrusco, fu toscanizzata per opera dei Pisani. Potrebbe considerarsi naturale che la popolazione dell'isola non avesse accolto suoni inusitati come le spiranti sorde intervocaliche, e li avesse sostituiti con *k, t, p* ([53]). Ma quel che più conta è che probabilmente a Pisa, nel medioevo, non s'aveva la gorgia (rimando a quanto abbiamo detto sopra a questo proposito).

L'obiezione che riguarda il *De vulgari eloquentia* non mi sembra avere gran peso. Il trattato dantesco accenna a qualche carattere fonetico dei dialetti italiani, ma in modo estremamente sommario. Per le città toscane si citano soltanto determinate frasi (o versi): «Locuntur Florentini et dicunt: *Manichiamo introque, che noi non facciamo altro*. Pisani: *Bene andonno li fanti de Fiorensa per Pisa*...». Non vedo bene come e perché dovrebbe esser segnalata la gorgia, entro questo schema. S'aggiungerà che i tratti municipali biasimati nel *De vulgari eloquentia* hanno sempre rilevanza strutturale (a differenza della gorgia), e si traducono nella scrittura. Le spirantizzazioni intervocaliche potevano anche non essere avvertite da Dante (cfr. Weinrich, op. cit., p. 113), o non apparirgli un difetto.

Alle altre due obiezioni risponderei così. Gli Etruschi trasportarono le proprie abitudini di pronuncia alla nuova lingua. In bocca etrusca PORTARE tendeva a diventare *phorthare*, PORCUM *phorkhum*, NEPOTEM *nephothem*, AMICUM *amikhum*, NUCEM *nukhem*. Aspirazione generale,

([53]) Cfr. Carlo Battisti, *Studi etruschi*, IV, 1930, p. 254: «Chi punta sul fattore etnico potrà ribattere che appunto, fuori del vecchio territorio etrusco, manca ogni premessa per l'accettazione delle aspirate»; e Wartburg, *Ausglied.*, pp. 7-8: «als die Korsen mit dem Toskanischen in Berührung kamen, konnten sie sich einen so ungewohnten Laut wie χ (*th, ph*) nicht aneignen: sie ersetzten ihn durch den nächststehenden, und das war eben *k* (atosk. **fwǫχo* > kors. *fwǫko*), das um so leichter, als der Weg durch die Alternanz zwischen *la χasa* und *in kasa* schon gewiesen war».

come nella pronuncia enfatica fiorentina. Il che non poteva certamente impedire a K (*kh*) di palatalizzarsi dinanzi a E, I. Da CERA, pronunciato anche *khera*, si passò a **k'era*, con *k* palatale, pronunciato anche *k'hera*, e poi a *tšera* (54). Lo stesso processo s'ebbe in forme come NUCEM, VOCEM. Coll'andar del tempo le aspirate in posizione intervocalica diventarono spiranti (fenomeno comune a varie lingue): da *amikho* si venne a *amiχo*, *amiho*. In posizione forte le aspirate finirono col perdersi in una vasta zona periferica, ma rimangono ancor oggi, nella pronuncia enfatica, a Firenze a dintorni (55).

---

(54) Non credo che l'aspirazione si sia conservata, se non in misura insignificante, dopo l'affricata palatale *tš*. L'attuale pronuncia *la šera* è dovuta a altre ragioni: cf. *Nuovi testi fior.*, pp. 33-4. Nel sec. XIII a Firenze e a Siena s'aveva ancora una *c* dolce intervocalica affricata (nonostante i dubbi espressi dal Weinrich, op. cit., p. 117): diversamente i testi non offrirebbero una divisione netta fra parole come *bascio* (*ba͡o* < BASIU), *camiscia* (*camiša* < CAMISIA), ecc., e parole come *diece*, *fece*, ecc. Per la datazione di *tš* > *š* nei singoli dialetti toscani e a Roma, vedi *Nuovi testi fior.*, pp. 29-34 e 161-2.

(55) Cito liberamente da un mio corso di grammatica storica italiana del 1951-2 (Facoltà di Magistero, Roma), pp. 143-4. Ha supposto una fase intermedia *kh*, ma solo in posizione intervocalica, anche il Wartburg, *Nochmals die 'gorgia toscana' und das etruskische Substrat*, in *Zeitschr. f. rom. Philol.*, LXX, 1954, pp. 389-90. La spiegazione del Wartburg e mia non è accettata dallo Hall, che continua a considerare la palatalizzazione di K davanti a E, I come un *terminus a quo* della gorgia. Ecco le sue parole: «Questa spiegazione del prof. von Wartburg inciampa, però, sul fatto che [k] diventa [χ] in tutte le posizioni intervocaliche nel toscano, anche davanti a vocali anteriori — ma, notisi bene, soltanto quelle d'origine seriore. Cioè, da un lato ci abbiamo [patše] ecc., ma dall'altro forme come /amike/ [amihe], /oke/ [ohe] e via dicendo. Questo mi pare un indizio sicuro che il mutamento di [k] in [kh] o [χ] non può essere in nessun modo anteriore a quello degli antichi [k^{e}], [k^{i}] del proto-romanzo in [tš^{e}], [tš^{i}] del 'latino volgare' o 'Proto-Italo-Western-Romance' che dir si voglia. Abbiamo così un *terminus a quo* per la 'gorgia toscana'...» *Ancora la «Gorgia Toscana», Lettera aperta al prof. C. Merlo* (in *Italica*, XXXIII, 1956), p. 294. Confesso di non vedere «il velen dell'argomento», anzi, di non vedere neppure l'argomento (lo Hall non vorrà certo dire che, se il Wartburg avesse ragione, oggi si dovrebbe sentire *amike*, *oke*, e al singolare invece *amiha*, *oha*). Nella sua *Note* del vol. XXVI d'*Italica* lo Hall aveva indicato, come *terminus a quo*, il sec. XIII. La gorgia, egli sosteneva, è meno estesa d'altri due fenomeni, lo sviluppo di *ri* in *i*, e la sostituzione delle desinenze di 1ª plur. pres. ind. *-amo*, *-emo*, *-imo* con *-iamo*, «and hence may be considered later in origin». Poiché *i* da *ri* sarebbe attestato dal 1211, e l'uso esclusivo di *-iamo* «did not begin until historical times (13th c. and later), this gives us a *terminus a quo* for the origin of the aspiration of /k/, one which fits very well with the fact that first mention of it appears in the

Secondo il Weinrich (op. cit., pp. 108-9) la mancanza d'occlusive sonore nel sistema fonematico etrusco avrebbe dovuto provocare in Toscana — se la teoria del sostrato fosse giusta — una sostituzione di *Ĝ*, D, B latine con occlusive o aspirate sorde. Il Weinrich pensa, probabilmente, alla pronuncia tedesca di suoni come *ž*, *dž*. Ma il caso che c'interessa è ben diverso. L'antica lingua parlata in Etruria è stata sommersa dal latino. La tendenza etrusca all'aspirazione delle occlusive sorde poteva benissimo continuarsi nel latino parlato in Toscana in quanto non causava inconvenienti, non portava alla collisione di due serie di fonemi. Invece le occlusive sonore non potevano esser sostituite da occlusive o aspirate sorde senza che venisse alterata in modo gravissimo la struttura consonantica del latino. È chiaro che una tendenza simile (uso delle sorde in luogo delle sonore) non aveva la minima probabilità d'imporsi. La dipendenza della gorgia da condizioni linguistiche proprie dell'etrusco trova appunto conferma nel diverso trattamento subito in Toscana dalle occlusive sorde e dalle occlusive sonore intervocaliche: le prime s'aspirano (e poi diventano spiranti) perché corrispondono a fonemi etruschi in cui si fa sentire l'aspirazione; le seconde, ignote all'etrusco, non subiscono mutamenti (salvo quelli caratteristici del latino volgare) — si pensi in particolare a *d*, che rimane intatta in Toscana mentre si spirantizza o cade dopo essersi spirantizzata nella maggior parte dei parlari romanzi.

Lo Hall terminava così la sua *Note on «Gorgia Toscana»* (*Italica*, XXVI, p. 71): «There is no direct evidence for, and considerable indirect evidence against, any influence of an Etruscan substratum». Direi invece, rovesciando la frase, che, mentre ci sono vari indizi a favore dell'origine etrusca della gorgia, non esiste nessun valido argomento contro tale ipotesi.

---

sixteenth century» (p. 70). Tali conclusioni sono inammissibili. Non si può giudicare dell'antichità di fenomeni linguistici indipendenti in base alla maggiore o minore estensione che essi hanno raggiunta. Noteremo per inciso che l'esito *i* da *ɾi* (le cui prime attestazioni risalgono al sec. VIII, cfr. *Studi di filol. it.*, XII, 1954, pp. 18-19) non s'è certo irradiato da Firenze al resto della Toscana, come sembra pensare lo Hall: nei secc. XIII-XIV s'aveva *i* in un'area molto più vasta dell'attuale (vedi *Arch. glott. it.*, XXXV, 1950, pp. 139-166).

COELHO,José Ramos
História do Infante D.Duarte irmão de El-
-Rei D.João IV. Lisboa,Academia Real das Cien
cias,1889.

2 vols.,23 cm

1.Tít.

R. 192

DISCUSSION

Interventions de MM. G. ROHLFS, H. WEINRICH, G. FRANCESCATO. Réponse de M. A. CASTELLANI.

G. ROHLFS (Munich) présente ses félicitations à M. Castellani pour la très riche documentation sur l'aire de spirantisations et pour le nouvel apport sur l'apparition des aspirées en position forte. Quant à la prononciation *inthantho* de Florence, il se permet de signaler qu'on peut entendre *setthe*, *uotthu* 'otto', *pitthu* 'petto', dans les patois des environs de Cosenza en Calabre. — Quant à la possibilité d'un substrat étrusque dans la 'gorgia toscana', question déclarée ouverte para M. Castellani, il se demande ce qu'on penserait d'un linguiste espagnol qui voudrait faire remonter à l'ancien ibérique un phénomène phonétique dont la première preuve documentaire date du siècle de Cervantes. Comme il paraît que certains linguistes ne peuvent pas concevoir de changements consonantiques dans nos temps modernes, il cite le cas du *c* initial devant la voyelle *a*, qui, dans les patois de Majorque, est en train de se transformer en *kj*, p. e. *kjabr* = *cabra*, *kj ntá* = *cantar*, *kjap* = *cap*, phénomène encore ignoré ou négligé dans les transcriptions des textes populaires.

H. WEINRICH (Münster) souligne l'utilité des textes présentés par M. Castellani. Il est persuadé que la «gorgia» est un phénomène très ancien, dont on n'a guère pris conscience au début (tout au moins du point de vue phonologique) et dont l'écriture ne tient pas compte; que l'on n'en trouve pas de preuve dans des textes anciens ne veut pas dire que le phénomène soit récent. Il précise que le tableau présenté dans ses *Phonologische Studien*, et cité par Castellani, n'est qu'une interprétation des données de l'*AIS*. Quant aux trois faits signalés, il estime que le cas de *la kasa* est différent des autres, car il peut s'agir de l'influence de la forme officielle, que l'on peut toujours entendre et reproduire.

G. FRANCESCATO (Utrecht) pense qu'il eût été intéressant d'utiliser les matériaux du nouvel atlas italien, dirigé par G. Bottiglioni, car celui qui les a réunis était forcément plus apte que Scheuermeier à saisir ces sons.

A. CASTELLANI (Fribourg) dit qu'il a de bonnes raisons de ne pas croire que la prononciation *la kasa* soit due à l'influence d'une forme littéraire. Pour un toscan, il est difficile de prononcer *la kasa*, mais n'importe quel paysan des environs de Pise et de Livourne— région qu'il connaît bien — le prononce sans effort, ce qui montre que le phénomène n'est pas récent. Il déclare que s'il n'a pas utilisé les matériaux du nouvel atlas italien, c'est parce qu'ils n'ont pas été mis à sa disposition par la rédaction.

PER UN'INTERPRETAZIONE STRUTTURALE DELLA COSIDDETTA «GORGIA» TOSCANA

GIANFRANCO CONTINI
(FIRENZE)

Il fenomeno chiamato con esosa denominazione settecentesca, in particolare salviniana, della «gorgia fiorentina»(1), cioè la spirantiz-

(1) Così Anton Maria Salvini, nelle annotazioni alla *Perfetta poesia italiana* del Muratori, 1724 (presso Tommaseo-Bellini); *gorgia* con lo stesso valore il Salvini ha anche nelle annotazioni alla *Tancia* (ib.) e alla *Fiera* di Michelangelo il Giovane, 1726 (*Crusca*[5], dove pure un esempio di Tommaso Buonaventuri, 1725). Ferma restando la preesistenza di *gorgia* 'aspirazione' (esempio, riferito alla pronuncia ebraica, di Francesco Serdonati, 1595, presso Tommaseo-Bellini), ovviamente col francesismo *gorgia* 'gorgozzule' (da cui anche *gorgia* 'passaggio canoro'), lo sboccio simultaneo di tante attestazioni applicate al vernacolo fiorentino sarà da riportare al *Vocabolario caterinìano* del Gigli, 1717; «*C*. Questo è quello elemento catarroso, il quale fa venire il rantaco (o rantolo vogliam dire colla Crusca) alla Nazione Toscana, cioè a dire quella *Gorgia*, che ci mette un'antenna a traverso alla gola (...). Questa gorgia sentesi nel *ca, che, chi, co, cu* (...). Cotal vizio (...) è più moderato in Siena, che altrove (...)» (pp. lx s. dell'edizione originale); «la gorgia fiorentina» ecc. (pp. cxcix s.); «quanto l'hanno [l'ugne] le Comari Fiorentine (...) temperate a gorgia loro nazionale» (p. ccxvii); «la stomachevole Gorgia» [di Firenze] (p. ccxlvi); «si disegnava di fare in Siena, per dilatamento del Fiorentino Idiotismo una Congregazione *de propaganda Gorgia*», «ad effetto di loro allargarla [la gola dei bambini] per carità, e meglio organizzarla a gorgiare fiorentinescamente» (p. ccl); «egli è unica della Fiorentina gola quella gorgia, che altresì della Nazione Jonica era singolare fra' Greci Dialetti, come accennò Catullo (...) parlando di certo Arrio, che ingorgiava malamente il parlare Romano (...) E questa Gorgia fanno sentire nelle sillabe *Ca Che Chi Co Cu*, e *Ga Ghe Ghi Go Gu*, quando però la voce precedente termini in vocale, come *della carne, nella gola*, non già del *cane* dal *goloso*» (pp. cclxiii s.); «Pare a taluno, che al Volgo siasi attaccata alcuna cosa di Gorgia, ma i Pisani dicono esser quella (quando pur sia) Gorgia venerabile, non da' Fiorentini appresa, ma bevuta nell'esalazioni del terreno del Cimiterio detto il Campo Santo, trasportato per gli antichi loro da Palestina, le quali esalazioni tramandano Gorgia

zazione delle occlusive sorde intervocaliche, anche in fonosintassi, è stato oggetto d'indagine da parte della linguistica moderna nei suoi successivi strati metodologici (²). Se ne occuparono anzitutto i neogram-

---

Giudaica: onde se mai risuscitasse qualche seppellito in quel Cimiterio, credono i Filosofi di quell'Università, che parlerebbe in Gorgia più che Fiorentina» (pp. cclxviii s.); «se mai fossero tacciati i Sanesi di alcuna cosa di Gorgia, (vizio da'vicini attaccato) i Maremmani non la fanno ponto sentire, ma più tosto il gutturale ristringimento di Roma» [allusione alla lenizione di cui sotto?], «Il Monte Amiata (...) è pure da ogni Gorgia purgatissimo» (p. cclxxxi); [gli abitanti di Montepulciano] «non hanno insaponamento di Gorgia» (p. cclxxxiii); «tuttoche [i volterrani] Gorgia non abbiano, nè alcun brutto vezzo Fiorentino» (p. cclxxxiv); «poniamo che alcun segno di voce mai non dessero [due giocatori di morra fiorentini], tuttavia moltissimi di quegli ingegnosi Bolognesi intendevano la Gorgia Fiorentina nelle dita medesime, e vi fu chi fece un trattato della *Gorgia ditale*» (p. cclxxxvii); «oggidì (...) sentesi non solo in Siena la Gorgia di Mercato vecchio la più unta, e la più rincrescevole; ma pare che la *Gorgia* medesima *ditale* siasi appresa da' nostri Cittadini» (p. cclxxxix); «i muli (...) per la nuov'aria Fiorentina da' fiaschi rotti esalante d'intorno ragliarono amorosamente in Gorgia» (p. ccxciii); «*ripurgamento della Gorgia*», «infezione della Fiorentina Gorgia» (p. ccxcv). (Particolarmente interessante è, per la tesi sostenuta con ragione dal Hall, che il Gigli veda legata la gorgia al prestigio di Firenze, in pieno corso ai suoi tempi sulla sua Siena). Svolgimento press'a poco coevo deve avere avuto il settentrionale *gorga* 'accento, peculiarità di pronuncia', attestato nei dizionarî ottocenteschi del Piemonte, di Milano, Bergamo, Venezia, Piacenza, Parma (Sant'Albino, Cherubini, Tiraboschi, Boerio, Foresti, Peschieri; quelli di Bologna e Ferrara e della Romagna hanno *gorgia*): contemporaneo del Serdonati è il Garzoni (citato dal Prati), con la sua «gorga Hebraica» che «non s'allontana niente dalle porte di Fiorenza» (Discorso XLVIII della *Piazza universale*). Nel nord *gorgia* è di attestazione più antica, con valore musicale: nel *Grisostomo* lombardo (pavese?) edito dal Foerster («Archivio glottologico italiano», VII 24) e studiato dal Salvioni (ib., XII 383 e n. 3), dove la scrittura è *corgia*, ma *c-* è certo ipercorretto, così come negli esempi paralleli (*crosso, coççole, che* = *ghe*), per reazione al *g-* di *galefar, garruela / -uola*, oltre *galon* (ib., XII 405).

(²) La bibliografia a cui mi riferisco è la seguente: Clemente Merlo, *Lazio Sannita ed Etruria Latina?*, in «Studi Etruschi», I (1927), 303-11, e nell'«Italia Dialettale», III (1927), 84-93 (con rinvio ai precedenti, particolarmente Nissen, Schuchardt, Meillet e Bréal, Czoernig; recensioni favorevoli di A. Meillet, in «Bulletin de la Société Linguistique de Paris», XXVIII [1927], 206-7, e di E. Gamillscheg, in «Volkstum und Kultur der Romanen», I [1928], 355); Gerhard Rohlfs, *Vorlateinische Einflüsse in den Mundarten des heutigen Italiens?*, in «Germanisch-Romanische Monatsschrift», XVIII (1930), 37-56 (sul nostro fenomeno a pp. 48-52), poi in *An den Quellen der romanischen Sprachen. Vermischte Beiträge zur romanischen Sprachgeschichte und Volkskunde*, Halle 1952, pp. 61-79; in risposta, Carlo Battisti, *Aspirazione etrusca e gorgia toscana*,

matici, immancabilmente per ravvisarvi una reazione di sostrato (nella fattispecie, etrusco). Poi lo prese in esame la linguistica geografica, allo scopo di assegnargli una cronologia relativa. E non è mancato finalmente neppure un conato di sistemazione fonologica, meritorio seppur frettoloso. È forse il caso che una questione così periodicamente arbitrata da tutte le mode della glottologia sia più fondatamente sottoposta,

---

in «Studi Etruschi», IV (1930), 249-54 (nella prima pagina è l'adesione del Trombetti), e d'altra parte Merlo, *Il sostrato etnico e i dialetti italiani*, nell'«Italia Dialettale», IX (1933), 1-24 [poi in «Revue de linguistique romane», IX (1933), 176-94] (sul nostro fenomeno a pp. 11-9; controdeduzioni di Rohlfs in «Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Literaturen», CLXI [1932], 319, e CLXIV [1933], 317-8); Rohlfs, *Historische Grammatik der Italienischen Sprache und ihrer Mundarten*, I (Bern [1949], §§ 149, 151, 162-3, 166, 179-80, 186, 200, 206, 209, 212 e specialmente 195-6 (si cita anche quanto si riferisce alla lenizione); Robert A. Hall, Jr., *A Note on «Gorgia toscana»*, in «Italica», XXVI (1949), 64-71; in risposta, Merlo, *Gorgia toscana e sostrato etrusco*, ib., XXVII (1950), 253-5 (in n. 1 a p. 255 è citata l'adesione del Meyer-Lübke); Robert L. Politzer, *Another Note on «Gorgia toscana»*, ib., XXVIII (1951), 197-201; Arrigo Castellani, *Nuovi testi fiorentini del Dugento*, Firenze 1952, I 26-8; Gianfranco Folena, in «Studi di Filologia italiana», X (1952), 94-5 (cfr. anche Merlo, *Ancora della gorgia toscana*, in «Italica», XXX [1953], 167); S. Heinimann, *Die heutigen Mundartgrenzen in Mittelitalien und das sogenannte Substrat*, in «Orbis», II (1953), 302-17 (specialmente da p. 310); in risposta, Merlo, *Del sostrato delle parlate italiane*, ib., III (1954), 7-21 (ristampa, con una postilla, di tre scritti, fra cui i due ultimi citati; essi, col precedente del 1927, sono ora riprodotti in *Saggi linguistici*, Pisa 1959, pp. 101-26); controdeduzioni di Heinimann, *Noch einmal zum «Substrat» in Mittelitalien*, ib., IV (1955), 114-5, e di Hall (anche in critica di Politzer e di Wartburg, v. sotto), *Ancora la «gorgia toscana». Lettera aperta al prof. C. Merlo*, in «Italica», XXX (1956), 291-4; Folena, *Testimonianze grafiche della gorgia toscana?*, in «Studi» cit., XIV (1956), 501-13. Adesioni soggettivamente autorevoli alla tesi del sostrato nella formulazione del Merlo sono quelle dello Schiaffini (nell'«Italia Dialettale», V 132-3), del Wagner (in «Romanische Forschungen», LXI 14), del Wartburg (*Die Ausgliederung der romanischen Sprachräume*, Bern 1950, pp. 6-8, e avverso l'obiezione ricavata da *pace* contro *amico* cfr. anche «Zeitschrift für romanische Philologie», LXX 389-90); meno reciso il Bertoni (*Profilo linguistico d'Italia*, Modena 1940, p. 79). Pare scettico il Terracini (ora in *Pagine e appunti di linguistica storica*, Firenze 1957, p. 44), e ancor più il Devoto, incline a credere a una pronuncia romana enfatica adottata in Etruria, e dunque in ogni modo all'antichità del fenomeno (in «Lingua Nostra», XII [1951], 30, poi nel volume collettivo *Il Trecento*, Firenze [1953], pp. 43-4, e ora in *Scritti minori*, Firenze 1958, pp. 368-9). Per altri particolari, specialmente recensori, si veda la *Bibliografia* del Hall.

come suggerisce proprio il primo dei temi generali di questo congresso, a un punto di vista strutturale.

Ciò che stimola a una tale applicazione, tuttavia, non è, per quanto istruttiva, la pura e semplice proverbialità dell'esempio. Anzi, soltanto la soluzione precisa che si finirà col proporre, ove appaia legittima, giustificherà il riesame: cercare è un artificio didattico quando uno crede, o si illude, di aver notato una connessione nuova. Giovi sùbito una precisazione. Il nostro fenomeno, in quanto mera variante combinatoria, è stato frequentemente ridimensionato entro i confini della modestia. Che un'occlusiva si lasci assimilare dal circostante vocalismo, è un accidente fonetico banale, qui per di più sprovvisto di rilevanza nel sistema. Un'alterazione di quest'ultimo è solo in potenza; e la fonologia non è profetica, non si occupa di latenze e virtualità. Essa tratta di dati storici, e perché possa essere investita della genesi d'una variante combinatoria, occorre che questa sia intervenuta a ripristinare un equilibrio fonologico già infranto. In altri termini, il capitolo che viene descritto appartiene (come infatti apparteneva il tentativo esperito in precedenza) a quella che si suggerisce di chiamare (3) stratigrafia fonologica. Ancora una volta, il metodo preannunciato dà un'indicazione sostanziale sul contenuto della soluzione.

D'altronde, omesso quanto nell'obiezione spetta all'insignificanza della variante combinatoria, sul piano dell'evoluzione fonetica generale, se la figura dell'assimilazione è triviale, la sua realizzazione al contrario è quanto mai peregrina. Non sembrano citabili altri casi di spirantizzazione delle sorde verificatisi in condizioni identiche. Lasciamo stare l'etrusco, la cui difformità è stata segnalata abbastanza. Ma la mutazione consonantica del germanico s'inquadra in una rotazione universale delle occlusive, è legata alla posizione dell'accento e soprattutto non spetta alle sole intervocaliche. La spirantizzazione celtica, certamente assai più vicina, tocca secondo le regioni alle semplici o viceversa alle geminate ed è pertanto in rapporto con la riduzione di queste ultime (4). La coppia di sorda e sonora, diciamo di *k* e *g*, è fondamentalmente intatta in toscano; ma dov'essa viene travolta, scompare (in quanto tale) la sonora, non la sorda; e i fonologisti adducono il dato ben noto delle lingue senza *g*, dall'olandese al ceco (che è poi la punta più occi-

(3) In omaggio, per il solo sostantivo s'intende, all'Aebischer.

(4) Cfr. André Martinet, *Économie des changements phonétiques*, Berne (1955), pp. 257-73 (e p. 110 per le lingue senza *g*, di cui sùbito sotto).

dentale di situazioni biancorusse e piccolorusse). *Ergo:* anche la fonetica storica e la fonologia diacronica dànno sentore della peculiarità in cui si trovò implicata la Toscana.

* * *

La teoria del sostrato, anche nel caso specifico, allinea nomi illustri; ma basterebbe citare quello che in sé compendia la tradizione ascoliana (benché proprio su questo punto l'Ascoli sentisse diversamente), il maggiore dei nostri attuali dialettologi, Clemente Merlo. È sufficiente concordia sulla necessità che un ritocco vada apportato, così in generale come nella fattispecie, precisamente a ciò che appare meno sperimentale all'interno d'un metodo essenzialmente positivo: processo dal noto all'ignoto, richiamo romantico alla preistoria (sia pure con moderne raffinatezze, particolarmente per ciò che è delle coincidenze areali). Ogni enunciato contenente una dichiarazione per sostrato, se non vuol restare mitologicamente a priori, deve essere corretto surrogando alla comparazione dei suoni la comparazione delle strutture fonologiche. Esempî del tutto incontestati di simili spiegazioni non se ne dànno forse più, ma, per addurne uno ben frusto (e infatti si tratta di combinazione e non di fonema), sembra ancora meritare credito il rinvio dell'esito assimilato da ND, MB, perlomeno in sede italiana, a uno stato italico non latino; e proprio nel settore che qui interessa, per strutture notissime e di partenza e d'arrivo, i prestiti greci del latino informano bene, a varî piani di tempo e di cultura, sull'adattamento di elementi d'una struttura consonantica tripartita (π : β : φ...) a un insieme di struttura bipartita (P : B...). Ricorre qualcosa di affine per l'etrusco? Dato e non concesso che il sistema fonologico dell'etrusco possa dirsi noto, si tratterebbe, per quanto pare, dell'adattamento costante d'una struttura pure tripartita (p : b : f...?) a una struttura bipartita (5). Ma ciò non è accaduto: la spirante del toscano si specializza nella variante intervocalica; e i partigiani del sostrato sono costretti alle soluzioni disperate o della sua efficacia intermittente o (come vedremo anche presso uno strutturalista) dell'adozione d'un suo fonema in funzione di variante combinatoria: categoria che per verità non appartiene alla fonologia diacronica. (L'ipotesi del sostrato potrebbe ritenere qualche giustificazione solo se le occlusive fossero state suscettibili di spirantiz-

(5) Il Merlo (*Il sostrato* ecc., p. 18) dubita che all'etrusco più recente mancassero foneticamente, come alfabeticamente, le sonore.

zarsi in ogni evenienza, come per la Firenze odierna proverebbero alcuni esempî dell'*AIS* e rilievi del Castellani; ove però, di fatto, l'esiguità dell'area, proprio attorno al cospicuo centro di irradiazione, non stesse a indicare semmai innovazione non antica, anziché relitto d'una condizione arcaica) (6). Se il mito deve portare a siffatta ginnastica, meglio rinunciare al mito: il fatto presunto — cioè la coincidente esistenza diacronica di suoni spiranti sordi in aree alloglotte che all'ingrosso si ricoprono —, non illuminato in un competente reticolato di condizioni, diciamo causale, decade dalla natura stessa di fatto.

Nella catena allestita da un maestro quale il Merlo sarebbe singolare che non tenessero anelli importanti. Tale è infatti il caso di due proposizioni che, eventualmente marginali nella presentazione dell'autore, appaiono assai significative in altro contesto. La prima è l'interpretazione della zona di fricatività avanzata o addirittura portata a zero, che è toscana occidentale, come seriore rispetto all'orientale, diciamo la fiorentina, dove anche si concentrano le spiranti, via via meno diffuse rispetto al successore di -C-, da -T- e da -P- (questa scalarità, mi osserva del resto Carlo Battisti, non investe necessariamente il principio originario, essendo fisiologicamente condizionata): enunciato qui in termini di maggiore o minore purezza etnica, il teorema si ritroverà intatto in termini di linguistica spaziale. La seconda si riferisce al rapporto fra la serie con intervocalica sonora (*luogo*) e quella con sorda, in realtà spirante (*fuoco* = *fòho*): secondo il Merlo (e da parte nostra non importa optare per una soluzione del vessato problema), tutta l'area di tipo fiorentino avrebbe la sonora nel suo patrimonio ereditario, e la resurrezione della sorda, nella sua variante ormai unica possibile per quella posizione, darà indizio di letterarietà, cioè di restauro latineggiante. In altre parole, la spirante appare, secondo quest'ipotesi di lavoro formalmente acutissima, come un valore non ereditario ma reattivo. È la prima volta che essa viene in luce (se si potesse dire di cosa che, per quanto sembra, non ha richiamato la debita attenzione) nell'àmbito del nostro problema; mentre con altri metodi essa sarà destinata a migliore prosperità.

* * *

La teoria precedente risulterebbe palesemente caduca (per chi non ammetta una reazione etnica a scoppio ritardato) qualora la nascita

(6) Cfr., oltre Castellani, anche Heinimann, in «Orbis», II 310 n. 2.

della «gorgia» fosse provatamente di data tarda. Certo, con la documentazione diretta, e s'intenda per -C- (poiché la prima per -T- è stata additata nelle commedie dialettali dell'ottocentista Zannoni), non si risale oltre le descrizioni grammaticali del cinquecento. Tentativi, anche assai recenti, di riconoscere quella variante in *h* o presunti *h* (non sempre intervocalici) quattrocenteschi in parte si fondano su una svista paleografica, cioè sulla lettura erronea di certa forma di *k*, quale — sia detto a consolazione di operai meno illustri — trovo commessa in altra occasione nientemeno che dal Rajna (7). È stato negato il valore dell'argomento cronologico, trattandosi precisamente di variante combinatoria, la quale lascia illesa l'identità del fonema, ravvisabile nel simbolo grafico: obiezione quanto mai legittima per sè, a patto che, cedendo passo passo sulla retrodatazione, non si finisca poi col ricascare in braccio a quei medesimi Etruschi che un'argomentazione affine portava a escludere. Maggior peso ha, benché a torto derisa, l'assenza, invocata dal Rohlfs, di qualsiasi allusione nel *De vulgari Eloquentia*, dove la sostanza fonica presterebbe facile, e direi inevitabile, materia a dileggio impressionistico, massime trattandosi degli aborriti vernacoli toscani. Una prova comunque più decisiva, scartata sì come incomoda, ma non mai refutata, è quella addotta dal Hall, che il fenomeno (variabile appunto per le tre consonanti interessate) occupa un'area meno estesa, e perciò meno antica, non solo di *j* da -RJ-, ma dell'estensione del morfema *-iamo*, cade cioè dopo l'età in cui il fiorentino (poiché all'analisi cartografica il fuoco della spirantizzazione appare Firenze, e solo accessoriamente Siena) determinò la lingua letteraria italiana.

Si può aggiungere una considerazione, di portata non meno strutturale che cronologica. Un'altra sorda, la palatale, si presenta con la

---

(7) Nella sua edizione del cosiddetto Serventese del Maestro di tutte l'Arti (poi scoperto di Ruggieri Apugliese). Sempre a ristoro degli sprovveduti aggiungerò che il manoscritto Riccardiano di Ricciardo da Cortona legge con *k-* i *harissime* stampati da G. L. Passerini (*Il giardinetto di divozione*, Firenze 1912). È ben singolare come il Wartburg (*Ausgliederung*, p. 7) citi dal Hirsch (in «Zeitschrift» cit., IX [1885], 563), che purtroppo li dà tutti come di «gorgia», gli esempi senesi di *dihiarare, hontenere, havaliere* ecc., omettendo quelli paralleli di *shrito, de hamarle[n]go, ahhonto* ecc., da cui si ricava l'equivalenza grafica a *h* di quei veri o presunti *h*. Dove *h* è incontestabile, come negli scritti, studiati dal Folena, di Benedetto Dei (che in un certo periodo l'usa solo per la posizione intervocalica), potrà trattarsi o d'un successore di quella tal forma di *k* o, più probabilmente, come accenna il Folena (che peraltro finisce col preferire l'ipotesi d'un'estensione da *mihi, nihil* in secolo umanistico), d'una riduzione da *ch*.

variante fricativa; ma per il perfetto parallelismo, almeno in Toscana, con la sonora (*di gente* come *di cento*) e per la modalità d'attuazione (fricativa per certa area non solo intervocalica in sandhi, ma pur iniziale) già si chiarirebbe appartenere a tutt'altro strato anche se l'estensione non fosse tanto più ampia: in altri termini, o la «gorgia» non rientra nella stessa 'tendenza' fonetica generale, o al massimo ne è una specificazione subordinata, che non potrebb'essere se non di origine reattiva (8). Per di più la variante fricativa, interferendo stavolta nella struttura (è una tipica defonologizzazione), si è identificata in toscano con l'esito di -SJ-, e questo in epoca abbastanza alta perché ciò diventasse norma dell'italiano comune, e la scrittura ricostruttiva *cacio/fagiolo* assumesse valore generale anche per le regioni dove *pace* e *sigillo* non ricevono pronuncia fricativa. Cronologia per cronologia, meglio rileva insomma notare come l'opposizione *in casa* : *la χasa* (*h*-, -) sia posteriore all'identificazione *cacio* quasi *pace*.

* * *

Il collegamento ipotetico (e che sarebbe nuovo) dell'opposizione *in casa : di casa* all'opposizione *in cento* : *di cento* sembrerebbe far ribalenare la congettura d'una dichiarazione per reazione, quale formalmente, ossia realizzata in tutt'altro modo, appariva nella teoria del Merlo. Essa è, sempre formalmente, presente nell'unica indagine strutturalistica in argomento, quella del Politzer. Secondo questo studioso, la Toscana avrebbe partecipato inizialmente non d'un consonantismo rettangolare di tipo settentrionale (con doppia correlazione di esplosive e fricative, di sorde e sonore), che dalla semplificazione delle geminate deduce, per latino -PP- : -P- : -B-, l'esito *-p-* : *-b-* : *-v-*, bensì d'un consonantismo triangolare di tipo meridionale (con correlazione totale di sorde e sonore e opposizione di esplosive e fricative solo nell'àmbito sordo), che nell'area peninsulare conservatrice delle geminate dà (o piuttosto mantiene) *-pp-* : *-p-* : (*b, v*), mentre qui, semplificandosi le geminate, si otterrebbe *-p-* : *-ᵽ-* : (*b, v*); le doppie sarebbero poi tornate dal sud, come variazione concomitante all'opposizione di lunghezza vocalica. La soluzione è a primo aspetto ingegnosa, ma si fonda su premesse di fatto quanto mai contestabili: 1) il punto di partenza sarebbe nell'àmbito labiale (non è detto che cosa accada nei settori paralleli), cioè proprio

(8) Dati sulla spirantizzazione delle palatali presso Castellani, op. cit., I 29 ss.

in quello dove la spirantizzazione è meno diffusa; 2) la confusione di *b* e *v*, e in particolare quella grafica nei documenti toscani dell'VIII secolo, o si riferisce alla posizione intervocalica, ed è irrilevante (la Romània intera fonde -B- e -V-), o la varca, e tutti i termini del problema sono spostati; 3) il concorrente toscano di -P- conservato è normalmente (salvo cioè pochi casi di *b*- aferetico) -*v*- (*riva*); 4) l'andirivieni della tendenza semplificatrice e della geminatrice è un dato non solo grafico, evidentemente collegato con la simbiosi o l'alternanza di persistenza e degradamento delle semplici intervocaliche, ma allo stato attuale degli studî non è provato che lo scempiamento toscano si verificasse anche dopo accento. Si obietterà che la soluzione reattiva, legata in un contesto talmente precario, perde ogni saldezza; ma, se adottata come qui da un linguista d'ingegno, prova almeno che la dichiarazione in retta linea non è possibile. Lascio che anche il proponente partecipa alla strana fatalità per cui molti strutturalisti pur di grido smottano nel sostrato: effetto, in parte, della simpatia brøndaliana per il sostrato sopravvivente a Copenaghen. (Ciò non accade, per la verità, al fondatore della fonologia diacronica, il Jakobson, mente autenticamente positiva, aliena da contaminazioni causali mitologiche, dal ricorso irrazionale alla non documentabile preistoria). Proprio in queste pagine si affaccia difatti, con sincretismo non contraddittorio ma superfluo, l'ipotesi (ipotesi adottata con altre parole dal Wartburg, a partire dal concetto brøndaliano di tendenza) che ad altra funzione (fonologica) sia stato adibito un suono (ex-fonema) del sostrato etrusco; rimasto dunque lì imperterrito, non so bene in quale luogo, ad aspettare che in epoca, per quanto par di capire, longobarda le doppie si scempiassero, del resto labilmente.

* * *

Per quanto artificiosamente se ne ritardi l'annuncio, la nuova connessione, se davvero è nuova (9), inevitabilmente sancisce una soluzione di continuità rispetto alle opinioni vulgate. Ma per contrasto può ancora essere invocata, su un ultimo punto, la bibliografia precedente. Suffragando con la sua competenza di etruscologo la tesi del sostrato, il Battisti teorizzava acutamente che tale categoria esegetica può essere invocata solo quando, oltre la congruenza fonetica e areale, ricorra una terza condizione, negativa questa, ossia manchi ogni «colleganza fra il

(9) Il Rohlfs, contraddetto dal Merlo (*Il sostrato* ecc., p. 18), ha avvicinato al trattamento toscano delle sorde quello meridionale delle sonore.

fonema odierno e tendenze similari in gruppi dialettali vicini». Posta la data (1930), «fonema» va letto in accezione fonetica e non fonologica; ma anche nei nuovi termini il principio rimane validissimo: poiché, se un'innovazione in largo senso fonologica è limitrofa ad altra innovazione fonologica in identità di condizioni, è più economico supporre che si tratti radicalmente della medesima innovazione, collegabile, diciamo causalmente, a quelle condizioni.

Ma è proprio quanto si verifica nel caso nostro: la «gorgia», cioè la spirantizzazione delle occlusive sorde intervocaliche in fonosintassi, è limitrofa a un'area di lenizione. Dal bagnino della Versilia alla signora di Scansano (Grosseto) che sente latrare *i kǧani* e al barbiere di Cortona che prepara *l'acqua kǧalda*, tutto l'anello della Toscana periferica è più o meno solidale, prolungandosi in un esteso territorio centro-meridionale, di dove emergono particolarmente le pronunce di Napoli e soprattutto di Roma (*'na kǧasa, 'na t^{d}azza, 'na p^{b}era*). Ciò che qui si rappresenta compendiosamente con *kǧ*, *t^{d}*, *p^{b}* (che è la grafia del Bartoli e del Rohlfs contro *k*... sopra la linea del Battisti e *k*... con trattino verticale sottoscritto dell'*AIS*), sarà, secondo i casi, una consonante 'non tesa' (rispetto alla 'tesa' di *a·ccasa*), una sonora o addirittura una spirante (*γ*): ciò che stupisce è, piuttosto, che un fatto così ovvio eluda la coscienza più comune non solo dei cultori locali ma degli stessi linguisti, che ne dànno informazione irregolare e discontinua (la preziosa grammatica del Rohlfs, ad esempio, si contenta di segnalarlo, a parte vocaboli toscani isolati o località singole del nord e del sud, per la zona umbro-laziale esemplificata con Palombara e Amelia, nonché — cosa ben più importante — per parte dell'Elba e addirittura per il Castagno nella montagna fiorentina, oltre che, ben s'intende, per il sardo-còrso) [10]. Questo, certo, perché l'interpretazione fonologica prevale sull'immediato accertamento fonetico. Esso non sfugge, peraltro, alla comparazione dell'italiano settentrionale, magari incolto, che nella sua riproduzione della pronuncia centro-meridionale identifica con *g* (*d*, *b*) ogni *-c-* e, fatto più grave, ogni *c-* (*t*, *p*) postvocalico.

L'appercezione del fenomeno è ancora relativamente così eccezionale che l'informazione areale sul nostro tipo di lenizione è del tutto provvisoria. Rivolgiamoci all'*AIS* come all'opera che dovrebbe in prima istanza fornirci ragguagli d'assieme, e raccoglieremo indizî importanti, ma non definitivi, per la sola porzione esplorata dallo Scheuermeier.

---

[10] Sul sardo cfr. più esattamente Helmut Lüdtke, in «Orbis», II (1953), 412 e 418.

Serva di campione la prima carta utile (I 24 = 'mio cugino; i miei cugini'), confrontabile del resto sùbito con le successive (25-29 = 'mia cugina' / 'le mie cugine' / 'il suo cognato' / 'i suoi cognati' / 'la sua cognata' / 'le sue cognate'); dalle altre numerosissime si ricava un panorama del tutto analogo. La lenizione, il cui centro principale è Roma, si estende per tutto il Lazio settentrionale fino a investire il Grossetano, occupa la Sabina e l'Umbria meridionale, si prolunga per il nord dell'Abruzzo e fino al cuore delle Marche; il punto più vicino a Firenze è Stia in Casentino. Più esattamente, è registrato *g-*, oltre che per 652 (Roma), per i punti 640 (Cerveteri), 643 (Palombara), 584 (Amelia), 576 (Norcia), 566 (Nocera), 624 (Rieti), 615 (Villa Ciavatta di Leonessa), 616 (Colli di Amatrice), 625 (Genzano di Sassa); è registrato *kg̈-* ([11]) (cioè la sorda lenita, non la sonora) per 630 (Tarquinia), 632 (Ronciglione), 603 (Acquapendente), 583 (Orvieto), 567 (Muccia), 577 (La Rocca di Montefortino) e finalmente 526 (Stia); sono registrati e *g-* e *kg̈-*, secondo i due elementi del lemma o addirittura nello stesso lemma secondo successive risposte, per 582 (Pitigliano), 633 (Sant'Oreste), 654 (Serrone), 575 (Boara di Trevi), 559 (Sant'Elpidio a Mare); *kg̈-* (di altra fonte) alterna con *k-* in 557 (Esanatoglia). Occorre appena avvertire che *g* e *kg̈* sono distinti fra loro (e qualche volta da *k*) solo per l'impressionismo acustico dell'esploratore, giusta l'espresso assunto di quell'atlante: nessuna rilevanza fonologica, altrimenti (è un vero caso-limite!) dovremmo considerare opposti, a Stia, la *karc̈ïna* e la *kg̈arc̈ïna* di due carte successive (III 414 = 'la calce', 415 = 'la calcina'). A Stia ancora le 'cugine' avrebbero *k-*, il 'cugino', i 'cugini' e la 'cugina', come il 'cognato' e i 'cognati', *kg̈-*, la 'cognata' e le 'cognate' *g-*; a Roma la 'cognata' avrebbe *k-* (e *-td-*), il 'cognato' e i 'cognati' *kg̈-* (ma *-t-*). Si capisce allora come Stia possa giungere francamente a *g-* per la 'comare' 136 = 'la madrina') o la 'cornacchia' (III 502) o le 'castagne' (VII 1291), alternare *g-* e *k-* per il 'corredo' (I 70) o la 'coscia' (I 161); o come Roma regredisca a *k-* per la 'culla' (I 61) o la 'cornacchia' o le 'castagne'. Qui non si vuol muovere il minimo appunto a un così benemerito strumento del nostro lavoro quotidiano, che in quel momento storico, e vorrei dire dialettico, doveva ancora trascurare il punto di vista fonologico e non poteva controllare con ausilî meccanici l'impressione auricolare, tornando comunque già estremamente utile ai nostri fini codesta vera o presunta equivalenza

([11]) Per ragioni tipografiche si applicherà questo tipo di scrittura anche al materiale desunto dall'*AIS* e dal Battisti.

(fonologica) di sorda lene e di sonora (talora di sorda forte); e nemmeno si congetturano reali inesatteze di trascrizione; ma sarà già lecito supporre, posto il metodo (e anche in assenza della documentazione pure esistente agli atti), che l'area sia alquanto più estesa. La carta II 217 ('la catena'), ugualmente istruttiva per le forti asimmetrie nelle registrazioni di -C- e -T-, consente ad esempio di annettere, per il suo *kʃ*-, un'altra località toscana, il punto 572 (Seggiano). Precisiamo senz'altro che risultati paralleli, in aree via via più ridotte, emergono per la dentale e la labiale: così la carta I 100 ('le tempie, la tempia') fornisce *d*- ai punti 575 e 643, *d*- e t^d- ai punti 615 e 654, t^d- ai punti 584, 616, 624, 625 e 633, t^d- e *t*- al punto 576 (la toscana Pitigliano compare, con t^d-, alla carta II 224='le tenaglie'); la carta I 91 ('la pelle') dà *b*- al punto 643, *b*- e p^b- al punto 654, p^b -ai punti 575, 584, 615 e 616.

Che l'area interessata sia tanto più larga, anzi possa dirsi generalmente centro-meridionale, risulta — tanto più meritoriamente quanto più frammentarî e compositi i materiali — da un altro lavoro d'assieme, la Parte seconda dei *Testi dialettali italiani* raccolti a cura di quell'egregio fonetista che è Carlo Battisti. Il suo primo rilievo tocca al contado di Gubbio (dove la lenizione giungerebbe alla sonorizzazione dopo la tonica dei proparossitoni); seguono le attese conferme per Rieti (con menzione espressa della ridotta occlusione) e per Roma (dove *kʃ* ecc. è la rappresentazione costante); sonora e sorda si vedono alternare (la prima più accentuata davanti alla vocale non ridotta) a Pescosolido presso Sora (mentre sempre la sonora è registrata nella varietà messa in parallelo di Vallerotonda presso Cassino); Napoli dà, secondo i soggetti, *kʃ*- o *g*-; infine, giungendo al catanese, il diligente colletore riepiloga i numerosi esempî che a lui e a precedenti studiosi (Bertoni, Cremona) risultino da singole località pugliesi (Bisceglie), lucane, cilentano-calabresi, siciliane. L'orecchio del Battisti si rivela dunque più accorto di quello di tanti suoi predecessori e successori: esempio clamoroso, non rileva il fenomeno, nelle trascrizioni laziali approntate per questo medesimo volume, il pur valente Vignoli. Si tratta, secondo il Battisti (e l'osservazione torna ben gradita), d'un'evoluzione meno progredita dei risultati settentrionali; mentre sottile ma incerto risulta un tentativo di distinzione fra antiche sorde e antiche sonore operato per il reatino. Che all'identificazione si sia giunti, emerge da un'interessantissima ricostruzione: all'Aquila si ha *la kasa* ma anche *la kallina*, per probabile restituzione del primo elemento e connessa falsa restituzione dell'omonimo da una fase spirante che per G- è bene attestata

in Abruzzo (si veda, presso il Battisti stesso, *h-* da Popoli, *j-* da Tocco Casauria) ([12]).

Sarebbe facile integrare questi dati: qui preme unicamente rilevare che non solo per la Toscana (Stia, anzi il Castagno) e per l'Umbria (Gubbio), ma per le Marche, si raggiunge la frontiera dello stesso tipo centrale. Una scorsa al vocabolarietto dello Spotti (preceduto del resto dalla monografia del Crocioni su Arcevia, pp. 19-20) elenca, per la città di Ancona o i suoi dintorni, forme, alcune delle quali manifestamente ben recenti, quali *gabarè, gàbula, gambià, garagòlo* (che arriva a Senigallia), *garbó, gardarèlla, gardarèlo, gardo* (oltre *c-*), *garmognasse, gastigà, gravata, grespa, grèsta, grestalo, grettà, grino* (oltre *c-*), *grugnale* (oltre *c-*), *guadrè* (oltre *q-*), *guirèlla* (oltre *q-*), ecc. ecc. Con Senigallia si è già al romagnolo, dove la segnalazione di casi isolati (*gapon, garavlon, gròsta* ecc.) risale nientemeno che al Mussafia (*Darstellung der romagnolischen Mundart*, § 196). La morsa attorno alla Toscana (per ciò almeno che è della velare) si stringe. Ma va ricordato che la punta avanzata per l'Emilia occidentale raggiunge il

---

([12]) L'area del tipo *la kallina* si prolunga tra Lazio e Campania, in località come Sora, Castro dei Volsci, Nemi (a parte Cosenza e Terra d'Otranto): indicazioni presso Rohlfs, *Grammatik* ecc., I 263 (e cfr. 353, 356). Ma essa è ancor oggi più estesa: il vocabolario todino di Franco Mancini [ora in «Studi» cit., XVIII (1960), 319-77] mi dà più di un *c-* da *g-* (sia pure secondario da *vo-*), *córbe* 'volpe', *corbolòtto* (oltre *gu-*) 'volpacchiotto', *cumèra* 'vomere'; e si tratta di località dove ricorrono *grètta* 'screpolatura della pelle' e *grétto* 'crepa del terreno o dei muri', *guaglio* 'caglio', *andare a gattura* 'rubare', *sgotozzarse* (oltre *sc-*) 'rompersi l'osso del collo'. Dell'estensione antica illumina specialmente il senese *kallina*, di cui sotto, se la falsa restituzione può essere intesa come fonetica e non solo grafica: grafica sarà forse quella del settentrionale *corgia* (n. 1), ma il napoletano *covernacione*, pure addotto più innanzi, ha riscontro nel cosentino attuale *cuviernu* citato dal Rohlfs. Poca importanza hanno gli esempî otrantini di *pontate, piasimo* ecc. definiti dal De Bartholomaeis (in «Archivio» cit., XVI 44) «mere affettazioni»; in una regione dove B- (dopo vocale) dà *v*, la scrittura *p-* alluderà all'occlusione. Il fenomeno è studiato, sul fondamento delle informazioni del Rohlfs, dal Politzer, *On the Italian Unvoicing of the Latin Voiced Stops*, nella «Miscelánea Homenaje a André Martinet 'estructuralismo e historia'», II (La Laguna 1958), pp. 201-11. Per i fatti meridionali l'autore invoca purtroppo il sostrato (qui nobilitato in contatto strutturale), messapico e greco; ma per la fascia 'mediana' vede bene (p. 210) la reazione alla lenizione delle sorde, fatto questo di cui dà anche una sommaria cartina (p. 204) e di cui rammenta la doppia spiegazione fornita, per importazione dal nord secondo il Hall, per continuazione della primitiva lenizione latina secondo il Politzer stesso (pp. 209-10).

milanese, con gli esempî salvioniani competentemente citati dal Rohlfs; salvo che ormai nel nord si può discorrere solo francamente di sonora, mai di sorda lenita o viceversa di fricativa; ben più, che l'iniziale non vi è legata ad alcuna condizione fonosintattica.

Darò al fatto descritto nel suo complesso il nome di lenizione meridionale, per opposizione alla lenizione settentrionale (cioè del tipo che, pur dopo le eccezioni conservatrici faticosamente reperite nella regione pirenaica, può esser detto romanzo occidentale). I due tipi si distinguono per un carattere vistoso dipendente dalla natura staccata o legata del discorso: la lenizione settentrionale colpisce le intervocaliche del vocabolo isolato, la meridionale quelle della parola fonosintattica, e pertanto un fonema che in altre congiunture può offrirsi, come iniziale, quale essenzialmente demarcativo (la minaccia virtuale al sistema è dunque ben consistente). Inoltre, la lenizione settentrionale non conserva tendenzialmente la distinzione fra la sorda e la sonora primitive (*saber* e *aver*) se non nella fase iniziale (provenzale trobadorico e lingue iberiche a consonantismo rettangolare), ma nemmeno nella meridionale, in quanto le sonore abbiano resistito alla spirantizzazione (e cioè proprio nella fascia dell'Italia 'mediana' limitrofa alla Toscana), essa è ben salda: ed è una seconda insidia potenziale al sistema, la neutralizzazione, sia pure in un caso privilegiato, d'un'opposizione. Lascio di ripetere che la lenizione settentrionale si accompagna costantemente allo scempiamento delle geminate, saltuario più a sud [18].

La data del fatto è certamente antica, almeno per la velare, cioè proprio la consonante che più interessa per la «gorgia». Ma la documentazione valida del toscano (e dell'italiano comune) è esigua, perché occorre che la neutralizzazione dell'opposizione sia generalizzata, e che a c- subentri *g-* proprio quale segno demarcativo (qui non si possono ovviamente addurre gli esempî ben noti di *-g-* interna, sempre eventualmente addebitabili alla lenizione del tipo settentrionale). Inoltre, da quel contingente vanno comunque detratti, per quanto detto sopra, i vocaboli d'etimo greco (*gàmbero, garòfano* ecc., a ritroso forse *chiosa*), si tratti poi di voci con *g-* in sostanza universale (*governare*, anche *gamba*...) o con *g-* fortemente sottoposto a concorrenza (*gànghero, grotta, guscio*...). Un'altra importante riserva va introdotta a proposito di quei vocaboli, di fondo non latino o anche propriamente latino, la

---

[18] La distinzione è più che in nuce presso Rohlfs, *Grammatik* ecc., I 338, non l'effettua il Devoto, l. cit. (per il Hall cfr. n. precedente).

cui sonorizzazione iniziale è comune all'Italia settentrionale o addirittura ad aree occidentali più estese. Il *g-* di *gatto*, di *gabinetto*, di *grata*, ma anche di *gabbia* o di *gómito* o di *gonfiare*, non raggiunge insomma quello di *grasso* (matrice della tarda riacquisita opposizione a *crasso*), o quello tanto diffuso nei parlari occitanici e catalani, su cui ha richiamato l'attenzione in particolare il Guiter [14] (perfino l'edizione Langlois della *Rose*, v. 17170, ha *galices*, variante *calices*) e che difficilmente potrà separarsi dai fatti sardi, o infine quello medesimo dei moderni tipi padani 'garbone' o 'galabrone' (io stesso ho sentito pronunciare *grisanteme*)? E la causale ne andrà ritrovata in un vago sostrato mediterraneo sprovvisto dell'opposizione di sorda e sonora, o non si tratterà piuttosto di prolungamento settentrionale della lenizione di tipo «meridionale»? Accennato che quest'ultimo strato o accumulo di strati potrebbe non essere escluso in definitiva dal nostro incartamento, resta comunque, a carico della tendenza che qui interessa, il gruppo rappresentabile con *galigaio*, *garzo*, *granchio*, probabilmente *gridare* e *gagnolare* ecc., e con le varianti sonore di *gangrena*, *gardenia*, *gastaldo*, *gastigare*, *gavillare*, *ghiozzo*, *grogiolare* ecc., facilmente aumentabile coi tipi regionali quale il versiliese *galappio* o i parecchi ramentati dal Rohlfs. Questi esempi vanno interpretati quali estensioni istituzionali della variante sonora, esattamente come in Sardegna, terra di spirantizzazione (sonora) delle medesime consonanti, i tipi antichi 'gompagnone' e 'Gos(t)antino', moderni 'gompare' e 'gomare' [15].

La documentazione si può agevolmente aumentare per l'epoca antica (già il Rohlfs anticipava desunzioni particolarmente dal Hirsch e dal

---

[14] Henri Guiter, *Étude sur la sonorisation du «K» initial dans les langues romanes*, in «*Revue des langues romanes*», LXIX (1945), 66-79: lavoro da consultare con la massima precauzione, sia per la raccolta dei materiali (in particolare quelli che sono o vorrebbero essere italiani), sia per l'illazione a carico del sostrato egeo, ma non privo di qualche valore indiziario per l'area indicata. (Cfr. anche la postilla a pp. 169-71). Scambi grafici di *c* e *g*, per esempio in *galinas / calinas*, sono attestati già per l'antico occitanico e furono interpretati foneticamente da Paul Meyer: cfr. da ultimo Åke Grafström, *Étude sur la graphie des plus anciennes chartes languedociennes avec un essai d'interprétation phonétique*, Uppsala 1958, p. 121, ma si veda addirittura la *Provenzalische Lautlehre* di Carl Appel, Leipzig 1918, p. 59.

[15] Cfr. Contini, *La seconda carta sarda di Marsiglia* (in «Studia Ghisleriana», ser. II, vol. I, Pavia 1950), pp. 69 e 74. Per il territorio sassarese basti rinviare al *Condaghe di San Pietro di Silki*, ed. Bonazzi, Sassari-Cagliari 1900, il cui glossario, p. 152, allinea *gotale*, *go-* e *gatantu*, *golligo* ecc., ma dove va aggiunto il frequente *gruke* (pp. 11 e pass.).

Pieri): *Gostanza* e *ringavagna* (che postula un *gavagno*) in Dante; *gonbattero* (accanto a *c-*) nella cronaca fiorentina già attribuita a Brunetto (Schiaffini, *Testi fiorentini*, p. 136 r. 3); nel Sercambi e in altri testi lucchesi *gosto*, ancora *Gostanza, Gostantino-, gattiva, galappione, grollare, guando, guasi, guaderno, guercia* ecc. ([16]); in testi pisani *gostare, Gostantino, gòmito*, così come l'alternanza di *carsone* e *g-* ([17]), aggiungendosi che nel manoscritto Rediano (pisano) di Guittone con *gostare* sono anche le false ricostruzioni *Creci* e *covernando* (per cui, nella sua imminente edizione delle Lettere, il collega Margueron può citare il *Cregorio* di Giovanni Morelli); in testi senesi, *ganale, ganavaccio, gat(t)ivo* e derivati, *gof(f)ano* e derivati, *Gostanti* e affini, *guscino* e più altri, e a rovescio l'importantissimo *kallina* ([18]). Il canzoniere Vaticano 3793 dà *gredo* nella canzone «de oppositis» di Ruggieri Apugliese (v. 58): fatto del poeta senese o dello scriba fiorentino? (Si noti che *gredere* s'incontra anche a Bologna, in un Memoriale del 1289 [XXXIV 10], così come *gredença* e fin *ghasa a ghupi* in documenti del 1296-7 studiati dal Trauzzi [§§ 129, 132]; ma qui s'incontra la Romagna attuale, di cui sopra). Sta comunque il fatto che quel famoso manoscritto ospita pure *gaduto* (canzone *Sol per un bel sembiante*), *groia* (canzone *Ciò c'altro omo*). E poi: *gattivare* e *gattivanza* in ebraico-italiano (di base romana o comunque centrale), *gogitationi* in un sonetto del Bestiario eugubino; *grudelitate* e *Gremona* nel codice Amburghese delle *Storie de Troja e de Roma* in antico romanesco; *guasi* (se non è una mera particolarità grafica) ([19]) in

([16]) Salvioni, in «Archivio» cit., XVI 408. Riscontri moderni presso Pieri (ib., XII 121), in particolare per *guasi* e *guercia*, sottratti così al sospetto di mera confusione grafica. Si noti, d'accordo col nord, *cabbia* (ib., XVI 408 e XII 120, dove anche *càncaro*, cfr. *cabella* ecc. a p. 122; per Pisa, ib., XII 150, cfr. *cabella* a p. 151; per Siena, Hirsch, art. cit., p. 562, dove anche *cavina* e *g-*, nonché p. 564, *càncaro* e *cabella*). Invece non sembra avere paralleli antichi la sonora di lucchese *billora* ecc. («Archivio» cit., XII 123). Per il montalese, poco a oriente di Pistoia, il Nerucci segna *garcina* e *gaiccina, gostâ*.

([17]) Pieri, in «Archivio» cit., XII 150 (con esempî anche moderni).

([18]) Hirsch, art. cit., pp. 562 e 564 (dove pure *ghiosa* con *ch-*). Anche al lume delle false scrizioni *albercare, larco, ficura* ecc. può assumere valore d'indizio perfino l'isolato *crande*. Di *gattivo* discorre il *Vocabolario cateriniano* (a *G* e a *Gattivo*).

([19]) Ma è troppo diffuso in tutta la Toscana, inclusa Firenze (si vedano le indicazioni del Fatini nel suo *Vocabolario amiatino*, s. v.); i vocabolarî registrano *guascotto* 'malcotto' dal Giambullari: è già in Cenne de la Chitarra, sonetti per luglio (v. 7) e dicembre (v. 6).

antico umbro, ecc. A Napoli, in particolare, Masuccio dà *gattivo* (comune al Del Tuppo), *ghiosa, gorgiolo, goverchio, groce, gruciffisso* (la penultima forma anche nel De Rosa, che ha pure *covernacione* e *covernatore*) ([20]).

A questo punto è ben chiaro lo stato patologico di cui soffre il sistema: l'opposizione di *c* e *g* tende a neutralizzarsi, non solo per la semplice in posizione intervocalica, ma addirittura a posizione iniziale. Non sarebbe allora più possibile distinguere *calla* da *galla, callo* da *gallo, cambi* da *gambi* ecc., per non parlare delle omonimie afferenti a parti del discorso non omogenee, quali nelle coppie *cola* e *gola, cotto* e *gotto, cruccia* e *gruccia* ecc. Il ragionamento va ripetuto per la dentale e la labiale, con la più volte allusa scalarità, la quale fa sì che, se la lenizione di *vt-* e *vp-* nell'Italia 'mediana' si affianca oggi a quella di *vc-*, non se n'ha però una documentazione diretta né in fase antica né, che torna allo stesso, in italiano comune. E non è solo una pura questione di rendimento statistico, poiché la neutralizzazione iniziale introdurrebbe un'asimmetria rispetto alla palatale (*ʧ* : *ʤ*) e alla fricativa labiale (*f* : *v*), minacciata sì altrove ma, per quel che pare, non in Toscana, mentre per la posizione interna servirebbe da freno, s'intenda sempre in Toscana, anche la sibilante (*-s-* : *-z-*). La «gorgia» va dunque considerata il frutto d'una terapia restauratrice: restituzione della sorda. Ma perché in articolazione spirante? Qui riacquista tutto il suo valore la testimo-

---

([20]) Si veda il glossario di Giorgio Petrocchi, nella sua edizione del *Novellino* di Masuccio Salernitano, Firenze (1957). Altri dati nell'edizione delle *Rime e lettere* del De Jennaro a cura di Maria Corti, Bologna 1956, p. cxix n. 63. Ha *gativa* anche il *Sydrac* detto otrantino (più esattamente, secondo l'editore De Bartholomaeis, brindisino), in «Archivio» cit., XVI 43 (in nota è addotto *gotte* 'cotte' dalle *Consuetudini della chiesa di Giovinazzo*, a nord di Bari). Basterà schedare qui il *gulpu* della cosiddetta *Giostra delle Virtù e dei Vizi*, maceratese, v. 399 (plurale *gulpi* nella probabile interpolazione dopo 44); circa il quale è opportuno osservare che anche lo spagnolo *golpe* ebbe anticamente un concorrente vivacissimo in *colpe* (particolari nel vocabolario del Corominas). All'estremo settentrionale, un isolato *gausone* 'cagione' ha la lauda cadorina riprodotta anche da Monaci-Arese, p. 526, v. 13; con cui però fanno gruppo varî esempî di *gavar, gambià, gardelin* ecc. presso il cinquecentista bellunese Bartolomeo Cavassico (cfr. l'edizione Cian-Salvioni delle *Rime*, vol. II [Bologna 1894], p. 322), di *ganzar, gardelo, goton* ecc. nelle lettere del Calmo (cfr. il glossario dell'edizione Rossi, Torino 1888, p. 471), nonché il *gardenalla* trevisano studiato dal Salvioni (in «Archivio» cit., XVI [qui 1904], 303). Si aggiunga l'alternanza di *c-* e *galafadi* nel veneto trecentesco (Ugo Levi, *I monumenti più antichi del dialetto di Chioggia*, Venezia 1901, p. 60).

nianza del Tolomei e poi del Gigli, talora revocata in dubbio (non però dal Hall), sulla pronuncia fricativa anche di *g* ([21]). Alla neutralizzazione di *c* : *g* in fase *γ* si reagì doppiamente, portando all'esito *χ* : *g*. Reintegrazione piena per l'uno dei termini, sostitutiva per l'altro. E per questo fenomeno si può ben concludere che il toscano mostra la sua profonda solidarietà col tipo centromeridionale ([22]).

DISCUSSION

Interventions de MM. G. ROHLFS et H. WEINRICH. Réponse de M. G. CONTINI.

G. ROHLFS (Munich) rappelle que des idées semblables à celles de M. Contini ont déjà été exposées para M. H. Weinrich, dans son livre *Phonologische Studien zur romanischen Sprachgeschichte*. D'autre part, il exprime sa satisfaction devant la théorie présentée par M. Contini, qui exclut le substrat étrusque. Il rappelle qu'il a été le premier, il y a trente ans, à combattre l'explication traditionnelle, qui n'en est pas moins toujours reprise dans les manuels de philologie romane.

H. WEINRICH (Münster): C'est avec plaisir que je reconnais partager dans une large mesure les idées émises par M. Contini. Comme vient de le dire M. Rohlfs, j'en ai en effet déjà parlé dans mon livre: *Phonologische Studien zur romanischen Sprachgeschichte*, Münster, 1958. Au cours de mes enquêtes personnelles, j'ai trouvé d'autres localités, dans les régions limitrophes de la Toscane, où les sourdes intervocaliques se trouvent lénifiées dans des conditions

---

([21]) Lo scetticismo del D'Ovidio, ora in *Varietà filologiche* (*Opere*, vol. X, Napoli s. a.), pp. 233-6 (dove pur si cita dal Bianchi la pronuncia *Montùi, gioo)*, a cui si attiene la diffidenza del Merlo e del Folena, sembra contraddetto, come già osservò il Heinimann, in «Orbis», II 310 n. 2, dalla pronuncia per *-γ-* che di *légato* risulta, secondo l'*AIS* (I 139), all'Incisa in Valdarno. Anche per Pistoia il Rolin, presso Battisti, *Testi dialettali italiani*, p. II (56° dei «Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie» Halle a. S. 1921), p. 35, asserisce che il *-g-* di forme come *sagrato* passa «in *h* sonora».

([22]) Quando preparavo questa comunicazione, le cui tesi essenziali erano state presentate fin dal 1956 ai Circoli linguistici di Firenze e di Copenaghen e poi al seminario romanzo di Zagabria, non avevo ancor visto le *Phonologische Studien zur romanischen Sprachgeschichte* di Harald Weinrich («Forschungen zur romanischen Philologie», H. 6, Münster Westfalen 1958), dove, specialmente alle pp. 105-43, si svolgono argomentazioni in gran parte affini. Considero lusinghiera questa coincidenza con una delle opere più brillanti che negli ultimi anni abbiano fatto onore alla glottologia romanza.

identiques à l'aspiration toscane. On entrevoit même une continuité géographique entre la lénition centroméridionale (au moins jusqu'à Naples) et la sonorisation de la Romania occidentale, de sorte que la zone de l'aspiration toscane fait l'effet d'une île dans une zone beaucoup plus vaste de sonorisation ou de lénition (demi-sonorisation). Il ne me paraît pas nécessaire de considérer la lénition (sonorisation) comme une phase de transition vers l'aspiration (spirantisation), ou vice-versa. On peut très bien admettre que la lénition et l'aspiration sont deux solutions phonétiques différentes, à partir d'une même situation qui continue à se manifester, dans les mêmes conditions phono-syntaxiques où se produisent aujourd'hui et la «gorgia» et, aux alentours de la Toscane, la lénition (sonorisation).

G. Contini confirme que le phénomène en question ne se manifeste pas qu'en Toscane. On le constate également en quelques points du sud de la France et de Catalogne, et on le retrouve dans un texte bolonais du XIIIe siècle ainsi que dans un vers du *Roman de la Rose* (où on lit *galice* au lieu de *calice*). Il rappelle qu'un grand nombre de travaux importants ont été publiés sur la question et que H. Weinrich ne fut pas le premier à se pencher sur l'aspect phonologique, puisqu'il avait été précédé par Politzer, qui proposa la solution de la variante combinatoire.

DI ALCUNE PARTICOLARITÀ MORFOLOGICHE E SINTATTICHE DEL GIUDEO-PORTOGHESE DI LIVORNO

GIUSEPPE TAVANI
(ROMA)

Il giudeo-portoghese di Livorno, che per oltre due secoli fu la lingua ufficiale di quella comunità ebraica, non ha mai formato oggetto di studi volti a metterne in luce le particolarità per le quali si differenzia dal portoghese normale. Studi del genere, d'altro lato, non ci risulta che siano stati compiuti neppure per le altre comunità ebraiche di origine portoghese stabilitesi nell'Europa occidentale, fra le quali linguisticamente rilevanti quelle di Amsterdam e di Amburgo. Infatti, l'attenzione rivolta da Davids (1), van Ginneken (2) e Mendes dos Remédios (3) al giudeo-portoghese di Amsterdam, si è appuntata soprattutto sulle attuali sopravvivenze di elementi lessicali e di espressioni liturgiche e proverbiali portoghesi fra gli ebrei di quelle città, ormai del tutto assimilati alla comunità linguistica nazionale che li ospita.

La struttura non soltanto lessicale ma anche fonetica, morfologica e sintattica del giudeo-portoghese colto in una qualsiasi delle comunità extraiberiche nel periodo della loro maggior floridezza, è dunque ancora da analizzare metodicamente, così come ancora da esaminare sono i cedimenti da essa subiti per effetto della pressione esterna esercitata da altre lingue. Né ci risulta che sia stata finora realizzata una analisi esauriente delle caratteristiche del portoghese usato dagli ebrei in Portogallo

---

(1) W. Davids, *Bijdrage tot de studie van het Spaansch en Portugeesch in Nederland naar aanleiding van de overblijfselen dier taalen in de taal der Portugeesche Israëliten te Amsterdam*, in «Handelingen van het Zesde Nederlandsche Philologencongres», Leiden 1910.

(2) J. van Ginneken, *Handboek der Nederlandsche Taal*, II vol., Nimega 1914, pp. 59 segg. («De Jodentaal»).

(3) Mendes dos Remédios, *Os Judeus Portugueses em Amsterdam*, Coimbra 1911, pp. 218, con un'appendice di documenti e note. L'interesse dell'a. si è volto anche a raccogliere, senza commentarli, alcuni brevi testi giudeo-portoghesi di Amsterdam.

prima della diàspora, quale ci è stato in parte tramandato, anche se verosimilmente in modo approssimativo, da alcuni testi del teatro gilvicentino. Uno studio parziale in questa direzione è stato tentato da G. T. Artola e W. A. Eichengreen (4) con l'analisi di un passaggio in giudeo-portoghese della *Farsa de Inês Pereira:* il materiale offerto da Gil Vicente, e non ancora preso in considerazione, è tuttavia ancora troppo più abbondante di quello analizzato perché i risultati ottenuti possano essere presi a base di uno studio diacronico.

La mancanza di sicuri termini di raffronto, da un lato con il giudeo-portoghese originario, dall'altro con l'aspetto da esso assunto nelle altre comunità extraiberiche, esclude per il momento la possibilità di valutare sia il grado di conservativismo linguistico presente in queste comunità, sia l'entità dei prestiti linguistici non iberici da esse accolti. Al tempo stesso l'attuale situazione degli studi rende difficile e incerta la distinzione fra i prestiti spagnoli penetrati nel giudeo-portoghese prima della diàspora e quelli provenienti dalla convivenza di ebrei delle due nazionalità nelle singole comunità.

L'esame delle particolarità che, ad una valutazione puntuale, sembrano caratterizzare il giudeo-portoghese di Livorno, deve prescindere quindi, quasi interamente, da ogni raffronto con il giudeo-portoghese di Portogallo e con quello delle comunità di Amsterdam e di Amburgo. Conseguenza implicita di tale limitazione è che i risultati che riteniamo di poter trarre dal nostro studio sono suscettibili di modifiche e di perfezionamenti: alcuni dei fatti da noi rilevati potranno ricevere una nuova spiegazione dai raffronti effettuati sul piano diacronico e su quello sincronico, e altri potranno essere ricondotti entro dimensioni più esattamente rispondenti alla loro reale consistenza.

Ciò premesso, la parziale descrizione del giudeo-portoghese di Livorno, da noi tentata in un articolo di prossima pubblicazione (5), potrà considerarsi un primo contributo ad una conoscenza sistematica e approfondita della lingua parlata dagli ebrei di Portogallo; in questa sede ci proponiamo di anticipare alcuni dei risultati ottenuti dalla nostra indagine.

Le vicende storiche della comunità ebraica di Livorno non sono

---

(4) G. T. Artola e W. A. Eichengreen, *A Judeo-Portuguese Passage in the «Farsa de Inês Pereira» of Gil Vicente* in «Modern Language Notes» LXIII (1948) pp. 342-46.

(5) *Appunti sul giudeo-portoghese di Livorno,* in «Annali dell'Istituto Universitario Orientale di Napoli-Sezione Romanza», I (1959), fasc. 2, pp. 61-99.

state trascurate come quelle linguistiche e numerosi libri e articoli, dovuti in buona parte a studiosi di origine ebraica, hanno trattato della sua formazione e del suo sviluppo. Riteniamo indispensabile riassumere qui alcuni fatti storici a nostro avviso essenziali alla comprensione dei fatti linguistici dei quali ci occupiamo.

Occorre anzitutto tener presente il diverso carattere assunto dall'emigrazione degli ebrei portoghesi rispetto a quella dei loro confratelli spagnoli. Questi ultimi, espulsi nel 1492, si riversarono in massa negli altri paesi europei (ivi compreso il Portogallo), nell'Africa settentrionale e nei territori dell'impero ottomano, fondando numerose colonie di lingua spagnola. Gli ebrei portoghesi, e gli spagnoli rifugiatisi in Portogallo, costretti alla conversione forzata e impossibilitati a lasciare il paese a causa del noto divieto, non conobbero al contrario che un'emigrazione a carattere individuale e clandestino, raramente effettuatasi in piccoli gruppi durante temporanee sospensioni del divieto stesso. Solo in pochi casi, quindi, i profughi dal Portogallo, che in genere si univano alle colonie giudeo-spagnole già esistenti dalle quali venivano assimilati linguisticamente, si trovarono in condizioni favorevoli per creare colonie proprie, nelle quali il portoghese potesse sopravvivere autonomamente. Una di queste colonie fu appunto quella di Livorno.

La comunità di Livorno, il cui primo nucleo fu formato da un gruppo di profughi portoghesi qui attirati dalle franchigie offerte da Cosimo I nel 1548, divenne sempre più numerosa per le successive immigrazioni di portoghesi e di spagnoli ai quali fu particolarmente destinata la lettera patente di Ferdinando I datata 10 giugno 1593 (la cosiddetta «Livornina»), che offriva privilegi ancora più allettanti. E il flusso migratorio si mantenne sempre vivo, alimentato soprattutto da cristiani nuovi delle due nazionalità iberiche, che consentirono alla «Nazione ponentina» ispano-portoghese di conservare la supremazia in seno alla comunità nei confronti degli ebrei italiani, tedeschi e levantini accorsi anch'essi a popolare la nuova città.

La prima caratteristica che distingue la comunità di Livorno (e le altre comunità giudeo-portoghesi) da quelle giudeo-spagnole è la coesistenza in essa della lingua della minoranza spagnola accanto a quella della maggioranza portoghese, ciascuna con una funzione determinata, specializzata: infatti, mentre il portoghese divenne la lingua ufficiale, giuridica, amministrativa, lo spagnolo, sorretto dalla fioritura letteraria delle comunità giudeo-spagnole, fu usato come lingua letteraria; ciascuna di esse, poi, accanto a questo suo uso quale lingua della comunità, conservava la funzione di lingua familiare del rispettivo gruppo.

La seconda caratteristica, anch'essa comune alle altre colonie giudeo-portoghesi, è la tendenza alla conservazione di forme arcaiche, già manifestatasi nel giudeo-portoghese di Portogallo e accentuata nelle comunità extraiberiche dall'isolamento linguistico in cui esse si trovarono.

Una caratteristica peculiare del giudeo-portoghese di Livorno è invece data dalla presenza in esso di numerosi prestiti dall'italiano, provenienti dal quotidiano contatto con la lingua dell'ambiente nel quale la comunità viveva e con il quale manteneva strette relazioni commerciali.

Seguendo appunto questa ripartizione, esporremo alcune delle aberranze da noi riscontrate nei testi esaminati. Questi testi sono:

— il regolamento della confraternita di Bikur Holim, stampato a Livorno nel 1743;

— il regolamento della «Hebrà de cazar orfãs e donzelas», anche questo stampato a Livorno, nel 1727;

— varie deliberazioni, lettere e brani di regolamenti del «Talmud Torà», in edizioni a stampa o in manoscritti.

* * *

Nell'uso livornese dei secoli XVII e XVIII, il verbo *haver* è ancora l'unico ad essere impiegato nella formazione dei tempi composti attivi di tutti i verbi, come in *ha mostrado, hemos vindo, han sido, averão recolhido, haja effeituado, houvessem sido, houverem tido* e in numerosissimi altri esempi. Il verbo *ter* viene usato quasi esclusivamente nel senso di «possedere», «tenere», come in «...para que *tendo* cada Haber seu libro...», oppure in «...quem *tiver* manejo de contado», o in tanti altri casi del genere. Una sola volta, nei testi esaminati, *ter* appare usato come ausiliare: «...a Hebrà que se *tem* fundado...».

Per il relativo *cujo*, notiamo che il giudeo-portoghese conserva l'uso arcaico di considerarlo e di impiegarlo come pronome soggetto in sostituzione di *que* o di *qual* e non è raro trovarlo anche preceduto da preposizione, spesso dalla stessa preposizione *de*, come in «...de cuja filha seigia...», oppure in «...em cujas cedolas não porá nome...».

Altra caratteristica della conservatività del giudeo-portoghese è la regolarità con cui nei testi in esame il possessivo rifiuta l'articolo, ad esempio in «...a as entradas de nossa Esnoga...», «...com seu oreginal...», «em consequencia de nosso encargo...», ecc. In un solo esempio

il possessivo *seu* compare preceduto dall'articolo: si tratta della espressione *no seu libro* del regolamento della confraternita di Bikur Holim.

L'influenza spagnola si riscontra nella presenza di numerosi vocaboli penetrati nel giudeo-portoghese, ma tale influenza non si limita affatto al lessico: anzi interessa e a volte modifica abbastanza profondamente la struttura morfematica. È ad esempio il caso della sostituzione di molti aggettivi in *-vel* con le corrispondenti forme spagnole in *-ble*, come *moble* per *móvel*, *estable* per *estável*, *extensible* per *extensível*, eccetera; oppure del mutamento di genere di alcuni sostantivi per attrazione del genere del corrispondente sostantivo spagnolo, come avviene per *o sangue* che passa a *a sangue* per influsso di *la sangre*. Ma il tratto d'influenza spagnola più rilevante è a nostro avviso la costruzione del passivo con *ficar*, che costituisce un calco della costruzione spagnola con *quedar*. I testi livornesi ci offrono notevole quantità di esempi in cui *ficar* è costruito con un participio debole e corrisponde esattamente a *ser:* «... o partido ficou aprovado a plenos votos», «... não podendo de novo ser admitidos os que hua vez ficaram extraidos...», «Citados que fiquem os acima nomeados officiais haberim...», e così via. La probabile derivazione della forma passiva composta con *ficar* dalla forma passiva spagnola è confermata dalla presenza, nei testi livornesi, di alcuni esempi anche di questa seconda costruzione, come «... quedará excluido de haber...», o «...quedará surrogado por compadre o Gabaì exercitante...». È evidente il parallelismo tra le due costruzioni e il suppletivismo tra le due forme.

Anche l'influenza esercitata dall'italiano sulla struttura morfematica del giudeo-portoghese si rivela nei mutamenti di genere di alcuni sostantivi: si tratta di quattro sostantivi in *-gem* che da femminili diventano maschili per attrazione dei corrispondenti sostantivi italiani *(o margem* it. *il margine, o ordem* it. *l'ordine, o paragem* it. *il paraggio, o ventajem* it. *il vantaggio);* inoltre *encargas* per *encargos*, it. *cariche*. Dobbiamo notare tuttavia che il mutamento di genere non è mai totale, poiché le due forme, quella originaria e quella modificata, coesistono nello stesso testo.

Per analogia con l'it. *tutto*, il port. *tudo* oltre che come pronome è usato in funzione aggettivale accanto a *todo*, e come *todo* può prendere il morfema del plurale: «...sortear da bolsa de *tudos* os haberim...»; «Tudo o conteido nestas ordenanças...», ecc. Sul modello dell'italiano «il tutto», anche *tudo* usato pronominalmente prende spesso l'articolo, come in «... somando o tudo...», «... que o tudo haverà sido...», «... o tudo como acima».

La posizione che le forme atone dei pronomi personali e dei dimostrativi assumono rispetto al verbo è in molti casi diversa da quella che esse occupano nel portoghese normale: la negazione e la preposizione premesse al verbo non attirano dinanzi a questo il pronome atono, come sempre avviene nel portoghese moderno e di regola avveniva anche nella lingua arcaica. Espressioni del tipo «... de não fazelo...», «... e nam tendoos...», «... para rendela ligitima...», ecc., sono di uso corrente. Al contrario, il pronome atono viene premesso al verbo quando la frase è principale affermativa, o coordinata, pure affermativa: ad esempio in «Este mesmo methodo se deverà observar...», oppure in «... a eleição do compadre e comadre se deverà fazer...», eccetera. In questa posizione del pronome atono, in cui l'uso giudeo-portoghese si discosta dall'uso portoghese normale, è evidente una attrazione esercitata dalla costruzione italiana.

* * *

Questi e altri tratti caratteristici fanno del giudeo-portoghese di Livorno una variante del portoghese, con una propria fisionomia, anche se questa non può essere ancora molto ben definita. Quali di questi tratti caratteristici siano veramente peculiari del giudeo-portoghese di Livorno potrà essere indicato soltanto dopo che sia stato effettuato l'esame comparativo, sia sul piano diacronico che su quello sincronico, al quale abbiamo accennato. E a quell'esame dovrà anche accompagnarsi lo studio del lessico giudeo-portoghese: a quello di Livorno pensiamo di dedicare la nostra attenzione in un prossimo futuro.

O DIALECTO PORTUGUÊS DE HONGKONG

ROBERT WALLACE THOMPSON
(HONGKONG)

O dialecto português de Hongkong é uma continuação do que se falava em Macau no século passado. Também ocorriam variantes noutros pontos da costa chinesa, como por exemplo em Cantão e Xangai. Mas Hongkong é onde melhor se conserva o antigo falar macaense. Em Macau, por outro lado, segundo me comunica em correspondência particular e publica no próximo número da *Revista Portuguesa de Filologia* a Senhora Graciete Batalha (1), antiga aluna do Professor Paiva Boléo actualmente residente na cidade leal, já não existe o referido dialecto crioulo. De facto, a língua que se fala agora em Macau parece ser um português regional de aspecto metropolitano mas com fortes influências do seu passado acrioulado. Por outro lado parece que qualquer falar português vai cedendo o passo ao cantonense, dialecto chinês da região. Mesmo vários portugueses de Hongkong me informam que muitos jovens macaenses que vêm trabalhar nesta colónia inglesa, falam entre eles de preferência o dialecto chinês.

O dialecto português de Hongkong — o 'macaísta' ou *ma'kista*, como o chamam os *'filo Ma'kao'*, os 'filhos de Macau' — é a língua materna da maioria das 2.000 pessoas de ascendência portuguesa habitantes da colónia britânica. Estes portugueses — na sua quase totalidade, como na sua língua, de origem luso-tropical — constituem uma constante humana na vida da colónia. Presentes em cifras crescentes desde a tomada da ilha pelos ingleses em 1841, ratificada no ano seguinte pelo Tratado de Nanquim, chegaram a considerar Hongkong como o seu domicílio permanente — o que nunca sentiram os ingleses que vieram como nego-

(1) Entre Maio e Agosto de 1948 a Senhora Batalha publicou uma série de artigos de carácter divulgatório sobre a «Língua de Macau: o que foi e o que é» em *Notícias de Macau*.

ciantes, administradores ou missionários, nem os chineses de mais influência que vieram também como negociantes ou, nos últimos anos da dinastia Manchu, como refugiados políticos.

Em tempos passados os portugueses ocuparam cargos de intérpretes e escrivães nos bancos e grandes negócios, além de muitos se dedicarem aos negócios e ao serviço público. Agora figuram em todas as ocupações e profissões e disfrutam de representação comunal no governo de Hongkong.

Além de falarem o *macaísta* em casa, ou fora de ela, como língua de grupo, quase todos os portugueses de Hongkong falam bem o dialecto cantonense de Hongkong, língua que geralmente, porém, não sabem ler nem escrever. O inglês, falam-no todos, pois todos ou quase todos fazem os seus estudos elementares exclusivamente nessa língua. De maneira que a maioria dos portugueses naturais de Hongkong são trilingues — falam na sua língua, em cantonense e em inglês. Daqui o emprego frequente de raparigas portuguesas como telegrafistas nos sistemas telefónicos particulares e públicos das cidades gémeas de Victoria e Kowloon.

Como dissemos atrás, a quase totalidade dos portugueses de Hongkong fala o seu dialecto próprio como língua de família e de grupo. Agora apontamos que, ao passo que em Macau o chinês vai ganhando terreno ao falar português local, em Hongkong se impõe cada dia mais o inglês. O cantonense é conhecido por todos, por ser a *koinè* das grandes massas desta terrinha de quase 3.000.000 de pessoas.

O português de Hongkong fica isolado das grandes correntes da língua portuguesa. Tem certo receio de falar a sua língua materna em público, sobretudo com portugueses metropolitanos, brasileiros e outras pessoas de falar português. E isso apesar do facto de, durante a guerra do Pacífico, se terem transladado muitos portugueses da colónia inglesa a Macau, onde tiveram ocasião de conversar com indivíduos com conhecimentos mais extensos da língua comum. Contudo, parece que a influência na sua língua da estadia em Macau dos portugueses de Hongkong em tempos de guerra foi reduzida. Conste também que em Hongkong não se vêm quase filmes em língua portuguesa. O programa semanal de *Rádio Hongkong*, «Meia hora portuguesa», por divertido que seja, limita-se em geral a programas de fados e vieiras em que o que menos figura é a palavra falada. As facilidades académicas para estudar o português reduzem-se aos cursos da Universidade internos e de extensão e aos de vários colégios e instituições de ensino secundário e às lições que dá um ou outro professor particular.

O dialecto

O interesse principal do falar português de Hongkong reside em que é a única variante do antigo dialecto de Macau que sobrevive em pleno vigor. Do antigo dialecto sabíamos até há pouco apenas o que escreveram Adolfo Coelho (2) e o grande erudito cuja memória celebramos nestes dias do Congresso, J. Leite de Vasconcelos (3).

Ao labor científico destes dois sábios portugueses acrescentemos os textos comentados do distinto macaense J. F. Marques Pereira publicados na revista lisboeta *Ta Ssi Yang Kuo* ('Grande País do Mar Ocidental' — nome tradicional com que os chineses denominavam Portugal). Estes textos ilustram o dialecto macaense que se falava no século passado. Nos últimos anos podemos acrescentar também uma fonte de documentação para o século dezoito, um glossário luso-português incorporado à *Ao Mên Chi Lüeh* ou 'Monografia de Macau' obra de dois oficiais chineses (4). Este livro foi traduzido (5) para o português pelo infatigável macaense, senhor Luís Gomes, que não fez todavia mais comentários textuais do que os implícitos nas suas traduções. Contudo, num artigo de difícil acesso — como o é o próprio livro de Gomes — publicou o professor C. R. Bawden uma versão (6) do mesmo glossário com comentário pormenorizado. É efectivamente o professor Bawden quem aponta pela primeira vez a importância deste glossário como fonte setecentista para o estudo do falar macaense. Ao trabalho destes insignes investigadores acrescento uma comparação entre os artigos que vão reunidos no glossário do século XVIII e os do dialecto actual de Hongkong no próximo número de *Orbis*, sob o título de «Two Synchronic Cross-Sections in the Portuguese Dialect of Macao».

Quanto às afinidades genéticas deste dialecto luso-crioulo de Hongkong, parece que se pode relacionar com o grupo malaio-português, que

---

(2) Coelho, Adolfo, «Os dialectos românicos ou neolatinos na África, Ásia e América», *Boletim da Sociedade de Geografia*, 2.ª série, 1880, pp. 167-171.

(3) Em particular o publicado em «Sur le Dialecte Portugais de Macao», *Congrès international des Orientalistes*, Lisboa, 1892 e *Esquisse d'une Dialectologie Portugaise*, Paris e Lisboa, 1901, pp. 179-181.

(4) Yin Kuang Je e Chang Iu Lin, *Ao Mên Chi Lüeh*, Cantão, ca. 1751

(5) Tcheong-Ü-Lâm e Ian-Kung-Iâm, *Ou-Mun Kei-Lèok* (Monografia de Macau), trad. do chinês por Luís G. Gomes, Macau, 1950.

(6) Bawden, C. R. «An eighteenth century Chinese source for the Portuguese dialect of Macao», no *Silver Jubilee Volume of the Zinbun-Kagaku-Kenkyusyi*, Kyoto, 1954.

abrange o dialecto de Malaca e a sua variante de Singapura, assim como os de Java. Com estes se associam talvez também os dialectos hispano-crioulos das Filipinas, de quase certa origem malaio-portuguesa (7).

Todos estes dialectos apresentam um aspecto marcadamente parecido com os da Índia e da África ocidental. Esta semelhança atribuo-a à distribuição mais ou menos consciente do português acrioulado das Ilhas de Cabo Verde, Nigrícia, etc. por toda a Ásia nos séculos XVI, XVII e XVIII. Parece verosímil que este português tenha sido também a língua franca dos escravos das costas africanas e dos negreiros que os levavam para as Índias Ocidentais. A mesma origem pode ter o papiamento (8) e talvez todos os dialectos crioulos do Novo Mundo sejam *calques* deste tipo de dialecto afro-português.

Para realizar o estudo sincrónico do dialecto português de Hongkong dispusemos dos materiais seguintes:

(a) Um registador-reprodutor em fita magnética, marca FERROGRAPH.

(b) O *Questionário* do Inquérito Linguístico do Professor Paiva Boléo e outros questionários próprios de formação empírica.

(c) A colaboração como informadores de muitos membros da comunidade portuguesa de Hongkong, desde a empregada mais humilde ao célebre antiquário Mr. J. M. Braga.

Dou em seguida, provisòriamente, as características gerais do dialecto. Primeiro, a fonética. O consonantismo é o seguinte:

m	*n*			*ŋ*	*r*
p	*t*		*tš*		*k*
b	*d*		*dž*		*g*
	f	*s*		*š*	
	v	*z*		*ž*	
		l,r		*l*	
w				*j*	

Suspeito que a presença dos sons fricativos [š], [ž] e [l] palatal é devida à interferência fónica pois tendem a faltar no falar da gente

(7) v. Whinnom, Keith, *Spanish Contact Vernaculars in the Philippine Islands*, Hongkong, 1956.

(8) v. Tomás Navarro, T., «Observaciones sobre el papiamento», *NRFH* VII (1951) e Van Wijk, H. L. A., «Origines y evolución del papiamentu», *Neophilologus*, XLII (1958)

de idade. Alternam algumas vezes em livre variação com os africanos [*tš*], [*dž*] e o [*l*] velar.

As vogais são:

i *u*

e *o*

a

Não há muita diferença entre a qualidade das vogais tónicas e a das átonas. Parece também que a harmonia vocálica é um aspecto característico do dialecto. Faltam em absoluto vogais nasais de valor semântico. Também faltam no sistema os ditongos [*ei*], [*ou*]. Ocupam o seu lugar as vogais simples [*e*], [*o*]: *pese-peše, toro, oro.*

Não existe o género gramatical no dialecto, nem mesmo nos pronomes da terceira pessoa do singular e do plural: *ele* equivale a *ele* ou *ela*, *elotro* a *eles* ou *elas*. Também os substantivos não têm plural morfológico. A pluralidade enfática é indicada pela reduplicação: *pẹdra-pẹdra*, *china-china* (chineses), *filo-filo* (filhos).

O verbo é em geral invariável. A forma absoluta é modificada por partículas as quais indicam o modo, o tempo ou o aspecto. A forma absoluta, sem partículas, representa a acção habitual ou passada: *jo vai* significa 'vou' (habitualmente) ou 'fui'.

jo ta vai é o aspecto progressivo. Equivale a 'vou, estou indo', 'ia'.

jo dža vai é o tempo passado, 'fui'.

jo logo vai é o modo futuro. Corresponde aos tempos perifrásticos e simples do português normal: 'irei', 'hei-de ir', etc. O modo futuro tem também uma partícula negativa *nadi:*

jo nadi vai corresponde ao português normal 'não irei' etc.

A influência do cantonense sobre a sintaxe do português de Hongkong é mínima. Mesmo no léxico se restringe aos objectos e fenómenos locais: *faai chi,* 'paus usados pelos chineses para levar a comida à boca', *a lai,* 'irmão mais novo'. As línguas que parecem ter emprestado mais elementos exóticos ao dialecto são, nas suas épocas anteriores, o malaio, e nos nossos tempos, o inglês. Mais uma influência exótica no vocabulário deste dialecto é a indiana, representada por vocábulos de procedência diversa.

COINCIDÊNCIAS COM O DIALECTO DE MACAU EM DIALECTOS ESPANHÓIS DAS ILHAS FILIPINAS

GRACIETE NOGUEIRA BATALHA
(MACAU)

Keith Whinnom no estudo que fez (1) de três crioulos espanhóis do arquipélago filipino — o *ermitaño*, o *caviteño* e o *zamboangueño* — chegou a conclusões muito originais quanto à origem dos mesmos dialectos. Não tendo estes continuidade geográfica, apresentam-se ligados por estreitas semelhanças que levam a supô-los provenientes duma remota origem comum. Essa origem teria sido um dialecto hispano-português-malaio a que Whinnom deu a designação de *ternateño*, e que teria sido falado em Ternate depois que os espanhóis nos sucederam na ocupação do arquipélago das Molucas. Da dominação portuguesa em Ternate, posto que dominação efémera, alguma coisa ficou na língua indígena, facilitando às guarnições espanholas, aliás hispano-americanas em grande parte, o entendimento com a população nativa. E o uso que continuou a fazer-se do português como *língua franca* por essas paragens contribuiu certamente para a persistência de muitos traços dos nossos dialectos indianos e malaios nas Molucas, mesmo após a retirada das nossas guarnições.

Keith Whinnom, afirmando a sua convicção de que o *ternateño* não resultou do contacto entre o espanhol e um dialecto malaio, mas entre o espanhol e a *língua franca* malaio-portuguesa, acrescenta: «This much at least is not mere guess-work. The similarities in grammar and syntax, and even of vocabulary, between the Spanish contact vernaculars in the Philippines and Indo-Portuguese, are so many — and they are not attributable to a common substratum — that we can be quite certain that Ternateño did develop out of the common Portuguese pidgin of the Easter Seas» (2).

---

(1) Keith Whinnom, *Spanish Contact Vernaculars in the Philippine Islands*, Hong Kong University Press, 1956.

(2) *Idem*, p. 9 nota 21.

De facto, para quem conheça o indo-português e seus subdialectos, pelo menos o macaense, essas semelhanças ressaltam flagrantes da leitura dos textos publicados por Whinnom. E tendo o macaense adquirido, quer no começo da sua formação, quer no subsequente desenvolvimento, muitos elementos do malaio-português, devido ao estreito e prolongado contacto com Malaca, cremos que algumas comparações entre o crioulo de Macau e os crioulos espanhóis das Filipinas poderão corroborar até certo ponto a tese de Whinnom.

É evidente que só um conhecimento completo de todos os outros crioulos espanhóis poderia estabelecer, tanto quanto isso seria possível, quais as alterações da língua espanhola nas Filipinas que, ocorrendo semelhantemente a certas alterações da nossa, não são apenas desenvolvimentos paralelos, e sim resultado da influência do *pidgin* português. Dentre as correspondências entre os dialectos estudados por Whinnom e o macaense ou o indo-português, muitas haverá que apenas serão consequência de atitudes psicológicas idênticas. Assim mesmo, pareceu-nos interessante fazer uma resenha dessas correspondências, sem pretendermos afirmar que todas elas sejam reminiscências da maneira como a nossa língua era falada no arquipélago malaio e especialmente em Ternate.

O próprio A. de *Spanish Contact Vernaculars* não atribuiu à influência do português todas as concidências que notou. Aventa a possibilidade dessa influência em formas como *agora, ele, na* e admite-a como indubitável para as partículas *ta, ya, de,* usadas no sistema verbal dos dialectos em questão. Sendo outro o objecto do seu estudo, não se demorou a analisar todas as outras semelhanças que terá notado e nas quais baseia a sua teoria da formação do *ternateño.*

Conhecendo nós de perto o que ainda sobrevive do velho crioulo macaísta, hoje quase desaparecido, e dispondo de um número razoável de textos nele escritos, faremos um apontamento das coincidências que por nosso lado notámos nos textos publicados por Whinnom e a algumas das quais o A. se não referiu.

I — *na* maldito arena (ermitano); *na* un pueblo aqui na provincia di Cavite (caviteno); *na* sitio de Maculong (zamboangueno).

Como acima dissemos, Whinnom aventa a possibilidade de *na* ser a contracção portuguesa de *em a,* substituindo o espanhol *a, en, sobre* e usurpando por vezes parte da função do artigo definido (3). Contudo

(3) Cfr. Keith Whinnom, *ob. cit.* p. 28.

Whinnom não se satisfaz inteiramente com esta derivação do português, que a meu ver é perfeitamente aceitável. Com efeito, o emprego desta partícula com subsequente omissão do artigo definido e forma invariável qualquer que seja o género e o número do substantivo que se segue, é absolutamente semelhante ao que dela faz o macaense, o indo-português e, segundo creio, o crioulo português de Malaca. Daremos alguns exemplos:

a) Indo-português do Norte — passá tôd noit *nã* (na) frio em compahí de pat; vai *na* montanh pum cortá lenh (4).

b) Macaense antigo — *na* mêo de nôsso estória; mêo dia chegá *na* jinela (5).

Ainda hoje em Macau se diz *na fundo do mar* (tal como no ermit. *na pondo del mar*), *caiu na chão*, etc.

Facto curioso é que, sendo a distinção dos géneros imperfeitamente assimilada e preferindo-se geralmente o masculino singular tanto nos nossos crioulos como nos filipinos, a partícula *na* conserva sempre o *-a* do feminino, ainda que se diga, como no zamboangueno, *na un pueblo*.

II — três *hora* (cav.); siete *mujel* (zamb.).

Os crioulos filipinos têm os seus modos próprios de indicar o plural dos nomes: ou com a desinência *-s* do espanhol, ou antepondo ao nome a partícula *mana* ou *mañga*, semelhantemente ao tagalo. Todavia a indicação do plural não se faz quando o nome é precedido dum numeral ou de qualquer palavra que indique pluralidade. O mesmo acontecia no macaense antigo, em que a reduplicação do nome, indicativa de plural, deixava de se fazer em casos idênticos aos dos exemplos acima: «eu logo matá dôs *ade*» (eu matarei dois patos).

No macaense actual, que substituiu já a reduplicação pelo *-s* do

---

(4) Sebastião Rudolfo Dalgado, *Indo-português do Norte*, em *Revista Lusitana*, vol. VI, 1900. Todos os exemplos que citaremos do indo-português do Norte serão igualmente tirados deste mesmo trabalho, pelo que dispensaremos a indicação respectiva.

(5) V. *Ajuste de casamento de Nhi Pancha cô Nhum Vicente*, publicado e anotado por J. F. Marques Pereira em *Ta-Ssi-Yang-Kuo*, vol. I, pp. 57-66. Por ser bastante representativo, embora não de origem popular, colheremos neste texto os exemplos que apresentarmos do *macaense antigo*. Por esta designação entendemos o dialecto que aqui era falado há cerca de cem anos e de que se encontram espécimes em textos dos fins do século passado e princípios deste. Quanto ao português de Malaca, não temos infelizmente à disposição quaisquer exemplos para citações.

plural, diz-se ainda *dez pataca, muitas casa*, etc. Esta mesma supressão do *-s* repete-se noutros dos nossos crioulos, como o de Malaca, alguns de África e ainda no português do Brasil. Contudo, parece-me duvidoso que o fenómeno nos crioulos filipinos seja devido a reminiscência da nossa *língua franca*.

III — *un granos* de arena (erm.); *un lagrimas* na su *ojos* (erm.).

Estes são casos curiosos em que o *-s* normal do plural foi conservado, quando na verdade se trata de um singular. Fenómeno idêntico se dá no macaense actual, tendo eu ouvido frequentemente expressões como *na olhos direita, um ovos*, e semelhantes. Suponho, no entanto, que a existência destes plurais nos crioulos filipinos e no macaense é apenas devida ao facto de se tratar de palavras que mesmo em espanhol e em português raramente são usadas no singular (6).

IV — y *ele* tan guapa (ermit.); tiene un vieja... *ele* ta ganá su vida (cav.).

Quanto à origem, a forma *ele*, que não é espanhola, poderia resultar, diz Whinnom, da confusão do masculino espanhol *él* com o feminino respectivo *ella*. Todavia o A. admite quase como certo que *ele* é uma das poucas sobrevivências do português nos modernos descendentes do ternateno. Quanto ao seu uso como forma única para os dois géneros, atribui-o Whinnom à influência psicológica do tagalo, que faz do pronome correspondente um uso semelhante.

No macaense antigo *ele* era também sempre invariável:

«— Mai!
Já vên Taia de Lorenço!
Ele preguntá pâ Mai.»

Taia é uma antiga criada a quem a filha da patroa se refere dizendo *ele*. Exemplos destes são comuns no antigo crioulo. Na linguagem actual já é conhecido o feminino *ela*, se bem que ainda se ouça frequentemente o masculino com referência a nomes femininos.

V — jablá tu *conmigo* todo el veldade (erm.).
ya cucí *con ele* (cav.).

---

(6) V. as interessantes considerações de Whinnom, *ob. cit.*, p. 83.

Conmigo, contigo, con ele etc. substituem as formas espanholas *me, te, se*, etc. (de complemento directo ou indirecto), ou *a mí, a ti, a él*, etc. De modo geral, os crioulos filipinos empregam *con* onde o espanhol usaria *a*, preposição que foi totalmente eliminada. Segundo Whinnom, não é claro o motivo por que a preposição *a* seria substituída por *con*. Mas em Macau dá-se precisamente a mesma substituição em expressões como *comprar com ele* (comprar-lhe), *perguntar com ele, ir com Maria* ou *ir com o Dr. F.* (ir a casa de Maria ou ir ao Dr. F., ao consultório do Dr. F.), *fazer roupa com F.* (mandar fazer roupa a F., alfaiate), etc.

Poderemos ver nesta coincidência com o macaense uma reminiscência comum do malaio-português?

VI — *ta sumí* el sol na pondo del mar (erm.).

y después *ya suspirá* el pobre (cav.).

As partículas *ta* para o presente (durativo) e *ya* para o pretérito são inteiramente semelhantes às do indo-português e do macaense antigo: «maré *ta enchê*», «*já embarcá* pra ajudá pai» e, mesmo actualmente, *já comê já*, tal como no ermitano *ya mirá ya con ele*.

Estas duas partículas, assim como a indicativa de futuro ou de simples contingência *de (para cuando Pelisa de casá)*, aliás desusada em Macau, considera-as Whinnom indubitàvelmente derivadas do *pidgin* português dos mares do Oriente, embora admita que possam ser também espanholas (7).

Na verdade, salvo o devido respeito pela opinião do distinto linguista, é este um dos casos em que menos se me assemelha ver a influência da nossa *língua franca*, pois que existem processos idênticos de indicar os tempos verbais noutros crioulos espanhóis onde não é provável, se bem que não impossível, a influência dos nossos crioulos. O crioulo espanhol de Curaçao, por exemplo, faz ou fez uso absolutamente semelhante da partícula *tá* para o presente; e, por outro lado, emprega para o futuro a mesma partícula *lo* (luego?) (8) que foi usada no indo-português de Ceilão e no macaense antigo simultâneamente com *logo*.

No aspecto verbal há ainda várias correspondências com o macaense e o indo-português, *v. g.* a omissão do verbo *ser* (cfr. mac. *eu alto*), a confusão dos verbos *ter* e *haver* significando 'haver, existir, estar'

---

(7) Cfr. Whinnom, *ob. cit.* pp. 28 e 94.

(8) Cfr. Adolfo Coelho, *Creolo de Curaçáo*, em *Os Dialectos Românicos ou Neo-Latinos na África, Asia e América*, Lisboa 1880.

(cfr. cav. *na un pueblo... tiene un vieja)* e a reduplicação do verbo para indicar repetição ou continuidade da acção (cfr. cav. *ta comé-comé*, mac. *andá qui andá*).

Estas correspondências, porém, podem não ter qualquer significação além da duma psicologia comum aos dialectos crioulos em geral.

VII — *dale qui dale* ele cumí (cav.).

Dale é evidentemente, como diz Whinnom, o verbo *dar*, espanhol ou português, a que se uniu o pronome *le*, e tão intimamente que perdeu todo o sentido. *Dale* significa apenas *dar;* e *dar-lhe* seria expresso por *dale con ele*, assim como *dar-me* é expresso por *dale conmigo* no caviteno e no zamboangueno.

No macaense antigo ocorria fenómeno idêntico com esta mesma palavra. A uma senhora idosa de Macau que me contava factos dos seus tempos de escola ainda ouvi esta expressão: *sempre dale eu* (sempre a dar-me). Neste caso tratava-se de dar... pancada; e em Macau ainda se usa *dale* com o sentido único de *bater*.

É estranho que Whinnom não tenha chamado a atenção para esta sobrevivência, salvo erro isolada, de um pronome átono espanhol, quando todas ou outros foram eliminados dos crioulos que estudou. Não deixa de ser curioso comparar esta sobrevivência do espanhol *le* com a do português *lhe* (popular *le*) na mesma forma em Macau, onde os pronomes átonos também não foram nem são geralmente usados. Acrescentemos que no macaense antigo foi também corrente a expressão *dale qui dale* com o mesmo sentido da do caviteno em *dale qui dale ele cumí*, isto é, eles, os porcos, comiam sem parar, com a diligência no comer própria dos suínos... No português normal é corrente ainda a locução *dá-lhe-que-dá-lhe* significando 'com diligência, sem interrupção' (cfr. *Grande Dicionário da Língua Portuguesa* de Morais e Silva, 10.ª ed. «... mas ele *dá-lhe-que-dá-lhe*, não parava enquanto não via a vinha acabada de cavar»).

A reduplicação do verbo, como acima vimos, é frequente nos crioulos filipinos e no macaense sem que o facto em si seja significativo, pois que reduplicações do mesmo tipo se encontram em espanhol, em português e noutras línguas. Mas a identidade absoluta da forma *dale* e mais ainda da expressão *dale qui dale* no macaense e nos crioulos filipinos leva a crer que foi do português que estes as herdaram.

VIII — *Cosa?* *Cosa* el que ta jablá vos...? (erm.).

A interrogação *cosa?* significando 'o quê?' pode, como diz Whinnom,

ser uma criação independente dos crioulos filipinos, ou estar relacionada com o espanhol *cosa dijo? cosa quiere?* (9).

No entanto, não podemos ler esta interrogação sem recordar imediatamente o *cusa?* do macaense antigo:

«*Cusa?* Sium na sium sua terra
Sã assim moda pidí casá?»

Diz-nos também pessoa idónea, que residiu na Ilha de S. Vicente, em Cabo Verde, que a palavra *cosa* é aí usada como interrogação, com o mesmo sentido de 'o quê?'. E no norteiro da Índia encontramos ainda *coiz* (coisa) em frases como «qui coiz já faló?»

Estas semelhanças com o *cosa?* filipino são interessantes, mas o *cosa quiere?* do espanhol e também o *che cosa?* do italiano, a que se refere Whinnom, levam a hesitar em ver neste caso uma influência do português.

IX — peliz agora, *masque* el madre de Pelisa ya morí de viejo (erm.).

Ay, mamá, no compía / El caballo *maskin* manso (zamb.).

Masquí é palavra que aparece com grande frequência nos textos em crioulo macaense. Tem um sentido concessivo de 'ainda que, apesar de que, mesmo', que indubitàvelmente é o mesmo nos textos filipinos.

Masqui seza sã preto	(apesar de ser negro
Sã nosso naçã;	é da nossa nação;
Apanhá vento suzo	apanhou vento sujo
Ficá cor de jambolã.	ficou cor de jambolão)

J. F. Marques Pereira, anotando esta palavra em mais de um lugar, diz que *masquí* vem do malaio, que faz parte duma lista de palavras de origem malaia que possuía. Whinnom diz também que a forma *maski*, que traduz por 'even if' se encontra no tagalo, e admite que, embora a palavra possa estar relacionada com o *mas* espanhol ou português, pode ter sido formada no ermitano por influência do tagalo. No zamboangueno, *maskin* é forma do cebuano, segundo Whinnom, que a traduz ainda por um 'even' concessivo (10).

---

(9) *Ob. cit.*, p. 46.

(10) *Ob. cit.*, pp. 38 e 75.

Outro linguista, porém, R. W. Thompson (11), afirma que a palavra *maskee* do *pidgin* inglês, assim como o *maski* ou *miski* malaio e o *maski* ou *meski* javanês têm como origem o português *mas que*. (Recorde-se o uso correntíssimo de *mas que* em português normal, com sentido concessivo, como na frase: *eu não sei quem foi; mas que soubesse, não o diria*).

Parece-me que se poderão conciliar as opiniões diferentes a respeito da palavra em questão, se supusermos que a palavra, tanto no ermitano como no macaense, é uma herança do português, mas recebida num e noutro através do malaio.

X — peliz *agora*

Sobre esta palavra *agora* creio que nada se pode acrescentar ao comentário de Whinnom: sendo a forma um arcaismo no castelhano, e tendo tido, como ainda tem hoje, largo uso na América do Sul, quer em substituição quer a par de *ahora*, «it is, therefore, impossible to determine whether the *agora* of the Philippine contact vernaculars is a Spanish archaism, preserved from the early seventeenth century, an Americanism, borrowed from american troops, or a survival of the Portuguese pidgin on which Ternateño was based» (12).

XI — ta mirá *quilaya* di sabroso (cav.).

Esta frase, excepto pelo verbo *mirá* a que em Macau corresponde *olá* (olhar), poderia ser dita tal e qual no crioulo macaense, pois que também aqui a palavra *sabroso*, sem dúvida espanhola, foi e é usada com o mesmo sentido de 'agradável' (sem referência ao paladar).

Quanto à palavra *quilaya*, que é a que neste momento nos interessa, é ela a única, creio, em todo o notável trabalho de Whinnom, para a qual o A. não pôde encontrar uma etimologia.

Penso que se trata da mesma forma que aparece muito frequentemente, com a grafia *quilaia*, no antigo crioulo de Macau, sendo resultado duma aglutinação do português *que laia*. A palavra *laia* é ainda hoje corrente no português popular.

No macaense antigo encontramos «tudo laia de mizinha» (toda a espécie de mezinhas), «cusa laia-laia» (coisas várias), etc. A forma *quilaia* tomou o sentido de 'como, de que modo', sendo geralmente

---

(11) Em artigo publicado no jornal *The China Mail*, Hong Kong, 13/9/1958.

(12) Cfr. K. Whinnom, *ob. cit.*, p. 32.

interrogativa: «eu num sa' quilaia pôde» (eu não sei como pode), «num sã? quilaia já sabe?» (não é? como soube?). Creio ser este mesmo o sentido da palavra no caviteno e no ermitano.

Compare-se ainda, no indo-português do Norte, a forma *quilai*, ou *qui lai*, que Rudolfo Dalgado anotou como vindo de *de que laia* e sendo igual a 'como' ([13]), e concluir-se-á certamente que o *quilaya* dos crioulos filipinos é uma das menos discutíveis sobrevivências do português.

Conclusões

Dentre as muitas coincidências entre os crioulos espanhóis das Filipinas e os nossos crioulos do Oriente, nem todas merecem menção especial, *v. g.* a supressão do *-r* no infinito dos verbos e outros fenómenos que são comuns a vários outros crioulos portugueses e espanhóis. A tais coincidências deixámos de nos referir. Daquelas que nos parecem mais significativas, quer da intervenção do malaio-português na formação do *ternateño*, quer, pelo menos, da assimilação por este de certas formas da nossa *língua franca*, são talvez as coincidências vocabulares, mais do que as gramaticais, as que apontam decididamente para uma influência da nossa língua. Contudo, sendo o espanhol e o português duas línguas com muitos vocábulos comuns, é sempre difícil determinar quais os que entraram nos crioulos filipinos por via espanhola ou por via portuguesa. No entanto, as palavras *na*, *ele*, *dale* e *quilaya* são certamente de origem portuguesa.

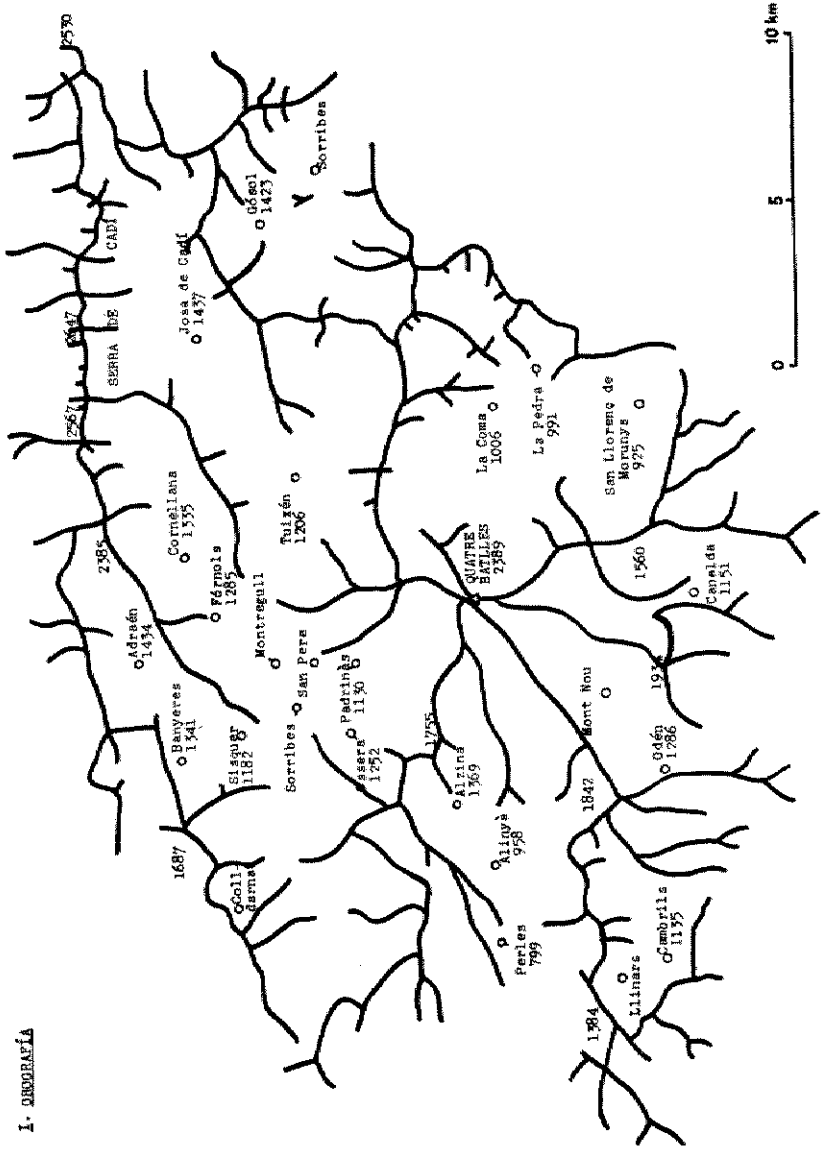
([13]) S. Rudolfo Dalgado, *ob. cit.*, pp. 155 e 161.

CATALÁN ORIENTAL Y CATALÁN OCCIDENTAL EN EL NORDESTE DE LA PROVINCIA DE LÉRIDA

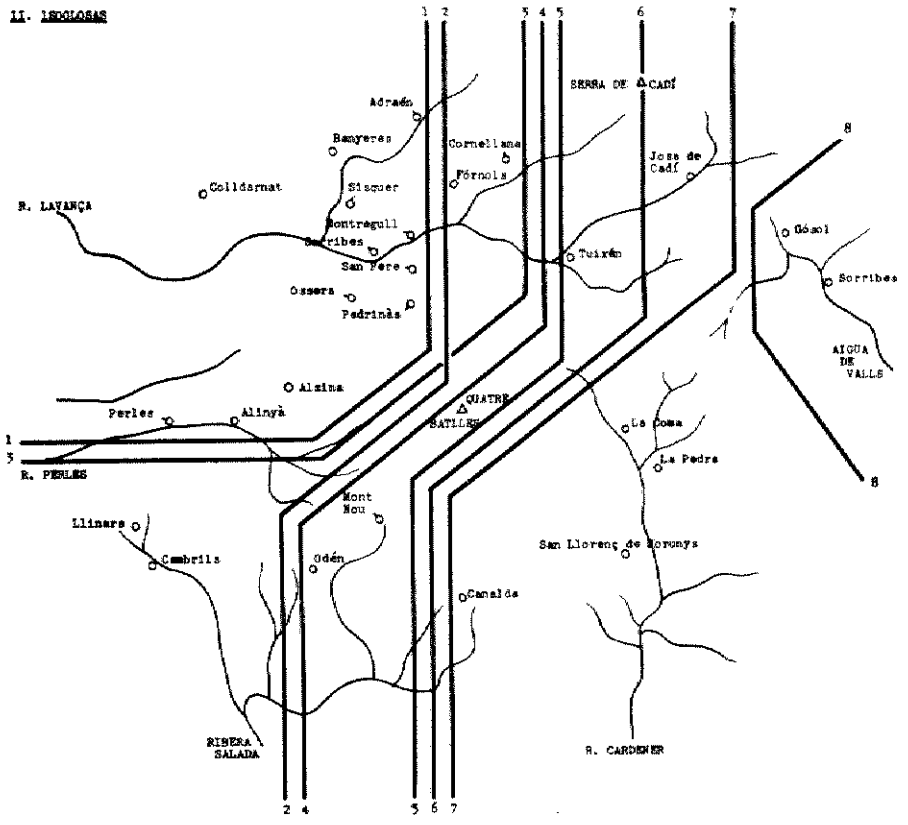
PAUL RUSSELL-GEBBETT
(NOTTINGHAM)

La región de cuya habla me ocupo hoy es bastante montañosa; estamos en el extremo sur de la contrabarrera pirenaica, en una región que tiene por centro la Serra de Port del Comte. El punto más alto de ésta es el pico de Quatre Batlles, denominación interesante y que parece tener algo de divisoria. La Serra de Port del Comte se encuentra a unos 20 kilómetros al sureste de la Seu d'Urgell, o si se quiere, a unos 20 kilómetros al norte de Solsona, y como lo demuestra el mapa I, está caracterizada la región por dos rasgos principales: en primer lugar toda ella está separada por la Serra de Cadí, y por las prolongaciones de ésta, tanto de la Seu d'Urgell como del Baridà — parte ésta la más occidental de la Cerdanya española; y en segundo lugar está toda ella dominada por el Quatre Batlles, desde el cual irradian múltiples estribaciones que dividen el territorio en una serie de valles entre las cuales no son nada fáciles las comunicaciones. Las vías de comunicación siguen, como es natural, el curso de los ríos que en estas montañas nacen. Por el mapa II vemos que el Lavança y afluentes (localidades de Josa de Cadí, Tuixén, Cornellana, Fórnols, Montregull, San Pere, Padrinàs, Ossera, Sorribes, Sisquer, Adraén, Banyeres, Colldarnat), se dirigen hacia el oeste para unirse al Segre; también son afluentes del Segre el Perles (localidades de Alzina, Alinyà y Perles) y después de pasar muy por cerca de Solsona, la Ribera Salada (localidades de Canalda, Mont Nou, Odén, Cambrils, Llinars). Por el otro lado tenemos el Cardener (La Coma, La Pedra, San Llorenç de Morunys) y su afluente el Aigua de Valls (Gósol y Sorribes); éstos corren hacia el sur para torcer su camino luego en dirección este y unirse con el Llobregat. El Cardener también pasa muy por cerca de Solsona.

Ahora bien, desde los tiempos de Alcover, cuyo largo artículo *Una mica de dialectologia catalana* se publicó en 1909 — artículo que todavía


2530
SERRA DE CADÍ
2567
2385
Josa de Cadí 1437
Gósol 1423
Sorribes
Cornellana 1335
Fórnols 1285
Tuixén 1206
Adraén 1434
Montreguil
San Pere
Banyeres 1341
Sisquer 1182
Sorribes
Padrinàs 1130
1687
Coll-darna
Alzina 1369
Alinyà 958
Perles 799
1755
La Coma 1006
La Pedra 991
San Llorenç de Morunys 925
QUATRE BATLLES 2389
1560
Canalda 1151
Mont Nou
Odén 1286
1842
Cambrils 1135
Llinars
1384
0
5
10 km

I. OROGRAFÍA



1. *o, u* postónicas confundidas hacia el E. en [u]; distinción esporádica al O.
2. desinencias -AMUS, -ATIS de presente de indicativo evolucionadas al O. hasta *-am, -au*.
3. *e* en posición inicial absoluta evolucionada hasta [a] al O.
4. *a, e* pretónicas no distinguidas al E.
5. *hem, heu* < HABEMUS, HABETIS pronunciadas [am], [au] al O.
6. -B- mantenida al O. (-EBAM, -IBAM etc.).
7. *a, e* postónicas en sílaba abierta distinguidas al O.
8. -C'L-, -LI- latinas pronunciadas [j] al E.

puede prestar al investigador servicios muy útiles — desde esta época se ha venido repitiendo el que las cuencas del Aigua de Valls y del Cardener hablan un catalán oriental, mientras que las localidades a orillas de los afluentes del Segre hablan un catalán occidental. Esto, en términos bastante generales, resulta verdad — pero es una verdad que oculta un estado de cosas algo más complicado de lo que se pudiera sospechar,

puesto que en esta región no se encuentra ninguna frontera lingüística neta. La razón de ello nos la da Mgr. Antoni Griera en su desigual *Gramàtica històrica del català antic;* al hablar de esta región dice que se trata de una «contrada de transició (que) s'ha d'explicar, d'una banda, per la influència exercida per l'Urgell en l'època de la seva preponderància, i, per l'altra, per la tendència cada dia més forta d'orientar les comunicacions seguint el natural corrent de les aigües cap al Llobregat». La explicación ofrecida por Mgr. Griera puede ser verdad, o no la puede ser — sobre esto volveremos a hablar luego — pero no nos puede caber duda alguna de que la región del Quatre Batlles es muy de transición; la demonstración de ello aspira a dárnosla esta breve comunicación, al examinar en algún detalle el habla de varias de las localidades arriba mencionadas. Y pasemos en seguida a un examen de los hechos lingüísticos.

Archiconocido es el hecho de que los principales criterios lingüísticos que nos permiten diferenciar entre el catalán oriental y el catalán occidental son:

1. la confusión o distinción de las átonas *a* y *e*, *o* y *u*;
2. el tratamiento de la ē larga latina.

En la modalidad oriental las átonas *a* y *e* se pronuncian iguales, confundiéndose en una única pronunciación relajada [ə], como también se confunden en una pronunciación [*u*] las átonas *o* y *u*. En el catalán occidental, sin embargo, las átonas *o* y *u* se distinguen, pronunciándose más o menos como en el castellano; y también se distinguen las átonas *a* y *e*, pronunciándose a veces [*a*] y [*e*] como en español, pero quizás más frecuentemente [ə] y [*e*], sistema de distinción que vale para la mayor parte del catalán occidental norteño. En cuanto a la evolución de la ē larga latina, se puede decir en términos muy generales que suele mantenerse cerrada en el dialecto occidental, y abrirse hasta [ɛ] en el oriental. Además de los ya mencionados, entre otros varios criterios de distinción he creído ser de interés los siguientes:

3. la pronunciación de la *e-* inicial absoluta, la cual tiene marcada tendencia a sonar [*a*] en el catalán occidental;
4. las desinencias -AMUS, -ATIS del presente de indicativo, donde el dialecto occidental mantiene a veces una etapa arcaica *-am, -au;*
5. la evolución de las terminaciones verbales -ĒBAM, -ĪBAM, donde existe una tendencia a mantenerse la -B- en el occidental;
6. la pronunciación yeísta de la *ll* — rasgo que se encuentra, en catalán, sólo en el dialecto oriental.

A base de los criterios arriba expuestos he podido trazar una serie

de isoglosas, las cuales van consignadas en el mapa III; examinémoslas muy sumariamente, y la situación que ellas reflejan.

I. Las átonas o y u.

La isoglosa 1 es la que señala la frontera entre confusión en [*u*] — catalán oriental —, y distinción — catalán occidental — de las *o* y *u* pretónicas. Esta frontera no es nada precisa, dándose casos de confusión en la parte occidental, y de distinción en la parte sur y oriental (sobre todo en Cambrils); pero es de notar que la gran mayoría de los ejemplos de distinción en dicha localidad se ven apoyados por la analogía: [*bǫbẹ́, kǫntá, klǫkẹ́žẹn*] «bover, comptar, cloquegen». Parece evidente que la [*u*] del catalán oriental va abriéndose rápidamente paso en toda la región, conservándose la tendencia a distinguir únicamente, o casi únicamente, en las palabras expuestas a la analogía. Esta confusión se propaga tanto desde Solsona (Ribera Salada), como desde la Seu d'Urgell (Lavança), como desde el Berguedà i el Baridà.

En posición inicial absoluta existen frecuentes ejemplos, y por toda la región, de diptongación: [*au̯*] en occidental, [*əu̯*] en oriental: [*Au̯sẹ́rạ, au̯bák, əu̯bẹ́jəs*] «Ossera, obac, ovelles» — forma esta última de la localidad de Gósol. Al oeste de la isoglosa 5 se encuentran formas tales: [*au̯s purtərẹ́m, au̯ díwən*] «us porterem, ho diuen», y esta última forma parece haber influido en la partícula *hi*, la cual suena [*ai*] al oeste de la isoglosa 5: [*ái̯ əbí*] «hi havia», [*ái̯já*] «hi ha».

La isoglosa 1 es también la que marca el límite oeste de una distinción muy caduca entre *o* y *u* postónicas — una analogía tipo [*bǫbẹ́*], cuya *o* se mantiene por analogía con [*bǫ́u̯*], este tipo de analogía no existe en el caso de las postónicas. Así es que sólo en Sisquer, Ossera y Alinyà hemos encontrado ejemplos bastante escasos de una pronunciación [*ǫ*]: [*trúmfǫs, fẹ́šǫs*] «trumfes, feixos»; sólo en estos pueblos hemos encontrado también escasos restos de una desinencia de presente de subjuntivo en *-o* [*ǫ*], pronunciándose esta desinencia comúnmente [*u*] por toda la región — así el [*pũžu kǫm búlgu*] «pugi quan vulgui» de La Coma.

Resumiendo, podemos decir que al oeste de la isoglosa 1 queda sólo una distinción muy caduca, caduca sobre todo en posición postónica, entre las *o* y *u* átonas. Y esta falta de distinción debe atribuirse a una influencia creciente de las hablas orientales, influencia que se hace sentir primero en los centros urbanos de Solsona y la Seu d'Urgell, y que luego se propaga a los pueblecitos que de ésos dependen.

II. Las átonas a y e.

Al oeste de la isoglosa 4 se distinguen las pretónicas *a* y *e*, distinción casi regular, en una pronunciación [*a*] y [*e*]; existen casos muy esporádicos de una pronunciación [*ə*], sobre todo venida de una *e* originaria. Al este de esta frontera se encuentra siempre una confusión en [*ə*].

Una pronunciación [*a*] de la *e* inicial absoluta se encuentra al oeste de la isoglosa 3: [*an diẹ́m, al tẹ́nim, ađukát, astábum, askəpẹ́ms, azmọlá, astáblẹ*] «en diem, el tenim, educat, estàvem, escapem-nos, esmolar, estable»; es ésta una isoglosa muy neta.

Por toda la región, pero sobre todo al oeste de la isoglosa 5, debemos a la asimilación una serie de formas tales como: [*minžá, sirá, trižínẹn, pitít, disprẹ́s, intiníbẹ, tiním, piriki, bistí, ḷintíḷẹs, ḷigúms, primís*] «menjar, serà, traginen, petit, després, entenia, tenim, per aquí, vestir, llentilles, llegums, permís».

En posición postónica, y en sílaba abierta, las *a* y *e* átonas se distinguen al oeste de la isoglosa 7: Josa de Cadí [*kázə, pári*]; Odén [*trúžạ, r̄ọ́u̯rẹ*]; Ossera [*pẹ́đra, mọ́ldrẹ*] — pero hacia el este, en La Coma, tenemos [*kázạ, párạ*], y en Gósol [*kázə, párə*]. La forma [*pári*] de Josa es una forma típica del habla *xipella*, habla que forma «una espècia d'embà que separa lingüísticament els dos dialectes més importants de la Catalunya històrica» (Barnils), y la cual en las gramáticas históricas del idioma viene calificada de subdialecto. Dicho subdialecto goza de cierta vitalidad sobre todo en las localidades de Josa de Cadí y Tuixén, aunque se encuentran también bastantes huellas en otras localidades de más hacia el oeste. Rasgo esencial del subdialecto es la pronunciación [*i*] de toda *e* postónica, y de toda *a* postónica en sílaba cerrada; así: [*pári*] «pare», [*mánik*] «mànec», [*kántis*] «cantes», [*kəntərís*] «cantaries», [*kánim*] «cànem», [*ánik*] «ànec», [*bílis*] «viles». La pronunciación [*i*] se propaga por analogía a otras formas, sobre todo verbales, en las cuales queda la *a* en posición final absoluta: [*kánti*] «canta». Sobre esta [*i*] se expresó hace medio siglo Alcover en los siguientes términos: «tal *i* no és més que una *e* tan tancada que acaba per sonar *i*... sembla talment que la *e* clara (se entiende del catalán occidental), per defensar-se de l'enfosquiment, se fa tan viva que acaba per sonar *i*.» Esta explicación, la cual atribuiría la [*i*] a una reacción contra la [*ạ*] de La Coma, o la [*ə*] de Gósol, nos parece harto convincente — por lo menos en esta región; pero la situación se complica algo cuando nos damos cuenta de que no sólo se dan casos de cerrazón en

esta zona, en la de Bescaran y Estamariu (frontera entre la comarca del Urgellet y la sub-comarca del Baridà), en la de La Massana y Ordino en Andorra, y en la de Sta. Coloma de Queralt, ya mucho más hacia el sur — zonas todas ellas de contacto entre catalán oriental y catalán occidental — sino que también se dan casos análogos en el *pallarès*, y bastante más hacia occidente en la región del Ebro. Casi se puede decir que una gran parte del catalán occidental «xipelleja», y no sé si puede atribuirse todo a una sencilla reacción frente a las vocales neutras del dialecto oriental.

Volviendo ahora a las *a*, *e* postónicas en otras localidades de la región, vemos que frente a la distinción en sílaba *abierta* al oeste de la isoglosa 7, se da una confusión completa en sílaba *cerrada* por toda la zona; la pronunciación, sin embargo, varía bastante de una localidad a otra. Así es que en Cornellana, Ossera, Alinyà y Cambrils tenemos [*r̄o̤de̤s, ábre̤s*]; en Josa de Cadí y Tuixén tenemos [*bílis, páris*]; y en Gósol, La Coma y Canalda [*bíləs, párəs*]. Claro es que la modalidad de Josa de Cadí y Tuixén se distingue de la del resto del valle de Lavança, y de la de Cambrils, sólo por un mayor grado de cerrazón digamos defensiva, de manera que tenemos en realidad dos tipos de pronunciación, el uno claramente occidental [*e̤*], el otro claramente oriental [*ə*]. Pero ¿en Odén? También aquí se nota una confusión en sílaba cerrada, confusión en [*e*], pero la localidad se muestra muy de transición en que tiene un sistema vocálico (se entiende de vocales átonas) muy anárquico:

-a final: [*se̤ba̤*]
-as final: [*fúl̤əs*]
-e final: [*mól̤dre̤*]
-es final: [*pəls po̤brəs*].

En Odén sorprende pues el contraste [*po̤bre̤ — po̤brəs*], contraste que no se da en otra localidad alguna de esta región.

Resumiendo, tenemos una situación mucho más compleja que la de las átonas *o* y *u*. En el caso de éstas se da una frontera algo vaga, pero frontera en fin, entre la distinción y no distinción. Sean pretónicas o postónicas las *o* y *u*, la frontera se encuentra delimitada por la isoglosa 1. En el caso de las átonas *a* y *e* tenemos la isoglosa 4 (pretónicas), y la 7 (postónica en sílaba abierta); en sílaba cerrada vemos que existe una confusión general, abarcando toda la región; y en Odén tenemos un pueblo muy de transición.

Hemos visto, nada más por el tratamiento de las vocales átonas, lo fronteriza que con su haz de isoglosas se muestra esta región — e igual veremos al tratar de algún otro criterio diferencial.

III. La ē larga latina.

El tratamiento de la ē larga latina no viene indicado en esta zona por ninguna de mis isoglosas. Todos sabemos que según las gramáticas históricas del catalán se mantiene dicha vocal en la parte occidental del dominio, así [*kaminẹ̀t, bẹ̀urẹ*] «caminet, beure», pero este mantenimiento de la [*ẹ*] se da sólo en Banyeres, y es un rasgo que comentan los habitantes de todas las otras localidades de la cuenca del Lavança, los de Sisquer sobre todo. Sospecho que también en Adraén se darán casos de mantenimiento, por ser una localidad que, como Banyeres, se orienta más bien hacia La Seu d'Urgell directamente que no hacia el complejo de pueblos del valle del Lavança.

IV. Otros criterios diferenciales.

(a) Es interesante notar el límite de las desinencias *-am* y *-au* del presente de indicativo de los verbos en -ARE (isoglosa 2), y compararlo con el límite, que cae más hacia el este, de las formas *ham* y *hau* (catalán común «hem, heu») derivadas de HABEMUS, HABETIS. En las formas *ham, hau* [*am daná, aụ dẹ fẹ́ru*] «hem d'anar, heu de fer-ho» de la región que queda al oeste de la isoglosa 5, ¿no hemos de ver un reflejo de una anterior extensión bastante más hacia el este o de las formas [*anám, anáụ*], o de la tendencia a pronunciarse [*a*] toda *e* en posición inicial absoluta? En todo caso las formas *ham* y *hau* resultarían ser formas fosilizadas del catalán occidental en territorio de catalán oriental.

(b) En las terminaciones -EBAM, -IBAM se da el mantenimiento de la -B- en todos los pueblos al oeste de la isoglosa 6, y es interesante en este aspecto la diferencia de tratamiento entre Josa de Cadí y Tuixén. En Josa de Cadí hemos recogido regularmente como evolución de DICEBANT la forma [*díin*], en Tuixén no menos regularmente la forma [*díbẹn*] o [*díbin*]; dicha dualidad de tratamiento nos resulta chocante al considerar que siempre han sido fáciles las comunicaciones entre Josa de Cadí y Tuixén. La razón de ello quizás haya de buscarse en el hecho de que los *tuixentesos* siempre han sido mineros y comerciantes, orientados hacia Solsona y sobre todo modernamente hacia La Seu d'Urgell, mientras que los de Josa de Cadí no solamente tienen muy fáciles las

comunicaciones con Gósol (pueblo de habla indudablemente oriental), sino que han tenido los *josencs* la costumbre de llevar durante el invierno su ganado a tierras de habla oriental.

(c) El último criterio de interés en esta zona es el representado por la evolución de los grupos consonánticos -C'L-, -LĬ-, -LLI-. Como ya queda dicho, sólo en el habla oriental tenemos una pronunciación yeísta de la [*l̥*] del idioma oficial, y en efecto esta pronunciación se encuentra en las localidades de Gósol y Sorribes: [*bę́jəs, ṙustǫ́jə, ái̯s*] «abelles, rostolla, alls»; no se conoce dicha evolución en La Coma, ni en Josa de Cadí.

* * *

Ahora bien, ya es hora de mirar el conjunto de las isoglosas que hemos podido trazar, de intentar una interpretación de alguna de ellas. Vemos en seguida que estamos en una zona muy de transición, pero dentro de un aparente estado de confusión se ve operar una tendencia muy natural de difusión de la modalidad lingüística oriental. Esta difusión obra no solamente a través de contactos íntimos en la misma frontera lingüística, sino también mediante contactos con los centros urbanos de Solsona y La Seu d'Urgell, de habla muy orientalizada ya los dos; inútil decir que estos últimos contactos resultan lingüísticamente muchísimo más importantes que aquéllos. Parece en efecto probable que una frontera lingüística primitiva viene señalada por mi isoglosa 7, y una interpretación en este sentido no carece de apoyo histórico. Ya hemos visto lo que dice sobre el asunto Mgr. Antoni Griera: «... s'ha d'explicar, d'una banda, per la influència exercida per l'Urgell en l'època de la seva preponderància, i, per l'altra, per la tendència cada dia més forta d'orientar les comunicacions seguint el natural corrent de les aigües cap al Llobregat»; y en efecto la historia medieval parece explicar harto satisfactoriamente la situación lingüística actual en la zona del Quatre Batlles. Al norte del Cadí la frontera lingüística trazada por Alcover y otros coincide con una división tradicional entre el extremo noreste del Urgellet o Alt Urgell (dominio de los condes de Urgell), y el extremo oeste de la Cerdanya o sea el Baridà (dominio de los condes de la Cerdanya). También consta una división política ya desde el siglo X entre el valle superior del Lavança y los valles superiores del Aigua de Valls y del Cardener; es ésta otra frontera entre los dominios de Urgell y los de los señores de Berga (que llegan en esta zona hasta Gósol), entre Urgell y la región del «pagus lordensis» o Vall de Lord (La Coma, La Pedra, San Llorenç de Morunys), comarca esta última que en el

medioevo parece haber gozado de la protección de los señores de Cardona. En la parte sur tenemos otra frontera entre los dominios de Urgell (Ribera Salada) y la Vall de Lord. Así es que la isoglosa 7 parece reflejar el trazado de una frontera medieval entre un bloque occidental, o sea los dominios de los condes de Urgell, y otro bloque oriental, o sea dominios de los señores de la Cerdanya, del Bergadà y de la Vall de Lord.

Pero a su vez el trazado de esta frontera, ya al parecer antiquísima, puede quizás datar de mucho antes; es posible que se base en una realidad étnica, que sea — por lo menos en la región que queda al sur de la Serra de Cadí — reflejo de una frontera entre los Bergistani al este (la arqueología nos demuestra que los restos prehistóricos de la Vall de Lord no difieren fundamentalmente de los que se encuentran en el Bergadà), los Cerretani al noroeste, y los Lacetani (?) al suroeste. En este caso la frontera Urgellet/Baridà sería bastante más moderna que la que se extiende en dirección sur desde la Serra de Cadí. Todo esto, desde luego, queda en el aire — hemos de esperar a que nos aclaren algo más los historiadores la situación prehistórica y medieval — pero no deja de ser interesante el que unas hipotéticas fronteras étnicas prehistóricas coincidan con unas fronteras históricas medievales ya documentadas, y que las dos coincidan con la que parece ser una antigua frontera lingüística entre catalán occidental y catalán oriental.

DISCUSSION

Interventions de MM. F. de B. Moll, G. Colón, A. Badía-Margarit, P. Gardette, G. Straka et B. Cazacu. Réponse de M. P. Russell-Gebbett.

F. de B. Moll (Palma de Maiorca) signale que la diphtongaison en syllabe initiale dont parle Russell-Gebbett peut être constatée également dans d'autres régions.

G. Colón (Bâle) demande si l'A. n'a entendu les formes du passé *trubí* etc., qu'il a citées, que chez un seul informateur ou chez plusieurs, et s'il ne s'agirait pas d'une influence littéraire.

A. Badía-Margarit (Barcelone) rappelle qu'on trouve la prononciation [*a*] du *e* initial dans toute la région occidentale, il souligne l'importance de l'explication historique que l'on peut donner du phénomène.

P. Russell-Gebbett répond qu'en ce qui concerne les formes du passé, il ne les a entendues que chez un seul informateur, mais que celui-ci était un

berger inculte et qu'il ne devait donc pas s'agir d'une influence littéraire. Quant à la voyelle initiale *e*, il a l'intention d'en parler plus longuement, ainsi que de sa distribution et de son explication historique, dans le texte définitif de sa communication; pour le dernier point, il attache une grande importance à l'influence d'un substrat pré-roman.

P. GARDETTE (Lyon) demande si l'on peut constater les diphtongaisons dont parle l'auteur, quelle que soit la position par rapport à l'accent tonique. Les phénomènes de diphtongaison qu'il connaît se produisent toujours dans une syllabe accentuée. Dans ces conditions, on trouve souvent l'évolution *o-* > *au-*. S'il s'agit, dans le cas cité, d'une syllabe initiale atone, ne pourrait-on envisager une agglutination de l'article?

P. RUSSELL-GEBBETT affirme que cette diphtongaison se produit même si la syllabe initiale est une atone absolue: o v i c u l a > *auella*. Dans certains cas, on pourrait admettre qu'il y ait eu agglutination de l'article, mais le phénomène se produit aussi bien avec des formes verbales.

P. GARDETTE fait observer que, dans le cas des verbes, il pourrait s'agir d'une alternance opposant des temps différents.

G. STRAKA (Strasbourg) pense qu'il s'agit peut-être d'une sorte de son de transition, pouvant surgir aussi bien dans le cas d'une initiale absolue que lorsque, dans la phrase, la voyelle se trouve après la consonne finale du mot précédent. Il rappelle qu'il y a des parlers où l'on constate la prothèse d'un *v* avant des voyelles labiales initiales; et puisqu'il est question du catalan, on y trouve *vuit* < o c t o .

B. CAZACU (Bucarest) donne des exemples en roumain, comme le mot *ova*, parfois prononcé [vova].

EL ESPAÑOL CANARIO. ENTRE EUROPA Y AMÉRICA

DIEGO CATALÁN
(LA LAGUNA)

Arrumbada la antigua concepción simplista del español americano como «andaluz» trasplantado a Indias, un clima de extremado anti-andalucismo ha caracterizado los estudios dedicados en los últimos decenios a los dialectos «nuevos» del español. Pero la casi unanimidad con que lingüistas de formación muy diversa venían defendiendo las explicaciones poligenéticas para los fenómenos ocurridos a un lado y otro del Atlántico, ha desaparecido en estos años inmediatos: día tras día, estudios nuevos vuelven a hacer necesario el anudar las cortadas amarras entre las variedades dialectales atlánticas de España y las de América.

Desde luego, después de los estudios recientes de Menéndez Pidal, Lapesa, Boyd-Bowman y, porqué no decirlo, míos, me parece demostrado que el «çeçeo-zezeo» [*seseo-çeçeo*] lo impusieron en América y Canarias los primeros colonos, predominantemente andaluces: En América el «çezeo» fué un rasgo propio ya de la koiné lingüística formada en el Caribe durante el primer trentenio de la colonización (1493--1519), período de claro predominio andaluz en la empresa americana; y en aquel primer «campamento» español en ultramar se forjó la comunidad que, durante las dos décadas inmediatas (1520-1540), iniciaría la hispanización del Continente (de los dos Virreinatos de Nueva España y el Perú). En Canarias el «çezeo» es tan viejo como la conquista de Tenerife; lo tenemos documentado desde 1500, con la primera generación de colonos.

Si podemos asegurar hoy que la presencia del çezeo a un lado y a otro del Atlántico, en el reino de Sevilla, en Canarias y en las Indias, no es el resultado fortuito de una evolución paralela ocurrida en las colonias y en la metrópoli, se impone que sometamos a muy detenida

reconsideración las análogas explicaciones poligenéticas, relativas a las restantes llamativas conexiones entre la fonología de ciertas hablas americanas, canarias y del Sur de España, antes de darlas por válidas. Sin embargo, el caso ejemplar del «çezeo» no debe cegarnos, haciéndonos suponer una antigüedad medieval para todos estos rasgos fonéticos meridionales: el admitir una conexión genética entre los fenómenos americanos y los europeos no exige que los consideremos implantados desde los días mismos de la colonización. El español de América, pese a la expansión indudable de la koiné antillana, no fué el huevo de Colón puesto en el Nuevo Mundo y allí incubado al calor de la espléndida naturaleza americana. Los españoles de Indias, como los de Canarias, siguieron formando durante los siglos XVI, XVII, XVIII una «comunidad» con los europeos, y, así como cooperaron en los movimientos literarios y en la evolución cultural de la metrópoli, participaron también en las novedades lingüísticas que nacían en la fracción europea de la comunidad hispánica. Como muestra de la expansión por América de una innovación lingüística de origen peninsular, posterior al asentamiento de las primeras generaciones de colonos, bástenos un ejemplo de primera magnitud, la generalización en América de la nueva fonética «castellano vieja», que triunfa en el Madrid de Felipe II a mediados del s. XVI y que se impone rápidamente en Toledo, Valencia y Sevilla antes de finalizar el siglo: Las primeras comunidades criollas americanas mantenían aún las oposiciones fonemáticas del toledano imperial /b/: /v/; /ç/ (/ss/): /z/ (/s/); /x/: /j/, pero hoy (a lo que parece) no queda en parte alguna de América rastro de estas oposiciones, y en todo el español ultramarino persisten sólo las sibilantes sordas y la /b/, de acuerdo con la nueva fonética madrileña del siglo XVII. Puesto que la activa comunicación entre España y las Indias hizo posible la propagación a todo el español americano de la nueva fonética cortesana del s. XVII (y no creo que hable nadie en este caso de poligénesis), nada tiene de extraño que facilitase también la llegada a las colonias de otras novedades fonéticas surgidas en la metrópoli, aunque esas innovaciones no fueran propias del habla de Madrid.

El objetivo de este mi trabajo es examinar esa fonética neológica dialectal, que tan íntimamente relaciona el habla de los puertos de ambas bandas del Atlántico, trayendo como novedad a esta consideración, a parte de un punto de vista monogenético, el dato del español canario. Canarias, en medio de la ruta de Europa a América, constituye un testigo de excepción de la conexión lingüística establecida entre los puertos metropolitanos y los coloniales por las flotas de Indias.

I

El español de los puertos de América.

En 1676 el obispo Fernández de Piedrahita, historiador de Nueva Granada, sin duda seseoso como buen criollo (en sus libros se leen *mais, maisal, sienaga,* etc.), notaba ya la singularidad lingüística de Cartagena de Indias (frente a su Bogotá) advirtiendo que los habitantes de aquel puerto, de «poderoso comercio continuado», «mal disciplinados en la pureza del idioma español, lo pronuncian generalmente con aquellos resabios que siempre participan de la gente de las costas de Andalucía». Hoy, en efecto, Cartagena se opone a Bogotá por su fonética revolucionaria «andaluzante», lo mismo que Veracruz a Méjico, o que las Antillas y Panamá al resto de Centro América, o que Guayaquil a Quito, etc. Fernández de Piedrahita nos proporciona, creo, la explicación correcta de la conocida oposición lingüística entre las mal llamadas «tierras bajas» y «tierras altas» de América: es el poderoso comercio continuado el que lleva a aceptar a los vecinos, mal disciplinados en la pureza del idioma, de los puertos de Indias, la nueva fonética surgida en los puertos de Andalucía. En efecto, el área «andaluzante» de América coincide perfectamente, no con las «tierras bajas», sino con los puertos a que aportaban las flotas de Nueva España, Tierra Firme, el Perú y las islas de Poniente: La flota iniciaba la Carrera de Indias desde Sevilla, haciéndose a la mar en Sanlúcar (más tarde Cádiz reemplazó a Sevilla), aportaba en Canarias y desde allí cruzaba el Atlántico hasta La Deseada o Dominica; de aquí, si se trataba de la flota de Nueva España, se dirigía, tocando en La Española, a Veracruz, donde afondaba, hasta iniciar el regreso, con escala en La Habana; si la flota era la de Tierra Firme, de La Dominica se dirigía a Cartagena y por último a Nombre de Dios en el Istmo de Panamá, donde afondaba, regresando igualmente después de aportar en La Habana. En el Pacífico, La Navidad era el puerto que enlazaba a España con las islas del Poniente y desde Acapulco se comunicaba La Nueva España con Panamá, Guayaquil, Paitá, El Callao y Chile. Esta es también la «Carrera de Indias» seguida por los nuevos rasgos fonéticos del español meridional y atlántico.

La nueva fonética propagada a América desde «las costas de Andalucía» tropezó desde un principio, a pesar del prestigio de Sevilla (primero) y de Cádiz (después) en las colonias, con la resistencia de los centros culturales del Nuevo Mundo: Las cortes virreinales pronto

fueron adquiriendo una vida social y cultural superior, que les permitió vivir conservadoramente asentadas sobre sus propias tradiciones: sólo las zonas porteñas, con su población mezclada y su vida agitada, siguieron atentas el curso innovador del español meridional y participaron en las nuevas modas lingüísticas procedentes de las ciudades atlánticas de la metrópoli. Así nació en los dos virreinatos (como ha visto bien Menéndez Pidal), la gran diferenciación fonética entre el habla conservadora del interior y el habla revolucionaria de los puertos.

II

El dato canario: estratos varios del español atlántico.

El español canario, inexplorado casi hasta el presente, no es fonéticamente un dialecto de caracteres estables. En las siete pequeñas islas del Archipiélago conviven en lucha estratos muy varios del español atlántico. Rasgos fonéticos arcaicos, conservadores, nuevos y novísimos se reparten unas veces geográficamente el territorio canario y contienden otras entre sí, dentro de una misma localidad, estratificando el habla según las diversas capas sociales de que se compone el núcleo urbano. En el limitado espacio insular tenemos ocasión de contemplar el forcejeo entre las modalidades conservadoras e innovadoras atlánticas que, al otro lado del Océano, se reparten grandes fragmentos de la inmensidad del continente americano.

El centro más innovador es la ciudad de Las Palmas, puerto y capital de la isla de Gran Canaria y de la provincia del mismo nombre, el mayor núcleo urbano en el Archipiélago. Gran Canaria es una isla macrocéfala en que la capital define a la isla; toda la zona más poblada de ella se halla en íntima dependencia respecto a Las Palmas y ha recibido sus modalidades lingüísticas. Las islas menores de la provincia, Lanzarote y Fuenteventura, son notoriamente arcaizantes; sin embargo en los últimos 15 años Arrecife, la pequeña capital de Lanzarote, ha crecido rápidamente, transformándose en un centro de vida ciudadana muy influido por Las Palmas. La otra provincia del Archipiélago, Tenerife, carece de una capital que influya decisivamente sobre el conjunto: Santa Cruz de Tenerife (con unos 100.000 habitantes en 1954) es una ciudad en rápido progreso, pero de crecimiento demasiado moderno para haber moldeado, no ya a la provincia, pero ni aún siquiera a la isla de Tenerife. Los tinerfeños del interior, sobre todo en

el agrícolamente privilegiado Norte de la isla, siguen aún encastillados en una actitud de señorial desprecio hacia el antiguo lugar de pescadores (de «chicharreros») convertido en moderna y agitada urbe. La propia pequeña ciudad de La Laguna (geográficamente una «ciudad satélite» de Santa Cruz, unida a ella por 10 kms. de carretera sin solución de continuidad urbana) mantiene aún, desde su encumbrada posición a 600 m. de altitud, su personalidad social y lingüística frente a Santa Cruz, gracias al conservadurismo de su burguesía y de su pequeña nobleza, a pesar de que las clases proletarias viven ya orientadas decididamente, incluso en el lenguaje, hacia la ciudad marítima e industrial. Todo el Norte de la isla forma un área semi-urbana, nada arcaizante, pero sí muy conservadora en costumbres y habla. El Sur, en cambio, es claramente arcaizante y se relaciona íntimamente con La Gomera. Esta otra isla y La Palma son mucho más arcaizantes que Tenerife en conjunto; pero ya sus puertos, Santa Cruz de La Palma, San Sebastián de La Gomera y Playa Santiago, van estando influidos por las nuevas modalidades del habla canaria de los grandes puertos. El Hierro, la isla menor y más apartada, mantiene un arcaísmo lingüístico aún mayor.

III

Consonantes implosivas

El capítulo más importante de la fonética «nueva» del Sur de España y de los puertos de América es sin duda el de la relajación, neutralización y pérdida de las consonantes implosivas.

Neutralización y aspiración de las sibilantes implosivas

La neutralización y aspiración de las sibilantes implosivas nada tiene que ver con el [*seseo*], ni con la calidad de la *s;* la distribución geográfica de ambos fenómenos nos lo indica claramente.

En la metrópoli, la neutralización de *-s, -z, -x,* propagada, sin duda, algo más tarde que el çezeo (a pesar del *Sofonifa* 'Sofonisba' de don Fernando Colón, aportado por Menéndez Pidal) desbordó con mucho el área del çezeo, imponiéndose no sólo a todo el andaluz, sino también a todo el extremeño, hasta el Sur de Avila y el Sur y SO. de Salamanca, alcanzando por este extremo incluso el Duero y el Tormes en

La Ribera (hoy este extremo NO. del área se halla desligado del resto, debido a la penetración del habla «charra» salmantina en la comarca de Ciudad Rodrigo). ¿Se trata de una reliquia de la aspiración la neutralización en [*s̱*] de *-z* y *-s*, interiores de palabra, propia de toda la provincia de Salamanca?. También hacia el NE. la aspiración logró irse imponiendo, creo que con fecha más tardía, por Murcia, Albacete y parte de la Mancha, desde donde amenaza el habla de Madrid (no hay duda de que detrás de los puntos más avanzados de penetración del fenómeno hay, en estas regiones, grandes bahías y aún lagunas de territorios en que no se ha generalizado la aspiración ni la neutralización).

En América, en cambio, las aspiración, al no imponerse desde los dias de la conquista como rasgo de la koiné antillana, no se convirtió en rasgo general del español criollo, como el «çezeo», y sólo logró aceptación en los puertos: Hoy es nota característica de la región costera de «poderoso comercio continuado», esto es, las Antillas, costa de Veracruz, Tabasco y Campeche (Méjico), Venezuela (salvo los departamentos andinos), costa colombiana de Santa Marta, Barranquilla y Cartagena, Darién, en el área del Caribe; y en el Pacífico: Panamá, puertos del Pacífico de Méjico (en Guerrero y Jalisco), costa del Ecuador y del Perú septentrional, Chile. También la aspiración ha alcanzado a otra zona marítima, la región del Plata, a pesar de su menor vida comercial durante el período colonial: Uruguay, Buenos Aires, Santa Fe, Entre Ríos, Corrientes, Paraguay.

La aspiración, con ser uno de los rasgos fonéticos más llamativos del español canario, no es tampoco un rasgo propio de todas las hablas del Archipiélago. En El Hierro, la isla más pequeña y apartada, (y también, aunque con menos regularidad, en algunas aldeas de la montaña en La Gomera), persiste hasta hoy una modalidad arcaizante del español atlántico insular en que la *-s* implosiva se mantiene inalterada, como en las hablas americanas del interior. En el resto de Canarias las antiguas *-z*, *-s*, *-x*, del español medieval e imperial han dado -[*h*] o [*cero*], como en las hablas «marítimas» de América.

La pérdida total de la aspiración no se produce ni en Tenerife, ni en La Palma, ni en La Gomera, ni en Lanzarote (de Fuerteventura me faltan datos). Ejemplos: ***crúh***, ***Péreh***, ***dóh***, ***bácah***, ***gátoh***, ***relóh*** (o *reló*, pero ***relóh cáro***). A pesar de la regular conservación de la -[*h*] implosiva, esta realización de la sibilante no se ha incorporado al fonema /h/, pues al lado de ella subsiste una variante enfática -[*s̱*], aún de bastante empleo: La [*s̱*] surge, no sólo en el habla cuidada de

la oratoria, sino conversacionalmente siempre que se entrecomilla o subraya una palabra; y, desde luego, es aún obligada, en ciertos casos, cuando queda intervocálica por fonética sintáctica. Sin embargo, el progresivo desvinculamiento de la -[*h*] implosiva respecto al fonema /s/ se patentiza en la tendencia marcada del habla popular a preferir la -[*h*] respecto a la -[*ṣ*] en la mayor parte de las situaciones en que se convierte en explosiva por fonética sintáctica; sólo en las voces en que hay otra aspirada en la sílaba inmediata triunfa la -[*ṣ*] por disimilación (igual que se ha observado en algunas hablas andaluzas): ***unoṣ-ohoh, grándeṣ-óhoh, eṣoṣ-áhnoh, loṣ-íhoh, priméroṣ-íhoh, las-íhlah, aquéllaṣ-íhlah, aihládaṣ-íhlah, máloṣ-áñoh, treṣ-águah, grándeṣ-águah, buénoṣ-áhoh, los-ígoh, noṣ-ábreh la puérta, cómpraṣ-óhah, tréṣ-óhah;*** en las voces esdrújulas la disimilación se produce aun mediando una sílaba átona entre las dos aspiraciones: *fiéraṣ-águilah, loṣ-útileh de trabáho, loṣ-árboleh, áltoṣ-árboleh*: y, en contra-partida, no ocurre la disimilación en las voces agudas, pese a la aparente proximidad de las dos aspiradas: ***máh atráh, báh atráh, máh atróh, máh arróh, noh iráh a deṣír, noh abráh bíhto***. La oposición en casos como: ***Laṣ-águah, treṣ-águah*** y ***máh água*** o entre ***buénah alméndrah*** y ***buénoṣ-áhoh***, o entre ***únoh indibíduoh*** y ***unoṣ-óhoh***, etc. es bien significativa. Los hablantes más cultos reponen ocasionalmente la [*ṣ*] con mayor libertad (***máh-água*** o ***máṣ-água, lah arénah*** ∽ ***las-arénah, loh armárioh*** ∽ ***los-armárioh***).

Cuando sigue consonante, la aspiración tiende a asimilarse a ella en el punto de articulación, surgiendo así al lado de la [*h*]laríngea, aspiradas velares, palatales, dentales, labiales (ejs: *moḥca* o *mó*^{ḥc}*ca, laḫ llábeh, déḥ*^{dh}*e, é*^{ḥt}*te, e*^{hp}*peránṣa*). La aspiración, cuando se asimila a una fricativa sorda, desaparece por completo: ***lo huébeh, fóforo, afíṣiár, la ṣógah, lo ṣoldádoh, porqué ṣábado*** 'porque es sábado', ***úno ṣapátoh***. Ante nasal se nasaliza [*h̃*].

El influjo de la aspiración sobre las sonoras *b, d, g* siguientes es notorio, aunque no se alcance en general los resultados extremos del proceso asimilatorio [*f*, θ, χ]; *eh*^{bh}*elto, reh*^{bh}*alar*, etc.; *deh*^{dh}*e, deh*^{dh}*én*, etc.; ***pahuato, muho, rehuardo, raho, rahada, rahuño, allaho, huhado*** (en Lanzarote ***hugao***, por disimilación), etc.; en enlace sintáctico: *loh*^{bh}*oloh, lohg*^{h}*atoh, lah*^{dh}*oh*. En los casos en que la sonoridad se mantiene, que son los más, la sonora adquiere una pronunciación aspirada o soplada (*'rehilante'*) similar a la de la [*f*], [θ] ó [χ], pero sonora, y modifica su punto de articulación haciéndose plenamente interdental, la *d*, o laríngea, en el caso de la *g*, como en otros lugares del español innovador cismarino y ultramarino.

La pérdida de la aspiración en posición final de palabra caracteriza el habla innovadora de Las Palmas, y de las villas y pueblos del Norte de Gran Canaria. La crítica situación en que esta pérdida coloca a los morfemas de plural en el sustantivo y de persona Tú en el verbo tiende a salvarse aquí, como en otras zonas del español meridional y atlántico, gracias a la mayor abertura y al alargamiento de la vocal final, que permiten distinguir las sílabas antes trabadas por la -[*h*], de las originariamente libres (la oposición no es, sin embargo, tan marcada como en las hablas andaluzas orientales). El olvido de la aspiración se prolonga a los casos en que la implosiva iría agrupada con una consonante por fonética sintáctica, y al desaparecer la aspirada convierte a la consonante sonora inmediata en una oclusiva: *lä-do, lo-banco, lo-gato,* frente a *lado* o *lobo*. Los hablantes de Tenerife, que entre vocales sólo conocen realizaciones fricativas de /b/, /d/, /g/, como la generalidad de los españoles, interpretan estas consonantes intervocálicas oclusivas como precedidas de consonante nasal y acusan a sus vecinos los «canarios» de decir «*landó*», «*lambáca*» (no otra cosa hacen los griegos hoy día — por no pronunciar oclusiva su /d/ sino tras nasal — cuando tratan de reproducir la [*d*] intervocálica oclusiva del inglés).

La historia filológica de la aspiración está sin esbozar siquiera; cuando se trace, creo que convendrá tener en cuenta la posibilidad de que el archifonema -S (de *-z, -s, -x*), antes de aspirarse, se haya realizado primeramente (en el tránsito del s. XVI al XVII) como -[*š*], igual que en portugués (cfr. /x/ [*š*] > [*h*], y ténganse presentes los casos de grafía *-x* por *-s* en los siglos XVI y XVII).

Neutralización de *-r, -l* implosivas

Otra neutralización de implosivas, la de *-r* y *-l*, que se documenta en Andalucía a fines del s. XVI y principios del XVII, tiene en España un área algo menor, pero muy similar a la que acabamos de estudiar. Fuera de un islote vasco-aragonés, no pertinente para nuestro estudio, la pérdida de la oposición fonológica entre *-r* y *-l* tiene su centro en Andalucía y Extremadura; hacia occidente abarca todo Cáceres y penetra en la franja sur de Salamanca y SO. de Avila, de habla extremeña (su frontera al Sur de Ciudad Rodrigo coincide así, prácticamente, con la de la aspiración, descontado el islote de La Ribera), hacia oriente ha penetrado también en el reino de Murcia.

En América el área de neutralización comprende las zonas porteñas del Caribe y el Pacífico: Las Antillas, costa de Méjico, costa de Colom-

bia, Venezuela (salvo la zona andina), Panamá, costa sur de Colombia, costa del Ecuador y del Perú septentrional; en Chile es propia de la región central, con Valparaíso y Santiago por centro (zona a la que se une Neuquén en Argentina) y en el Sur sólo de la ciudad costera de Valdivia. Fuera de esta área marítima, la neutralización no se produce en ninguna de las regiones conservadoras del interior, ni tampoco en la alejada región del Plata. Ocurren, eso sí, en todas partes algunas disimilaciones: *cormíllo* ~ *cormí(y)o, arfil, delantár, arquilár, solprendér, carculár,* etc. Estas mismas disimilaciones se dan también en España en zonas no confundidoras.

Las hablas canarias arcaizantes y aún las meramente conservadoras mantienen perfectamente distintas y con articulación plena las realizaciones implosivas de *-r* y *-l* (en algunas localidades muy arcaizantes de Tenerife y en buena parte de las islas menores de esta provincia, persisten hasta hoy incluso terminaciones en *-re* ~ *-ri: abére, soñáre, muhére, siñóre, ayére* o variantes con *-i* final). Sólo ocurren disimilaciones como *arbañil, arcálde, arquilár, cormillo, delantár* (cfr. con *pelegríno, ṣelébro,* 'cerebro') muy generales en todas las islas. (Hace excepción el grupo *-ls-* en el que ciertos hablantes distinguidores de habla popular neutralizan, en el archifonema R, la oposición *-l: -r (dúrse, sársa, carsón, ar síne).*

Frente a esta modalidad tradicional del canario, extendida por las siete islas, presiona desde las ciudades un canario innovador en que se produce la neutralización de *-r, -l,* implosivas. Esta onda fonética innovadora abarca en Gran Canaria a Las Palmas y a la mayor parte de la isla, pero en Lanzarote sólo las generaciones jóvenes de la pequeña capital insular (Arrecife) empiezan hoy a aceptar esa pronunciacón (un obrero de 23 años: *naturár, cór, delantár, perehír, cárdo,* 'caldo', *dúrṣe, argũn, arcárde, cormíllo, carṣón, cardéro, mórde, ṣordáo, gorbér,* 'volver', igual que *hárca, reír, muhér, dotór,* etc). En Tenerife la pérdida de la oposición *-r, -l* caracteriza al habla de Santa Cruz, y se ve hacer progresos a la nueva pronunciación en el habla de La Laguna; pero aún no ha arraigado en la conservadora y rica región norteña de la isla (valle de la Orotava, etc.); en cambio, hacia el arcaizante y poco desarrollado Sur de la isla sí se ha propagado bastante (datos de Fasnia: *fartába, górfo, arbeaquíllah, malgárṣah, ṣalpilléro, ṣul, pinál, fogál, mercadél, molé);* en las islas menores de la provincia la neutralización apenas se registra, incipiente, en los puertos de las capitales.

Sobre Santa Cruz y La Laguna puedo precisar algunos aspectos

sociales del fenómeno: En La Laguna, los hablantes campesinos más conservadores y la burguesía culta mantienen una articulación plena y distinta de *-r* y *-l* implosivas, como en el interior de la isla (los campesinos distinguidores alteran sólo la forma oficial de algunas palabras en virtud de asimilaciones); pero ya entre las jóvenes generaciones universitarias comienza a cundir la neutralización. El pueblo lagunero no se diferencia ya del de Santa Cruz: ambos confunden, alternando las realizaciones [ɹ], [l], [ɹ/l], sin gran atención para las formas normativas. Los hablantes cultos de Santa Cruz, inmersos en una comunidad que neutraliza las *-r* y *-l* implosivas, llegan en conversación muy espontánea a usar [ɹ/l] indistinta, pero basta un mínimo de atención por su parte para que la imagen gráfica de la palabra les lleve a distinguir etimológicamente entre una [ɹ] y una [l]; sin embargo estas articulaciones, ambas muy relajadas y hasta ensordecidas, aunque distintas, deben considerarse como características de hablantes que pertenecen a zonas «confundidoras», es decir, que neutralizan *-r* y *-l*.

Dejo de lado, como problema independiente que no debe tratarse aquí, el de la pérdida de la *-r* del infinitivo cuando lleva enclítico un pronombre personal (*queré:me, sentá:se, atahá:lo, comé:la,* etc.).

Los grupos *-rn-, -rl-*

La *-r* seguida de *n-* o *l-* debe estudiarse aparte, dada la singularidad de sus resultados. En Canarias, al lado de las pronunciaciones «plenas» de *-rn-* y *-rl-*, se registran otras en que la *r*, además de no ser ya vibrante, retrotrae su punto de articulación, convirtiendose en una apico-palatal -[ɻn]-, -[ɻl]- más o menos asimilada a la consonante explosiva siguiente; por este camino se llega a las realizaciones aspiradas -[ĥn]-, -[ĥl]-, identificándose así los resultados de *-rn-, -rl-* con los de *-sn-, -sl-* (de ahí posibles confusiones gráficas entre ambos grupos).

La distribución de este fenómeno no coincide con el de la neutralización de *-r, -l*. Las hablas arcaizantes de Lanzarote y La Gomera, por ejemplo, cumplen el proceso totalmente y con absoluta regularidad; *cáhne, tiéhno, ṣahnícaro ∽ ṣahnical, Ehnándeh, hahnéro, cuéhno, péhla, míhlo, Cáhloh, búhla,* etc. Pero a la vez, la aspiración es también propia de las hablas urbanas de Las Palmas (y contorno) y de Santa Cruz de Tenerife. En cambio, en el área conservadora semiurbana del Norte de Tenerife el fenómeno está muy restringido. He aquí algunas precisiones sobre distribución geográfica y social de los

varios resultados en Tenerife: En el valle de La Orotava, en el centro del Norte conservador (datos de El Realejo Bajo) y en La Laguna, los hablantes cultos prefieren las formas plenas *(cárne, tiérno, arnéro, salírnoh, búrla, mírlo*, etc.) mientras el pueblo, en el caso de *-rn-*, asimila: *cáṛne, piéṛna, ṣalíṛnoh, cuéṛno*, etc. (o, si se quiere, *cá^{n}ne, pié^{n}na*, etc.), y sólo llega a la aspiración excepcionalmente en [*ỳéhne*] 'cherne' (que llega a escribirse *chesne*), vacila en cambio bastante en el caso de *-rl-*: ya que junto a *Cárloh, pérla, búrla*, se oye con frecuencia *míhlo, búhla, péhla, ataháhlo*, etc.

Contrasta con esta distribución en el interior, la que hallamos en Santa Cruz, donde los sujetos de habla culta tienen como norma la asimilación, tanto en el caso de *rn* (41 casos de [*ṛn*], frente a 8 formas plenas y 1 de [*ḥn*]) como en el de *rl* ([*ṛl*] resultado exclusivo); el pueblo y algunos jóvenes con cultura dan preferencia a las formas aspiradas [*hn*] (18 casos, contra 2 de [*ṛn*]; desconocen las realizaciones plenas) y [*hl*] (forma exclusiva).

Las nuevas generaciones cultas de La Laguna tienden cada vez más a conformar su habla con la de Santa Cruz, generalizando las formas asimiladas [*ṛn*], [*ṛl*].

La asimilación y aspiración de la *-r* seguida de *n-* y *l-* explosivas es también característica de la nueva fonética meridional de España. La asimilación, ha sido registrada abundantemente en Murcia (en Cartagena y en la Huerta) y en el Oriente de Andalucía, con menos frecuencia en Extremadura (Sierra de Gata, Las Hurdes). El grado extremo del proceso, [*hn*], [*hl*], es muy general en Andalucía (Sevilla, Cádiz, Córdoba, Jaén, Granada) y no es desconocido por completo en Murcia. Téngase en cuenta que las grafías dialectales *-sn-*, *-sl-*, por *-rn-*, y *-rl-* no suponen, como se ha pretendido, una asibilación de la *r*; se trata meramente de una consecuencia gráfica de la igualación en -[*hn*]-, -[*hl*]- de los grupos *-sn-*, *-rn-* y *-sl-*, *-rl-* (la [*s*] quizá también surja alguna vez en el habla enfática, por ultracorrección).

En América, la asimilación y, más abundantemente, la aspiración se dan en Las Antillas, costa colombiana del Caribe, costa de Venezuela (falta en Caracas la aspiración y en la región de Los Llanos, pero se da en la costa oriental y en Falcón), Panamá, costa del Pacífico de Colombia, costa del Ecuador.

Virgen

Creo merece consideración aparte. En Canarias junto a las formas cultas [*birhẽn*] ∽ [*birhẽ*], aparecen vulgarmente otras en que la

nasalización se extiende más o menos a toda la palabra [*bĭrhẽ*] llegando a modificar el caracter de la *-r*, que se nasaliza [*bĭnhẽ*], de donde el caso extremo [*bĭ̀hne*] atestiguado en La Gomera (cfr. [*ṣanha*] > [*ṣahna*]).

En Andalucía se han registrado igualmente las formas [*bírh̃ẽn*], [*bĭ^{hr}h̃ẽn*], [*bĭnhẽ*], [*bĭhẽ(n)*]. Y en Las Antillas [*bírh̃ẽn*] ∽ [*bírh̃ẽ*] [*bĭ^{rn}h̃e*], ∽ [*bĭ^{rn}nẽ*] ∽ [*bínhẽ*] ∽ [*bíh̃nẽ*] ∽ [*bíhne*]. La coincidencia es bien notable.

-nh- y -lh-

La *-n* y *-l* implosivas ante aspirada se conservan en Canarias en el habla culta ciudadana: [*ṣărh̃a*], [*a^{l}híbe*]; mientras en el habla popular de las zonas urbanas (Las Palmas, Santa Cruz, La Laguna, etc.) o semi-urbanas (valle de La Orotova, por ejemplo) la nasal uvular desaparece: *ṣáha, narãhah, cõ habón, dõ hosé*. Al lado de estas pronunciaciones cuidadas existen otras de carácter netamente vulgar, que en el Norte de Tenerife o en Gran Canaria son bastante raras, pero no así en las comarcas más conservadoras del Archipiélago: En ambiente rural puede oirse en el propio Norte de Tenerife *ebahelihta, ahelíto, lóha, ṣáha, móha, dohâime* 'don Jaime' y *ehárro* ó *ehlárro* 'el jarro', *ahlíbe*. Estas formas son más comunes en el Sur de la isla: *áhel, faláhe, ehcohurárla*. En Lanzarote la pronunciación culta *mõha, ãhe(l), dõhoṣé*, se da rara vez, siendo lo común la desnasalización *lóha, sáha, naráha, ṣahigüéla, áhe* 'angel' y en enlace sintático la metátesis, *dohnosé, uhnárro, uhnóyo*, propia también de las voces en que se da el prefijo *en-* o se cree percibirlo: *ehnormár, ehnilláo, ehnúto, ehnálmo;* para *-lh-* es este el resultado más común: *ehláble, ehlárro, ehlénio, ehlího* 'el hijo', *ehlugáo*, extendido incluso a interior de palabra *el ahlíbe;* pero en esta voz se da también la pérdida *el ahíbe*. En La Palma parece predominar la pérdida de la *-n* y la *-l*: *móhah, naráhah, ehúta, uhahmín, dohosé* y *ahíbe, ehenerál, ehúgo*. En cambio, en La Gomera la metátesis es la norma: *ehnúto, lóhna, móhne* 'monja', *naráhne*, 'naranja', *ehnelláo, bahnélio* 'evangelio', *lisóhna, ṣáhna, ṣahnigüéla, ehnechiṣár, ohnoṣé*, 'don José', *uhnóyo* 'un hoyo', sólo la presencia de otra nasal produce, por disimilación, la desnasalización de la aspirada: *sahón, berehéna*.

Tan sólo de Andalucía tengo informes indirectos respecto a la pérdida de la nasal; pero las formas *bíhne* < *bínhe*, registradas en Andalucía y Las Antillas, parecen sugerir que la metátesis no es desconocida.

La *-n* implosiva

En América la *-n* final de palabra sólo es alveolar en el corazón de los virreinatos de México (desde México al NO.) y el Perú (zonas andinas de Colombia y Venezuela, Perú, tal vez Bolivia y parte de Chile). En el resto domina la realización velar [ŋ], como en andaluz y extremeño (y en gallego y leonés).

En Canarias en las voces agudas, aunque se nasaliza la vocal, la consonante velar -[ŋ] permanece; pero en las átonas tiende a desaparecer (*hóbẽ, cómẽ, bírhẽ, esámẽ, tiénẽ*, etc., según datos de Tenerife y Lanzarote; de ahí grafías de semiletrados como *enfadaro, si mas* 'sin mas', *rompe,* 'rompen'), igual que en algunas hablas americanas de consonantismo relajado (*bírhe, ensáme, imáhe,* etc.). Compárese este tratamiento con la suerte de la *-l* final en sílaba átona, convertida en [l̥]: [*ãhel̥, dátil̥*], o [*cero*]: [*ãhe, dáti*].

La nasal, al quedar por fonética sintáctica intervocálica, suele hacerse explosiva, recobrando su carácter alveolar; pero ello no ocurre siempre, dándose a veces la secuencia -[*n* + *vocal*]-, que llega a engendrar una [*g*] (en semi-letrados se dan grafías del tipo de *engel* 'en el'). La misma vacilación se ha notado en hablas andaluzas y americanas; pero en América hay regiones (por ejemplo Ecuador, lo mismo la sierra que la costa) en que la [*n*] se mantiene regularmente ante vocal, ante nasal y ante *l*, además de ante velar. En los imperativos agudos *pón, tén, dén,* seguidos de la *l* de un pronombre enclítico, es frecuente en Canarias el resultado [n̥l] (con nasal laríngea aspirada).

En interior de palabra, la vocal trabada por la *-n* se nasaliza en Canarias, como en otras áreas del español meridional y americano, debilitándose hasta tal punto la pronunciación de la consonante, que los semi-letrados prescinden a menudo de ella en la escritura (*tega, mada, mudo,* 'mundo' *corropidas, anusios,* 'anuncios', *descase* 'descanse', etc.).

IV

El fonema /h/

La desfonologización de /x, j/ : /h/

El fonema único, heredero, en el español moderno, de las sibilantes palatales /x/ y /j/ del español medieval e imperial, se realiza como [x] velar, más o menos suave, en la mayor parte de las tierras americanas del «interior». A esta articulación velar, siempre fricativa (y nunca

vibrante, como muy a menudo es en Castilla) se han incorporado los restos del antiguo fonema /h/ del español cortesano-toledano de la primera mitad del s. XVI, más abundantes en unas regiones del interior (por ejemplo Ecuador, Colombia) que en otras (Perú, Chile, Argentina, Méjico). Las regiones más innovadoras de los puertos (Las Antillas, Veracruz, costas de Colombia, Panamá, costa del Ecuador) realizan este fonema como aspiración laríngea (a veces sonorizada): *dího, hóben, ha ér,* manteniendo muy viva la aspiración en las voces antiguamente con /h/.

En Canarias el fonema único en que se han identificado /x, j/ y /h/ se realiza también como aspiración laríngea [*h*]: *hénte, huébeh, habón. hergón, pahár, muhér, perehíl, relóh, hallár, hóse, báho, sahumério,* etc. La conservación de la «h aspirada» es hoy un rasgo del canario rural, que se retira ante la presión del habla más fina de los núcleos urbanos, en donde, por imitación del castellano oficial, la [*h*] derivada del antiguo fonema /h/ se ha desterrado casi totalmente. La población no rural sólo conserva la aspiración de la /h/ en voces pertenecientes al lenguaje coloquial o asociadas preferentemente con el habla campesina (*haldúa, héito, hárca, harnéro, halár, hentína* 'paliza', *háto, sahorí, retahíla;* más rara vez en *háse* 'haz' sust., *hóse* 'hoz') en que se pierde de vista un posible modelo castellano ortológico; pero en cualquiera de las islas, los «magos» o campesinos aspiran todavía con notable regularidad, aunque la aspirada falte sistemáticamente de ciertas voces *(ího, ámbre, erído, arína, áhta, alláhgo ~ alláho, aórro).* Naturalmente en las islas mayores, Gran Canaria y Tenerife, la aspiración ha perdido mucho más terreno que en Lanzarote o La Gomera, por ejemplo.

En España (si bien los primeros indicios de velaridad son para Castilla la Vieja de h. 1535: Torquemada; para Sevilla de 1570: Las Casas, y para Madrid de 1578: Velasco) la velarización de /j/ y /x/ se impone decididamente en los últimos años del s. XVI y primeros del XVII, en que los gramáticos extranjeros Oudin 1597, Minsheu 1599, Owen 1605, Doergang 1614, Schopp 1614, nos atestiguan, sin dejar lugar a duda, una pronunciación velar [x], como normal (Oudin), como sevillana (Minsheu), como única (Owen), como generalizada (Doergang) o como impuesta «ab annis non ita multis» por las mujeres (Schopp). Por estas fechas ya la antigua oposición /j/ : /x/ había caducado como norma, después de triunfar la desfonologización castellano-vieja en Madrid, Valencia, Toledo y Sevilla.

La velarización de /x-j/ fué sin duda contemporánea a la decadencia

de la /h/ aspirada, que por influjo castellano viejo (en Castilla era desconocida en la primera mitad del s. XVI) tendía a desterrarse en los medios literários de Madrid durante ese ventenio cumbre de 1595-1615, en que conviven en plena actividad tres generaciones: la de Cervantes (n. 1547) la de Lope (n. 1562) y la de Quevedo (n. 1580).

En Andalucía, donde la /h/ se mantuvo firme, lo mismo popularmente que entre las minorías cultivadas, durante el primer tercio del s. XVII, al producirse la velarización, desapareció la oposición fonológica entre /h/ y /x-j/, que pasaron a realizarse ambas como una aspiración faríngea más o menos débil: La confusión entre *h* y *j-x*, sirve a los literatos durante los años 1613, 1616, 1617...1626...1640...1650 para caracterizar el habla del hampa sevillana (de jaques y valentones); poco después, 1650, 1663, los gramáticos la consideran rasgo peculiar, no de un grupo social, sino de todos los sevillanos (Casanova, un aragonés), de los habitantes de la «parte occidental de el Andalucia» (Villar, de Arjonilla en Jaén), o de «los andaluces» sin más (Matienzo, un vizcaíno). La pérdida de la oposición fonológica /h/ : /x-j/ nos explica que un fenómeno «conservador» como es el mantenimiento de la /h/ y un fenómeno «innovador», como es la pronunciación [*h*] de /x-j/, tengan hoy una misma extensión dentro de España: tanto en su área meridional extremeño-andaluza (área que se continúa, tras un breve paréntesis de discontinuidad, debido a la penetración del habla «charra» salmantina en la comarca de Ciudad Rodrigo, por la Ribera salmantina del Duero, hasta la desembocadura del Tormes), como en su área cantábrica de Santander y el Oriente de Asturias.

V

La *-d-* (< -T- latina)

Pérdida de *-d-*

La pérdida de la *-d-*, cuya fricatización se inicia en castellano a fines de la Edad Media y se asegura entre el s. XV y el XVI, caracteriza en Canarias al habla de las regiones más arcaizantes. En Lanzarote, en La Gomera, en el Sur de Tenerife, la *-d-* > [*cero*] en cualquier posición: *láo, soldáo, raháa, gofetáa, recaía, traío, picaéro, ehcupiéra, toítoh, pisaúra, patúo, núo, móo, ruéo, pesaéh, adré, tóo, atufaíto, ehpiír, hího 'e Dióh, peáso 'e téla,* etc. Sólo persiste la -[*d*]- apoyada en una [*i*] precedente, nacida de la dislocación acentual en los hiatos: *ráidu, ehbáidu, cáidah, cáido* (La Gomera, Sur de Tenerife, Lanzarote). En

Lanzarote *cáidos* 'entradas de dinero ajenas al sueldo' se opone a *caíos* 'caídos'.

Frente a estas hablas arcaizantes, las de las regiones más comunicadas mantienen la -[*d*]- en toda posición, incluso en la terminación *-ado:* En Gran Canaria y el Norte de Tenerife (y en la capital de La Gomera) la conservación de la *-d-* es propia de todas las clases sociales: burguesía culta, proletariado urbano, población rural. Esta distribución geográfica parece indicar que la caída de la *-d-* pertenece a un estrato más antiguo del canario que la «conservación», la cual, en gran parte, tiene el carácter de una restauración.

En América las tierras del interior (tanto en Méjico, como en las regiones andinas) mantienen firmemente la -[*d*]-, incluso en la terminación *-ado;* también la región del Plata conserva bastante bien la -[*d*]-. La pérdida domina en la región marítima (Las Antillas y costas del Caribe, costas del Pacífico ecuatorial, centro de Chile, Valdivia); pero en la región del Caribe está limitada al campo y a las clases populares, así que en la dicción culta se restaura toda *-d-* incluso la de *-ado.*

La pérdida de la *-d-* < *-T-* (fuera de los casos ya medievales: *-ádes* > *-áis,* o clásicos: *-ades* > *-ais,* o admitidos en el español «normativo»: *-ádo* > *-áo)* es en España todavía un rasgo dialectal, más que un vulgarismo general, y, dentro del castellano, un rasgo «meridional».

-dr- > -ir-

La vocalización de la *d* agrupada con *r (-*[*dr*]->-[*ir*]*-)* aparece en las hablas más arcaizantes de Canarias. Así en la Gomera: *páire, máire, pairíno, Péiro, piéra ~ piéira, cuáire* 'cuadro', *puirío* 'podrido', *lairón, laironísa* y, como ultracorrección, *adre.*

En América se ha registrado (incluso con idéntica ultracorrección) en Las Antillas (Puerto Rico), como rasgo arcaizante en retirada, y en Chile, También hay noticias de Colombia. Seguramente quedarán más restos.

En España es hoy rasgo meridional: se halla bastante extendido en extremeño, se han recogido algunos testimonios de Andalucía y no faltan en murciano.

VI

La oposición [*l*]: [*y*] y el yeísmo

La [*l*] se halla hoy dia en español amenazada de desaparición: En América sólo pervive la oposición [*l*] : [*y*] en las tierras del interior del

antiguo virreinato del Perú, y aún allí tiende en algunas zonas a resolverse en la oposición [ž] : [y]. No hay desfonologización en la zona andina de Colombia (desde el departamento de Norte de Santander), que mantiene la [ʎ]; en las provincias interandinas del Ecuador, que realizan la /ll/ como [ž], salvo en el Sur (Cañar, Azuay, Loja) donde reaparece la [ʎ]; en el interior del Perú (Lima y la costa son *yeístas*); en Bolivia; en Paraguay y la provincia argentina de Corrientes; en Chile (salvo la zona central de Valparaíso y Santiago y, en el Sur, Chiloé), y en el interior de la Argentina, desde Jujuy y Salta hasta Mendoza, todas zonas de [ʎ] (salvo Santiago del Estero que tiene [ž] : [y]). Todo el Virreinato de Nueva España y las regiones marítimas del Virreinato del Perú son *yeístas* (han desfonologizado y realizan el fonema único como [y] o [ž]).

En España, el *yeísmo* tiene su sede en el Sur, indudablemente, pero al haberse impuesto en Madrid (ya en el siglo pasado) se ha convertido modernamente en la pronunciación fina, burguesa, dotada de prestigio entre las clases medias de todas las ciudades del Norte. Hay pues que distinguir entre una primera expansión del *yeísmo* como rasgo dialectal del mediodía y la moderna propagación del *yeísmo* madrileño. Las fronteras del *yeísmo* dialectal se asemejan, más o menos, a las de otros rasgos del español meridional: Tomando como centro a Andalucía podemos decir que, hacia occidente, el *yeísmo* «avanza» por Extremadura, hasta la franja meridional de Salamanca y Avila de habla más o menos extremeña; por el oriente el *yeísmo* ha penetrado en Cartagena y Murcia; por el centro ha avanzado hasta Ciudad Real, Toledo y Madrid. Lo reciente de esta gran expansión, respecto a otros rasgos de la fonética meridional, se denota en los numerosos islotes de conservación de la oposición [ʎ] : [y] existentes en Andalucía, Murcia y Extremadura. El *yeísmo* «madrileño» explica los islotes burgueses de Albacete, Cuenca, Brihuega, Salamanca y Peñaranda, Valladolid, Santander, Oviedo, Gijón, y otros que se irán señalando.

En Canarias son mayoría los lugares en que se conserva perfectamente viva la oposición [ʎ] : [y]; pero quizá los hablantes confundidores sean ya mayoría actualmente, pues los focos de *yeísmo* se identifican con las principales ciudades porteñas. El primer foco *yeísta* en el Archipiélago ha sido, sin duda alguna, la ciudad de Las Palmas, con su Puerto de La Luz. Ningún hablante de Las Palmas sabe hoy articular la [ʎ] y, por lo común, ni aún la percibe al ser pronunciada por un distinguidor. Esta situación presupone varias generaciones de *yeístas*. Toda la zona Norte de la isla, por lo menos, es también *yeísta*. El

yeísmo de los «canarios» ha invadido Arrecife, la capital y puerto de Lanzarote, isla toda ella conservadora de la oposición [l̥] : [y] (hoy el *yeísmo* de Arrecife tiende a influir en las generaciones jóvenes de los pueblos del contorno).

En Tenerife el *yeísmo* caracteriza actualmente a los «chicharreros», esto es a los habitantes de la ciudad y puerto de Santa Cruz, pero todavía muchos hablantes *yeístas* de Santa Cruz son capaces de articular la [l̥], aunque no la practiquen (en contraste con los *yeístas* «canarios» que no saben pronunciarla). El *yeísmo* de Santa Cruz no ha logrado grandes progresos hacia el interior de la isla: Ya en La Laguna lo tradicional es la conservación de la [l̥]; pero son cada dia más los hablantes que, aún sabiendo articular la [l̥], dan preferencia al *yeísmo* ciudadano. En el interior de la isla el *yeísmo* se considera una ridícula afectación de los «chicharreros». En las islas menores de la provincia la [l̥] está bien arraigada; sin embargo el *yeísmo* apunta ya popularmente en los puertos (en San Sebastián y Playa Santiago, en La Gomera, y, probablemente, en Santa Cruz de la Palma).

VII

La *-ch-*

Llama grandemente la atención en Canarias la articulación de la *ch*, siempre pronunciada mucho más palatal que la castellana. Oscila entre una africada medio-palatal sorda [ŋ̊] y una africada con gran predominio del elemento oclusivo, post-palatal sorda [ḱ^s]. Creo se trata de las mismas modalidades «adherentes» de la *ch* que se registran en Puerto Rico, y quizá coincidan también con la *ch* murciana. Son de desear nuevos datos, tanto americanos como españoles.

VIII

La diptongación de los hiatos

El andaluz y el extremeño se singularizan entre las hablas castellanas peninsulares por no conocer el vulgarismo consistente en reducir a diptongos los hiatos. En América frente a las hablas conservadoras, en que *piór, riál, páis* ∽ *péis, cáida* ∽ *quéida, cáirse* ∽ *quérse, óimos, créia, bául,* etc. son formas muy recibidas (aunque más o menos desprestigiadas entre las minorías más cultas) las comarcas marítimas del

Caribe, Panamá, y la costa del Ecuador, más atentas a las nuevas pronunciaciones del Sur de España, han desterrado prácticamente este arcaísmo vulgarismo castellano, restaurando los hiatos (sólo conservan cierto uso los diptongos en los verbos en *-ear*, por confusión morfológica con los en *-iar*). Sin embargo quedan aún en lugares retirados de las propias Antillas reliquias de la antigua diptongación: *réi* 'raiz', *máis* 'maiz', al lado de *raí* (y *reí*), *maí*, considerados más finos.

En Canarias (fuera de los casos *peliár — peléa, pasiár — paséa*, que se identifican con *cambiár — cambéa, rabiár — rabéa*, etc.) persisten con cierta vigencia diptongos crecientes en *biáta, riál*, etc.; pero están en gran decadencia los diptongos decrecientes: *malpéi* 'malpais' es muy común; pero más raros *réiseh, ráih ~ réih* (documentados en el Sur de Tenerife, La Gomera y Lanzarote), *cáiba, tráiba* (La Gomera y Sur de Tenerife), *ráidu, ehbáidu* (La Gomera), *cáidah, cáido* (hablas rurales del Norte y Sur de Tenerife y Lanzarote). Frente a la vieja tendencia diptongadora, se ha impuesto en general por todas las regiones no arcaizantes del Archipiélago, igual que en el Caribe, la reposición de los hiatos.

Conclusión

Entre los rasgos fonéticos que caracterizan el español de América, de Canarias y de la España atlántica, sólo el «çezeo» *sezeo* ha sido estudiado históricamente de una forma bastante científica, agotando cuanta información proporciona la filología y la historia y elaborando esos datos dentro de un razonar lingüístico. Ese estudio ha hecho patente la necesidad de volver a las explicaciones monogenéticas para justificar la presencia, a un lado y otro del Océano, del más antiguo de los rasgos fonéticos dialectales del «español atlántico».

El estudio histórico de los fenómenos fonéticos dialectales, de expansión más tardía (cuando ya las comunidades criollas americanas se hallan constituidas), que caracterizan en América el habla de las regiones marítimas de mayor comunicación con la metrópoli, está aún prácticamente sin esbozar. Ni siquiera se ha completado la etapa «dialectológica» del estudio, consistente en reunir una precisa información sobre su distribución y variantes. Sin embargo, con los datos que tenemos a mano, creo posible propugnar la explicación monogenética de cuantos fenómenos se dan en las dos orillas del Atlántico: La presencia conjunta de todos ellos, con idéntica riqueza de variantes, no sólo en los puertos

atlánticos de España, sino también en Canarias, nos invita a pensar que las comunidades criollas de los puertos de ultramar recibieron las innovaciones del revolucionario «español atlántico» a través del puente de tablas constituido por las flotas de Indias.*

DISCUSSION

Interventions de MM. P. GARDETTE, M. ALVAR et M. PAIVA BOLÉO. Réponse de M. D. CATALÁN.

P. GARDETTE (Lyon) fait observer que l'A. n'a envisagé que l'aspect phonétique. L'étude du vocabulaire apporterait sans doute des éléments susceptibles d'appuyer sa thèse.

D. CATALÁN répond que s'il a limité son étude à l'aspect phonétique du parler en question, c'est qu'il constitue un terrain plus solide que le vocabulaire; les éléments dont sont formés ce dernier peuvent aussi bien provenir de temps très reculés que d'époques plus récentes. En ce qui concerne le parler des Canaries, le lexiq e renferme de nombreux léonésismes et occidentalismes.

M. ALVAR (Grenade) annonce qu'il soutient le même point de vue que D. Catalán, dans un livre qui doit paraître prochainement — *El español hablado en Tenerife*. Il y parle longuement des emprunts de type occidental et des éléments andalous. D'autre part, il souligne l'intérêt des comparaisons entre le canarien et l'espagnol d'Amérique. Si l'on compare des palatogrammes obtenus à Ténériffe et à Porto Rico, on constate que l'affriquée *ts* est exactement la même dans les deux régions.

M. de PAIVA BOLÉO (Coimbra) souligne, à ce sujet, l'intérêt que présente, pour le portugais et l'espagnol, l'étude des affinités entre les différents parlers

---

* Nota: No he creído oportuno, ni a fin de cuentas necesario, retocar el texto de este trabajo leído en Lisboa la primavera de 1959, a pesar de que actualmente la fonética del español canario cuenta con nuevos y valiosos materiales para su estudio: En el mismo año 1959 vió la luz la monografía de M. Alvar, *El español hablado en Tenerife* (Madrid, Anejo LXIX de la RFE), basada en tres interrogatorios básicos (de Taganana, La Laguna y Alcalá) y dos encuestas secundarias (de Puerto de la Cruz y la Esperanza) realizados por el autor en marzo de 1954. Posteriormente, M. C. Serrano Camacho leyó en la Universidad de Madrid (1961) una tesis doctoral referente también al español tinerfeño. Por mi parte (en unión de alumnos de Dialectología española de la Universidad de La Laguna, promoción 1960) realicé varias encuestas en La Laguna, Taganana, Chamorga, La Cumbrilla, Las Bodegas, Masca, y Alcalá, cuyos resultados contradicen parcialmente algunos datos y conclusiones del estudio pionero de Alvar. Espero comentar todos estos materiales en otra ocasión (Madison, Wisc., Diciembre 1961).

péninsulaires méridionaux, ceux des îles de l'Atlantique et ceux d'Amérique du Sud; il rappelle qu'en 1954, lors du «II Colóquio de Estudos Luso-Brasileiros», à S. Paulo, il a attiré l'attention sur les traits qui rapprochent, du point de vue phonétique et morphologique, les parlers de Açores du portugais du Brésil. Pour en donner un exemple, il cite le mot *almece* «soro», employé aussi bien en portugais méridional, qu'aux Açores et au Brésil.

CENTRO DE ESTUDOS FILOLÓGICOS

ESSAI D'EXPLICATION HISTORIQUE D'UNE SEGMENTATION DIALECTALE DANS LE FRANCO-PROVENÇAL (1)

HANS-ERICH KELLER
(BÂLE)

Depuis qu'en 1878, Ascoli fit paraître ses «Schizzi franco-provenzali» (2), on a pris l'habitude de considérer les parlers du Sud-Est de la France et de la majeure partie de la Suisse romande ainsi que de certaines vallées du Nord-Ouest de l'Italie comme une unité linguistique à part, une langue romane indépendante, une et indivisible. Il est vrai que certains savants, dont notamment Hermann Suchier (3) et Wilhelm Meyer-Lübke (4), suivis d'Eugen Herzog (5) et d'Elise Richter (6), se refusaient catégoriquement d'employer le terme de franco-provençal, mais on ne se rallia pas à leur opinion. Or, il me semble qu'il s'agit chez Suchier et Meyer-Lübke d'une vue différente de celle d'Ascoli. Tandis que ces premiers considèrent les résultats dialectaux actuels, Ascoli dit expressément qu'il unit par sa dénomination des parlers d'un fonds commun («che... attesta la sua propria indipendenza istorica»).

---

(1) Les recherches suivantes sont destinées à remplacer les suggestions émises dans notre livre *Etudes linguistiques sur les parlers valdôtains* (Berne, 1958), pp. 103-108. [Depuis cette conférence, nous avons encore approfondi nos recherches historiques en vue d'une publication sur la genèse des parlers franco-provençaux; celles-ci ont sensiblement modifié notre conception sur le rôle des Burgondes dans la formation de ces parlers. Pour le reste, nous maintenons tout ce que nous avancions à Lisbonne. L'auteur].

(2) «Chiamo *franco-provenzale* un tipo idiomatico, il quale insieme riunisce, con alcuni suoi caratteri specifici, più altri caratteri, che parte son comuni al francese, parte lo sono al provenzale, e non proviene già da una tarda confluenza di elementi diversi, ma bensì attesta la sua propria independenza istorica, non guari dissimile da quella per cui fra di loro si distinguono gli altri principali tipi neo-latini» *AGI 3*, p. 61.

(3) Dans: G. Gröber, *Grundriss der romanischen Philologie*, I, p. 733.

(4) *Einführung in das Studium der romanischen Sprachwissenschaft*, p. 20.

(5) Dans: *Neufranzösische Dialekttexte*, Vorwort der ersten Auflage.

(6) Dans: *Deutsche Literaturzeitung 27* (1906), col. 3220.

Depuis longtemps, il ne fait pas de doute non plus — et M. von Wartburg l'a étayé dernièrement de preuves irréfutables dans son article *Zum Problem des Frankoprovenzalischen* (7) — que c'était l'influence du parler de la tribu burgonde qui a différencié le latin de cette région du reste du latin des Gaules, de même que l'influence des Francs délimita le nord et créa la ligne de séparation entre le français et les parlers occitans au sud de la Loire. Mais, contrairement aux Francs, l'influence burgonde a laissé des traces bien moins marquées, probablement à cause de leur nombre réduit (8), mais aussi à cause de leur caractère doux et paisible. M. le chan. Dussert écrit à ce propos (9): «D'abord simplement cantonnés conformément à la législation impériale de l'*hospitalitas*, ils se fixèrent sur le sol et s'installèrent, les rois et leur entourage, sur le domaine du fisc, la plupart sur les domaines des propriétaires gallo-romans et dans chacun des *agri* ou des *coloniae* entre lesquels se répartissait l'exploitation agricole de ces domaines. On leur attribua la moitié puis les deux tiers des terres cultivées, avec le tiers des esclaves et la moitié des forêts. Pas trace de résistance ni de conflits, bien qu'ils fussent ariens. Les contemporains, comme Sidoine Apollinaire qui les appelle 'les plus cléments des Barbares', sont unanimes à reconnaître la douceur de leurs moeurs, leur vif amour de la terre, leur préférence pour la vie agricole et les petits métiers. Bientôt convertis à l'orthodoxie catholique, peu nombreux et disséminés dans les campagnes au milieu des gallo-romains, il serait bien difficile de dire ce qu'est devenu le peuple, on pourrait dire le sang burgonde».

Mais on a beaucoup trop peu remarqué encore qu'après le rattachement du royaume à la France mérowingienne en 534, cette région

---

(7) *Von Sprache und Mensch. Gesammelte Aufsätze* (Berne, 1956), pp. 127-158.

(8) Ils furent transférés dans la Sapaudia en 443 après une défaite sanglante contre less Romains. «Les Bourguignons de la rive gauche du Rhin, ayant voulu s'étendre, furent battus en 436. Leur roi Gundahar périt. L'épopée des Nibelungen, bien qu'elle ne nous soit parvenue que sous une forme complètement remaniée au XIIIe siècle, en Autriche, a gardé le souvenir du roi Gunther qui règne à Worms. Mais les événements de 436 ont été confondus avec ceux de 451. Ce ne sont pas les Huns d'Attila qui exterminent dans la réalité les Bourguignons, dits «Nibelungen», ce sont les Huns mercenaires, servant dans l'armée romaine d'Aetius». (F. Lot, *Les invasions germaniques*, p. 91 s.).

(9) Dans: Mgr A. Devaux, *Dictionnaire des patois des Terres Froides* (Lyon, 1935), Introduction géographique et historique, p. XLVII.

s'orienta entièrement vers le nord. Hafner (10) aboutit à la conclusion suivante: «Seit zirka 700 steht der Südosten, dem Süden entrückt, in enger Verbindung mit dem Nordgalloromanischen. Im Grundstand der Lautentwicklung, wie wir ihn für das 6./7. Jh. annehmen dürfen, stimmen Frprov. und Nordfrz. im wesentlichen überein». Ce n'est qu'après 700 que la France septentrionale et le franco-provençal commencent à se différencier davantage, probablement à la suite des continuels partages mérowingiens, qui rattacha notre région au royaume de Bourgogne et le détacha ainsi de la Neustrie et de l'Austrasie du Nord. Et l'unité carolingienne était trop éphémère pour effectuer une nouvelle orientation décisive vers le nord. En 879, le Sud-Est de la France fut perdu définitivement pour la couronne carolingienne. En effet, «après la proclamation au concile de Mantaille (15 octobre) de Boson, beau-frère de Charles le Chauve et gendre de l'empereur Louis II, comme roi de Provence, tout ce qui avait été acquis dans les régions de Besançon, du Lyonnais, Viennois, Sermorens, Vivarais et Uzège fut perdu. Cependant, les Carolingiens de France ne cessèrent pas de revendiquer le Lyonnais, surtout le roi Lothaire (945-986), dont l'autorité fut reconnue en certaines parties du Forez et du Roanesis, et qui n'y renonça qu'en 964, lors du mariage de sa soeur Mahaut avec Conrad le Pacifique, roi de Bourgogne» (L. Mirot, *Manuel de géographie historique de la France*, 2e éd., t. I, Paris 1948, p. 86 s.).

Mais malgré le détachement de la région franco-provençale du royaume de France, «nos parlers se présentent... comme des parlers français à phonétique retardée», constate un des meilleurs connaisseurs du franco-provençal, Antonin Duraffour (11). Et ailleurs, dans la conclusion de son livre capital sur les dialectes franco-provençaux (p. 260), ce même savant écrit: «On voit assez maintenant que ce français du Sud-Est est beaucoup, pour nous, un français de l'Est». Duraffour rejoint ainsi, à travers un examen minutieux des principaux faits phonétiques du franco-provençal, le point de vue de Suchier et de Meyer-Lübke. Il relève le caractère français du franco-provençal notamment à propos de l'étude de la diphtongaison des voyelles *e* et *o*, dont il dit (p. 38): «L'idée qui s'en dégage est que nos parlers franco-

(10) *Grundzüge einer Lautlehre des Altfrankoprovenzalischen* (Berne, 1956), p. 202.

(11) *Phénomènes généraux d'évolution phonétique dans les dialectes franco-provençaux d'après le parler de Vaux-en-Bugey (Ain)* (Grenoble, 1932), p. 124.

provençaux, par leur aptitude à la diphtongaison et la forme qu'ils ont donnée à leurs diphtongues, sont du type français, et qu'ils ont maintenu jusqu'à une époque tout à fait récente ce type articulatoire depuis longtemps perdu par le français. C'est vers le Nord que, par ce caractère phonétique essentiel, ils s'orientent». C'est à cette même constataion qu'aboutit aussi Hafner à propos de l'étude de la diphtongaison de *e* et *o* libres en ancien franco-provençal quand il écrit (*op. cit.*, p. 186): «Es steht... wohl ausser Zweifel, dass die um 1300 auf dem frprov. Südgebiet herrschenden Diphthongierungsverhältnisse, insbesondere die für diese Zone so typische Differenzierung von offenem *o*..., durch die Annahme zu deuten sind, dass die Diphthongierung der *e*, *o*-Laute auf frprov. Boden ungefähr gleichzeitig wie im übrigen Nordfrankreich in Fluss kam und hier wie dort zu **ie, *ou*, bzw. **ei, *ou* führte. Es besteht also zwischen beiden Territorien... eine ursprüngliche Uebereinsitimmung der Grundergebnisse». Et pour prouver cette constatation, Hafner cite les résultats suivants: *pede* aboutit en afr. et afrprov. à *pie*, mais à *pe* en aprov.; *lepore* donne en afr. *lievre*, en afrprov. *lievra*, mais *lebre* en aprov.; *soror* donne en afr. et afrprov. *suer*, mais en aprov. *sor, sorre; foru* aboutit en afr. et afrprov. à *fuer*, mais à *for* en aprov.; *tela* donne en afr. *teile, toile*, en afrprov. *teila*, mais *tela* en aprov.; *pipere* apparaît en afr. comme *peivre, poivre*, en afrprov. comme *peivro*, mais comme *pebre* en aprov.; *nepote* est continué en afr. par *nevou, neveu*, en afrprov. par *nevou*, mais en aprov. par *nebot*, etc.

Mais on a relevé déjà à plusieurs reprises [12] que, dans un certain nombre de dialectes franco-provençaux situés dans la partie orientale du domaine, *e* et *o* brefs en syllabe ouverte se sont, à une certaine époque, confondus dans leur développement ultérieur avec *ei* et *ou* [13] (cf. carte no 1). Cette aire comprend la Suisse romande — moins quelques parlers haut-valaisans et neuchâtelois ainsi que les patois genevois et de l'ouest vaudois —, puis, faisant suite au Chablais valaisan, le coin nord-est du dép. Haute-Savoie, c.-à-d. le Pays de Gavot et le ct. d'Abondance. La Haute-Maurienne constitue une aire isolée ou, d'ailleurs, seul l'*e* bref est affecté par cette évolution. Ce n'est pas l'explica-

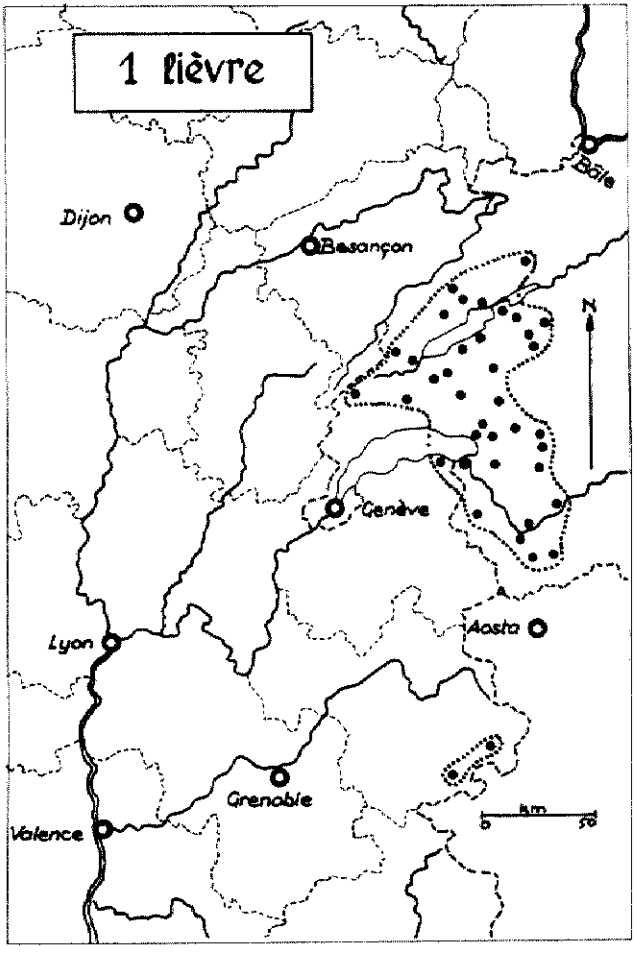
---

[12] Notamment B. Hasselrot, *Etude sur les dialectes d'Ollon et du district d'Aigle (Vaud)*, p. 32.

[13] Cf. *ALF* 769 *lièvre*, 852 *miel; TablGl* 216 *miel*, 235, 238 *tiède*, 387 *fièvre*, 449 *lièvre; FEW* 5, 285 *lepus;* Zimmerli 2, IX *lepore*, 3, V **leporam.*

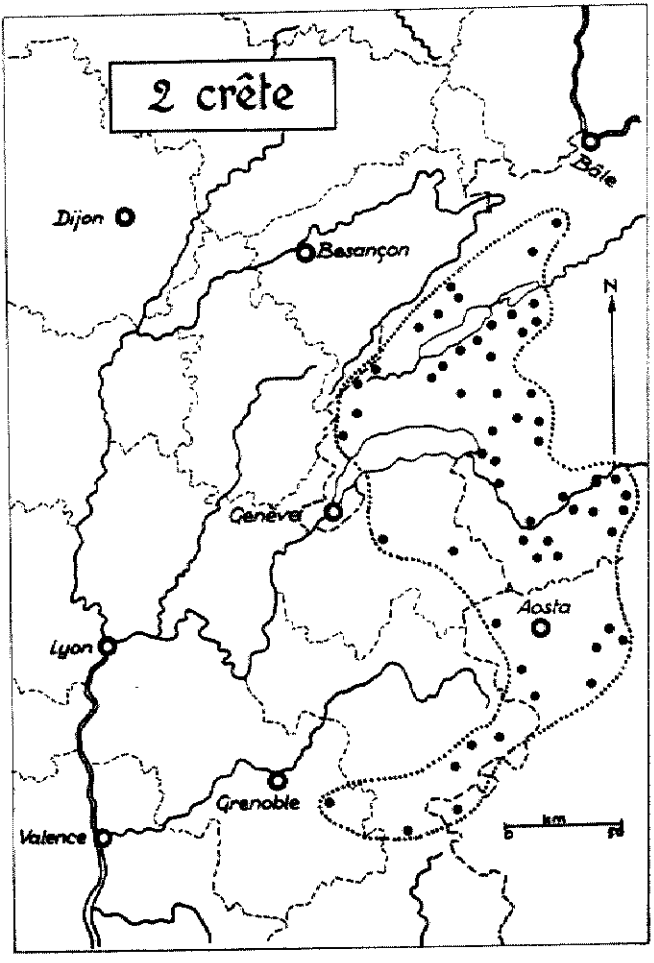
tion de ce phénomène qui nous intéresse ici (14), c'est son étendue géographique, car elle scinde le domaine franco-provençal en deux.

Cette même répartition se retrouve dans les résultats de *s* devant



(14) J. U. Hubschmied (dans: *Premier Congrès International de Toponymie et d'Anthroponymie, Actes et Mémoires*, Paris, 1938, p. 154 s.) y voit une influence de la prononciation burgonde, qui ne connaissait *ĕ* que devant *r* et *h*, mais devant toutes les autres consonnes seulement *i*. D'après M. Hubschmied, les Burgondes ont donc transposé leur loi de voyelles sur les mots latins appris lors de leur romanisation, comme le firent les Francs dans leur domaine. Une autre explication de ce phénomène, purement phonétique, est proposée par M. F. Schürr, *RLiR 20* (1956), pp. 238 ss.

consonne (cf. carte no 2): dans la partie occidentale du franco-provençal, elle s'est amuie dès le moyen âge [15], tandis qu'elle se maintient dans une certaine mesure jusqu'à nos jours dans la Tarentaise,



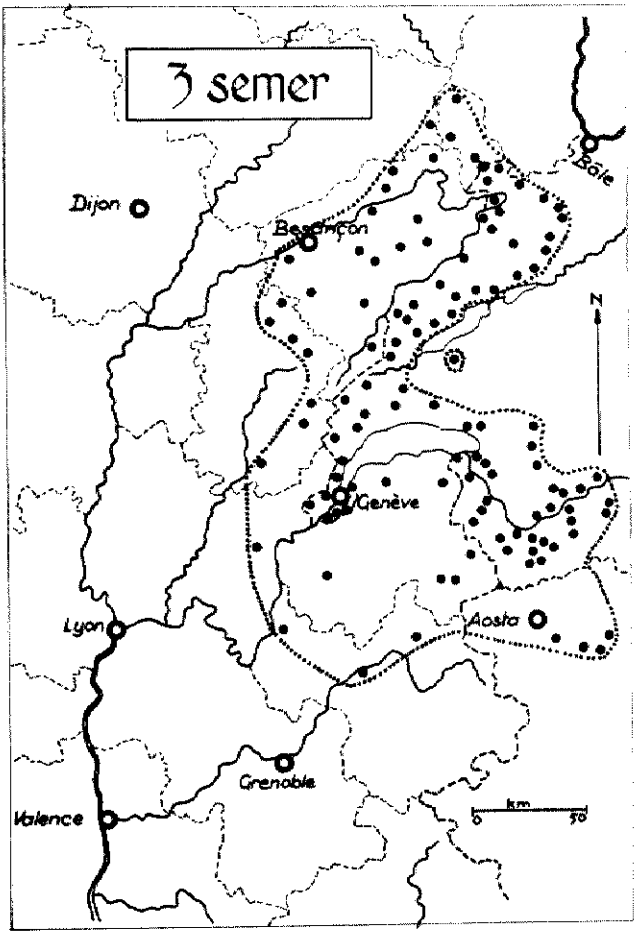
la Maurienne, les vallées piémontaises de type franco-provençal, la Vallée d'Aoste et dans la Suisse romande [16]. Comme en français,

---

[15] Cf. p. ex. Mgr A. Devaux, *Essai sur la langue vulgaire du Dauphiné septentrional au moyen âge* (Paris/Lyon, 1892), pp. 309 ss.

[16] Cf. l'abbé Rousselot, *L's devant t, p, c dans les Alpes*, dans: *Etudes romanes dédiées à Gaston Paris* (1891), pp. 475-485; H.-E. Keller, *op. cit.*, pp. 72-82; *ALF* 351 *crête*, 1300 *tête; TablGl* 92 *faîte*, 381 *métier*, 417 *côte*,

le Dauphiné septentrional dit p. ex. *fẽta, tẽta, kõta, krũta* avec amuissement du *s*, tandis qu'on prononce p. ex. dans le Val Soana *tẽyta, fẽyta,* à Bozel *tẽ̃a* et à Montana *kũha* (< *costa*) et *rahẽ* (< *rastellu*).

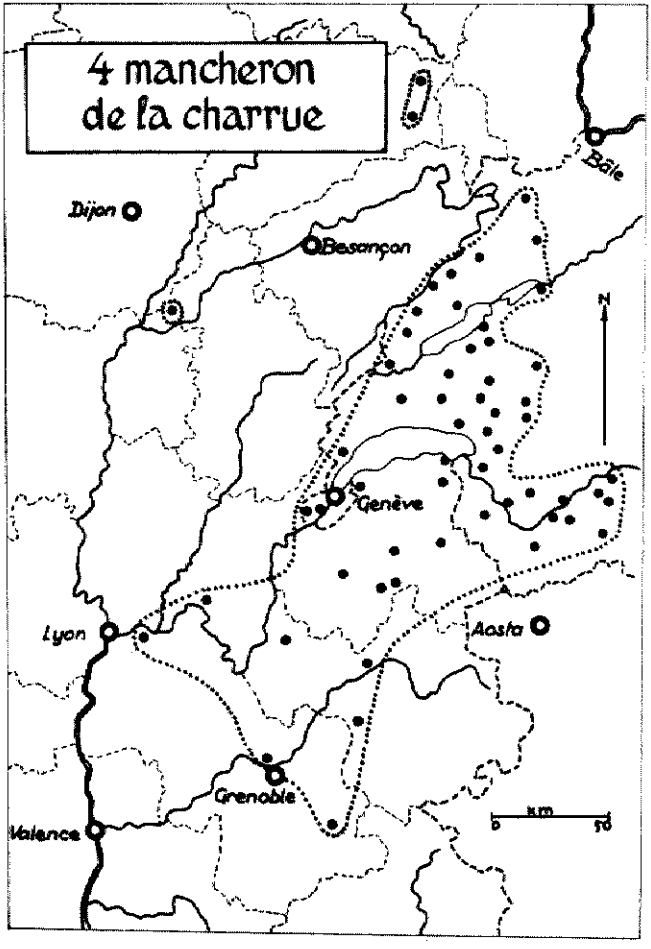


La même répartition se rencontre encore dans le champ lexicologique. Prenons p. ex. le concept «semer» (cf. carte no 3): Le franco-provençal occidental se sert, pour l'exprimer, du type français *seminare*, tandis que le franco-provençal oriental emploie le type germanique **waidanjan* (> *gagner*), qui se prolonge d'ailleurs jusqu'au pied des

421 *tête*, 444 *guêpe; AIS* 93 *testa*, 463 *vespa; FEW* 2, 1245b *costa*, 1351a *crista*, 3, 577a *first;* Zimmerli 2, XII, 3, XV.

Vosges dans le dép. Haute-Saône. La limite entre les deux types est constituée à peu près par la frontière des dép. de l'Isère d'une part et de la Savoie d'autre part (17).

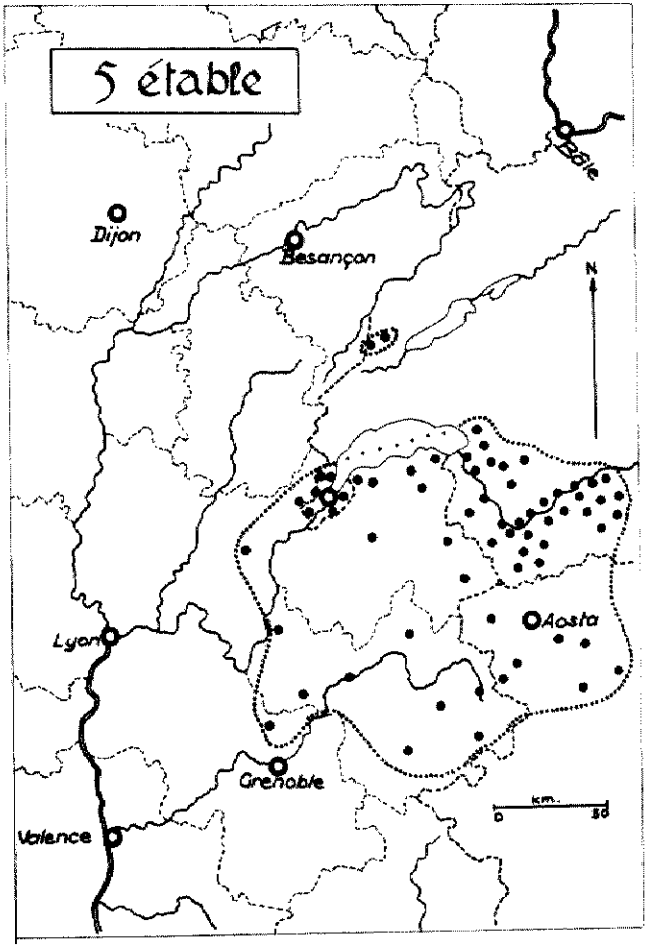
Un autre exemple encore (cf. carte no 4): D'après la carte 136 de



l'*ALLy*, le franco-provençal occidental appele le mancheron de la charrue principalmente par le reflet dialectal de *cauda*, le franco-provençal oriental, par contre, par **corna*; il est vrai que cette désignation

(17) Cf. *ALF* 1216; *TablGl* 171; *AIS* 1442; Lobeck 293 no 656; *RPGR 2*, 179; matériaux non publiés du *FEW* (**waidanjan*).

se rencontre aussi sporadiquement dans le Bourbonnais (p. 903, 907, 909 de l'*ALF*) et au pied des Vosges (à Servance d'après l'atlas de Bloch, c. 470, et à Brotte) ainsi qu'à Chaussin dans le dép. Jura (*FEW* 2, 1196), mais il n'y a pas de doute que le franco-provençal



oriental constitue le centre de cette dénomination. Cette fois, la limite ouest de ce type passe à travers le dép. de l'Isère (18).

D'après la carte 292 de l'*ALLy*, le franco-provençal occidental

(18) Cf. *ALF* 1848; *DTFr* 3107; *FEW* 2, 1196; matériaux non publiés du *Glossaire*, mis obligeamment à notre disposition par M. A. Desponds, rédacteur, Lausanne.

désigne l'étable par le mot français, avec épenthèse de *r* causée par le groupe *-bl-* suivant: *étrablo*, etc. Le franco-provençal oriental, par contre, conserve, ou moins dans sa partie alpine, un mot préroman dont le radical doit être **bote-* (cf. carte no 5). Et de nouveau, la limite entre les deux types passe le long de la frontière entre les dép. de l'Isère et de la Savoie (19).

Pour désigner le regain, le franco-provençal occidental emploie principalment un dérivé de *vivere* ou *revivere* (v. *ALLy* 42), tandis que la partie orientale du domaine exprime la même notion par *record*, etc., qui provient de l'adjectif latin *cordus* désignant d'une façon générale l'idée de maturité ou de naissance tardive (cf. carte no 6). Et une fois de plus, la ligne de séparation entre les deux désignations longe la frontière entre les dép. de l'Isère et de la Savoie (20)! —

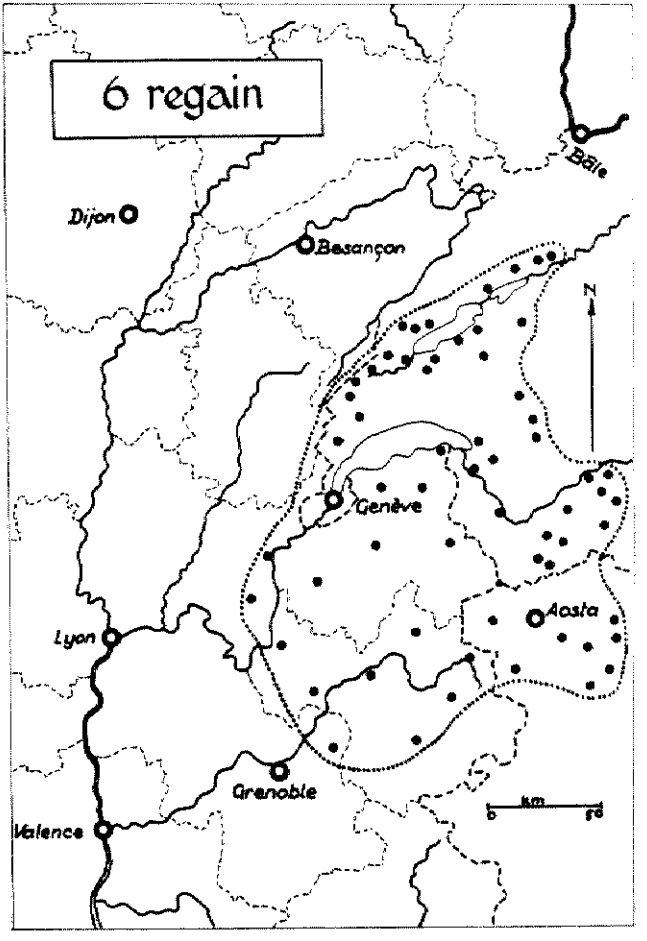
Tout cela, sont-ce des coïncidences fortuites? Je ne le pense pas. Mgr Gardette avait déjà attiré l'attention sur la situation particulière du Lyonnais (21), qu'il qualifie de province-frontière, de province-capitale et de province-route, et il y a étudié en détail la pénétration française (pp. 220-226). Il est vrai qu'au moyen âge, Lyon fit partie du Saint-Empire Romain-Germanique, mais un diplôme, délivré le 18 novembre 1157 par l'empereur Frédéric Barberousse, avait concédé aux archevêques de Lyon tous les droits régaliens sur la cité et sur la plus grande partie du diocèse. La juridiction fut exercée dès lors par leurs officiers, sénéchaux, châtelains et prévôts. Mais dès 1193, cette concession devint l'objet d'une lutte violente avec les citoyens de Lyon revendiquant leurs libertés d'une part et les adversaires du dehors d'autre part, de sorte que lors de la grande révolte urbaine de 1269, l'Eglise de Lyon ne sut opposer un front uni et provoqua l'intervention du roi de France. «L'archevêque, en effet, par son diocèse partagé entre l'Empire et le Royaume, en était venu depuis le XIIe siècle à se considérer comme le fidèle, sinon le vassal du roi. Les derniers archevêques du XIIIe siècle sont des Français ou des hommes dévoués à Phi-

(19) Cf. *ALF* 451; *AIS* 1165; *DTFr* 573; *Gl 2*, 438b; *FEW 1*, 463a.

(20) Cf. *ALF* 1139; *AIS* 1402; *TablGl* p. 171; *FEW 2*, 1183; *BGl 10*, 175. — Il va sans dire que tous ces exemples cités, d'ordre phonétique, sémantique et lexicologique, ne sont pas de même valeur quant à leur âge et leur origine ethnique, mais nous tenons à remarquer que nous ne nous intéressons qu'à leur répartition géographique.

(21) *Le Lyonnais et le Massif Central d'après les atlas linguistiques régionaux*, dans: *RLiR 21* (1957), pp. 209-230.

lippe le Bel; il y a un parti français dans le chapitre même; et surtout les bourgeois de Lyon se sont tournés entièrement vers ce maître alors beaucoup plus effectif que l'empereur... Philippe accueillit l'appel des Lyonnais, saisit les biens et les châteaux de l'Eglise et institua à Lyon



un officier royal, le *gardeur* ou *gardiateur* des habitants (mai 1292). La cour de Rome étant intervenue, il leva la saisie, mais le gardiateur resta.... Quand éclata (1301) la grande querelle entre Boniface VIII et Philippe le Bel, l'affaire de Lyon est l'un des griefs du pape.... Dès la fin du grand conflit, la paix s'établit par le triomphe du roi, la soumission de l'Eglise et la satisfaction momentanée du peuple (1304).

Philippe le Bel séjourna à Lyon en 1305-1306, où fut couronné son pape Clément V, et conclut avec l'archevêque un traité de paréage. Sous la forme de deux lettres qu'on appelle les Philippines (1307), le roi reconnaît les droits de l'archevêque devenu son homme-lige et son vassal, lui concède en fief la cité, la ville et le comté de Lyon. Les bourgeois restent sous l'autorité de l'Eglise, le gardiateur est maintenu, mais il n'est pas question de la Commune: la ville paraît d'abord sacrifiée: dans le détail, les lettres royales sont très favorables à l'Eglise. Mais nul ne s'y trompa, l'affaire n'était pas finie, ces mesures de courtoisie ne faisaient que masquer l'annexion pure et simple, l'entrée de la ville et du pays au royaume de France. La date de 1307 est, vue de Paris, la plus importante de toute l'histoire de Lyon» ([22]). — Cependant, d'après les recherches de Brun ([23]), la ville demeura encore au XIVe s. fidèlement attachée à son dialecte particulier; ce n'est que dans les trente dernières années du XIVe s. que le français devint assez commun, puis assez familier pour supplanter peu à peu le parler local.

Mais c'est précisément dans ce même XIVe s. que l'influence politique de la France crût continuellement dans le Sud-Est de la Galloromania. En 1316, le comte de Valentinois et de Diois rendit hommage

---

([22]) Jean Déniau, *Histoire de Lyon et du Lyonnais;* collection «Que sais-je?» no 481 (Paris, 1951), pp. 35 ss. Cette indication bibliographique nous fut communiquée par Mgr P. Gardette, Lyon, dont nous le remercions bien cordialment. — Le Lyonnais, lui, avait succombé à l'influence française déjà avant. Il appartenait dans sa majeure partie aux comtes du Forez, qui s'intitulaient comes Furensis et Lugdunensis dès l'an 1000 environ. Pour tenir tête avant tout à la puissante famille seigneuriale de Beaujeu, ces comtes se rapprochèrent tôt du roi de France, à qui p. ex. déjà en 1138 le comte Guigue Ier mourant confia l'éducation et la tutelle de son fils. C'est ce fils, Guigue II, qui, en 1158, fit hommage au roi de France de toutes ses terres et de tous ses châteaux. Le Forez, dès lors partie intégrante du royaume de France, se trouva alors séparé du Lyonnais proprement dit. Mais en 1265, le comte Renaud épouse la fille héritière du seigneur de Beaujeu et réunit en sa main le Forez et le Beaujolais. La dynastie devint alors de plus en plus française; ainsi, le comte Jean ne résidera plus en Forez, mais à Paris, et, au service du roi, il réalise de fabuleux exploits et se fit l'instrument actif de la politique française lors de l'annexion de Lyon. Il agrandit considérablement le comté, qui, en 1307, était en passe de devenir l'un des grands fiefs princiers du royaume. (J. Déniau, *op. cit.*, p. 31 s.).

([23]) *Recherches historiques sur l'introduction du français dans les provinces du Midi* (Paris, 1923), p. 61 s.

au roi de France pour la totalité de ses fiefs (24). Et le 16 juillet 1347, le Dauphiné, qui correspondait aux départements de l'Isère, des Hautes-Alpes, aux deux cinquièmes de celui de la Drôme, en partie à celui de l'Ain pour la seigneurie de Gex et à celui de la Haute-Savoie pour le Faucigny (qui furent rattachés en 1354 au comté de Savoie en échange de certains domaines dépendant du Viennois, dont notamment Voiron), ainsi que certaines seigneuries au versant est des Alpes (dont Oulx et Bardonnèche) et le marquisat de Saluces, toutes ces terres devinrent domaine royal et constituèrent dès lors l'apanage personnel du prince héritier de France, qui prit alors le nom de dauphin (25). Mais soulignons que la date de 1349 n'est que le point d'aboutissement de toute une évolution, car en 1294 déjà, Philippe le Bel avait obtenu l'hommage du dauphin. — Brun (26) réussit à suivre cette évolution politique jusque dans la langue: La persistance du parler local est attestée, d'après lui, dans le Dauphiné jusqu'aux environs de 1400, donc, comme pour Lyon, un demi-siècle ou deux générations encore après l'incorporation dans la France. Mais au XVe s., son déclin se manifeste rapidement, et l'on rencontre déjà un parler assez francisé, comme le prouvent quelques spécimens tirés d'un rôle d'assises, qui note textuellement les injures étant la cause du différend discuté devant ce tribunal, telles que: «Tu as viola mon sereysia... Ye te boteray la servel dedans la bouche. Vous me avez bien fet paya... tu sias ung golhastre et yvronhe;... Va fol, il y a dix ans que tu as ganhat de estre pandu par la gorga... Tu as labora de mes mules, mais si yeu non y fusse agus, tu les my ageres fetz manger aux chins, comme les chivaulx de Bornete. Yeu te boterai l'arme en l'autre monde...» Cette corruption née du bilinguisme atteste pour le XVe s. une pénétration du français assez avancée. Elle illustre bien l'attraction exercée par le français à cette époque dans toute cette région. Mais naturellement, il ne peut s'agir là directement du français de Paris: c'est le français qui avait gagné d'abord Lyon qui a rayonné ensuite jusque dans le Dauphiné (27).

---

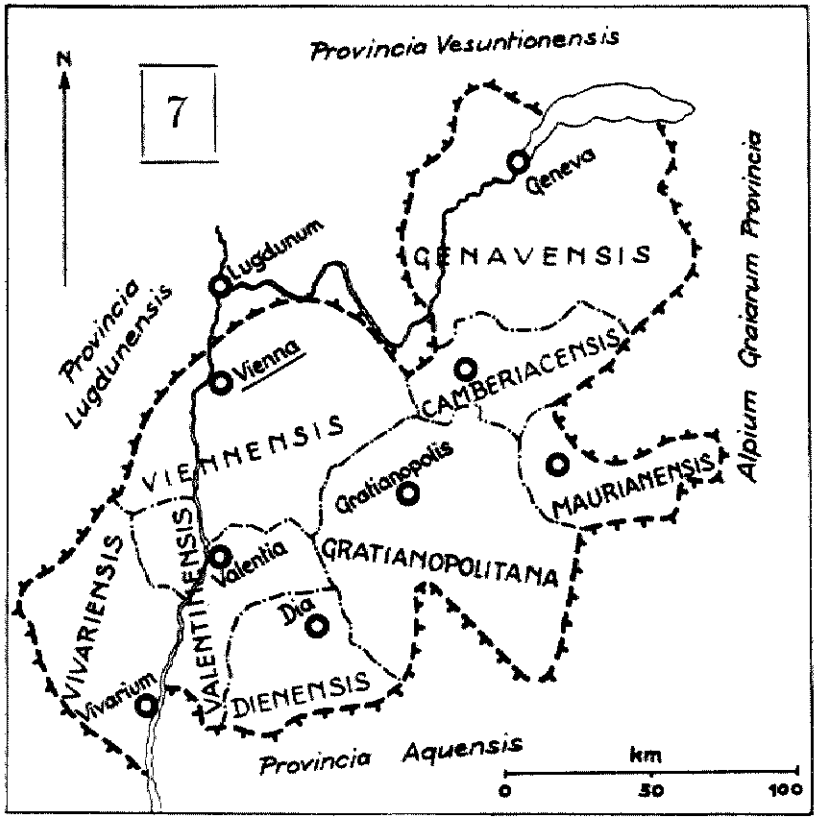
(24) Léon Mirot, *op. cit.*, p. 161.

(25) Léon Mirot, *op. cit.*, p. 172.

(26) *op. cit.*, pp. 65-67.

(27) Pour la pénétration du français dans la Dombes cf. A. Duraffour *La langue des comptes syndicaux de Châtillon-les-Dombes (1385-1500)*, dans: *Annales de la Société d'Emulation de l'Ain* (1925), pp. 12 ss. — En ce qui concerne la pénétration du français dans les provinces de langue française, cf. L. Remacle, *Le problème de l'ancien wallon* (Liège, 1948), pp. 140-183;

Il n'y a donc plus de doute: c'est l'influence p o l i t i q u e de la France qui a scindé le domaine franco-provençal en deux. En effet, si l'on considère une carte de l'ancienne province ecclésiastique de Vienne (cf. carte no 7), on constate que, dans cette région, les divisions ecclésiastiques n'ont dû être d'aucune importance, puisque cette

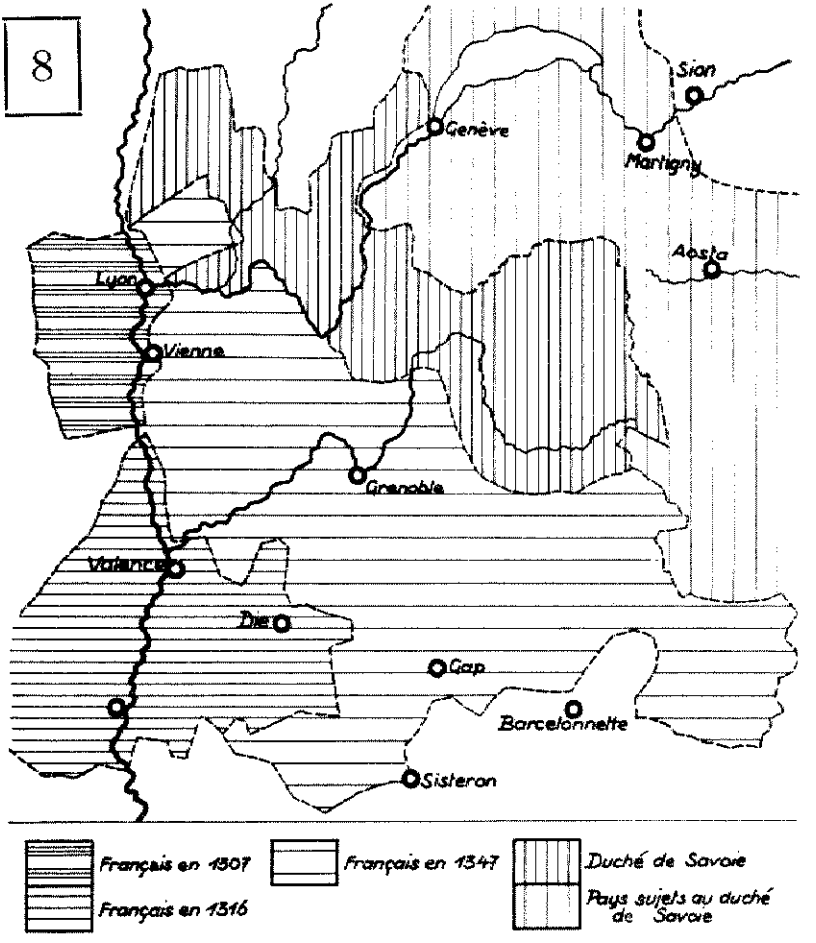


province n'embrasse non seulement les diocèses de Vienne et de Grenoble, mais aussi la Maurienne et les diocèses de Chambéry ([28]) et de Genève. Si l'on confronte, par contre, une carte qui démontre la croissance des domaines royaux de France et la frontière politique avec

Ch.-Th. Gossen, *Die Einheit der französischen Schriftsprache im 15. und 16. Jahrhundert*, dans: *ZrPh 73* (1957), pp. 427-459.

([28]) Détaché, il est vrai, de celui de Grenoble en 1780 seulement.

le comté (et plus tard duché) de Savoie (cf. carte no 8), on est aussitôt frappé par la coïncidence des frontières politiques et linguistiques. C'est en effet jusqu'à cette frontière que s'exerça avant tout l'influence française. Cette frontière s'était formée dans des luttes séculières entre



les maisons de Savoie et du Dauphiné, mais elle n'avait trouvé sa fixation juridique que dans le traité de paix de 1314, qui ne fut que légèrement modifié en 1334 lors du dernier traité entre le Dauphiné indépendant et la Savoie. C'est pourquoi aussi le traité définitif de 1355, qui régla la frontière entre le Dauphiné devenu français et la Savoie, ne contint plus que de minimes modifications concernant cette frontière

séculière, bien que le massif de la Grande Chartreuse fût un objet de dispute entre les deux Etats jusqu'en 1760 ([29]).

Ceci ne veut aucunement dire que l'influence française soit nulle dans le domaine des Etats savoyards et de la Suisse romande actuelle. Mgr Gardette a employé dans un article qui s'occupe du problème de l'invasion du franco-provençal en terre d'oc ([30]) l'image du parachutage: le parachutage des mots et des formes de Paris sur les grandes villes du Midi. C'est exactement le même procédé qui a lieu dans les centres de l'Etat savoyard et de la Suisse romande, ainsi à Aoste ([31]), à Genève et notamment à Fribourg, ce que démontrent aussi clairement deux des cartes que je vous ai déjà soumises: dans l'actuel canton de Fribourg, on ne se sert pas d'une forme de ***waidanjan*** pour «semer», on se sert ici, comme en France, de ***seminare (senā)*** ([32]) (cf. carte no 3); et on n'y emploie pas une forme de l'ancien ***bote-*** pour exprimer la notion d'«étable», mais de ***stabulum*** ([33]), comme en français (cf. carte no 5).

Comment se pose donc, d'une façon générale, le problème de l'introduction du français pour l'Etat savoyard? Il va sans dire que celui-ci était hors mesure de fondre ses diverses parties en un Etat centralisé, ce qui explique l'absence de toute unité linguistique, française ou autre. Rien qu'au nord des Alpes, il y avait trois grandes divisions naturelles: la région sabaudienne, la Bresse et le Bugey, et le pays de Vaud. La région sabaudienne — objet principal de ces lignes — formait cinq baillages subdivisés en soixante châtellenies environ ([34]). Ces châtellenies se répartissaient à peu près ainsi: I. dix-huit dans le bailliage de Savoie proprement dite, Tarentaise et Maurienne; II. dix-huit en Gene-

---

([29]) Cf. L. Jacob, *Essai historique sur la formation des limites entre le Dauphiné et la Savoie. II. Les comtes de Savoie et les Dauphins de la troisième race.* Dans: *Bulletin de la Société d'Etudes des Hautes-Alpes*, 25° année (1906), pp. 97-171.

([30]) *Deux itinéraires des invasions linguistiques dans le domaine provençal*, dans: *RLiR 19* (1955), pp. 183-196.

([31]) Cf. p. ex. les fameux proverbes et sentences morales en langue française au château de Fénis du milieu du XIV° siècle (publiés dans: J. Boson, *Le château de Fénis* (Novare 1953), pp. 16-30).

([32]) Cf. *TablGl* 171.

([33]) Cf. p. ex. L. Gauchat, *Dompierre*, p. 60: ***erā'byu.***

([34]) Les lignes suivantes sont empruntées à E. Plaisance, *Histoire des Savoyens*, t. I, pp, 239 ss. *(Mémoires et documents publiés par la Société Savoisienne d'histoire et d'archéologie*, t. XLVIII, Chambéry 1910).

vois; III. dix en Faucigny et pays de Beaufort; IV. six dans le Chablais actuel, en y comprenant la châtellenie de l'Ile, à Genève, mais non celles de Chillon et de Saint-Maurice dans le Vieux Chablais, ni leurs annexes en Valais et dans le pays de Vaud; V. six ou sept dans la partie du Bugey située sur la rive gauche du Rhône, en y rattachant la portion du bailliage de Novalaise demeurée à la Savoie après le traité de 1355.

Mais ces provinces étaient de tout temps dépourvues d'un centre de gouvernement. Chambéry était bien le siège du Conseil résidant et de la Chambre des comptes. Le Trésor y était déposé. Seulement, le souverain n'y apparaissait qu'à des intervalles irréguliers. S'il y venait, il logeait, non au château, mais en simple particulier à l'hôtellerie de l'Ange. Presque toujours, il était en voyage avec son Conseil, afin de pourvoir, en chaque bailliage, aux besoins de l'administration.

Si le gouvernement central se déplaçait sans cesse, avec la personne du prince, l'administration locale était mieux organisée. Dès le règne de Pierre II (1263-1268), elle avait ses baillis, châtelains et métraux. — Les baillis, choisis parmi les barons, c.-à-d. dans la haute aristocratie, étaient, tout à la fois, des agents civils et militaires. Indépendamment de leurs attributions propres, ils dirigeaient spécialement la châtellenie dans laquelle ils résidaient. C'était à Montmélian pour le district de Savoie et ses annexes de Tarentaise et de Maurienne, à Annecy pour le Genevois, à Cluses pour le Faucigy, à Chillon pour le Chablais, à Roussillon pour le Bugey. — Les châtelains, en nombre variable, selon l'étendue des bailliages, appartenaient également à la noblesse. Ils s'occupaient des finances aussi bien que des affaires militaires. Ils jugeaient, en première instance, les causes civiles et criminelles non réservées à d'autres juridictions. — Les métraux étaient des agents inférieurs chargés du recouvrement des impôts. Il y avait six mestralies dans la châtellenie de Chambéry.

La situation des villes différait peu de celle des campagnes. Les agglomérations urbaines étaient peu nombreuses et, si l'on excepte Genève, sans importance jusque vers la fin du moyen âge. Saint-Jean-de-Maurienne, bâti au VIe siècle, et Moûtiers, fondé aux environs de l'an 1000, étaient d'origine épiscopale. Aime et Aix, malgré leurs vestiges romains, étaient sans aucune importance. La bourgeoisie n'en poursuivait pas moins ses progrès. Les chartes d'affranchissement s'accumulèrent à partir de la fin du XIIIe siècle. Et puis, ces chartes n'étaient pas réservées aux seules agglomérations urbaines. Dans la haute Tarentaise, p. ex., en 1391, les paroisses rurales furent autorisées à élire des procureurs ou des syndics; ce qui impliquait la tenue d'assem-

blées de chefs de famille délibérant et votant en présence du métral ou du châtelain.

Les études ne devaient pas être très florissantes dans un Etat pareil. Ainsi, Sybille de Baugé, femme d'Amédée V, déclarait, en son testament, ne savoir signer, et Bonne de Bourbon, régente pour Amédée VII mineur, ne signe en 1383 un document qu'après sa traduction en français *(per lectionem sibi gallica lingua et intelligibiter factam)*. L'instruction n'était cependant pas dédaignée. On signale des écoles à Genève au XIIIe siècle, et à Chambéry en 1315, mais aussi à Evian, Annecy, Bonne, Sallanches, Thonon, Chaumont, La Roche. L'évêque de Maurienne, Aymon II de Miolans, promettait, en 1325, aux paroisses de sa juridiction temporelle de leur donner des maîtres expérimentés (35).

Que les seigneurs savoyards aient parlé le français ne fait aucun doute. D'étroits liens de parenté rattachaient la Maison de Savoie aux Capétiens, à la cour desquels les princes savoyards séjournaient fréquemment; Amadée V avait acquis à cet effet à Paris un hôtel près de la porte Saint-Marcel (36). Son fils Edouard se rendit même à un appel du roi Philippe VI de Valois et assista, dans les rangs français, à la bataille de Cassel gagnée sur les Flamands en 1328 (37). Dès le début de la fameuse guerre de Cent Ans, le comte de Savoie se rangea du côté de la France contre l'Angleterre. En 1339, l'une des portes de Cambrai «était, dit Froissart, gardée des Savoyens, et là fut grande escarmouche et dure». Le comte dirigeait parfois lui-même les auxiliaires qu'il fournissait, contre argent comptant, à Philippe VI, ainsi que son cousin Louis II de Vaud et Amé III de Genevois (38). En 1346, les Savoyards amenèrent leurs contingents armés contre Edouard III d'Angleterre, mais ils n'arrivèrent que le lendemain de la bataille de Crécy et en «furent moult courrouciés». Payés de leurs gages pour trois mois, et voulant, dit Froissart, «employer leur voyage, ils s'en vinrent bouter en la ville de Montreuil pour la garder et défendre contre les Anglais» (39).

Voilà pourquoi il n'est nullement étonnant que les traités conclus en 1250, entre le Dauphiné et Pierre de Savoie, et entre le Dauphiné

---

(35) *op. cit.*, p. 253.
(36) *op. cit.*, p. 184.
(37) *op. cit.*, p. 191.
(38) *op. cit.*, p. 195.
(39) *op. cit.*, p. 197.

et Amédée de Savoie, en 1297, soient rédigés en français. Au XIVe siècle, l'entourage administratif des comtes, les trésoriers, les fournisseurs emploient couramment cette langue. Rappelons que p. ex. Iblet et Boniface de Challant en Vallée d'Aoste firent leur éducation comme pages à la cour du duc de Bourgogne et du roi de France et qu'ils y apprirent les belles manières et le langage choisi de la haute société ([40]).

Néanmoins, le français pénétra bien plus difficilement dans les campagnes savoyardes que dans le Lyonnais ou le Dauphiné septentrional ou encore dans la Bresse et la Dombes à cause de la difficulté des communications. Et que cette pénétration ait été beaucoup plus lente encore dans le domaine de l'actuelle Suisse romande, ne nous semble pas faire de doute: il suffit de considérer un instant p. ex. la vigueur des parlers valaisans modernes. M. Hasselrot a donc certainement raison lorqu'il écrit: «...les modalités du gouvernement de ce territoire excluent toute propagation d'évolution phonétique du fait de l'unité politique ou administrative: à l'intérieur de ce domaine, chaque possession, laïque ou ecclésiastique, chaque communauté, avait son autonomie après s'être acquité envers l'autorité supérieure de quelques aides féodales nettement déterminées»([41]).

* * *

Résumons: Le domaine linguistique dit franco-provençal réside sur un ancien fonds alpin, qui n'est pas limité à notre domaine seulement, mais s'étend sur une grande partie des Alpes orientales. C'est à ce fonds alpin qu'appartiennent des phénomènes phonétiques comme la tendance à la consonne parasite ([42]) et peut-être le passage de *n* intervocalique à *r* ([43]), mais aussi une grande série de vestiges lexicologiques, comme p. ex. **bote-*, que nous venons de citer. La domination burgonde ensuite confère à notre région un caractère particulier, qui se trahit peut-être par une prononciation assez spéciale des mots latins, comme le révèle la fermeture de *e* et *o* ouverts en position libre, dont nous avons également parlé, mais qui a laissé surtout ses traces dans

([40]) J. Brocherel, *Le patois et la langue française en Vallée d'Aoste* (Neuchâtel, 1952), p. 116.

([41]) *Vox Romanica* 2 (1937), p. 252.

([42]) Cf. H.-E. Keller, *op. cit.*, pp. 59-65.

([43]) H.-E. Keller, *op. cit.*, pp. 65-72.

une série de mots que M. von Wartburg énumère dans son article sur le problème franco-provençal (46).

A cela s'ajoutent d'autres phénomènes surtout d'ordre phonétique, qui prouvent que, du VIe au XIIe siècles, cette région a connu une vie politique assez indépendente, de sorte qu'elle ne suit plus certaines évolutions phonétiques du français: ainsi le changement de *a* tonique en syllabe ouverte, p. ex. dans *pratu*, qui aboutit à *pré* en français mais qui reste *pra* en franco-provençal; ou l'affaiblissement de l'*a* final, p. ex. dans *terra*, qui devient *terre* en français mais reste *tera* en franco-provençal. C'est cette indépendance politique qui favorise également le développement de certains traits régionaux, tels que le changement de l'*a* atone en *i* derrière palatale en finale (*vinea* donne *vigne* en français mais *vigni* en franco-provençal), ou la distinction des voyelles finales *-e* et *-o* qui sont maintenus comme voyelles d'appui (*quatro* de **quattro*, *membro* de *membru*, mais *mare* de *matre*, *moudre* de *molere*). Par cette indépendance politique s'expliquent encore le développement autochtone de *e* avant l'accent en hiatus en *i*: *riont* de **retundu* en franco-provençal, mais *r(e)ont* en français, *biol* de **betullu* contre *b(e)oul* en ancien français, ainsi que la palatalisation de *c* intervocalique après voyelle vélaire: *loier* de *locare* en ancien franco-provençal, mais *loer* en français, *joier* en ancien franco-provençal, mais *joer* en français.

Tous ces traits, c.-à-d. l'ancien fonds alpin, puis l'apport burgonde et enfin les phénomènes conservateurs ou individuels, recouvrent le domaine délimité par Ascoli et que ce savant a défini par le terme «franco-provençal». Mais avec le renforcement de la puissance capétienne, notre domaine succombe graduellemente à l'influence française à nouveau agissante, influence qui avait orienté notre domaine déjà au VIe siècle vers le nord. C'est cette influence française, qui s'exerce en premier lieu sur les domaines royaux à l'ouest de cette région, qui la scinde en deux: en une partie politiquement française à l'ouest, où la pénétration française fera des progrès rapides, et en une partie savoyarde et romande à l'est, beaucoup plus réfractaire à cette pénétration par l'indépendance politique, l'organisation administrative de l'Etat savoyard et de l'actuelle Suisse romande ainsi que par la configuration montagneuse du terrain. Cette partie orientale est conservatrice et novatrice à la fois: conservatrice par le fait qu'elle

(46) Voir ci-dessus p. 340.

maintient avant tout des mots et des formes disparus ailleurs, novatrice parce qu'elle continue une vie politique et économique assez indépendante, qui lui permet de développer encore bien des traits individuels. C'est à cette partie orientale que s'applique essentiellement la phrase de M. Hasselrot (45): «Son morcellement est si extrême qu'il ne saurait être contenu, sans une part exagérée donnée à l'arbitraire, dans deux divisions principales».

Nous croyons, cependant, avoir démontré qu'il existe bien u n e divison essentielle des parlers «franco-provençaux», causée par l'influence politique, économique et culturelle de la France, dont résulte d'une part le «franco-provençal» occidental embrassant le Lyonnais, de Dauphiné septentrional, la Dombes et la Bresse, succombés dans une large mesure à cette influence du point de vue linguistique, — et le «franco-provençal» oriental constitué par la région sabaudienne, les parlers franco-provençaux de l'Italie septentronale et la Suisse romande (moins le Jura bernois), beaucoup plus réfractaires à cette même influence dans leur dialecte. La limite entre les deux groupes de parlers est formée en gros par la frontière actuelle entre les départements de l'Isère et de la Savoie (46); c'est exactement la frontière p o l i t i q u e entre la France et la Savoie au moyen âge. Ainsi, Suchier et Meyer-Lübke avaient en somme parfaitement raison de rattacher notre domaine au français et de lui nier la valeur d'un groupe linguistique à part: il ne s'agit actuellement que de parlers français moins fortement marqués, ce qui est dû à leur histoire particulière (47).

---

(45) *StNeoph* 7 (1934/35), p. 16.

(46) La limite entre les deux groupes au nord du Rhône, dans le dép. de l'Ain, ne pourra être fixée en détail qu'après la parution de l'atlas régional des Savoies et de l'Ain que prépare M. G. Tuaillon.

(47) Ainsi, notre étude rejoint donc les résultats auxquels Hafner, *op. cit.*, avait abouti par des recherches tout à fait différentes dans son chapitre *Die Stellung des Frankoprovenzalischen* (p. 14): «Das Frprov. gravitiert somit in seiner lautlichen Ausbildung unzweifelhaft viel stärker nach dem Nordfrz. als nach dem Prov. Sein Lautsystem hat durchaus nordgalloromanischen Charakter. Die Bezeichnung 'Frankoprovenzalisch' betont den prov. Einschlag zu sehr. Diese Tatsache und insbesondere die engen Beziehungen der frprov. Mundarten zu den ostfrz. Dialekten sind von A. Duraffour in seiner grundlegenden Untersuchung: *Phénomènes généraux d'évolution phonétique dans les dialectes franco-provençaux*, Grenoble 1932, erneut herausgestellt worden».

DISCUSSION

Interventions de MM. P. GARDETTE et F. SCHÜRR.

P. GARDETTE (Lyon) estime que la communication est intéressante pour les études franco-provençales, et la position prise par Keller lui semble modérée et au fond exacte. Il fait cependant observer qu'il existe parfois, au-delà des divisions admises par tous, une unité profonde. C'est ce qu'il a pu constater, par exemple, en examinant récemment les cartes de l'*Atlas Linguistique du Lyonnais*. Aussi formule-t-il quelques réserves, non tant en ce qui concerne la théorie que la façon de l'exprimer.

F. SCHÜRR (Fribourg) admet qu'il existe indéniablement, dans le franco-provençal, une certaine unité dont l'origine est très ancienne, mais toute tentative destinée à fixer des frontières à ce territoire linguistique lui semble vouée à l'échec: en fait, il y a un grand nombre de limites intérieures et l'ensemble forme ce que Gardette appelle «une carte brouillée». Une frontière est cependant importante, à son avis: celle qui sépare la Savoie du Dauphiné, les civilisations étant de part et d'autre quelque peu différentes.

IL PROCESSO DI LIVELLAMENTO LINGUISTICO DEI DIALETTI DELLA CARNIA (FRIULI)

GIUSEPPE FRANCESCATO
(UTRECHT)

In tutta l'area in cui si parla friulano (retoromanzo orientale) è in atto un processo di livellamento dialettale il quale, in linea generale, assume due diversi aspetti: venetizzazione nella pianura, riduzione ad una unica varietà nella Carnia. La Carnia, cioè la parte montuosa del Friuli, è una regione alpina profondamente solcata da valli grandi e piccole, separate da gruppi montagnosi spesso notevoli. La fisionomia linguistica della regione è ovviamente in accordo con queste caratteristiche morfologiche del terreno: nel complesso conservatrice, la Carnia è divisa da innovazioni di carattere locale in molteplici varietà dialettali ben definite (1).

Pur riconoscendo in linea di massima la posizione di contrasto assunta dalla Carnia in confronto ai dialetti della pianura, l'Ascoli e il Gartner (2) non hanno forse dato sufficiente rilievo, anche per la scarsità dei materiali a loro disposizione, ai tratti fortemente isolanti e tipici di tutte le varietà carniche e di alcune in particolare. La varietà che qui chiamiamo, con una denominazione generica, di Gorto, è una delle più tipiche. Geograficamente questa varietà comprende (o meglio comprendeva) il bacino superiore del fiume Degano (a nord della stretta di Muina) coi suoi affluenti, dei quali il più notevole è il rio Pesarina. Questa regione forma una unità indicata storicamente dall'esistenza di una unica pieve, la Pieve di Gorto, presso Ovaro, che ne ebbe per lungo tempo la giuresdizione ecclesiastica.

I fenomeni di livellamento che vogliamo qui mettere in rilievo sono,

---

(1) Cfr. *Guida della Carnia e del Canal del Ferro*, Udine, 1933, pp. 74-84, G. Francescato, *Premesse per una classificazione dei dialetti friulani*, in *Il tesaur*, VII, 4-6 (1955) pp. 1 seg. e VIII, 1-3 (1956), pp. 5 seg.

(2) In *A. G. I.*, I (1873), p. 481, e *Rätoromanische Grammatik*, pp. XXXVI-XXXVIII, *Handbuch*, pp. 6-7.

in realtà, comuni a tutte le altre varietà carniche, ma poichè in questa zona la documentazione più abbondante e più precisa, e, come cercheremo di dimostrare, la grande rapidità del processo, lo rendono particolarmente evidente, ci limiteremo ad illustrare nelle sue tappe principali la storia linguistica di questa zona soltanto.

Il documento più antico in lingua friulana proveniente dal Gorto è costituito da due componimenti in prosa del rev. don Morassi di Monaio (Valcalda) pubblicati dallo Joppi (3). Altri scrittori locali si sono sforzati di riprodurre il tipico dialetto dei loro paesi tra la fine del secolo scorso e i nostri giorni. Hanno lasciato loro scritti il Rupil (nel dialetto di Pieria) dal 1889, il Canciani e G. V. (dialetto di Pesariis) dal 1896-97, il Roja (dialetto di Prato Carnico) intorno al 1930 e nella stessa epoca il Toppani (dialetto di Liariis), lo Zorzùt (dialetto di Collina) e più recentemente il Lepre (dialetto di Rigolato). Una precisa notizia sulle caratteristiche dialettali del friulano del Gorto, ci è presentata dal Gortani, il quale divide la Carnia in quattro zone linguistiche, delle quali l'area da noi esaminata forma la terza (e in piccola parte la seconda) (4). Il Gartner ha reccolto materiali nelle seguenti località del Gorto: Forni Avoltri, Collina, Pesariis, Comeglians. Vi sono state condotte inoltre due inchieste linguistiche, una per l'A. I. S. a Forni Avoltri, e una da U. Pellis per l'A. L. It. tra il 1926 e il 1931, a Pesariis e a Collina. I dialetti del Gorto sono stati anche oggetto di studio per tesi di laurea di tre allievi del prof. C. Tagliavini, e cioè G. Magistris (Pesariis, 1946), G. Zille (Forni Avoltri), G. Scarbolo (Collina — tesi ricca e interessante, 1947-48).

Chi scrive, dimorando a lungo e ripetutamente nella zona, tra il 1955 e il 1958, ha effettuato numerose inchieste, più o meno ampie, in quasi tutte le località e soprattutto nella valle Pesarina.

Un fatto che colpisce subito l'osservatore è che nel Gorto in generale e nella val Pesarina in particolare, molte caratteristiche le quali risultano ben confermate nei documenti a nostra disposizione fin verso il 1950, sono in seguito quasi completamente scomparse. Dall'esame dei testi e dei materiali appare infatti che una cinquantina di anni fa, e cioè all'inizio del periodo che possiamo indagare dal punto de vista linguistico, i dialetti di Gorto erano caratterizzati da:

1. conservazione delle palatali friulane da lt. CE, CI; GE, GI (rispettivamente > *tš dž*).

---

(3) In *A. G. I.*, IV (1878), p. 316. Il Morassi è morto nel 1863.

(4) Cfr. *Guida*..., in particolare le pp. 80-83.

2. conservazione delle prepalatali da CA, GA (rispett. > *k'*, *g'*).
3. conservazione del contrasto tra *s* e *š* (5).
4. palatalizzazione di *s* in molte posizioni.

Questi tratti del consonantismo distinguono il carnico in generale dal friulano della pianura (inteso in senso lato) e alcuni sono stati notati già dall'Ascoli (6). Nel vocalismo, i dialetti della zona che studiamo sono singolarmente individuati dalle seguenti caratteristiche:

5. evoluzione di lt. *ę*, *ǫ* > rispett. *iè*, *uè* quando appartengono ad una sillaba in posizione debole (7). Questa evoluzione è comune ai dialetti della pianura: tuttavia i dialetti carnici in generale si distinguono perchè conservano *iè* < *ę* anche davanti -*r*C.
6. evoluzione di lt. *ę*, *ǫ* > rispett. *éi*, *óu* quando appartengono ad una sillaba in posizione forte.
7. evoluzione di lt. *ę*, *ǫ* > rispett. *ìa*, *ùa* quando appartengono ad una sillaba in posizione forte (8).

I tratti notati ai n. 6 e 7 separano in modo tipico i dialetti dell'alto Gorto non solo dalle altre varietà carniche, ma da tutto il friulano (trovano riscontro solo in una ristretta zona intorno a Clauzetto). Come nota l'Ascoli, il dittongo da lt. *ę*, *ǫ* si adatta, nelle varietà di Gorto, alle caratteristiche speciali di ciascuna varietà. Infatti troviamo che tra le vocali atone:

8. *-a* è conservato a Pesariis e nella val Pesarina, e a Comeglians, mentre diventa *-o* a Rigolato, Forni Avoltri, Collina e almeno tendenzialmente a Ravascletto. Così pure avremo a Pesariis *ìa*, *ùa*, a Collina *ìo*, *ùo*.

Qualche anno fa, era ancora possibile di individuare in base alle tre ultime isoglosse un'area isolata, che si distingueva chiaramente dalle

---

(5) Questo fatto, pur essendo stato notato già nell'introduzione alla 1.° edizione del *Vocabolario friulano* di J. Pirona (Venezia, 1821), è stato generalmente trascurato, e ha ricevuto soltanto un cenno poco chiaro nei *Lineamenti di Grammatica friulana* di G. Marchetti (Udine, 1952).

(6) In *A. G. I.*, I (1873), p. 481. Cfr. G. Francescato, *Consonanti palatali e prepalatali in friulano* in *Atti dell'Istituto Veneto*, 1958-59, pp. 235-267.

(7) Per la definizione di 'debole' e 'forte' e per il significato di questa distinzione si veda B. Bender, G. Francescato, Z. Salzman, *Friulian Phonology*, in Word, VIII. 3 (1952), pp. 216-223, e G. Francescato, *Il friulano, oggi*, in *Orbis*, VII (1958), pp. 198-204, e *Saggio sul vocalismo tonico friulano*, Udine, 1958.

(8) Per i caratteri elencati ai n. 6 e 7 si veda anche G. Francescato, *La dittongazione friulana* in *L'Italia dialettole*, XXIII (1959), pp. 43-54.

zone carniche viciniori (9). Una indagine dei caratteri morfologici non avrebbe fatto altro che confermare questa conclusione. In realtà, i dialetti del Gorto così definiti possono essere suddivisi a loro volta in due sezioni principali, quella della val Pesarina, dove è difficile stabilire, nelle condizioni che ci sono note per la fine del secolo scorso, una differenziazione qualsiasi tra le parlate di Pesariis, Osais, Pieria e Prato, fino allo sbocco della valle, e quella dell'alto Degano, in cui Forni Avoltri e Collina formano una unità, appena diversa dalla parlata di Rigolato. Le località di Comeglians e Ravascletto erano probabilmente pure molto simili tra loro, ma ci mancano per esse dati precisi. La continuità geografica dell'intera area linguistica del Gorto, continuità postulata come indispensabile premessa per la presenza comune di tante e così evidenti isoglosse distintive, era presumibilmente assicurata in un passato più lontano dalla presenza di parlate affini alle precedenti a Comeglians non solo, ma anche ad Ovaro e nei paesi circostanti, che ad esso fanno capo. Tuttavia quest'ultima condizione non può essere facilmente provata, per la mancanza di ogni documento storico tanto antico, e può solo costituire per ora una ipotesi, e del resto è di secondaria importanza per la presente ricerca. Comunque, se quella sommariamente descritta è la situazione accertata nel Gorto intorno al volger del secolo, si doveva già allora trattare di una situazione profondamente esposta alle influenze provenienti dall'esterno, soprattutto risalendo la vallata. E non si deve dimenticare che nella lenta ed addormentata vita del tempo cominciano proprio allora i fermenti di iniziativo nuove: la moda della villeggiatura e dell'alpinismo trasporta un numero crescente di estranei a soggiornare nei paesi carnici, le strade vengono molto migliorate e sostituiscono i sentieri, e durante la prima guerra mondiale Comeglians viene unita con una modestissima ferrovia a Villa Santina e di qui alla pianura. Gli effetti linguistici di questo progresso non tardano a farsi sentire.

Già i documenti intorno al 1890, pur conservando alcuni tratti tipici, testimoniano che Ravascletto, posto su un punto di passaggio tra due vallate, si è andato orientando in senso innovatore, livellando molta parte del suo dialetto a quello delle località con cui è in contatto. Possiamo dunque presumere che già allora Ovaro e Comeglians, località accessibili facilmente sul fondovalle, avessero perduto i caratteri più appariscenti della loro parlata e si fossero allineate con altre parlate

(9) Gli articoli, precedentemente citati, sulla classificazione dei dialetti friulani, possono dare una idea del problema nelle sue linee generali.

carniche, come avviene attualmente: l'allineamento in questo caso è soprattutto evidente nel vocalismo, dove i dittonghi tipici scompaiono.

Tuttavia, non solo le inchieste condotte tra il 1920 e il 1930, ma anche le raccolte assai più recenti attestano la conservazione dei dittonghi originari a Pesariis, F. Avoltri, Collina, e gli scrittori che riproducono queste parlate ci danno una informazione simile (per quanto meno attendibile). Quando però, nel 1955, chi scrive cominciò una serie di sondaggi a Pesariis, nella speranza di potervi raccogliere qualche campione del dialetto antico, potè solo occasionalmente sentire qualche parola in bocca di persone molto anziane, mentre i giovani parlavano tutti ormai un dialetto di sapore carnico comune. Se si nota che appena nove anni prima la tesi della dr. Magistris indicava come normali i dittonghi tipici *ìa, ùa,* si deve ammettere che il processo di livellamento è stato rapidissimo ([10]). Oggi le primitive dittongazioni hanno lasciato solo delle tracce nelle parlate dei paesi più isolati (più che altrove a Collina) e le parlate del Gorto si individuano soprattutto per la conservazione di *-a* atono finale (nelle valle Pesarina) e di *-o* < *-a* (nell'alto Degano).

Tuttavia non si può dire che questo processo, che ha condotto all'annullamento di alcuni tra i caratteri più appariscenti di questo tipo dialettale, si sia svolto puramente accogliendo i suggerimenti e gli influssi che provenivano dall'esterno, e più precisamente dagli altri tipi dialettali carnici di maggior prestigio. Questo è avvenuto, piuttosto, per i dialetti di Ovaro e di Comeglians, che trovandosi sul fondo della vallata principale erano più che mai esposti alle infiltrazioni risalenti lungo la strada che viene da Tolmezzo. Lo stesso fenomeno, a quanto pare, si sta verificando in questi anni a Rigolato e a F. Avoltri, località pure disposte lungo la strada nella vallata principale, dove tuttavia persistono le tipiche finali in *-o*. Collina, molto più isolata, sembra mantenere quasi interamente le sue peculiarità.

Nella valle Pesarina il processo ha assunto forme di particolare interesse. Infatti delle caratteristiche identificate dalle isoglosse di cui sopra, quelle meno appariscenti, cioè quelle che non isolano il dialetto dalle varietà contermini, o quelle foneticamente meno percepibili, sono

([10]) Non è raro il caso che qualche parola, fissatasi nella forma antica, si possa occasionalmente sentire anche nella parlata dei giovani, quando essi si esprimono liberamente e fuori di ogni controllo. È difficile però che si tratti di parole di uso comune, ma per lo più si tratta di denominazioni speciali, forme del terreno, ecc.

rimaste vive, mentre le altre sono andate pedute. Confrontando i dati delle inchieste condotte nel 1926 e nel 1931 da U. Pellis a Pesaris, con quelli delle mie inchieste, possiamo istituire i seguenti confronti:

1. le palatali da lt. CE, CI; GE, GI appaiono conservate in tutte due le inchieste (per es. Pesariis *tšèna, viàtš, džirât*, Osais *tšè, nòtšas*, Prato Carnico *tšìrk, tšènt, mànts*).

2. le prepalatali da lt. CA, GA appaiono conservate in tutte due le inchieste e in tutte le località (per es. Pesariis *ànk'a*, Osais *vèk'a*).

3. Il contrasto tra i due tipi di sibilanti *(s* e *š)* è conservato e mantiene il suo valore morfologico (per es. Prato Carnico sing. *vôš*, plur. *vôs*, sing. *pês*, plur. *pêš*, Pesariis (Pellis) *pias*, plur. *piaš*). Tuttavia la regola che lt. -CE, -CI > -*š* non è sempre rispettata. Quindi il tipico *š* tende a scomparire, per es. Pellis *lûš*, oggi *lûs*.

4. lt. *ę*, *ǫ* quando si trovano in posizione forte non danno più *éi*, *óu* oppure *ê*, *ô*, ma *î*, *û* come nel friulano centrale (tuttavia restano tracce delle antiche forme). Per es. Pesariis: Pellis *džôk, sôr, devôr*, oggi *džûk, sûr* ma *devóur*, come *fóur, róuba;* Prato *ròbas, óuf, fóuk* ma *nûf*. La dittongazione tuttavia è appena percettibile.

5. le dittongazioni tipiche di di lt. *ę*, *ǫ* in posizione forte (Pellis *tria, niari, uali, kalùar, pial, dženùali*) sono quasi interamente scomparse (oggi Pesariis *trê, frêda*, ecc. Osais *besôl*, Prato *frêt, mês, krôs, vôs*, però *trèi*, voce di tipo carnico più comune).

6. *-a* è conservato in tutta la valle, opponendosi a *-e* che avanza dalle valli maggiori ed è giunto fino a Ovaro.

Il processo, che tende a far scomparire quanto vi era di più tipico nei dialetti carnici, è irrimediabile da un punto di vista pratico. Le più facili comunicazioni, i matrimoni con persone di altri paesi, ecc. contribuiscono a rendere sempre più insensibili le differenze tra un paese e l'altro, una valle e l'altra. Vale la pena di richiamare l'attenzione dei dialettologi su questo fatto (certamente non unico e isolato in nessuna parte della Romània) per favorire l'osservazione e la raccolta della documentazione, prima che essa sia irrecupèrabilmente perduta.

DISCUSSION

Interventions de MM. C. TAGLIAVINI et B. CAZACU.

C. TAGLIAVINI (Bologne) pense que les observations de l'A. sont justes et souligne la difficulté qu'il y a à savoir ce qu'étaient autrefois les dialectes frioulans en question, étant donné le nivellement qui s'est opéré rapidement

au cours des vingt ou trente dernières années, en raison du développement des voies de communication. Cette situation est encore aggravée par le défaut de textes anciens et par l'influence croissante du vénitien. Il pense que la meilleure façon de réunir des informations est celle qu'a employée l'A.: interroger les gens les plus âgés. C'est une tâche à réaliser au plus tôt.

B. Cazacu (Bucarest): Toutes les études du genre de celle de l'A. sont très importantes, car elles nous montrent comment se produit le nivellement d'anciens dialectes. On s'aperçoit, par exemple, que les transformations phonétiques sont dues à l'influence de la langue commune et des parlers voisins. Les formes locales commencent à disparaître au moment où elles n'existent plus dans les parlers voisins, et on voit surgir peu à peu un type de langage qui devient commun à toute une région.

LA CONSCIENCE DE PROVINCE ET LA DIVISION GÉOGRAPHIQUE OFFICIELLE AU PORTUGAL

MARIA HELENA SANTOS SILVA
(COIMBRA)

Il y a sans doute, au Portugal, plusieurs régions auxquelles le paysage, la constitution du terrain et les affinités qui unissent la population confèrent une individualité bien marquée. Ces affinités de race, d'intérêts communs ou complémentaires, d'habitudes, de parler, alliées à un aspect géographique et climatérique particulier furent, depuis les temps les plus reculés, à l'origine de la division naturelle du pays en régions plus ou moins conscientes de cette existence individuelle.

En effet, on peut déjà constater, dans le codicille du testament de D. Denis, que le pays était considéré comme constitué par les régions suivantes: *Entre Douro et Minho, entre Douro et Mondego* — et *Beira, Estremadura, entre Tejo et Guadiana.*

Par suite de l'élargissement des frontières portugaises, d'autres divisions remplacèrent celle-ci, et au XVIème siècle, la nomenclature était comme suit: *Traz-Los Montes, entre Douro et Minho, Comarca da Beira, Estremadura, entre Tejo et Odiana, Algarve.*

Tout nous porte à accepter que cette dernière, tout comme les précédentes d'ailleurs, correspond à un critère influencé par les raisons déjà situées au-delà des véritables réalités naturelles, d'où la diversité de limites que l'on constate, depuis toujours, dans la division provinciale du pays.

Au début du XVIIème siècle, comme on peut le voir dans la «*Description du Royaume de Portugal*», de Duarte Nunes de Leão, le Portugal se trouvait divisé en six régions ou provinces: *Entre Douro et Minho, Trás-os-Montes, Beira, entre Tejo et Guadiana, Estremadura* et *Algarve.*

Un siècle plus tard, la division était la suivante: *Minho, Trás-os-Montes, Beira Alta, Beira Baixa, Estremadura, Alentejo* et *Algarve.*

Actuellement, comme on le sait, nos provinces sont: *Minho, Trás-os-Montes et Alto Douro, Douro Litoral, Beira Alta, Beira Baixa,*

Beira Litoral, Ribatejo, Estremadura, Alto Alentejo, Baixo Alentejo et *Algarve*.

Cette division administrative ne coïncide avec aucune des divisions régionales connues, proposées sucessivement par Barros Gomes (1875), Amorim Girão (1933), Hermann Lautensach (1937) et Orlando Ribeiro (1945). Néanmoins, elle se rapproche sensiblement de celle du Prof. Amorim Girão, exposée dans son *Esquisse d'une Carte Régionale du Portugal*, Coimbra 1933, où il considère, pour le Portugal continental, les divisions régionales que voici: *Minho, Trás-os-Montes, Alto Douro, Beira Litoral, Beira Alta, Beira Trasmontana, Beira Baixa, Ribatejo, Estremadura, Alto Alentejo, Baixo Alentejo* et *Algarve*.

Nous insistons spécialemente sur cette division, parce que c'est celle que nous connaissons le mieux et qui confirme en beaucoup de points les conclusions dérivant de l'étude des parlers portugais, lors de l'élaboration de la *Carte des Dialectes et Parlers du Portugal Continental* (1).

On voit, par ces notes succintes, combien il est difficile et complexe d'établir les limites de chaque province, malgré les traits dominants de beaucoup de régions.

Le panorama linguistique du Portugal continental, dont nous nous occupons depuis quelque temps, présente des difficultés analogues.

Un des problèmes suscités par cette étude, — qui constitue le sujet du présent travail —, est celui de savoir si la «conscience de province» coïncide avec la division géographique officielle, et quels sont ses rapports avec les parlers respectifs. C'est un problème intéressant, mais pas facile, parce que nous ne disposons pas de beaucoup de moyens pour l'éclaircir. Nous avons, toutefois, mis à profit tous les éléments dont nous disposions, entre autres quelques enquêtes directes et des observations réunies au cours de randonnées faites à travers le pays. Les réponses à l'enquête linguistique par correspondance, organisée en 1942 par le Prof. Paiva Boléo, sont la source principale de ce travail; elles nous ont permis d'acquérir une vue d'ensemble et d'arriver à quelques conclusions.

Rappelons, cependant, que l'influence de l'École, où quelques-uns des informateurs ont certainement appris la division géographique officielle, doit être prise en considération.

Une première observation de l'esquisse de la carte élaborée sur les éléments ainsi recueillis attire particulièrement notre attention sur le

(1) Carte n.° 34 de l'*Atlas de Portugal* de Amorim Girão, 2ème édition. s. d. [1959].

fait que, dans la partie occidentale de la *Beira Litoral* et au Nord de l'*Estremadura*, la conscience de province est très faible, parfois même presque nulle. Outre l'*absence de réponses* (nous avons pris en considération la fréquence des réponses car ce facteur nous semblait fort important), qui atteint ici un pourcentage infiniment plus élevé que dans les autres régions du pays, nous remarquerons l'abondance des désignations de groupes, comme «gandareses», «vareiros», «ceux des bords de la lagune», «bairradinos», etc. Cette région nous donne, quant à l'aspect étudié en ce moment, une sensation de désagrégation.

Un autre fait important est que, même où la conscience de province est forte, comme pour le *Minho*, *Beira Alta* et *Trás-os-Montes*, il existe des zones où l'esprit régional se superpose à cette conscience, sans toutefois l'effacer. C'est le cas de la région de Lafões, par exemple, de celle de Barroso, et aussi, nous semble-t-il, de celle de Miranda do Douro. Ce phénomène ne se produit pas dans les provinces «alentejanas», ni en Algarve. On ne doit pas oublier, cependant, la région de Barrancos, où les habitants se considèrent tout simplement des «barranquenhos».

En ce qui concerne les limites, nous avons observé les faits suivants:

Minho. — Les limites méridionales ne coïncident pas avec celles de la division géographique officielle, puisqu'elles pénètrent dans la province dite *Douro Litoral*. La ligne de démarcation passerait, à peu près, en dessous de Póvoa de Varzim, continuant vers Santo Tirso, traversant les localités septentrionales des «concelhos» (sous-préfectures) de Paços de Ferreira et de Lousada, et elle descendrait ensuite jusqu'à Baião, englobant ainsi la région d'Amarante dans la zone que l'on considère «minhota».

Le parler «minhoto» s'étend donc sur toute la province et sur une grande partie du *Douro Litoral*, incluant des territoires situés au Sud du fleuve Douro. Il nous semble opportun de rappeler les paroles du Prof. Amorim Girão, dans son *Esquisse d'une Carte Régionale:* «Les cours d'eau, loin de pouvoir être considérés aujourd'hui comme des lignes de séparation, constituent plutôt des éléments de liaison bien accentués»... Et à propos des provinces de *Minho* et de *Douro*, le même Professeur nous dit: «... ou bien on ne devra considérer que les caractères de géographie du sol, des cultures et du paysage — et dans ce cas la région «minhota» doit s'étendre jusqu'au Sud du Douro, jusqu'aux «concelhos» de Castelo de Paiva, Cinfães, Arouca»...

Il nous semble intéressant de remarquer la sensible coïncidence de cette affirmation avec l'aire que nous avons déterminée pour le parler

«minhoto» et qui diverge de celle de Leite de Vasconcelos, qui lui assigne comme frontière méridionale le fleuve Douro.

Les deux provinces ont d'ailleurs, beaucoup d'affinités, même au point de vue ethnographique.

Trás-os-Montes et *Alto Douro*. — Les limites sont, d'après la carte élaborée, le fleuve Douro, au Sud, et à l'Ouest, la ligne qui forme la frontière Est du *Minho*. Il nous semble que, d'une façon générale, au sud du Douro, les gens ne se considèrent plus «trasmontanos» mais «beirões», ou bien, selon quelques réponses, «durienses».

La zone du parler «trasmontano» déborde ces limites, pénétrant dans la partie septentrionale de la province de *Beira Alta*. En ce qui concerne les caractéristiques de cette région, nous nous rangeons à la désignation de *Beira Trasmontana* proposée par Barros Gomes et adoptée par Amorim Girão.

Douro Litoral. — Au Nord, ce sont les frontières méridionales indiquées pour le *Minho*. Les autres sont plus difficiles à établir; il nous semble qu'au Sud, elles s'étendent sensiblement jusqu'à la région de Paiva.

La zone qui correspond aux «beirões» comprend des localités qui appartiennent officiellement au *Douro Litoral*, comme quelques unes des communes de Resende et de Cinfães.

Beira Alta, *Beira Baixa* et *Beira Litoral* constituent la zone habitée par les «beirões». On doit remarquer, cependant, que la *Beira Litoral* n'est pas une *Beira* légitime, et que le peuple même ne la considère pas comme telle. Et ainsi, on entend fréquemment dans la *Beira Litoral* des expressions comme «des fromages de la Beira», «des pommes de la Beira», etc., en se rapportant à la Beira Alta. La *Beira* correspondait initialement aux versants de la «Serra da Estrela», et Brás Garcia de Mascarenhas s'exprimait avec rigueur, quand il écrivit dans son *Viriato Trágico:*

«Esta beira da serra, propria Beyra,
Patria foy do Pastor, que agora canto».

Les «Beirões» sont donc les peuples voisins de la «Serra da Estrela», ceux de *Beira Alta* et de *Beira Baixa*.

Voyons, cependant, ce que nous avons à dire à ce sujet, en nous basant sur les éléments recueillis par nous.

Le mot «beirões» apparaît avec la vitalité la plus grande dans les provinces de *Beira Alta* et de *Beira Baixa*.

Remarquons, néanmoins, dans la province de *Beira Baixa,* la réponse à l'enquête, donnée à Cabeça do Poço — Vila de Rei: «beirões, parce qu'ils sont de la Beira, mais ici on donne de préférence ce nom à ceux qui habitent dans le voisinage de la «Serra da Estrela».

Exception faite pour une petite zone voisine de la province de *Beira Alta,* c'est dans la province de *Beira Litoral* que la conscience de province se trouve le plus affaiblie, et nous pourrions même dire qu'elle n'existe pas, en beaucoup d'endroits. Cela s'explique, sans doute, non seulement par des raisons historiques, mais aussi par la diversité de paysages et d'intérêts de sa population.

En effet, quoi de commun entre les habitants de régions montagneuses et les riverains? Quoi de commun entre les intérêts de la culture des rizières, par exemple, et ceux de la viticulture, si importante dans la région dite *Bairrada?*

Il est bien vrai que, outre les circonstances historiques, la variété des productions peut contribuer à fortifier le sentiment d'indépendance locale. En ce qui concerne la *Beira Litoral,* on sait que ses territoires ont fait partie, au cours des siècles, de provinces différentes. Et considérant la variété de ses productions, on doit remarquer cependant que si, en *Trás-os-Montes* et en *Algarve,* cette variété contribue à une plus grande solidarité des parties du tout, ici, elle favorise des intérêts qui offrent, entre eux, bien peu d'affinités. La *Beira Litoral,* avec ses régions très différentes, nous donne une idée de fragmentation: intérêts différents, paysages différents, et même habitudes différentes.

Dans les réponses à l'enquête par correspondance, les désignations régionales apparaissent souvent.

Quelques résultats, comme ceux de Lourosa (Vila da Feira), Igreja (Oliveira de Azemeis), Bolho (Cantanhede) e d'autres encore, disent clairement que la conscience de province ne coïncide pas avec la division géographique officielle. L'enquête de Pena (Cantanhede) ajoute même que l'informateur n'a pas la moindre idée à ce sujet, et la réponse de Casal Carrito (Condeixa), nous semble d'un grand intérêt: «Ils n'ont pas une désignation en particulier. D'ailleurs, ils n'ont pas la conscience de la province à laquelle ils appartiennent. Ils disent, selon le village où ils sont nés: «Je suis de Casal Carrito, d'Anobra», etc. Et quand un jeune garçon affirma à une vieille femme qu'ils appartenaient à la *Beira Litoral,* elle lui répondit tout de suite: «Je ne suis pas de la *Beira;* je suis d'Anobra».

On remarque la même hésitation dans la partie du district de Leiria qui appartient à la *Beira Litoral.* Outre la grande absence de réponses,

on voit que quelques informateurs se croient «estremenhos», tandis que d'autres, de leur propre aveu, ne sont pas fixés à ce sujet.

Au point de vue linguistique, on trouve dans ces provinces trois parlers différents: a) le parler «beirão», qui occupe presque toute la *Beira Alta*, pénétrant çà et là dans la *Beira Litoral;* b) le parler de Castelo Branco, qui s'étende sur toute la *Beira Baixa;* c) le parler de la *Beira Litoral*, qui n'occupe pas toute la province, car on y trouve déjà, dans le sud, quelques traits du parler méridional.

En ce qui concerne le parler de Castelo Branco, auquel nous avons ajouté celui de la partie septentrionale du district de Portalegre, il faut dire qu'il présente des caractéristiques nettement méridionales, parmi lesquelles la réduction de la diphtongue *ei* > *ê*. En effet, les points de contact entre les provinces de *Beira Baixa* et *Alto Alentejo* sont nombreux.

Il nous semble intéressant de citer les mots d'Oliveira Martins: «Déjà pareille, à divers titres, au *Alto Alentejo*, la *Beira Baixa* est la transition entre la moitié Nord et la moitié Sud du pays». Et le Prof. Amorim Girão souligne ces ressemblances en parlant des conditions du relief, de climat et de couverture végétale, et même des caractéristiques de l'habitat.

On nous a dit que ces gens ressemblent, par leurs habitudes, aux «alentejanos», mais ils n'hésitent pas à se qualifier de «beirões». Dans une enquête de Belver, Gavião (Portalegre), nous avons trouvé l'information suivante: «Ils ont la conscience d'appartenir à la *Beira*. Ils considèrent *Beira* tout ce qui est sur la rive droite du Tejo».

Ribatejo. — Le Ribatejo, quoiqu'il n'ait jamais été considéré officiellement comme une province jusqu'à la division proposée par le Prof. Amorim Girão, a cependant une individualité bien nette. Mais il nous semble que dans la partie limitrophe de la *Beira Baixa*, il y a une certaine hésitation, de même que dans les zones voisines de l'*Alentejo*, où il y a même deux informateurs qui se croient «alentejanos».

Au point de vue linguistique, cette province appartient, ainsi que l'*Estremadura*, l'*Alto* et le *Baixo Alentejo* et l'*Algarve*, au domaine du parler méridional.

Estremadura — Selon les éléments recueillis, les limites de cette province ne coïncident pas exactement avec les limites officielles, surtout au Sud, où les informateurs se croient «ribatejanos» ou même «alentejanos».

Alto et *Baixo Alentejo*, — Ce sont des régions où l'esprit de province

se trouve plus enraciné, très particulièrement dans les districts de Beja et d'Évora.

Algarve. — Dans toutes les enquêtes de cette province, d'une forte personnalité, on trouve systématiquement la réponse «algarvios», excepté à Afonso Vicente (Alcoutim), où l'on trouve «alcoutinejos», parce que les habitants appartiennent au «concelho» d'Alcoutim.

L'individualisme de cette province s'explique par des raisons historiques (c'est l'ancien royaume de l'Algarve, qui a longtemps subi l'influence mauresque, puisqu' il fut le dernier à être rattaché à l'unité territoriale portugaise); mais aussi par des raisons géographiques et raciales. En effet, par sa constitution géologique, par ses formes particulières de relief, par son climat, et par conséquent par ses cultures et par ses habitudes, cette province constitue un cas tout à fait à part.

En Algarve, on peut distinguer trois zones, et trois espèces caractéristiques de population: le «serrenho», le «montanheiro» et le «maritimo».

Rappelons ici le quatrain populaire cité par Lyster Franco, et transcrit par Amorim Girão:

Sou da serra, sou serrenho
E vendo carne às arrobas,
Eu não sou como vocês,
Que só comem alfarrobas.

Je suis de la montagne, je suis «serrenho»
J'ai de la viande à revendre;
Je ne suis pas comme vous
Qui ne mangez que des caroubes! (*)

DISCUSSION

Interventions de Mlle. M. J. Moura Santos et de M. Paiva Boléo.

Maria José Moura Santos (Coimbra) signale qu'en ce qui concerne Trás-os-Montes, le sens de la province disparaît presque complètement chez les habitants de la région frontière, en particulier au Nord-Est (Aveleda, Rio de Onor, Guadramil, Deilão, Rio Frio, Miranda do Douro): là, seuls les plus

(*) Sous-région littorale de l'Algarve.

instruits ou les plus jeunes — ceux qui sont allés à l'école — savent à quelle province ils appartiennent. Cela ne contredit d'ailleurs pas ce que disait l'A. à propos de la «sensible correspondance» entre le sens de la province et les parlers locaux, car il s'agit d'une région d'une grande instabilité linguistique, où les parlers et dialectes anciens («mirandês», «rionorês», «guadramilês», etc.) sont rapidement assimilés par le portugais et subissent aussi largement l'influence de l'espagnol.

M. Paiva Boléo (Coimbra) approuve la restriction formulée dans l'intervention précédente, et fait observer qu'il en est de même dans la Beira, près de la frontière. Il serait intéressant d'étudier à part le cas des villages de la frontière.

CONSCIÊNCIA DE PROVÍNCIA NOS HABITANTES DE PORTUGAL CONTINENTAL

SEGUNDO OS DADOS DO I.L.B.

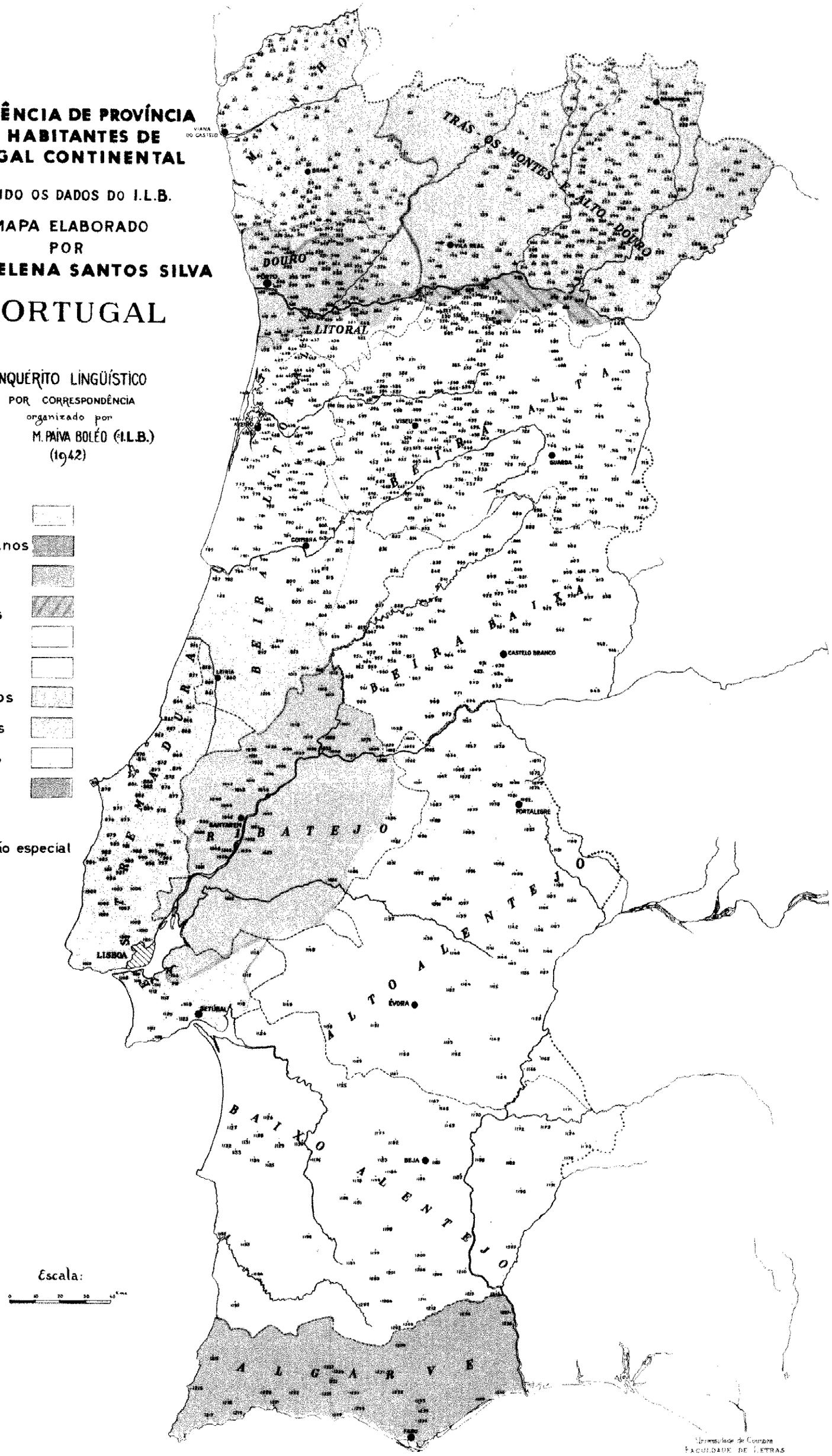
MAPA ELABORADO
POR
MARIA HELENA SANTOS SILVA

PORTUGAL

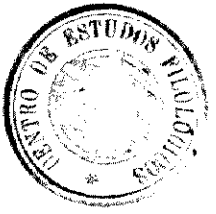
INQUÉRITO LINGÜÍSTICO
POR CORRESPONDÊNCIA
organizado por
M. PAIVA BOLÉO (I.L.B.)
(1942)

- Minhotos
- Transmontanos
- Durienses
- Beirões e Durienses
- Beirões
- Estremenhos
- Ribatejanos
- Alentejanos
- Algarvios

(1) sem designação especial



Universidade de Coimbra
FACULDADE DE LETRAS


CENTRO DE ESTUDOS FILOLÓGICOS

CONTRIBUTION À LA SYNTAXE DE L'ARANAIS

PALMIRA JAQUETTI
(BARCELONE)

Je n'ai qu'à résumer ici des exemples tirés des gens du peuple, ramassés ici et là, dans le parcours du Val d'Aran, où l'on recueille même des variantes, l'été étant trop court et les hivers pénibles empêchant la fréquentation les uns des autres. Mais il y a toujours des choses figées, qui unissent, qui cimentent les mots. Les quelques phrases que j'apporte, où *ka* ou *que* appuyé au mot suivant n'est aucun élément leur appartenant par le sens, représente un *le* vague. Aussi, je montre la présence du pronom *la* pour les masculins et la tendance à mêler du *t*, du *n*, du *a*.

I. *Cóm a qu'esqui?*. (Comment je le fais?)

II. *Ara per estacâ-lu que no hauré cap de iéu*. (Maintenant pour le tenir je n'aurai aucun licou).

III. *Nostr'home s'ha lleuat at's tres de maití per 'nar t'a ra lirada*. (Notre homme s'est levé à trois heures du matin pour se rendre à la coupe du bois).

Régime du verbe devant infinitif. La particule «ka» = que. Le «a».

IV. *A ét a baixar cinc o sies rutles e ûn xinyau de lenya mûnda e ûs quantis eixis de mata*. (Il a fait descendre cinq ou six souches et un petit peu de bois et quelques fagots de noisetier).

V. *Et germanet e mama volen vié supar acieu perque hi ha tabelles trendes*. (Le petit frère et maman veulent venir dîner ici parce qu'il y a des haricots verts).

VI. *Ja les 'en a qui tutes*. (On les fait tomber toutes) (les pommes).

VII. *Ja se n'aprenarà, no haigue cap pou, ja't qu'arà ben*. (Il en apprendra, n'ayez pas peur, il va s'en tirer très bien).

VIII. *Ja l'ha qu'a metût? No i è cap a ju,èc.* (Vous avez déjà mis ça? Ce n'est pas à moi de le faire).

VIII. bis. *Quan la* qu'*hages portat vena-te'n t'a supar (supar: ar* est prononcé comme *o)*. (Aussitôt que tu l'aies porté, ou apporté, viens dîner).

VIII. ter. *T'a ka pusat?* (L'a-t-il mis? par rapport au vêtement).

IX. *Qui t'a ka dit acrò? — No'i vertat.* (Qui t'a dit cela? Ce n'est pas vrai).

IX. bis. *Me ka de pûntar.* (Vous devez me le noter).

X. *Turna-la ka dire.* (Repète-le).

XI. *Ja l'he què dit que porte era lei.* (Je lui ai déjà dit d'apporter le lait).

«Que» en fonction de «le ho»

XII. *Agè haviem èt ûn aguisat de trûes, car e sèdés i et gat i et gusset se qu'han minjat tut.* (Hier nous avions fait un ragoût de pommes de terre, de la viande et des petits pois).

XIII. *Acrò no kas de dire.* (Çeci tu ne dois pas le dire).

«Que» et le pronom

XIV. *Agué maití é èt et dinar e la qu'he portat en prat a papa e l'ha trapt bu.* (Ce matin j'ai fait le déjeuner et je l'ai porté au pré, à mon père, et il l'a trouvé bon).

XV. Il y a aussi un *que* plus marquant dans: *Quan li éu dat era tisana* que *se trapèc millú era vaca.* (Quand je lui eus donné la tisane, la vache s'en trouva mieux).

Le «que» normal

XVI. *T'a què han metût aquest linçò en arbe? T'a que as abelles no haiguen pou.* (Pour que les abeilles n'aient pas peur). *A qu'has tret, gojata, di òra?* (Tu l'as déjà sorti dehors, ma fille?) C'est à dire, pourquoi?.

«A» intraduisible

XVI. bis. *Hauem començat a dallar; aué com que ploi* (on dit aussi *plo*) a *qu'hauem dixat estar, perque se nu, se*

duresse et temps dulent era herba se mus poirie poirir. (Nous avons commencé à *couper les foins;* aujourd'hui, comme il pleut, nous avons tout quitté, car, si *on n'agissait pas comme ça*, si le temps mauvais durait, l'herbe pourrait (même) pourrir (avec le pronom *mus*, emphatique).

«Que», en fonction de «pas»

XVII. *Vos a què det de nu beue-ne?.* (Ne vous ai-je pas dit de ne pas en boire?).

XVIII. *Cum l'ha què de dire? era lessú, se nu la sabi.* (Comment dois-je lui dire la leçon, si je ne la sais pas?).

Le reste de «ce que»

XIX. *Ara qu'hauram t'a supar? No sé se que è t'a supar.* (Maintenant, qu'est-ce que nous aurons pour (le) dîner? Je ne sais ce que faire pour le dîner).
Il y aurait là, dans la forme *se que* ou *si que* (la forme du Pallars et même de la Conca de Tremp, tellement vivante à Pobla de Segur) le reste de *ce que?*

Quelques prépositions. La présence du «t». Avec.

XX. *Êûn gujat que se maridèc t'a n'era nosta pubilla.* (C'est un garçon qui s'est marié avec notre aînée).

XXI. *Ûa gujata de ventacinc anys se maridèc t'amb ûn gujat d'acieu.* (Une jeune fille (agée) de vingt-cinq ans s'est mariée avec un garçon d'ici).

«Dans» ou «avec»

XXII. *T'en aquest* (ou: *t'amb aguesta*) *lama me cremi es auréllés* (1), *me calerà tirar ûn xinyau de aigua en t'uec o éme en t'a darrer* (aussi: *darrè*). (Avec cette flamme je me brûle les oreilles, il me faudra jeter un peu d'eau au feu ou me faire en arrière).

(1) L'accent grave marque le *e* ouvert, l'accent aigu marque le *e* fermé.

XXIII. *Hauem huradat es rûtles t'am et tarai, les hauem estacat t'am cadies l'un darrera l'autre les hauem èt a baixar pe' la tiradèra des buaters* (ceux qui mènent les bœufs).

XXIV. *Voleràs vié'barar t'am ju?* (Aimerais-tu venir danser avec moi?).

XXV. *Nu, que me è mau era sabata.* Ou: *Me n'he'nat n'a laurar.*

Pour, Vers

XXVI. *Ara no m'esque entretié més, que me cau 'nat cercar flurs t'a Sant Antoni.* (Ne me dérangez plus maintenant, il me faut... etc.).

XXVII. *Demà maití, s'è bun temps naram t'ara terra* (Demain, s'il fait beau, nous irons au champ de labeur).

XXVIII. *M'he leuat d'hura t'anar'secar herba en t'es cunils.* (Je me suis levé de bonne heure chercher de l'herbe pour les lapins).

XIX. *Et can s'en deu've'nat t'at prat.* (Le chien doit être parti vers le pré).

«Guaire»

XXX. *È aucit ûn praue lic e nun è guaire ganes de plumâ-lu.* (J'ai tué un pauvre canard et je n'ai guère envie de le plumer).

Rien. «Bric»

XXXI. *Ara voleria expressar-te causa ré,* (aussi, *cauca rén*), *Maria, maria!* (En ce moment je voudrais t'exprimer quelque chose, (oh,) Marie, id.).

XXXII. *No he bric de uéc.* On y mêle aussi du *t:* Tuéc, le feu.

Pour = «t». Autour

XXXIII. *Ara trinxi urtigues t'as llics, t'as pics e t'as garies. Ja han gana dûn arnat amb haria Canards, dindon, pouples.* (Ils ont déja faim d'un gâchis avec de la farine).

XXXIV. *Mamà m'è ûn parelle de mitjús blanqui t'as diumenges* (*M'è* = me fait).

XXXV. *Espabolisqui et caulét t'a que se quede tou t'a podé-lo plegar tut atur, d'ûn farcit.* (J'échaude le chou... le plier tout autour).

La préposition «à»

XXXVI. *Nostr'home s'ha lleuat a'ts tres de maití per nar't'a ra tirada,* (les troncs abattus, décortiqués) *a ét a baixar rûtles e ûn xinyau de lenya mûnda e ûs quantis eixis de mata* (fagots de noisetier).

Vers

XXXVII. *Cap ai sé l'anaré cavalluar e atau demà maití serà ben seca.* (Vers le soir j'irai l'amonceler(l'herbe) et ainsi...).

À fin de, pour

XXXVIII. *Ven, t'a dar minjar...*
T'a nu è tanta vista...
He 'nat t'a ra borda. (Je suis allé, allée, vers la cabane).

En

XXXIX. *En pàrrec det matxo e det xivau et restiller a 'ra gripia er'* en *terra.* Ou: *He estacat et taure en a quilla e me l'ha arrencada.* (J'ai attaché le taureau à la colonne et il me l'a arrachée).

XL. *Di-les se plô que se'n vinguen, que nu se mèten er aigua en a pèt: en,* sur le dos*(pèt).*

Au dessus de, par dessus de, sur

XLI. *Què eslûma dera ampulla pe't dessús dera taula.* (Il tombe de l'écume de la bouteille au dessus de la table, ou: l'écume de la bouteille tombe sur la table).

XLII. *Vau a méte 'ra hèrba at dessûs det cell e ra nautada det cell!* (Je vais mettre l'herbe sur le grenier. Et la hauteur du grenier!).

XLIII. *Què er aigua per a éntélèra, es glisse per a ûsta e va a quei dejús der hûmerau.* (L'eau tombe par la toiture, glisse du bois et va tomber sur la mansarde).

XLIV. *Es pastús tuta era net han passat durmint at dejús de ûa roca e les uelles en costat, en ûn piler* (entassées).

Beaucoup

XLV. *Aué havém supa de pa, que mus agrade* ben bé *a touts.*

Le «si», intraduisible

XLVI. *Ja no sé* si *que didè-li.* (Je ne sais que lui dire).

Auprès de

XLVI. *Hi havia ûn nyot de céra pléa de mèu, l'he trapat en prat* acan *d'ûa peira.* (Il y avait une poignée de cire pleine de miel, je l'ai trouvé dans le pré auprès d'une pierre).

Encore, autour de la préposition «à»

XLVII. *À r'Artiga hi ha ussi* (des ours), *que s'han minjat* sis *uélles e ûa vaca. Tabè hi ha porcs sanglièrs, que se mingen et millòc e res trûes, ets tixós* (blaireaux), *que es mingen eres sèdes e et moresc* (les petits pois et le maïs).

«A» avec complément direct

XLVIII. *Et mainatge pupaue* a *sa mare, era l'ha volgût despopar, però ei é massa patitun.* (L'enfant têtait sa mère, elle a voulu le sevrer, mais il est trop petit).

Au = «en», aux = «as»

XLIX. *Mus cau purtar et dinar* as *homes en prat.*
Agë se mus espal. lèc ûa egua. S'esguilzèc per ûa cumo e se'n baixèc baix en *barranc.* (Hier, une jument a roulé en bas du ravin. Elle glissa sur une pente et descendit

au fond). Ou: *Què t'has ét en pòt?* (Qu'est-ce que tu t'as fait sur la lèvre?) — *No m'he iét arrén.* (Je ne me me suis rien fait).

Du

L. *He 'nat a lauar era laua d'era burrasseta* det *mainatge.* (Je suis allée laver le drap de lit de la serviette de l'enfant).

Des = «ûs»

L. bis. *Aquéri esquiròs les sauvi t'a* ûs *amics que hè en Canejan.* (Je garde ces écureuils pour des amis que j'ai à Canejan).

Au dedans, dans, par les = «pes»

LI. *Ara et dendon è en pàrrec de ra egua estacat* pes *cames. L'anaràs* a *cercar en t'a regalâ-lo a la vezia.* (Maintenant le dindon est à l'écurie de la jument, attaché des pattes. Tu iras le chercher...).

LII. *Ün xame que ha xamat s'ha de remassar t'a metè-lu* alaguens *det brinyú.* (Un essaim qui a éssaimé, on doit le ramasser pour le mettre dans sa rûche).

Maintenant

LIII. Alabéts, *va, mos cau apariar era capilla.*

Maintenant = «e tut e ara.»

LIV. *Aguestes sabates me plaguen* e tut e ara *me n'empeneis d'havé-me-les crumpat...* (de les avoir achetées). Ou: *alabets es mainatges ja gessen atau.* (Maintenant les enfants poussent ainsi).

Très , ouère

LV. *Era nyeu é ireda, et sulei ei* ben bé cau. (La neige est froide et le soleil est très chaud). Ou *Aguesta net*

nu he durmit guaire. (Cette nuit je n'ai guère dormi). Ou: *haurats guaire trûes enguany? Guarda, hi volia'nar uet sè, t'a campar se si poden catar.* (Est-ce que vous aurez beaucoup de pommes de terre, cette année? Tiens, j'y voulais aller ce soir, voir si on peut les entamer).

Ainsi , pour

LVI. *Atau que són es causes* (Les choses sont comme ça).

Puis

LVII. *Dempûs vieré.* (Je viendrai après).

Chez = «A ço»

LVIII. *No hè bric de lei.* (Je n'ai point de lait). *Ves a campar* a ço *dera vezia.*

Concordance du collectif avec le verbe

LIX. *Es pastús hi ha viatges se plegen pes pastus, però et ramat nu se butgen.* (Les bergers, des fois, se disputent à cause des foins, mais le troupeau ne bouge pas).

C'est vrai.

LX. *Ei vertat! Tuta lloca qu'ei en sap més que tû!...* (Toute folle qu'elle est, elle en sait plus que toi!).

Des fois, sans

LXI. *Ju nu sabi cuse sense diday, a viatges l'è en dit e le cerqui.* (Je ne sais pas coudre sans dé, des fois je l'ai sur le doigt et je le cherche).

Le pronom «y»

LXII. *Què vô que* hi *esca se he hagût d'aucir er lic* (canard)? (Que voulez-vous que j'y fasse si j'ai dû tuer le canard). Ou: *ja hi vau.* (J'y vais).

De temps en temps

LXIII. *En quan en quan me cau anar e n'a ièstra, que no me hi vegui t'a cúse.* (... il me faut aller à la fenêtre, car je n'y vois pas pour coudre).

D'une fois, d'un coup, d'un trait

LXIV. *Si t'agarre, te pengi. Ja me les pagaràs totes ai còp Après.*

LXV. *Et sulei des cargulles, que gès despús de ploi, O!*

Ni bien ni mal, Ainsi

LXVI. *Et praube està atau-atau. Quate t'a baix. Atau!.* (Tout au moins quatre, ainsi!). *È soques, amb sola de ûsta e atau no me banyi.* (J'ai des sabots à la semelle de bois et ainsi je ne me mouille pas).

Peut-être

LXVII. *Dillèu demà maití anaré desandar ra hèrba. Et en a tarda l'anaré volûdar.* (... j'irai tourner l'herbe. Et l'après midi j'irai encore la rouler). Ou: *Dillèu si que hi anaré barar* (danser) *si ma mare no n'ha cap de besún.*

Si non

LXVIII. *Mus ha calgût etzegar* (faire vite) *t'a entrar r'herba, se nu se mus haurie banyat.* A remarquer ce *mus*, le pronom emphatique.

Vers, tôt

LXIX. *T'a quina hura se lleue? Me lleui mult leu* (... Je me lève très tôt).

Cette année

LXX. *Havem hagût buna cuelleta, enguan.*

Hier au soir

LXXI. *Ajets sé sense supar e aguest maiti sense esdejuar.*

Bientôt. Fais vite!

LXXII. *Et ha de viè leu t'a portar era herba.* Ou: *Ja sun cuetes es trûes. Ja t'esboldraiaràs* (tu te depêcheras). *Elèu!* (Allons).

Toujours

LXXIII. *Plo e era se floque diora, se banye e despuis tostemps é malants.* (Il pleut et elle se met dehors, elle se mouille et puis elle est tout le temps malade). *Et mei ill* (fils) *no se trape bé, e mès deslaiat! Tostemps me didève que no li dava ses f'a bébé* (... Il est si abattu! Il me disait toujours que je ne lui donnais rien à boire!).

LXXIII. bis. *En tustemps se me meten es peus de pûnta quan parlam d'acrò. Però què hi vulem è!* (J'ai toujours les cheveux hérissés quand nous parlons de ceci. Mais que voulons-nous y faire!)

«Delage, aué, agé agé, aué't sè».

LXXIV. *Aué't sè he pusat dûes clucades. Veiram* (on dit aussi: *nyam*, contraction de *veiram*) *quina sortirà. Quina cluca! S'ha metût aué ou agé.* Ou: *dime cauca ren de lu que te passèc delage. Agé se mus espal. lèc ûa egua* (On prononce aussi: *eguo*, comme l'on dit: *O Mario, Mario!*, avec le *a* foncé en *o*). Ou: *Aguestes vaques aue't sè no han dat bric de lei.* (Ce soir, ces vaches, n'ont pas donné de lait). Ou: *aué é ben bé faena t'a fer, prô* (le *o* fermé, vers *ou*) *no he cap guaire ganes de è-lo.* (Plus tard, l'étude des pronoms nous rassure au sujet du genre).

Puis, par

LXXV. *Det gra en gès era aria t'a è et pa. Despús er emprimeta, despús et brén.* (Du grain il en sort la farine

pour faire du pain. Puis la deuxième farine, puis le son). Ou: *Es crabes porten es jûls pelats per sos pecats* (Les chèvres portent les genoux pelés, écorchés, à cause de leurs péchés). Ou: *Dempús m'ha dit de desandar era hèrba e aué s'ha banyat e demà se vu l'haram xugar.* (Puis il m'a dit de tourner l'herbe et aujourd'hui elle s'est mouillée et demain s'il le veut nous la ferons sécher).

«Aquieu», «acieu», ici, là, Delà, «aquídelà», «nau»

LXXVI. *Es ceriders de aquieu'nau hi ha ben bé cerides e madûres, néres e bunes t'a minjar.* (Aux mérisiers de *là-haut* il y a beaucoup de cerises, mûres, noires et bonnes à manger). Ou: *Aquieu qui é enterrat? A mairia.* (Là, qui enterré? La marraine). Ou: *Ja me tarde d'estar delè e tornâ-me t'a casa. Ara me cau de demurar* (de me presser). *Era ramada de Rieus ha baixat acieu e se n'han 'nat t'a r'Aubéta t'anar pasturar quieu, que* la *cau emiar.* (Le troupeau de Rieus est descendu ici et ils sont partis du côté de l'Aubeta pour paître là, car il faut le changer). (*Se plô tuta 'ra net e se troben per' quieu t'en et paraigües en se mas.* (Les mains).

«Un mic, mac» = Un bric, à brac.

LXXVII. *Em ûn mic mac de lenguatgis, acieu.*

Pléonasme du «a», bientôt, si, aussi, au, à nous.

LXXVIII. *Quin temps* ta *leig, se mus puirirà éra herba en prat. He estenût era roba at sulei e s'ha secat* lèu (bientôt). *Me n'he 'nat n'a laurar e'ra plûja m'ha èt* a *plegar.*

Tellement = «talaments»

LXXIX. *Et a davant es causes e no les veigui, va talaments esturdida!*

Justement, précisément = «justaments»
Avoir soin de, ne pas, alors

LXXX. *Quan èré petitunya m'hégen a tié cunde és vaques e ju que plurava, que no hi volia cap anar, alabets.*

Quelques pronoms et adjectifs. Indéfinis: l'un-l'autre

LXXXI. *Ûa manja è més ampla que r'auta e me les ha calût tallar t'a è-les igua*les (féminin fautif).

Démonstratifs: ce, cela, ceci = «agûés, acrò, la = le»

LXXXII. *Vô è passar era porta per a lûcana e acrò no pot este.* (Tu veux faire passer la porte par la lucarne et ce ne peut pas être). Ou: *te floqui ûa buetada se ès acrò.* (Je te flanque une gifle si tu as fais cela). *Aguést paher encara no mos*(tiendra)*en t'a cuelle es trûes.* (Ce panier (c'est exprès pour ramasser les pommes de terre, à la forme ramassée et commode). *Acrò se dits atau.* (Ceci se dit comme ça). *Has cap de vedèt en t'a véne? Justaments hi ha ûn gazulame* (commerçant) *e les pague a bun pretz, però com que* la *trobi petit encara no* la *vui véné.*

Le possessif «ta», pour le masculin

LXXXIII. *Què è,* ta *pare? Sauclar e caussar es trûes t'a véné e t'a uéne aqueix hûver.* (Que fait, ton père? Gratter la terre et chausser les pommes pour en vendre et en avoir, cet hiver). Mais, à remarquer: *Sa mare nosta* (notre mère) *mus ha de cuse es mitxús. Hi anèc t'anâ-les a cuelle-Ja't cregui!* (Il y est allé pour les cueillir. Je crois bien!).

Leur = les

LXXXIV. *Nosati les metiem piqueta t'a beve.* (Nous leur donnions du vin léger (fait de la lie, en y ajoutant de l'eau, et le pressant à nouveau) à boire).

Le «se» pléonastique, «la».

LXXXV. *Dûes ennes en a madeixa casa no se saþ* se *on se meten es causes.* (Deux femmes dans la même maison on ne sait (pas) où l'on met les choses). *Ja* la*'t didaré que la cerque, demà maitín, quan ja ges ûm per'a ûmeneja.* (Je lui dirai de le chercher demain matin, quand, déjà la fumée sort de la cheminée).

Le pronom «me»

LXXXVI. *Me'n vau, Ja vieràs. Demuramé* (atends-moi!)! *Què me cau è t'a brespallar? Dits éra de è paternes. A ju no m'agraden guaire.* (Qu'est-ce qu'il me faut pour faire collation? Elle dit de faire des gâteaux de pomme (qu'on coupe par la moitié et que l'on cuit dans la cendre). À moi ça ne me plaît guère).

Le pronom nous, «que» = le, «le» = la, «ho» = ce

LXXXVII. *Aué* mu n'*hauem anat. Ara vau a è ûn farcit t'a méte en a olla, ara ho meti en a padéna t'a rostir a dempús* la *meti en a olla. E è ûa olla buna. Ja qu'è dit: se'n vengue te'n ju, 'naram t'at prat a cercar cargolles. Ju esqui ûa olla sense cap de lûa.* (un bouillon sans lunes (graisse). La *que dic. (ce* que je dis). *Me n'havia desbrembat.* Oublié). *Se* pour le pronom atone *es.* Le, traduisant *ho. T'a escariar et blart se trûque en a escariadéra per èr-ho a sautar.* (Pour moissonner le blé on le bat dans la moissonneuse pour le faire sauter). *En setème se trè era uélla des erèixos.* (Au mois de septembre on ramasse la feuille des frênes).

N' =en =dans

LXXXVIII. *Si Dieu vô* n'*aram t'a ra esta Major. Agè'cabèrem de ddallar'n Curneràs.* (Hier nous avons fini de faire les foins dans C...) *Na-vo'n di hora, perque no èt so* (sinon) *que enredâ-me, mainadèra!* (les enfants).

Quelque chose, quelqu'un, quelques

LXXXIX. *No t'has dixat* cauca ren *a méte? Di-me cauca ren de lo que te passèc delage* (avant-hier). *Es garies han ben bé nens* (des poussins). *Encara en perden betú* (quelqu'un) *pe-p-prat* (dans le pré). *t'anar apariar et dinar me cau è olla de aues t'en cauqui sedes* (des fèves avec quelques petits pois).

Quelqu'un = «cauque degú»

XC. *Agè me dideve de guardar n'a ièstra se'n passave cauque degú.*

Un peu, un tout petit peu

XCI. *Ocupa't ûn xau de treballar.* On dit aussi: *ûn xinyau, ûn xinyalet.* Les vieilles gens disent encore: *ûn nyau.*

Les adjectifs possessifs

XCII. *Qui t'a èt ûn pûnet? Et mè pairí* (parrain). *Era mè mama mou sau t'apariar et dinar.* (Ma mère moud du sel pour aprêter le dîner).

Le pronom: à eux, leur, celui qui, celle, vous, lui

XCIII. *Musques, se vus pudia estacar per a pautéta! li dita era énna.* (Mouches, si je vous pouvais attacher par une patte, leur dit la femme!) *Er que l'hè banyar l'hè'xugar.* (Celui qui fut cause qu'il (ou elle) se mouillât aura à la (ou le) faire sécher). *Era car de purcèt e* era *de anyèt* (celle).

La négation: pas, point, pas du tout, rien du tout, jamais plus

XCIV. *No é cap verdat* (aussi, *vertat*), sabes? *No se pudie cap dar'conèixer, perque li hège vergunya. So cansada de'carrejar hèrba e no he cap ganes d'anar'barar. Ju un n'havia sentût jamés cap d'aqueri truns tan esgarrifosi*

cum agè. Er aute dia et pastú mus dixèc es crabese ara mus ham quedata sense lei, no n'ham bric. Despús s'esguitlè perque era ribent. Però no s'è bric de mau. (Puis il glissa parce que c'était une pente. Mais il ne s'est fait point du tout du mal). *Se nu me delisqui ju auè, nu me deliré cap més.* (Si je ne me morfonds pas aujourd'hui...). *No he pas barrat ûn güell tuta 'ra net amb era mainada malauta e ara no me trobi bric ben.* (Je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit avec l'enfant malade et à présent je ne me trouve pas bien). *No li didaré cap tan bé com e mei ill gran. Et et* (lui, le sait) *sap millú que ju. Mentinèra! no havies* arren *de lu que me dides.*

Le verbe «avoir», quelques exemples de verbes

XCV. *Quin cotx més larg has!* (Que tu as un long cou! *Enguany no dûes clucades. Encara m'hèn mau es pès.* (Les pieds me font encore du mal).

Què vò que hi esca (que j'y fasse). *Me llèui t'as siès, me laue e me pienti. M'è mau tuta era 'squia e m'he trapat ün refredat.* (Tout le dos me fait du mal). *Guarda quin pilloi tan pulit que m'he èt* (quel tablier). *È bébé et matxo e ei sumè, que ju no l'èt a bébé agués maití.* (Fais boire le mulet et l'âne, que je ne les ai pas fait boire, ce matin). *Cada dia ne què ûn parell o tres, quan mus descuedaram, et tet deslusat.* (Chaque matin il tombe deux ou trois pièces du toit, au moment où nous ne ferons pas attention il tombera tout entier). *Van començar per esgatanâ-se* (jouer comme deux chats) *i van acabar plejades* (se sont chamaillées). *Tant que pudie assarpar ne purtava, que hi havia ben déd'herba, et ampligui massa et sac* (*sarpat:* une botte, ce que l'on peut prendre et porter avec la main). *Vòs este pulida? Nâ-me secar et farrat que ei dièra* (le seau qui est dehors). *Quan te manen, escuta! Di-li que me dungui düs gaièts t'a meté-les en pillòt* (jupe). *Cerca-les-me, e campa si me les trobes, guinyauet e es estallants* (et vois si tu les trouves, le couteau et les ciseaux). *Ve-te'n, gassan, que m'ès gatallèues.* (Agaçant, tu me chatouil-

les). *Piéntate e gessaram.* (Peigne-toi et nous partirons). *Tostemps a pautejar.* (Tout le temps à donner des coups de pied!).

Régime de la préposition «à» sur l'infinitif

XCVI. *Es pumes ja cumencen de è ra guerra. Ja les én* a *quei tutes. Va a è mau temps, auè. No sabi pas se puram entrar 'ra hèrba qu'hauèm en prat. È vent e è mult irét.*

Emploi de l'infinitif à côté du passé composé

XCVII. *Encar no m'he pintat ne lavâ-me, ju. Déixe'm et piènte t'a pientâ-me, que n'he besuny, sú esperruada com ûa bruixa.* Le premier exemple emploie l'infinitif, plus rapide, moins expressif, à côté du verbe conjugué. Les verbes et le nom se rapportent à «peigne». Les exemples courants ne rapprochent pas l'infinitif des temps conjugués, dans la même phrase. Un autre ex: *Me lleui t'as siès, me laue e me pienti. Cóm s'en dits? Vôs jugar a — No, vui jugar as cartús. Mingen trûes en xûc de retido (lard) qu'hen adelí.* (ont fait fondre). *Es rata-caudes gessen a ra'questa hura* (les chauves-souris) *En ûn tiro auciguí tres isards. Es dûs desempenyeren* (sont tombés de roche en roche) *per ûn mall, er aute quedé mort aquieu madeix. Ets ramats col. loquers vienen de delà acieu e arrenden es muntanyes e ho crube (cobrar) et municipi en t'a bés generals. Agè mus nesquèc ûa vedera. Ja torne roginar* (ou *rossinar*) (*la* pluie comme une poussière). *È ûn mau de cap que nu sabi cum è* (mal à la tête). *Aguesta gata ha gatelluat. Me l'han panat* (dérobé).*Has de viè.* (Tu dois venir). *Cum que ju me cregui tant cum éra li cantè era canya.* (Puisque je me crois autant qu'elle, je lui ai chanté son dû).

Falloir

XCV. *Semble qu'ei mult* cum a cau (comme il faut). *Mus cau dar ûn cop de rascle acieu, que ha quedat ûn xinyau de rascladissi* (un coup de râteau; même cet outil est nommé

plétéra depuis Vieilla à Canejan; aussi, *rascladissi* est un collectif: des restes à râcler). Très employée, la phrase: que sais-je? Me sè *se deuen havè cap de uéu, es garies* (les poules). *Vè-n'hi campar.* (Va chercher). *Aquieu hi ha ûa gujata més pulida que ûn so.* (Ici il s'y trouve une jeune fille plus belle qu'un *sou*. On aurait plus tôt pensé au soleil, mais le langage choisit sa petite forme littéraire et on risque trop de s'y mêler). *Aguesta mainadèra sún tan de dulents, que n'èn* (ils font) *cada ûa que èen a tremular.* (C'est à dire: les enfants, car le singulier est: *mainatge*). A remarquer, ce *a* précédant l'infinitif. Aussi, comme je l'ai déjà fait noter, il y a la présence du *que*, par ex: *Campa se plò.* — *Ûn xinyau* que *plò.* (Regarde s'il pleut — Il pleut un tout petit peu).

Une sorte de datif: «Tutis».

XCVI. *Tutis ei la qüestió de viure, la madeixa.* (Pour tous le problème de vivre est le même).

Le congé

XCVII. *T'a dixats* (c'est à dire: à tout à l'heure). On dit aussi: *en Déu sién, ou em Déu sién,* ce qu'on emploie pour une personne ou pour plusieurs.

Conclusion

C'est un matériel, ce que présente, avec ces particules qui marquent quelque influence étrangère au gascon ou le reste de quelques élements du Basque?

CENTRO DE ESTUDOS FILOLÓGICOS